This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

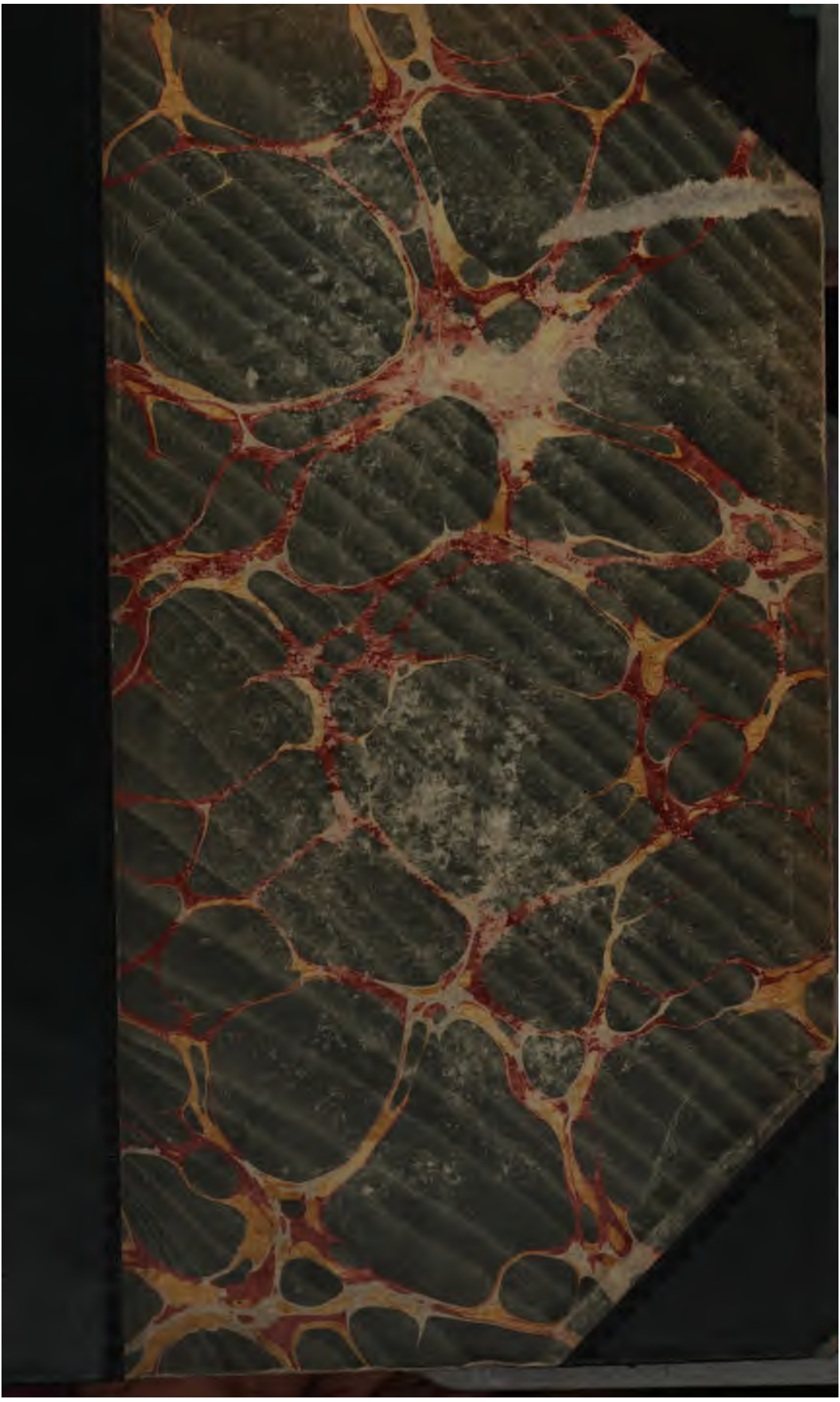
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



27. k. 6

27. k. 6

# BÉRANGER

ET

# SES CHANSONS

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

# BÉRANGER

ET

# SES CHANSONS

D'APRÈS

DES DOCUMENTS FOURNIS PAR LUI-MÊME

ET

**AVEC SA COLLABORATION**

PAR JOSEPH BERNARD

Auteur du *Bon sens d'un homme de rien*

« Cettui Thalès avoit bruit d'être poëte lyrique et prenoit le titre de cet art là... De ses belles chansons il preschoit et admonestoit le peuple. »

PLUT., *Vie de Lycurgue.*

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

—

1858

OREGON

*A mon Frère*

# M. BERNARD (DE RENNES)

CONSEILLER A LA COUR DE CASSATION

Mon cher bon ami, j'aurais peut-être tardé à publier ce livre, qui, sans des difficultés impossibles à prévoir, devait paraître, comme tu le sais, immédiatement après les *Dernières Chansons;* mais tu m'as rappelé la promesse faite par toi à Béranger, d'en hâter, autant que tu le pourrais, la publication : dès lors je n'hésite plus.

En dégageant ainsi ta parole et la mienne, je trouve, ce qui ne m'est pas moins doux, à t'offrir la preuve de ma déférence pour tes conseils et celle de mon bien vif attachement.

*J. Bernard.*

Paris, 28 novembre 1857.

# PRÉFACE

Pendant les quinzaines que Béranger venait, de temps à autre, chaque année, passer chez moi à la Celle-Saint-Cloud, nous causions, une partie du jour, de cent choses et de lui-même et de ses chansons. Sur ce dernier point notre accord laissait parfois à désirer.

En juillet 1846, je crois, un soir que nous admirions le coucher du soleil, inondant de flots de pourpre et d'or l'aqueduc de Marly, je ne sais comment parvinrent à se glisser dans la conversation *le Sénateur* et *le Roi d'Yvetot*. J'en parlai à ma guise, blâmant parfois, louant bien plus, et discourant *au plus dru*, comme dirait La Fontaine. « Oh ! oh ! s'écria Béranger,

vous en auriez donc terriblement à dire sur mon œuvre? — Aussi avais-je commencé de bonne heure, répondis-je; car j'ai trouvé dernièrement dans mes papiers les premières pages d'un travail datant de 1815. — Et... — Et qui s'arrêta vite. J'avais alors un peu au delà de vingt ans, et, comme tous les gens de cette époque, je me mis à chanter au lieu de commenter. Depuis... Il y aurait à dire en effet, et le texte fournirait à la glose. Mais il faudrait certains renseignements, certaines explications, d'autres matériaux enfin que mes élucubrations. — Et si vous aviez tout cela? — Eh! eh! je pourrais tenter l'aventure. — Sauf à la pousser aussi loin que la première fois? — Nenni! — Prenez garde! — A quoi? — A vous avancer trop. — Et le danger? — Serait de vous voir pris au mot. — Par vous? — Pourquoi non? — Vous me fourniriez tout ce que demande une pareille besogne? — Et, de votre côté, dans ce cas, vous l'entreprendriez? — Pourquoi non aussi? — Avec la résolution de la mener à bonne fin? — Sans aucun doute! La chose vous irait-elle, Béranger? — Sans aucun doute aussi! — Alors donc ce serait comme une besogne à deux, mais moi restant maître absolu de ce que

j'écrirais et avec la condition expresse que vous n'auriez rien à y voir; car je veux une indépendance entière, et n'avoir à vous contrarier de mes critiques ni de mes éloges. — Cela va de soi, mon ami! »

La convention conclue, il me remit successivement le manuscrit de tout ce qu'il avait écrit jusqu'à cette époque, les notes préparées par lui et faites sur l'édition de 1815, des lettres de parents, des articles de revues étrangères, des livres qu'on lui avait envoyés, *Bœrn* entre autres, etc. Mais, comme on le pense, le mieux pour moi était dans nos conversations[1].

Voilà l'origine et comme la cause de ce livre, dont Béranger d'ailleurs n'a jamais rien lu. Je ne sais quel en eût été son jugement : mais du moins il aurait rendu témoignage de ma

1. « ... Mes chansons vous témoignent leur reconnaissance du dévouement que vous voulez bien leur montrer : c'est peut-être plus qu'elles ne méritent. Mais, toute modestie à part, j'aimerais mieux vous voir occupé d'une œuvre plus sérieuse et plus utile, ainsi que vous avez commencé de faire. Et puis savez vous qu'avec votre malheureuse mémoire, ce sera un effroyable travail pour vous qu'un commentaire sur mes petits vers... Je ferai ce qu'il me sera possible pour en faciliter l'exécution. »

(*Lettre du* 3 *septembre* 1846.)

« ... Je vous croyais plus mal en point, car vous n'êtes pas venu, comme vous me l'aviez annoncé, chercher les notes. »

(*Lettre du* 15 *octobre* 1846.)

véracité quant aux faits et de mes efforts pour remplir, autant qu'il était en moi, la tâche que j'étais si heureux de devoir à son amitié.

On le voit, la publication de ce travail, quoi qu'il puisse valoir, n'est que l'accomplissement d'une sorte de devoir : sous ce rapport, je n'avais point à hésiter, et dût-il ne recevoir aucun accueil, il ne me donnera du moins aucun regret.

Mais pourquoi n'ajouterais-je pas, afin de mieux faire excuser ma tentative et de suppléer à l'autorité dont manque mon nom, que, depuis le premier moment où j'ai connu Béranger, c'est-à-dire, depuis le commencement de 1829, il n'écrivit rien, soit en vers, soit en prose, sans me demander mon sentiment : et il le voulait libre et sévère; jusque-là qu'un jour, lui ayant rapporté le manuscrit de sa *Biographie*, avec de simples observations sur l'ensemble, je me vis fort mal reçu, et il fallut refaire mon travail et annoter le sien, pour ainsi dire, ligne par ligne.

A mesure que s'achevaient ses dernières chansons, il me les récitait; hors, bien entendu, pendant ses deux absences à Fontainebleau et à Tours. Puis nous en causions, moi parfois

les attaquant, lui les défendant. Quand elles furent terminées, il m'en remit une copie que j'annotais, suivant mon usage, sur des feuilles séparées : plus tard, il me rendit ces dernières, avec l'indication des corrections qu'il avait faites, et en me recommandant de veiller, au moment de l'impression, à ce que ces corrections fussent fidèlement respectées. Je n'ai pu satisfaire à ce désir, ni à celui qu'exprimaient les dernières instructions données par lui à son éditeur : « Surtout consultez mon ami Joseph Bernard, qui, par les bons conseils qu'il m'a donnés, est plus à même que personne de corriger les épreuves. »

---

# BÉRANGER

## ET SES CHANSONS

---

### *PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1815.*

Béranger a bien souvent regretté qu'on l'eût forcé de mettre une préface à ses chansons. « La prose ne me va pas, disait-il, et je ne saurais pardonner à mes libraires de réimprimer toujours ce morceau, qui est mauvais, et ne convient plus d'ailleurs aux nouvelles pièces de mon recueil. »

Il n'y aurait guère peut-être à contredire ce jugement. Le morceau est médiocre en effet; mauvais, non. La forme n'a rien de bien nouveau, mais ne manque de piquant ni de grâce; le ton en est simple, la composition presque sans reproche et l'esprit ne pouvait y faire défaut. Quant au style, il vaut moins; et, au tour un peu traînant de la phrase, à l'abus de certaines

constructions, au défaut général de mouvement et de couleur, on voit assez le peu de façon que Béranger mettait à la prose. Pendant longtemps même tout le secret pour lui fut de laisser courir la plume. Il me souvient qu'un jour, répondant à ses reproches de ne lui rien montrer, j'alléguai la difficulté pour moi, et ce que me coûtait la moindre page : « Bon ! s'écria-t-il en riant, y faut-il tant de gêne, et M. Jourdain ne nous a-t-il pas laissé sa recette ? »

Vers 1842, ses idées commencèrent à changer. On imprimait alors ses dernières chansons de cette époque : il m'apporta le manuscrit de la préface, en me priant de le lire et de noter en marge ce que j'y trouverais à reprendre : les notes furent nombreuses. Aussi, quand je le revis le surlendemain : « Au diable la prose, me dit-il, c'est trop de peine pour si peu, et je ne me sens pas là chez moi. » A partir de ce moment il abandonna certains projets[1].

J'ai cependant, et je connais de lui nombre de lettres, et il y a dans sa biographie certains passages montrant de reste que, s'il y avait tenu, sa prose aurait valu ses vers.

1. « Je vous donne au diable tous les jours ; je me suis mis à corriger ma préface et à faire la guerre aux *qui* et aux *que* ; mais ces gaillards-là me tiennent tête. Sans vous, ce petit morceau eût rivalisé avec tant d'autres. Je l'ai écrit en deux ou trois heures, et il me faudra dix jours pour l'amender. » (*Lettre du* 15 *septembre* 1842.)

### *LE ROI D'YVETOT.*

Le recueil ne pouvait mieux commencer, car cette première chanson n'est peut-être inférieure à aucune de celles qui la suivent.

Béranger s'en allait un jour le long de la rue Saint-Honoré, quand, levant la tête, il aperçut une enseigne où se voyaient l'image et le nom du *Roi d'Yvetot :* « Bon sujet de satire ou d'opéra comique, » pensa-t-il. A cette époque, en effet, il avait l'idée de travailler pour le théâtre, mais il se contenta d'en tirer une chanson.

C'était au commencement de 1813 ; la chose se pouvait encore. Six mois plus tard il n'aurait osé y songer, par un scrupule excessif sans doute ; car, en vérité, s'il frappe ici son héros, c'est à coup sûr d'une main amie ; et de pareils coups se pourraient porter à un homme tombé.

Ce qui semblerait pis que la chanson sous ce rapport, c'est l'éloge qu'elle valut au prince et au chansonnier ; on vanta fort le courage de l'un, la clémence de l'autre. Béranger, expéditionnaire dans les bureaux de l'*instruction publique*, conserva sa place.

Aussi la surprise fut-elle grande d'une telle impunité après une telle licence : et y avait-il lieu réellement à se tant émerveiller ?

*Le roi d'Yvetot* courut d'abord en manuscrit, et s'attribua à divers personnages plus ou moins mar-

quants. Mais la police sut bien vite à quoi s'en tenir; et sa tâche ne pouvait être difficile avec un auteur ne songeant à cacher ni à montrer son œuvre.

Le bruit, assura-t-on, en vint jusqu'à l'empereur, qui n'y prit garde. Louis XVIII en tint plus de compte; et, quand il s'agissait des poursuites contre Béranger, il voulait qu'on pardonnât beaucoup à l'auteur de ses couplets favoris. Désaugiers, président du *Caveau moderne*, y prit garde également; il la trouva de son goût, voulut en connaître l'auteur et voulut de plus avoir celui-ci pour camarade et collègue; il y réussit, Béranger fit donc son entrée au dit *Caveau*.

Son divertissement ne l'y conduisait pas.

La chanson d'ailleurs eut un grand succès, il l'attribua surtout à l'esprit d'opposition. Sans doute alors on devait avoir soif d'un peu de liberté sous ce rapport comme sous tant d'autres; mais on devait avoir soif aussi de pareils vers. Au milieu de tout le fracas académique et de tant de pindarisme et d'emphase, la bonne fortune que cette composition si naïve, ces idées si riantes, ce style si gracieux, et si juste, et si pur. Vers le soir, après l'ardent soleil du midi et l'insipide cri des cigales, est-il plaisir comme de sentir quelque brise toute chargée de l'air frais et parfumé des champs!... Quiconque a vécu dans ces jours d'agitation et de fracas, sait combien l'oreille et l'esprit

avaient, si on le peut dire, besoin de simplicité et presque de repos.

Après cela, il faut bien faire aussi son métier de critique et trouver à redire. *Maisons* pouvait-il prendre un *s*; la *soif*, même *un peu vive*, est-elle un *goût;* et les sujets de ce petit et bon roi avaient-ils vraiment *cent* raisons de le nommer leur père? Une seule suffit ordinairement dans ce cas.

Béranger contestait quant aux deux derniers de ces reproches, mais acceptait le premier.

« Diable! s'écria-t-il, quelles chicanes! — A qui la faute, répondais-je? Écrivez comme tel poëte en renom, et il n'y aura quasi rien à vous dire; mais plus est pur l'azur du ciel et mieux s'y voit le moindre nuage. »

### *LA BACCHANTE.*

Morceau presque improvisé et datant de 1808; il réussit dans le monde, non parmi les chansonniers.

Béranger se reprochait un jour, à propos de *la Bacchante*, de n'avoir pas toujours employé le refrain. « La chanson, disait-il, est faite pour l'oreille; de là l'obligation des vers répétés à la fin du couplet, ou des reprises en forme de rondeaux. Et, quoi qu'on puisse objecter à cet égard, il y aurait maladresse, quand on traite un genre, de vouloir lutter contre le goût général. Nos vers sans prosodie ont besoin de la rime, qui bientôt amène celui des refrains. Or, je voulais faire de la poésie chantée et je devais en conséquence

m'efforcer de plaire d'abord à l'oreille, avec les seuls moyens que m'offrait le genre de la chanson. »

Au premier moment je pensais d'autre sorte; puis, en y regardant de plus près, je m'étonnai même qu'il cherchât à se justifier sous ce rapport.

Le refrain serait en effet pour l'esprit ce qu'est la mesure pour l'oreille, une espèce de rhythme de la pensée; il en résulte plusieurs effets dont on ne se rend pas compte tout d'abord, et qui frappent bientôt. Il ne s'agit, bien entendu, ni du refrain formé par la répétition des mêmes sons sans offrir aucun sens, comme dans *la Faridondaine, le Soir des noces*, *le Scandale*, *la Musique*, *la Chasse;* ni de celui dont le sens est tellement vague et insignifiant en soi que l'esprit ne saurait y attacher aucune idée, comme dans *la Vivandière, la Fortune, Vieux Habits, Vieux Galons, le Chant du Cosaque, l'In-8° et l'in-32*, *le Dauphin*, etc. Mais le plus souvent, au lieu de cette espèce de monotonie que semblerait devoir produire le retour de la même phrase, il en résulte un plaisir très-divers, suivant la manière dont est ménagé ce retour, plaisir des plus vifs surtout quand on sent (s'il est permis d'employer cette image) glisser en quelque sorte l'idée apparente vers l'idée que le poëte veut faire ressortir; ou, quand, au contraire, l'esprit est comme frappé par l'espèce de secousse qu'imprime tout à coup le refrain au couplet entier, en changeant brusquement le caractère qu'il semblait offrir d'abord.

Plus on étudie Béranger et plus on s'étonne des ressources qu'il a pu trouver dans un moyen si simple, et dont l'effet, avant lui, se réduisait presque constamment à la pure satisfaction de l'oreille. Il sait en faire un instrument merveilleux. Pour ajouter, par exemple, à l'énergie de sa pensée et la rendre plus complète et plus absolue, un dernier mot suffit (dans *le Vilain*, ou *Ce n'est plus Lisette*, ou *Psara*) ; s'il s'agit d'échapper au danger ou à la crudité d'une expression que lui défendent certaines convenances, il dit, à l'aide de ce dernier mot, et d'une façon détournée, ce qu'il n'aurait pu dire nettement (*Plus de politique, la Petite Fée, l'Enrhumé, le Vieux Drapeau, Denys Maître d'école*). Ailleurs, il obtiendra le même résultat par une ironie dont le sens et l'intention ne sauraient tromper un instant (*Le Trembleur, Conseil aux Belges, la Restauration de la chanson.*) Quelquefois c'est un certain sentiment qui doit dominer, pour ainsi dire, toute la composition; alors il finit le *Cinq mai*, comme pour ramener incessamment l'esprit à ce qu'a de plus douloureux l'exil de Napoléon par ces deux vers si touchants :

> Pauvre soldat, je reverrai la France;
> La main d'un fils me fermera les yeux.

ou le *Dieu des Bonnes gens*, par un sentiment plein de douceur et de gaieté, qui tempère l'éclat de ce style si fier et de cette élévation de pensée, que l'ode elle-même ne saurait dépasser. *La Bonne Vieille* n'est pas moins

heureusement caractérisée : tous ses souvenirs s'évoquent au coin d'un *feu paisible*, et cette gracieuse idée du foyer semble jeter sur chacun des couplets quelque chose du calme et du repos des derniers ans. Ailleurs, au contraire, le refrain vient ajouter encore à la vivacité du mouvement par son mouvement propre ou son tour piquant et bizarre. *Le Petit Homme gris*, *les Gueux*, *l'Age futur*, *le Ventru*, en sont des exemples. Ou bien encore c'est quelque image remplie de fraîcheur et de naïveté, qui, alternant avec de sombres tableaux, en fait, par le contraste, mieux sentir la tristesse ou l'énergie : *L'Orage*, *Louis XI*, *les Souvenirs du Peuple*, sont, sous ce rapport surtout, des chefs-d'œuvre, et qui cependant ont été peut-être encore surpassés par ce simple mot de la chanson du *Bonheur* : *là-bas! là-bas!*

Mais il faudrait citer ainsi la moitié du recueil, et cette note est déjà trop longue de beaucoup.

### LE SÉNATEUR.

Quelle mesure et quelle discrétion, quand la [illegible] excitait à tant oser.

Le mari est vieux, joue le piquet, [illegible] à part : tout cela est ordinaire et suffit, avec [illegible] nité, pour expliquer les relations de [illegible] nages et faire comprendre ce qui [illegible] plus [illegible] [illegible]

de naïveté le mérite, exclut d'ailleurs l'idée d'un calcul et permet le rire sans éveiller en rien le dégoût.

Quant au galant, il n'avait besoin évidemment de se montrer en séducteur bien consommé : avec un tel mari son rôle était facile. La jeune femme reste à l'écart et comme dans un demi-jour ; et, si notre malheureuse défiance trouve encore à s'exercer ici, du moins rien n'est trop en lumière, et la vérité se dérobe sous un voile jeté d'une main si discrète et si légère, que les fronts les plus sévères se peuvent dérider ; d'autant que le refrain, par un art plein de convenance, détourne l'esprit de toute pensée trop libre pour l'amuser seulement de l'orgueil béat du bonhomme.

Le dernier trait semblerait-il exagéré ?... On oublierait donc que l'amour et la fortune ne sont pas les seuls aveugles et que la confiance porte un bandeau plus épais encore ! Voici qui viendrait à l'appui : un jeune ami quitta la maison d'un époux déjà sur l'âge, lequel me disait : « C'est un garçon sans cœur ! Ma femme le traitait en fils, en frère ; et, toujours bonne à l'excès, ne va-t-elle pas jusqu'à se désoler, jusqu'à le pleurer même ! »

Cette chanson, comme le *Roi d'Yvetot*, parut un trait de satire contre le gouvernement d'alors, tant, me disait Béranger, on cherchait, on voulait l'opposition, quoique personne n'osât, ou plutôt parce que

personne n'osait en faire, et l'opposition avait en effet ses dangers : toutefois jeter un chansonnier à Vincennes fût-il seulement tombé dans la pensée de l'homme de cette époque ?

### *L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.*

Se réunir pour avoir de l'esprit ! c'est hardi peut-être ; mais pour avoir de la gaieté ! « Les sociétés, s'appelant *joyeuses*, dit Béranger dans sa Biographie, le sont rarement. » La Fontaine pensait de même sans doute :

On cherche les rieurs...

C'est un métier où peu réussissent, à moins de n'y pas songer, pour ainsi dire ; et Béranger n'y songeait guère. Aussi, quand il se trouvait à l'aise et que l'excitait son entourage, même au milieu des plus graves entretiens et de tout l'intérêt qu'y ajoutait encore son inépuisable fonds d'idées et de souvenirs, quelles saillies au moment où on s'y attendait le moins et où il ne s'y attendait pas lui-même, quels mots piquants, quelle grâce, quelle gaieté charmante ! Rieur du reste à ce point qu'à un dîner chez Laffitte, on fut obligé de le mettre à un bout de la table, Benjamin Constant à l'autre, et de leur ôter leurs lunettes.

Pour en revenir au *Caveau moderne*, c'était une société de chansonniers, instituée à l'imitation de

l'ancien caveau où, chez le restaurateur *Landel*, se réunissaient *Piron*, *Collé*, *Panard*, *Crébillon père et fils*, etc. Le dernier Caveau a compté aussi des noms célèbres, et s'était fait une réputation d'esprit et de gaieté. Mais les événements politiques mirent fin à ses réunions. Il publiait chaque mois un cahier de chansons et un volume à la fin de l'année. A ce compte, et en supposant un Caveau par département, que de chansons au bout du siècle !

Béranger fut reçu membre vers la fin de 1813, et à l'aide d'une sorte de ruse, dont le fabuliste Arnault se fit l'un des principaux acteurs. « Je n'avais pas sollicité cet honneur, me disait-il. — Je le crois bien, répondis-je. — Mais je ne pus qu'en être très-flatté. — Pardon ! vous pouviez mieux. » Il pouvait en effet s'en tirer plus vite, ce qu'il fit, lorsqu'il apprit qu'en commandant un dîner, chez *Baleine*, *au Rocher de Cancale*, il était d'usage, à la suite du menu, d'indiquer, avec les vins et les desserts, quels membres du Caveau on désirait avoir pour convives, c'est-à-dire pour *amuseurs*. Invité dans une pareille intention par le restaurateur dont il s'agit, mais qui, le connaissant, avait feint un dîner de famille, Béranger le força de se mettre à table, ne dit mot, et sut profiter de la leçon, comme il vient d'être dit.

### *LA GAUDRIOLE.*

Pourquoi Beranger a-t-il fait de pareilles chansons? Question qui m'a été souvent adressée, et à laquelle j'aurais pu répondre par bien d'autres pourquoi. Au reste, il l'a fait lui-même dans la préface de 1810, où il s'abrite de *La Fontaine*, bon abri sans doute! Mais n'avait-il pas en outre les Romans d'aujourd'hui, tant lus et vantés? et puis pouvait-il prévoir son renom futur? car évidemment on ne songerait à lui reprocher ses peccadilles de jeunesse, s'il n'avait donné ensuite des chefs-d'œuvre.

*La Gaudriole* au reste, sous le rapport dont il s'agit, ne serait pas, tant s'en faut, son péché le plus grand, et cependant il n'aimait ni les idées ni les mots obscènes.

« Et que ne jetez-vous de côté ces belles choses? — Oh! Je le sais, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, il y aurait chez moi un choix à faire. Mais pareille besogne ne me regarde pas. Je la laisse à qui de droit. »

### *ROGER BONTEMPS.*

Le même sujet a été traité par *Désaugiers* dans *Ma Vie Épicurienne*, fort jolie chanson, montrant avec quelle facilité il se jouait des difficultés. La comparaison de ces deux pièces fait comprendre tout ce qu'ont de gracieux les cadres de Béranger, rapproché de

cette forme froide et raide du *Je*. Certes, le mouvement est loin de manquer à *Désaugiers*, et l'élégance et la correction et la gaieté ; mais la composition, ainsi rétrécie, reste sans caractère, le ton sans variété, et le plus souvent d'ailleurs l'idée se réduit au mot. De là quelque chose d'insuffisant et qui laisse, en quelque sorte, l'esprit au besoin. Ce sont des vers heureusement tournés et rien de plus.

Il y aurait presque à regretter de trouver si bons ceux de *Roger Bontemps* (et à ce point, je crois, qu'on ne saurait y reprendre un mot) ; car la chanson, la plus folle même, ne se chante pas pour l'oreille seulement, et quelque chose en reste dans l'esprit. Or, Béranger, encore une fois, aurait eu un tort difficile à éviter, il faut le dire ; ce serait de n'avoir pas prévu sa popularité et l'influence qu'elle lui vaudrait. A si bien dire, il se fait si bien écouter, que le droit se perdit vite pour lui de parler à la légère. Qui ne sait quelques-uns de ses vers, beaucoup même? on les retient, et non toujours les meilleurs à retenir ; on les cite plus que la prose de Pascal et de Platon ; partant ses idées deviennent ainsi celles de bien des gens.

Cette chanson fut faite en 1813 ; les vers

> Vous dont le char dévie
> Après un cours heureux, etc.

faisaient allusion à la chute de l'empire. L'ennemi était déjà à Lyon.

*PARNY.*

Cette chanson, faite à la demande de M. Wilhem, a quelque chose d'apprêté; ce qui tient sans doute à la différence d'inspiration des deux poëtes. « Parny est homme de grand talent, me disait Béranger; quelquefois, à la vérité, ne tirant pas de ses sujets tout ce qu'ils pouvaient lui fournir. — Sans contredit! Mais ajoutez que préoccupé sans fin de lui-même, il ne sait jamais s'oublier pour quelque idée généreuse et d'un intérêt général, ni donner même à ses jouissances ou à ses regrets une expression qui les relève au moins. Car la passion peut encore trouver une excuse dans sa violence et se dérober en quelque sorte sous l'éclat de ses feux; mais comment ne pas se lasser bientôt de tous ces caquetages d'alcôve? »

Et ses œuvres de longue haleine ne rachètent guère le défaut de ses autres pièces. Que dans celles-ci, il ait égalé, surpassé, si l'on veut, Tibulle, ce serait un mérite et qui a son prix; mais que dans *le Paradis perdu*, dans *les Galanteries de la Bible*, dans *la Guerre des dieux* surtout, il ait, plus que Voltaire même, abusé de la raillerie, et d'une raillerie sans mesure, et bien souvent sans goût, et sans pitié, c'est ce qui semble difficile aussi à contester.

*MA GRAND'MÈRE.*

A bien compter, la jeunesse de cette vieille dame remonterait aux dernières années de Louis XV, et n'offre rien dès lors que de conforme aux mœurs de ce bon temps. Elle en devait causer simplement et sans phrase; ce qui a lieu. Seulement, le charme de ces beaux souvenirs lui fait oublier le demi-siècle écoulé depuis. Or les choses ont un peu changé, et, en y prenant garde, elle n'eût pas sans doute ajouté de conseils à ses confidences; car les petits-enfants qu'elle édifiait ainsi, ne pouvaient-ils lui dire : « Mais, grand'mère, si vous agissiez dans votre jeune temps comme le font aujourd'hui, sauf le respect qui vous est dû, les personnes de mauvaise vie, c'est qu'alors c'était sans doute l'usage; même fallait-il faire ainsi peut-être pour se voir considéré; mais désormais, malgré la grande dépravation tant reprochée à notre temps, si nous nous donnions la moitié de vos licences, mal pourrait nous en prendre. »

La bonne femme d'ailleurs, il faut le reconnaître, est amusante à écouter, et conte ses prouesses comme personne ne les eût contées dans ses beaux jours, s'entendant à versifier aujourd'hui, aussi bien qu'elle s'entendait jadis à..... faire

Tout ce qu'avait fait sa grand'mère.

Il fallait en effet une lessive à cette saleté d'autrefois; mais le sang lave-t-il?

Croirait-on que certaines gens ont été s'imaginer qu'il s'agissait ici de la grand'mère de Béranger?

### *LE MORT VIVANT.*

Lorsqu'en 1814, peu de temps avant la chute de Napoléon, cette pièce fut publiée dans les recueils du Caveau moderne, il fallut supprimer le quatrième couplet. « Et le mieux, me disait Béranger, c'est que les membres de cette société, les plus ardents à demander cette suppression, se montrèrent ensuite les plus ardents à chanter la Restauration; conséquents au bout du compte; car, marquée d'un lis ou d'un aigle, la marmite en bout-elle moins, et le drapeau fait-il rien au menu?

### *LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.*

Panard a dit aussi :

> Pendant l'hiver je sais boire,
> J'aime en la belle saison.

et dans un autre couplet :

> Donnons, sans peur qu'on nous condamne,
> Notre printemps à Jeanneton,
> Et notre automne à Dame-Jeanne.

Or Panard, dont les vers sont loin de valoir ceux

de Béranger, se trompe en cela comme lui; car le partage ne se fait pas, et les amours dont il s'agit ici s'accommodent au mieux de la bouteille.

Les anciens, bons experts en cette matière, chantaient :

Ne vont point sans Vénus
Et Comus et Bacchus.

Trois bons compagnons, de quelque façon qu'on les aligne et dont il se faut défier.

### *LA MÈRE AVEUGLE.*

Tout cela est joli, si l'on veut, mais faible.

Il y a, dans le troisième couplet, un mot à propos duquel la jeune fille aurait pu embarrasser sa mère : celui de *tendre*, appliqué au baiser. Tendre?..... et comment la bonne femme le sait-elle, sinon par un souvenir, tout au moins imprudent à rappeler? Aussi serait-on en droit de soupçonner que l'adjectif ne vient pas d'elle, mais de l'auteur, qui en sait toujours plus long que ses personnages et oublie parfois qu'eux seuls doivent parler. Qui n'a présente à l'esprit la belle lettre où Clarisse, se peignant à genoux, désespérée, le corps et les bras collés contre une porte qu'on refuse de lui ouvrir, décrit la pose et les gestes de ses oncles, placés derrière elle, et que Richardson seul avait pu voir?... Faute assez commune.

*LE PETIT HOMME GRIS.*

De 1810 ou 11; l'une des premières chansons de Béranger qui aient obtenu une véritable vogue. Mais ce succès ne le détourna pas d'ouvrages plus importants; et dans le moment même il s'occupait d'idylles, abandonnées à la vérité plus tard.

Le petit homme gris, c'est évidemment Roger-Bontemps; plus âgé d'une vingtaine d'années et venu de son village à Paris. Même a-t-il pris femme, ce qui se comprend moins; car lui, qui rit de tout et devait rire de son célibat, comment a-t-il eu l'idée d'en sortir?

On voit par cette chanson et bien d'autres, combien Béranger sait varier ses tons. Ici, à l'insouciance et à la gaieté de Roger-Bontemps, il a su joindre je ne sais quelle malice, plus facile à sentir qu'à expliquer. Et cette variété ne tient pas à un choix différent d'expressions, à un mouvement plus ou moins vif, à quelque procédé de style enfin; mais au sentiment même que semble respirer la composition entière. Sa recette à cet égard était de se bien pénétrer d'avance du caractère de son drame et de ses personnages, et sans peine alors et sans avoir presque à y songer, il trouvait le ton convenable.

A lire et relire ces cinq couplets, y trouverait-on ne tache? Peut-être, dans le second, le mot *chanter*,

attendu que *chanter* ne saurait *endetter*. Mais le ridicule même de cette critique montrerait la difficulté d'apercevoir quelque faute véritable.

Après cela, et moralement parlant, *le Petit homme gris*, malgré sa résignation si piquante et si gaie, serait loin de valoir beaucoup. L'origine de ses dettes en effet ne les justifie guère, non plus que sa patience conjugale ne pourrait se donner en exemple.

### *LA BONNE FILLE OU LES MŒURS DU TEMPS.*

Rappelle *le Petit homme gris*, et c'est un tort, malgré son mouvement si vif et ses quatrième et sixième couplets. *La Bonne fille* d'ailleurs pourrait abréger son nom, et sans doute s'était mise en règle avec la police, car un tel laisser-aller semble plutôt un métier qu'un caractère.

Mais pourquoi le second titre : *ou les Mœurs du temps*. Dans quel temps, à Paris du moins, ne s'est-il pas vu de jeunes gens cherchant à s'amuser et de femmes les y aidant?

Le cinquième couplet, parlant du *bel esprit*, fut appliqué à *Étienne*, l'auteur des deux gendres, que le hasard fit entrer au moment même où Béranger chantait pour la première fois ce couplet. L'allusion n'avait été nullement dans la pensée du chanteur.

### *AINSI SOIT-IL.*

« Oh ! oh ! Béranger, après l'Agésilas... — Sans doute, répond-il ! Mais le péché est de plus vieille date que ne l'indique le titre. Cette belle pièce fut imprimée, je crois, dans un mauvais recueil sous le consulat et passa inaperçue. Si je ne lui ai pas donné sa date véritable, c'était dans la crainte de mettre sur la voie de beaucoup d'autres, enfouies avec elle, et valant autant. Aussi prierais-je mes éditeurs, si je dois en avoir un jour, de ne pas fouiller dans ce panier aux chiffons. Un recueil de chansons, pour être complet, doit, assure-t-on, en contenir de mauvaises; car il en faut pour tous les goûts. J'ai donc dû songer à mon *Ainsi soit-il.* »

### *L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.*

Le dernier couplet explique le ton leste et cru des quatre autres, en montrant que la demoiselle en question le doit à de certaines leçons, toujours en dehors du programme des écoles, bien plus qu'à la musique, à la danse, au dessin et aux autres enseignements dont on a voulu faire ici la critique. Aussi Béranger m'accordait-il que cette critique serait peut-être plus piquante, et l'avertissement plus salutaire, si, ravie à ce point des *pas voluptueux* et des *beaux*

*nus*, la jeune personne en parlait comme des quatre règles et de la grammaire.

« Il est bien entendu, ajoutait-il, qu'on aurait grand tort de faire de cette chanson une application générale, et d'y rien voir ayant trait à l'éducation qui se donnait de mon temps. »

### *MADAME GRÉGOIRE.*

Bien avant madame Grégoire il y avait une autre dame, célèbre aussi dans son temps, et dont le cabaret, à l'enseigne du *Fameux Petit Père Noir*, décorait le coin nord de la place Maubert. C'est là que se réunissaient les deux *La Ferté*, *Conlange*, *Pavillon* et tant d'autres. Le recueil intitulé *les Tendresses bachiques* nous a conservé un couplet sur ce *Fameux Petit Père Noir* et sur la madame Grégoire d'alors. » Si tu veux, chantait le chevalier de La Ferté

Si tu veux, sans suite et sans bruit,
Noyer tous tes chagrins et boire à ta maîtresse,
Viens, je sais un réduit
Inaccessible à la tristesse.

Là, nous serons servis de la main d'une hôtesse,
Plus belle que l'astre qui luit;
Et, mêlant au bon vin quelque peu de tendresse,
Contents du jour, nous attendrons la nuit.

Ce réduit dut entendre bien des refrains; car Dieu sait si les chansons manquaient alors plus qu'aujour-

d'hui. Un certain Dubousset ou de Bousset, bon faiseur, en publiait vers ce temps un volume chaque premier janvier, et *continua de ce train pendant 34 ans.*

### *CHARLES VII.*

*Charles VII* et *Marie Stuart* sont les seules romances de Béranger. Il les fit pour son ami Wilhem, qui en a composé la musique. Aucune autre pièce de lui, quels qu'en soient le ton et le sujet, n'appartient à ce genre. La distinction se fonde sur des nuances, difficiles peut-être à définir d'une manière absolue et en peu de mots. Définitions au reste qui importent peu.

Espèce d'impromptu, de 1805 ou 1806, et valant ce qu'il avait coûté.

### *MES CHEVEUX.*

Béranger devint chauve en effet de bonne heure (avant la trentaine) ; mais sa sagesse remontait plus haut, et, dès l'âge de dix ans, lui valait un prix à son école du faubourg St-Antoine. Il avouait cependant que les migraines y étaient aussi pour quelque chose.

Avec le temps, les cheveux ne revinrent pas (on ignorait les pommades de maintenant) ; mais les migraines disparurent et sa tête n'en fut que meilleure.

Double bienfait de la vieillesse, dont il n'a pas moins continué à médire. Voyez cette fin de couplet :

> Achetez la plus douce ivresse,
> Au prix d'un âge malheureux.

Malheureux ! ... Malheureux donc, s'il le faut ; mais le moyen de le rendre tel, en effet, n'est-il pas de se donner *avant sa venue*, un peu trop de ces *douces ivresses ?* ... Quel beau jeu auraient ici les partisans du vieil âge, même s'en tinssent-ils aux deux observations suivantes : La première, qu'*en usant toute la vie en peu de jours*, loin *d'en retrancher les vieux ans*, on les fait arriver plus vite : or, la pire vieillesse est la précoce. La seconde observation porterait sur la façon dont on propose ici de tuer

> L'ennui, l'humeur et les chagrins.

C'est, dit-on, de les noyer dans le vin : oui, de les étourdir tout au plus ; car ils ont bientôt repris haleine, et il n'est de vermine ayant la vie plus dure. Le travail seul la peut écraser de sa main de fer ; encore doit-il s'y prendre à plusieurs fois. Le *Financier* ne manquait de flacons, dont le *Savetier* n'avait guère ; et l'ennui toutefois entrait plutôt chez le premier que chez l'autre.

### *LES GUEUX.*

Sorte de démenti *A mes Cheveux*.

Chanson faite à Péronne, vers 1806, pour une société, dite *Le Couvent des Sans Soucis.*

Laffitte, à propos de ce mot de *Gueux*, dont on discourait un jour à sa table, déclara qu'ayant passé par les deux états de véritable pauvreté et de richesse extrême, il préférerait le premier, qui, par l'incertitude de l'heure à venir, donnait à la vie le piquant du jeu ou de la chasse.

Regnier pensait de même :

Puis les gueux en gueusant trouvent maintes délices.

Et du temps de Louis XIV on chantait sur le même thème :

Si le roi savait la vie
Que font les gueux,
De tout vendre aurait envie,
Pour être heureux
Et s'en aller avec eux.
Vivent les gueux !

. . . . . .

Pontchartrain qui sait la vie
Que font les gueux,
A chaque moment s'écrie :
Qu'ils sont heureux !
Il va nous rendre comme eux.
Vivent les gueux !

A tout prendre, Béranger soutient mieux son dire, délicat à soutenir par le temps qui court ; mais il pouvait se permettre à cet égard plus que personne et s'en est bien tiré. Non toutefois que cette pièce soit à beaucoup près une de ses meilleures ; le mouvement en est

vif, l'expression concise et ferme; mais la phrase manque parfois de netteté, et la composition même ne serait pas sans reproche : car il fait ici moins peut-être l'éloge de la pauvreté que la critique de la richesse, et encore semble-t-il confondre cette dernière avec d'autres prétendus avantages, tels que l'héroïsme et le haut rang. En outre, pour justifier la promesse de venger

L'honnête homme qui n'a rien,

ne fallait-il pas montrer ce que la fortune donne trop souvent à ses favoris de ridicule et de reprochable, plutôt encore que les maux qu'ils lui doivent?

Mais reste le sujet même, au fond duquel se voient tant de choses, quoiqu'il ait l'air d'une sorte de plaisanterie et de lieu commun; restent les images les plus riantes, et des mots qui par leur justesse et leur énergie ont déjà fait proverbe.

### *LE COIN DE L'AMITIÉ.*

Il y a une autre chanson des *quatre coins*, c'est l'amour forcé par de belles filles à figurer dans leur jeu, lequel, bien entendu, finit mal pour elles, et leur fait dire, non sans raison :

Que plaisants ou non tous les jeux
Avec l'amour sont dangereux.

« A votre partie, Béranger, manquent certains

joueurs : la paresse, qui n'a pu arriver sans doute, la vanité, l'envie, etc. — Soit! et la vie est encore heureuse en effet, quand elle a seulement quatre mauvais coins! »

Ces couplets furent chantés par Mlle *Judith Frère*, la *vieille amie* que Béranger avait recueillie vers 1835, et que nous avons vue mourir avec un calme si stoïque en avril 1857.

### *L'AGE FUTUR.*

Horace gourmandait parfois ses contemporains et leur annonça des descendants valant moins qu'eux, prédiction contestable; car il parle d'une jeunesse s'exerçant à des danses peu honnêtes, et de dames quittant publiquement la table de leurs maris présents, pour suivre, non des amoureux, mais quelque gros marchand de Gades ou de Marseille, qui venait de les acheter à beaux deniers comptants. Horace dit tout cela d'ailleurs en fort grand style, et comme s'il ne s'était nullement soucié de ce qu'en penserait le Caveau moderne. Or celui-ci dut s'étonner en entendant le cinquième des couplets dont il s'agit, car son usage n'était pas peut-être de voiler, avec tant d'esprit et de grâce, ce qu'on veut laisser voir et ce qu'il ne convient pas cependant de montrer.

Il fallut encore, à l'impression, supprimer le trait relatif à la guerre. Depuis ce temps les gouvernements se sont familiarisés avec bien des mots.

*LE VIEUX CÉLIBATAIRE.*

Jacques Grévin disait à sa bonne, sans doute belle en outre :

> Oh! que ne puis-je, mon amour,
> Te donner un bonsoir qui dure
> De neuf heures au point du jour!

c'est beaucoup !..... Et du moins faut-il croire que celui-là pouvait aller au delà du lait de poule et du bonnet de nuit.

Le temps fit de Béranger un vieux garçon, sans en faire l'original de son assez vilain portrait, peint sans doute encore pour le Caveau. Cet éreinté, caressant sa servante et manquant de souffle, donnerait plutôt envie de le plaindre que d'en rire.

La Fontaine

> N'enviait point l'honneur de la paternité;

Et la sienne pourtant ne le gênait guère. Le célibat vaut-il mieux?... Lamennais me demandait un jour des nouvelles de mon fils, dangeureusement malade dans le moment; et, comme je le félicitais de ne pas connaître cette angoisse : « Oh! s'écria-t-il, même à la condition de le voir mourant, je donnerais tout pour avoir un fils! » Ce mot rachète en partie, ce me semble, et expliquerait peut-être bien des pages violentes; il montre tout au moins de quel poids peut devenir l'indépendance du vieux garçon.

### *L'AMI ROBIN.*

*L'Ami Robin*, et les autres couplets pareils, datent de l'empire; Béranger ne se proposait alors que Collé pour modèle. Comme il n'écrivait pas ses chansons, il en perdit beaucoup de cette époque; et, dans le nombre, il a toujours regretté celles intitulées : *le Bœuf gras* et *le Décrotteur suivant la cour*, fort satiriques l'une et l'autre. Les convenances ne lui eussent pas permis sans doute de les publier à la restauration, puisqu'elles attaquaient le gouvernement déchu; mais elles n'en auraient pas été moins pour lui un complément à l'histoire chantante des règnes sous lesquels il avait vécu.

Lorsque ses amis le décidèrent à publier ses chansons, il en retrouva dans sa mémoire près de quatre-vingts, tant bonnes que mauvaises, dont il forma un recueil, avec ce titre : *Chansons morales et autres, par M. un tel, membre d'une société de gens de bon goût et de mauvais ton.* On peut juger par là de l'importance qu'il attachait à son œuvre. Son premier volume, publié à la fin de 1815, est encore intitulé : *Chansons morales et autres.*

### *LES GAULOIS ET LES FRANCS.*

A l'époque de la première invasion, tous les membres du Caveau furent invités à faire des chansons

pour ranimer l'esprit public. Désaugiers en publia une, commençant ainsi : *Il reviendra le fils de la Victoire;* la police s'empressa de la répandre. Quant à celle *des Gaulois et des Francs*, le public y fit peu d'attention, et suivant Béranger, le public eut raison peut-être. Sans la partager absolument, on comprendrait cette opinion. Certes ces couplets sont presque irréprochables, pleins de correction et de verve; mais dans un pareil moment, étaient-ce les qualités importantes? On ne saurait se défendre en outre de remarquer que l'idée est singulière, quand il s'agit de repousser une invasion et de réunir tout un peuple contre l'étranger, de rappeler à ce peuple qu'il n'est lui-même qu'un composé de conquérants et de conquis.

### *FRÉTILLON.*

De **1812**, malgré le mot *mousquetaires*, qui semblerait indiquer l'époque de la Restauration.

Tous ces vers, si on l'osait dire, semblent frétiller eux-mêmes; et cependant, il y aurait à y redire. Oh! les *Manon Lescot* se peuvent rencontrer, comme aussi des ivrognes ayant longue vie et santé, ou des gens tombés des toits sans blessures; mais en faut-il moins dissuader de trop boire ou de marcher le long des gouttières? Compter sur les exceptions, c'est pour arriver aux déceptions. Aussi, malgré de jolis couplets, Frétillon le plus souvent, au lieu de donner son cotillon, prendrait volontiers les trousses du galant.

Il faut dire encore que certaines choses, hors le moment où l'on s'en sert, doivent se laisser à l'écart. Telle vaisselle, fût-elle relevée d'émail et d'or, n'est bonne que pour le cabinet.

Mais bon ! le vaudeville et Déjazet ne me condamnent-ils pas ?

### *UN TOUR DE MAROTTE*

Chanson chantée aux Soupers de Momus.

*Les Soupers de Momus*, nom d'une autre société chantante, fondée à l'imitation du *Caveau moderne*. Le président portait à table une marotte pour signe distinctif. « Mais comment, demandai-je à Béranger, ce président tenait-il sa marotte et de quel air les convives se la passaient-ils ? Car enfin ils avaient plus de douze ans. — Cette marotte, mon cher ami, signifiait : amusons-nous, rions fort, soyons gais, soyons fous ! et devait par conséquent rendre sage, sérieux au moins. Tant de précautions pour s'assurer le plaisir prouve assez qu'on craint de le manquer, ou tout simplement qu'on le manque.

Les anciens Grecs se faisaient passer une branche de myrte et chantaient en la recevant. C'était plus gracieux. »

### *LA DOUBLE IVRESSE.*

De 1800. Béranger avait donc vingt ans.

De ces deux ivresses, l'une, que guérit l'âge, est

quelquefois la pire. L'autre, malgré les chansons, même les meilleures, a pour fille ou sœur l'indigestion, vilaine parenté, et engendre avec le temps toute une lignée qui la vaut : car le vin rend d'abord brillant et gai, et puis rend tout autre. Ivrogne, bon diable, assure-t-on ; ajoutez : pauvre diable à la longue.

Le rapprochement qui termine le troisième couplet

Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour,

donna sans doute à Béranger l'idée de sa chanson, et le tenta, quoique ne valant guère que dans les mots : Il y avait peu à en tirer. L'ivresse du vin n'est pas un grand crime, et n'a pas besoin de s'expier par un amour bien terrible. Aussi, comme le dit ensuite la chanson, est-ce un amour dont l'ardeur dure autant que l'effet du champagne et du bordeaux ; celui-là même que chantait si bien Anacréon : « Bacchus, s'écrie-t-il, rend Vénus puissante, et, dès que j'ai bu, je sens le besoin d'aimer. » Le vieux Saint-Aulaire sentait, j'entends croyait sentir, le même besoin. C'est lui qui disait à 90 ans :

Bacchus et Sylvie
M'occupaient tour à tour.
Mais, à mon âge,
On devient sage;
Et, sans partage,
Mon dernier jour
Doit se consacrer à l'amour.

et l'amour sans doute le dispensa de tout service.

Le grand prieur de Vendôme parle d'une voix plus jeune, et son couplet, au tour un peu risqué, ne manque pas de feu :

Iris porte le dieu du vin
Et l'enfant de Cythère,
L'un dans ses yeux,
L'autre en sa main,
Pour nous faire la guerre.
Et lon, lan, la, je crains bien plus ce dieu
Que celui qui tient le tonnerre.

C'est toujours, comme on voit, le Cupidon des pots, l'Amour sans gêne ni façon. Il en est un autre, se tenant mieux et valant moins, bien fier, de grand renom, faisant fi des bouteilles. Celui-là déclame, poignarde, empoisonne, étrangle, mais ne se grise pas.

### *VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.*

Ce pays de *Cocagne* était, dit-on, dans le haut Languedoc, où se préparaient autrefois les *coques* de pastel ; de là son nom, et tant de fortunes permettant de bien vivre. Le pays est des meilleurs encore ; mais désormais sans fontaines d'où coulent le *beaune et l'aï*.

Comme sont écrits ces troisième, sixième et septième couplets :

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands, dont le ventre
Se porte un défi.

« ma pensée, ma plume, mon encre, tout vole. » Ce mouvement de cuisine et de ripaille est à faire tourner la tête, et l'aurait fait perdre à Sancho. Quelle ode pour lui et Panurge !

Scarron a traité un sujet semblable, à sa façon, qui fait mieux sentir celle de Béranger :

Quand j'ai bien faim et que je mange
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir
Qu'à gratter ce qui me démange.

Ce pauvre Scarron a fait mieux que de bons vers, il a ri de ses maux, qui étaient grands. Noble et beau rire et généreux exemple, rachetant tant de péchés contre la langue !

On a peine à se défendre ici d'une réflexion, c'est que ces sortes de chansons sont pour tout le monde, et tout le monde, il s'en faut, ne saurait aller en *Cocagne*. Qu'en peuvent penser tant d'affamés?... Nous avons en outre les boutiques de traiteurs et de changeurs, et puis nous admirons que ces affamés veuillent aussi, à tout risque et par tout moyen, tâter de ce pays si vanté ! Béranger lui-même ne l'a-t-il pas entendu ainsi quand il s'est écrié :

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime.

Que le regime soit pour raison de santé ou pour

raison de pauvreté, qu'importe. Le *pater noster* finit ainsi : *et ne nos inducas in tentationem*, ce qui se traduit : *ne persuadez pas aux gens vivant de pain sec que le bonheur soit de manger des pâtés.*

Mon Dieu! ce Voisenon, si gourmand, aurait-il eu grand plaisir à de pareils vers! N'est-ce pas lui qui disait dans une lettre : « Je suis si gonflé de pâtisserie que j'en crève : je me tue à table, je m'en donne jusqu'à la gorge. »

### *LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.*

**Chanson faite pour la naissance d'une fille de son ami M. Quenescourt.**

Rien n'est plus élégant, plus correct, plus rempli de jolis mots et d'images gracieuses; mais le sujet vaut moins qu'il ne semble. Aussi croit-on sentir dans ces couplets un peu d'effort et de recherche. Que dire en effet d'un nouveau-né, sinon qu'on lui souhaite...? Quoi? ... On paraît compter ici sur la figure, et de là d'heureux présages, car on tient pour beaucoup une jolie figure. Or, tout bien se paie, et celui-là surtout. Une femme qui fut belle et le savait, s'étonne qu'on s'applaudisse de l'être : Suivant elle

On a tort de compter la beauté pour un bien;
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrin qu'elle.

Voyez, en effet, les héroïnes des contes, accomplies de tout point : il faut qu'elles pâtissent pour la joie du

lecteur. Le malheur des laides devrait le remuer autant; mais il y croirait moins ou n'y croirait pas. Plus au contraire est belle, gracieuse, ravissante la pauvre créature, plus on la peut accabler, sans que la vérité en souffre. Richardson a fait de Clarisse une telle merveille, qu'il a toute liberté de la torturer à son gré.

Grande joie aux naissances, grand deuil aux funérailles; et entre les deux c'est à qui médira de la vie! O logique!

### *LA MUSIQUE.*

« Quoi donc! lui disais-je un jour à propos de cette chanson; en voudriez-vous à la musique et à qui l'aime en effet? — Non pas en vérité, répondit-il; mais à tant de prétendus connaisseurs et d'amateurs ridicules. » Le nombre en est grand en effet. Après avoir suivi pendant cinq ou six ans le *Conservatoire*, on sait de reste que tous les auditeurs n'y sont pas pour écouter.

Béranger y alla une fois, et, à son regret, trouva tout médiocre, même mauvais, sauf la symphonie par laquelle on termina : c'était la *Pastorale*. Elle lui fit une grande impression.

L'opéra lui plaisait peu; il en disait comme *Casti:*

> Chacun admire et chacun applaudit,
> Mais sans savoir ce qu'on chante ou qu'on dit.

Il n'aimait guère que les psaumes des maîtres Italiens

et les chants d'église. Quant aux instruments, il préférait l'orgue et le violoncelle. D'ailleurs se passant assez volontiers de cette sorte de plaisir, moins recherché en général des penseurs et des faiseurs de vers ; et il était l'un et l'autre.

*LES GOURMANDS.*

Boire est un plaisir trop fade
Pour un ami de la gaîté ;
On boit lorsqu'on est malade,
On mange en bonne santé.

Début, et pauvre début, du *Vrai Mangeur* de Désaugiers. *Maître Adam* sut chanter un peu mieux le *Vrai Buveur*.

La prose de *Grimod de la Reynière* l'emporte sur les vers de l'un et de l'autre. Il compare quelque part l'amour et la table : « Les jouissances que procure celle-ci, dit-il, n'amènent ni langueurs ni dégoût... Loin d'énerver le tempérament ou d'affaiblir le cerveau, elle devient l'heureux principe d'une santé ferme, d'idées brillantes et de vigoureuses sensations. » Voilà qui est parler ! Il dit ailleurs : « *Cinq heures suffisent* pour un grand dîner. » Au fait cinq heures bien employées doivent affermir la santé et donner des idées brillantes !...

Béranger, avec son tact ordinaire, n'a pas voulu opposer ici trop évidemment les buveurs aux mangeurs. Mais sa préférence n'avait besoin de se déclarer plus

[illegible]. Et cette préférence qu'en dire : Avoir l'es-
[illegible] de viande ou noyé de vin, boiter à droite
[illegible] à gauche, y a-t-il beaucoup à choisir? Nous
[illegible] comme le singe :

[illegible]
Quant à mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché;
[illegible], s'il veut m'en croire, il ne se fera peindre.
[illegible]

[illegible] de l'empire, de nombreuses sociétés s'é-
[illegible] formées, avec l'unique but de dîner bien; et,
[illegible] il faut ici-bas faire bruit de tout, elles rem-
[illegible] de leurs menus les journaux déjà remplis
[illegible] d'assez de hauts faits. Béranger voulut ré-
[illegible] incontinence, réprimée plus efficacement
[illegible] qui survint bientôt.

[illegible] de l'époque à cet égard était, disait-on,
[illegible] Mais Carême, tant renommé alors, a su,
[illegible], le remettre à sa place et rire beau-
[illegible] pour les godiveaux. Tout le monde
[illegible] publié depuis par Brillat Sava-
[illegible] les connaisseurs, de l'esprit que
[illegible]. On cite souvent cette maxime
[illegible] piquante : L'animal se nour-
[illegible] l'homme d'esprit seul sait manger.
[illegible] d'abord qu'il en fût
[illegible] qu'il avait rétablie sur son
[illegible] pour le remercier,
[illegible] d'excellentes pâtis-
[illegible] Reine, j'ai de plus

habiles cuisiniers que tous les vôtres; à savoir, quand il s'agit du déjeuner, une promenade de deux ou trois parasanges, ou, si vous le préférez, d'une vingtaine de kilomètres, et, pour mon dîner, le peu même dont j'ai su me contenter à ce déjeuner, qui consiste le plus souvent en une tasse de café au lait et quelques gateaux du pays. » Malheureusement le fils de Jupiter se pénétra plus tard de la maxime de Brillat Savarin, voulut manger en homme d'esprit, y prit goût, mangea trop et but de même; ce qui lui valut, malgré son parentage, plutôt une mort précoce qu'héroïque.

Béranger, d'un grand appétit presque jusqu'à ses derniers moments, n'aurait jamais été digne cependant de figurer dans les sociétés ci-dessus; au delà de son besoin, ni les plats fins de la reine Ada, ni le champagne ou le chambertin de Lucullus ne l'eussent le moins du monde tenté.

### *MA DERNIÈRE CHANSON PEUT-ÊTRE.*

Dans une circonstance pareille, Olivier Basselin disait aussi :

Tout à l'entour de nos remparts
Les ennemis sont en furie;
Sauvez nos tonneaux, je vous prie.
. . . . . .
Au moins, s'ils prennent notre cité,
Qu'ils n'y trouvent plus que la lie;
Vidons nos tonneaux, je vous prie.

Personne, mieux que Béranger ne savait com-

prendre et respecter l'opinion politique contraire à la sienne; mais, s'il s'agissait de patriotisme et qu'on en parlât à la légère, adieu son calme, et son œil et sa voix le montraient de reste. Aussi, à juger de lui par ces couplets, on en jugerait fort mal. Une de ses pires nuits fut celle qui suivit la reddition de Paris. Et comment dès lors expliquer l'espèce de gaieté de cette *dernière chanson*, Dieu merci! suivie de beaucoup d'autres? Sans doute par notre manie française de rire de tout, et par la règle de messieurs du Caveau, en vertu de laquelle une chanson devait être une chanson et donner quelque peu à rire.

Béranger n'avait pas encore osé prendre un ton plus haut; sans quoi il eût parlé alors, comme il le fit ensuite, sur le même sujet, d'une voix bien différente. D'ailleurs, quoique les armées alliées s'approchassent chaque jour, on était loin de croire qu'elles s'empareraient ainsi de Paris, dont rien, jusqu'au dernier moment, ne troubla les habitudes et les plaisirs. Le matin même du jour où elles y entrèrent, on placardait, comme à l'ordinaire, les affiches de spectacles.

*ÉLOGE DES CHAPONS.*

Or, Messieurs, examinons,
Notre sort auprès des belles.
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles!

et pour répéter tant de fois ce qui ne mériterait pas en vérité d'être dit une.

L'examen en question mènerait loin; à ceci, par exemple : que malgré tant de jolis mots contre le mariage, mieux vaudraient encore deux femmes légitimes qu'une maîtresse. *Maîtresse* est le mot! on dit au contraire du mari : *seigneur et maître;* on ne le dit pas d'un *habitué*. En cela les mots expriment au juste les choses. Toutes les vieilles gens savent cela, et savent encore que dans l'union des deux sexes il faut, pour s'en bien trouver, qu'elle date de la veille ou de vingt ans; ce qui mènerait à cette conséquence, que le mieux est l'amour des moineaux et des singes; ou à cette autre, exorbitante sans doute, que ce ne serait donc ni l'acte civil, ni la messe même, qui feraient vraiment le mariage, mais l'impossibilité de le rompre. Pour moins on est appelé capucin ou sacristain.

*LE BON FRANÇAIS* (*Mai* 1814).

Il y avait force Français dans ce temps qui traitaient la France et ses vingt dernières années, Dieu sait!... et puis l'habitude de penser s'était à demi perdue, et les meilleurs esprits eux-mêmes, dans le parti royaliste, avaient peine à contenir ses folles exigences. Béranger ne voulut d'abord que réclamer au nom de l'honneur national, indignement méconnu; et, sans aimer les Bourbons, il crut devoir s'abriter d'eux pour chanter, malgré l'ennemi, tout ce qui pouvait nous réhabiliter encore. Du moins donnait-il ainsi la preuve

[illegible] que tel nom n'était pas une objection pour lui, et qu'il savait accepter loyalement un gouvernement en dehors de son choix et de son goût, sauf à le combattre [illegible] de son mieux, si tant de promesses n'aboutissaient en effet qu'au retour de l'ancien régime et de tous les abus.

[illegible] foule de chansons commandées parurent alors [illegible] des Bourbons. Plusieurs membres du Ca[illegible] ceux qui avaient si bien chanté l'empire, [illegible] mieux encore la royauté. Ainsi va le monde [illegible] aller le *Caveau*. Béranger fut également [illegible] se montrer sujet fidèle; mais il s'y refusa, [illegible] il faut de la conscience même en chansons. [illegible] lecteur soigneux ferait remarquer les jeux [illegible] les images du troisième couplet; et, dans [illegible] cette façon toute royale de revenir à Lisette

[illegible] France, il y a quarante ans :

[illegible] nous vienne un gai refrain,
[illegible] en train,

[illegible] ; que nous vienne la fièvre,
[illegible] le frisson !

[illegible]

Et, bien qu'Anacréon parle aussitôt d'Oreste et d'Alcméon et d'Ajax et d'Hercule, on voit qu'il est tout à son sujet, tout à la bouteille. Pour Béranger, au contraire, c'est un thème et rien de plus.

*Orgies*, fêtes de Bacchus chez les anciens. Chez nous, souper à indigestion; et, si l'usage n'est plus d'avoir des chanteuses et des danseuses, l'usage est encore d'avoir tôt ou tard, par suite des bons soupers, la goutte, la gravelle, la paralysie, la dysurie et les autres donzelles de ce genre, qui tiennent si fidèle compagnie. *Faire l'orgie*, manger, boire et le reste, s'amuser fort quand on est jeune; en d'autres mots, avec des fils d'or et de soie, se tisser pour le vieil âge une haire bien autrement rude que celle de ce bon M. Tartufe, *serrée avec sa discipline*.

Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoires.

Ici l'oreille l'a emporté; car Béranger voulait dire évidemment:

En larges gobelets
Changez vos écritoires.

Mais ce dernier vers tombe moins bien.

Nous qui courons
Les tendrons,
De Cythère environs
Les colombes légères, etc.

Quel couplet! ... Pourquoi *au fond?* parce que les verres sont vides? Mais l'invitation pouvait ne pas tant tarder, ce qui eût évité une image et une expression dont on a peine à se rendre compte.

Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.

Si c'est d'être *gris dans Paris*, le vrai bonheur aurait assez mauvais air. Propos de table, au reste, comme cet autre :

Raison, adieu!
Qu'en ce lieu....

Plus encore que le prône, la chanson lui en veut et ce n'est d'hier :

Triste raison, j'abjure ton empire.

ou, en prose, je casse mes besicles qui me font mieux voir. Triste raison.... Elle aurait ses motifs pour l'être, tant l'injurient et malmènent les cinq sens de nature, ses tyrans, qui néanmoins lui doivent tout, vins et liqueurs et la cuisine même, et sans elle n'auraient encore que les glands et l'eau claire. A la vérité, s'ils cessent un instant de lui serrer la gorge, elle crie aussitôt de prendre garde à toutes ces prétendues bonnes choses, qui estropient ou tuent. Lucrèce Borgia, belle femme au demeurant, sert à ses convives de ce vieux vin de Chypre, comme on savait le préparer dans sa famille ; une autre femme se glisse à sa suite, et dit à

chacun des buveurs : « Prends garde, ce vin fait mourir ! » C'est la raison. Or, à vingt ans, quel vin n'est un peu celui des Borgia?

### *LE JOUR DES MORTS.*

Rire de la mort, si surtout on en fait rire, c'est bien peut-être, et l'on n'y réussit guère. Oui, quand elle est loin : personne n'y croit alors. Mais qu'elle frappe, qu'elle entre, c'est à qui poussera le cri de la fable, à moins donc qu'il n'y ait un rôle à jouer et grand monde pour applaudir. Certains s'en tirent bien dans ce cas. Le rideau tombé, c'est autre chose, et le héros le plus brave aux batailles tremble et le laisse voir. Car le courage, comme la cuirasse et l'esprit, a son défaut.

Il est question dans le second couplet de l'hypocrisie pleurant sur des tombes. Oh non ! Si elle se montre en pareil lieu, c'est derrière ceux qu'elle voulait y conduire ; après quoi, n'ayant plus rien à en attendre, elle n'a plus rien à faire là.

Béranger parlait assez cavalièrement de sa fin, en cela comme bien d'autres, mais toujours de bonne foi. Les spectateurs furent loin de lui manquer, et, lui, de jouer un rôle. Simple sur son lit de mort autant qu'il l'avait été partout ailleurs, il souffrit et se résigna après une lutte douloureuse et trop longue..... Pauvre ami ! la veille de sa mort, ne pouvant plus

parler, râlant déjà, il me fit signe de m'asseoir près de lui et me donna sa main que je baisai et pressai des deux miennes!..... Quel concours général dans ses derniers jours! et quel concours plus grand pour saluer ses restes d'acclamations et de témoignages de profond respect!

### *REQUÊTE PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, ETC.*

(Juin 1814.)

Première chanson d'opposition de Béranger contre la restauration.

Le nom de *tyran* se prodiguait alors à Napoléon; et, comme on le pense, par ceux-là mêmes qui, si longtemps, lui en avaient donné un tout autre, par beaucoup de grands gentilshommes entre autres. Les plus absurdes prétentions renaissaient d'ailleurs à la cour et à la ville. *Tout comme autrefois* était le mot d'ordre, et les vieilles modes renaissaient avec les vieux usages.

Des amis d'une prudence extrême s'opposèrent à la publication de cette pièce dans la première édition. Le cadre est piquant, quoique trivial, et plus d'un vers sent son faiseur; mais le trait, moins rudement lancé, aurait mieux porté peut-être.

*LA CENSURE.* (Août 1814.)

Peu de temps après la rentrée de Louis XVIII, son ministère demanda la censure et l'obtint sans beaucoup de difficulté. Les processions, comme dit la chanson, purent donc se montrer, ce qu'elles ne faisaient pas; et la pensée eut à se cacher, ce qu'elle faisait depuis longtemps. Mais la porte, que ne fermait plus sur elle une main de fer plus forte qu'aucune loi, s'entr'ouvrit peu à peu et finit par laisser tout passer. Quand on la voulut refermer, les gonds en étaient rouillés, et la main de fer ne se retrouva plus pour la pousser.

Il y eut des étonnements quand vint la Restauration : un des moindres ne fut pas de voir grandir les journeaux jusqu'à prendre le quart de leurs dimensions actuelles, et d'y rencontrer parfois une sorte de critique de l'autorité. Ils se risquèrent d'abord à ne pas approuver le garde champêtre, même l'adjoint. Puis, leur audace croissant, ils se permirent des observations respectueuses sur certaines mesures du sous-préfet ou du lieutenant de gendarmerie. Aussi les mécontents n'en dormaient d'aise, et le pouvoir, justement effrayé, avisa.

La censure revint, qu'on oublia de congédier pendant les Cent-Jours, même la place fut-elle proposée à Béranger. Il ne put nier qu'un traitement de six

mille francs ne fût préférable à son emploi de cinquante louis. « Mais, après avoir cherché de mon mieux, me disait-il, à déconsidérer le métier, m'en pouvais-je charger? Je ne voulus donc pas devenir le *geôlier* en question, bien qu'homme à ne pas maltraiter mon *prisonnier.* »

### *BEAUCOUP D'AMOUR.*

Le ton de ce morceau jurerait peut-être avec son titre, car on ne saurait donner à la passion une expression plus calme. Or, en pareille matière, si on le peut dire, ne pas manquer de mesure, c'est manquer de vérité ; quand on n'aime pas trop on n'aime pas assez, suivant Rabutin. Mais Béranger, sensé dès l'enfance, ne connut jamais les beaux sentiments à la Werther. Sa passion des vers le préserva de l'autre passion. « O Muse bien-aimée, s'écrie l'ami de Mécène, c'est toi qui, pendant mon imprudent sommeil sous le frais rocher de Vultur, me défendis des ours et des vipères. » La muse donc n'aurait pas oublié son ancien métier.

Toutefois, si les femmes ne purent jeter Béranger dans cette espèce de fureur, mêlée d'idiotisme, qu'on appelle amour, elles furent loin de le laisser indifférent. Au reste, il y en avait pour lui de deux sortes, si on le peut dire : les unes propres à plaire par la facilité du commerce, par l'esprit, la gaieté, un peu de

sans gêne ; les autres, telles qu'il les comprenait comme femmes et comme mères, avaient pour lui une tout autre valeur : « On peut aimer les premières, me dit-il un jour ; mais on n'épouse que les secondes. »

L'amour qu'il traita cavalièrement dans sa jeunesse, s'en vengea plus tard, et lui prouva la vérité du distique, dont il avait plus d'une fois plaisanté :

Passant, voici ton maître !
Il l'est, le fut, on saura l'être.

*LES BOXEURS OU L'ANGLOMANIE.* (Août 1814.)

Des boxeurs vinrent en effet à Paris vers cette époque ; et, Dieu merci ! sans y trouver, malgré le goût d'alors, ni profit ni renom. Les coqs et leurs ergots d'acier ne furent pas plus heureux. Au fait nous pouvions être las de batailles.

La date de cette chanson en excuserait l'esprit. Après de si longues et si terribles guerres, il fallait bien en vouloir encore aux voisins ; et que de fois, dans les premières années du siècle n'a-t-on pas entendu tonner en chaire contre la *perfide Albion*. C'était le texte obligé.

Du reste, rien de mieux que de railler ce goût barbare, si ce n'est de chanter *la sainte alliance des peuples*.

*LE TROISIÈME MARI.*

Le dernier vers du refrain explique et fait passer le reste. C'est chose rare d'ailleurs, et d'un exemple sans danger dès lors, qu'une femme se vengeant ainsi. Et en vérité, quand elles le peuvent, ont-elles si grand tort de s'en donner le passe-temps, surtout au souvenir de certaines de nos lois, que sans doute un jour nous serons étonnés d'avoir faites ?

Non que *Jean*, après tout, ne soit à plaindre, et même ne l'a-t-il pas été seul. Bien d'autres ont pâti comme lui, sans avoir été chantés en si bons vers ; le pauvre Wick entre autres, qui fut si occupé pendant sa dernière semaine ; car,

Perdant sa femme le mardi
Et l'enterrant le mercredi,
Une autre qu'il prend le jeudi
Accouche dès le vendredi,
Et lui se pend le samedi.

*VIEUX HABITS, VIEUX GALONS!* (Novembre 1814.)

Ce thème eût été plus piquant quinze ans avant et mieux traité vingt ans plus tard. En définitive, du *vert* au *bleu*, d'une majesté à une autre, il n'y a qu'un pas : c'est toujours la révérence, et au plus, l'habit à retourner. Mais de 92 à 1800, de ces terribles décolleurs de roi à messieurs les barons, comtes

et ducs, à la bonne heure !... *Courier* disait que nous sommes un peuple de valets : c'est dur ! et du moins fallait-il ajouter que nous ne pouvons *rester en place.*

### *LE NOUVEAU DIOGÈNE.*

Diogène, par sa vie si bizarre, fit grand bruit et sa recette est restée en honneur. Beaucoup de gens se singularisent ; la peine, la dépense, le danger même ne les peuvent arrêter ; ils sont contents si on les regarde, si on les cite, si on s'occupe d'eux! serait-ce pour en rire, et faire pis ?

Béranger n'eut rien de ce travers. Personne ne ressemblait plus à tout le monde, et son langage même, bien que rempli de finesse et de grâce, avait la simplicité de ses manières. Son costume, toujours propre, était celui d'une modeste aisance, et dans un salon n'offrait rien qui pût absolument le faire remarquer. Un jour que je le blâmais de prendre dans certaines circonstances un habit, vêtement peu de son goût : « Voulez-vous pas, dit-il, que je me donne les airs et le sans gêne d'un personnage ? »

A le rapprocher de Diogène on ne trouverait donc, avec un esprit plus vif, plus étendu, que le besoin d'indépendance et l'indifférence pour la fortune. Mais l'un et l'autre ne marchaient pas au même but, ou du moins par le même chemin. Le cynique était tenu à l'exagération, condition nécessaire quand il s'agit

d'offrir certains exemples. Prendre en effet pour logis un tonneau, manger ce qui tombe sous la main, montre du moins que les palais, châteaux et dîners à trois services ne sont pas de première nécessité ; et si, comme on le lui reprocha, l'orgueil perçait à travers ses haillons, une consolation pouvait en sortir aussi pour le pauvre esclave de Thrace ou de Carie, qui, à cette vue, s'accommodait mieux sans doute de son vieux caban rapiécé.

Cette chanson date des Cent-Jours. « Le couplet sur le *chapeau de fleurs* fait allusion à quelques hommes, porteurs de noms ne rappelant de 93 que les excès, et qui prétendaient représenter l'ancien parti républicain, quoique celui-ci les eût toujours repoussés. « Ils ne cessèrent de m'inspirer, disait Béranger, une aversion singulière. Aussi en fut-il parmi eux à me traiter d'aristocrate ! »

### *LE MAITRE D'ÉCOLE.*

L'enfant, chanté ici, se mit de bonne heure à boire ou cessa tard d'être fouetté.

Béranger, lui aussi, perdit un jour son vin. Par une matinée assez sombre, je le trouvai, rue de la Tour-d'Auvergne, *tout de noir habillé* et se disposant à sortir. Il partait pour l'enterrement de sa *bonne*, morte l'avant-veille, et par sa faute à lui, confessait-il, la maladie ayant été de trop boire. « De votre vin donc ? — Sans doute ! et jusqu'à la dernière bou-

teille. — Et vous allez à l'enterrement? — De ma cave tout au moins. » Il y alla religieusement; car, sans lui, disait-il, le corbillard n'aurait pas même eu à sa suite le barbet du pauvre.

Les petits comme les grands devoirs le trouvèrent prêt et toujours avec sa simplicité aimable et riante.

### *LE CÉLIBATAIRE*,

Chanson de noce, chantée au mar.age de mon ami B. Wilhem.

Une épousée, comme celle dont il s'agit, dut s'étonner de pareils couplets ou plutôt ne les pas comprendre. Mais, si plus tard elle en demanda l'explication à l'époux, celui-ci eut-il à bénir la verve de son ami le poëte? Aussi cette chanson semblerait-elle en effet une vengeance de célibataire, ou prouverait peut-être qu'un homme a rarement assez d'esprit pour être bien sûr de n'en jamais abuser.

Dans une occasion semblable Voltaire fit le doucereux : on dirait les petits rubans roses de Dorat ou de Gentil Bernard :

Que l'Hymen et l'Amour se rassemblent pour vous;
Soyez encor amants en devenant époux, etc.

Certes le conseil eût été bon, mais il aurait fallu y ajouter la recette pour le suivre; aussi mieux vaut Favart assurant que le mariage ressemble à un cocon :

On file avant d'être époux
Le tissu de son esclavage;

L'amant est rampant et doux,
Le vers à soie est son image.
Dans ses propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé;
Mais bientôt, forçant sa prison,
Il s'envole en papillon.

Oui! mais le papillon va se refaire amant, par conséquent redevenir doux et rampant, malgré ses ailes : autant valait se passer de cocon.

Ce pauvre mariage! quel thème sans fin et pourtant bien usé! Il se venge vraiment en inspirant tant d'insipides badinages.

. . . . . Madame
De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme.

Et si monsieur n'était pas le mari de madame, il serait donc plus heureux?...

La Fontaine de son côté doute fort

Qu'un hôte soit vraiment chéri,
S'il est mari.

O jeune homme! fie-t-en cette fois au prosateur plutôt qu'au poëte, et des deux espèces de femmes, prends la légitime : elle est la meilleure ou le devient. Car le mariage ressemble, non au cocon, mais à la pomme, qui perdit le monde et perdit Troie en outre : fraîche cueillie, elle est belle, mais souvent aigre; le temps peu à peu la ride et l'adoucit.

### *TRINQUONS.*

*Trinquer*, d'après son étymologie, signifie tout simplement boire; et alors boire pour trinquer, trinquer pour boire, c'est même chose, c'est vider bouteille. Panard, qui s'accommodait volontiers de l'un, ne voulait pas de l'autre :

Il est encore une manie
Que l'on verrait bientôt bannie,
Si l'on suivait mon sentiment :
C'est la vaine cérémonie
De choquer tous de compagnie
Et de trinquer à tout moment.
Dites-moi ce que signifie
Ce bruit perpétuel, ce continuel choc?
A votre santé, tic! à la vôtre, toc, toc!

Ce couplet montre que la façon de voir de Panard sur ce point ne ressemblait nullement à celle de Béranger, ni sa façon de versifier : il montre de plus que trinquer veut dire aussi *boire à la santé* les uns des autres. Et pour peu qu'on y mette de zèle, lequel ne manque jamais, c'est *boire à la maladie*. Charleval le reconnaît dans son petit mot d'invitation à l'ami Sarrazin :

Après que nous aurons chanté,
Nous dirons sonnets et ballades;
Et boirons tant à ta santé
Que nous en serons tous malades.

Au lieu de trinquer on porte aujourd'hui des *toasts*, et l'on disserte : trinquer vaut mieux, c'est plus court.

### *PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN, ETC.*

Dans ce couplet si bien tourné, il y aurait à reprendre le quatrième vers, et l'on se fonderait sur les tables de *Duvillars*, constatant que les cœurs ne sauraient oublier leur affaire et ne l'ont jamais négligée le moins du monde. La mort au reste est en effet une condition absolue de la vie, et l'amour n'aurait qu'à se croiser les bras, si la mort ne remuait incessamment les siens. Aux funérailles des rois et princes, le public entre par une porte et sort par l'autre; sans quoi l'église une fois pleine, nul n'y pourrait pénétrer. La vie aussi a deux portes : l'amour est à la première, la mort à la seconde, et tous deux font de leur mieux, celle-ci surtout. On peut encore échapper à l'enfant, il a un bandeau; mais la vieille y voit clair.

### *LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.*

Quand surviennent les malheurs de ce genre, à entendre un vieux rimeur,

> L'Italien est désolé,
> L'Espagnol est inconsolable,
> L'Allemand se console à table,
> Le Français est tout consolé.

Or, Béranger était Français ou personne; Othello, non! Mais ce refrain si bien jeté et si plein de bonne humeur et de grâce l'emporte sur l'assurance donnée par

le violent mulâtre, en montrant ses ongles, qu'ils sont pires que ceux des tigres.

Après cela, le déshabillé de ces couplets est un peu léger, le rapprochement, en outre, semblerait forcé entre les infidélités et le prix qu'on en demande. Une maîtresse, prête à tant verser de faveurs au dehors, y regarderait-elle à ce point au logis?

Béranger aimait cette chanson, sans doute pour son rhythme si net et si vif, et sa légèreté à la fois; mais alors, afin de lui laisser son prix, il ne fallait pas en faire tant d'autres valant beaucoup plus.

Elle en rappelle une d'un vieux poëte:

Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé...

et ce passage d'un plus vieux poëte encore:

Nature n'est jamais si sotte
Qu'elle fasse naistre Marotte
Tant seulement pour Robichon,
Ne Robichon pour Louison:
Ains nous a faits, beau fils, n'en doutes,
Toutes pour tous, et tous pour toutes.

*Est-ce clair?*

### LA CHATTE.

Béranger aimait fort sa chatte *Marquise*, belle en effet, et qui le suivit fidèlement à Fontainebleau, à Tours, à Passy. Elle était grise, à longs poils, douce et sage. La douceur pourtant ne la préservait pas de

colères terribles à la vue des deux chiens dont M. de Lamartine était souvent accompagné. Aussi ne se risquait-il à entrer avec eux que lorsque la *Marquise* avait été mise en lieu sûr, et la sagesse ne l'empêchait pas non plus de découcher parfois. Dans ce cas, en revenant au point du jour, elle appelait discrètement, et Béranger descendait pour lui ouvrir.

La fillette des couplets fait le contraire et s'exprime un peu librement. Mais quoi! Madame Deshoulières est-elle en reste et ne parle-t-elle pas du *tendre miaulement* par lequel sa chatte *Grisette* savait *exprimer son tourment*, et ne va-t-elle pas jusqu'à lui promettre *de régaler ses désirs à l'aide d'un digne galant?*

C'est, dirait madame Deshoulières, qu'il y a deux amours,

> Ayant le désir pour berceau
> Et tôt après le plaisir pour tombeau:

celui des chattes et celui d'Hippolyte, du grand Cyrus et de la belle Astrée..... Et si les deux, au bout du compte, n'en faisaient qu'un?... Seulement le dernier serait de meilleur air. Toutefois, il a beau se draper, parler de ses ailes, les remuer de son mieux, il reste à terre, et, pour médire de la *guenille*, n'en tient pas moins compte .... ou, si l'on veut, l'amour serait un beau voile, que Dieu, si bon, jeta sur un grand mystère, pour en cacher le côté grotesque. Le beau voile malheureusement devient parfois la robe de Déjanire, et autant vaut peut-être encore la robe de chambre.

*ADIEUX DE MARIE STUART.*

C'est la seconde romance de Béranger, chantant là ce qu'il imagine, tandis que *Marie* chanta ce qu'elle sentait. Le moyen pour lui de l'emporter!

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France, adieu mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste; elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

Quels touchants, et beaux et excellents vers, et comme on savait les tourner à cette époque! Il y a d'elle encore, dans Brantôme, quand elle pleure la mort de son mari :

Las! en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse;
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Et tout cela devient plus touchant par le souvenir de ses malheurs. L'histoire de cette pauvre femme, même ne fût-elle pas sans reproches, grâce à l'horrible Élisabeth et à son entourage, montre à quel point on peut devenir ici-bas féroce et lâche; et montre aussi

que la beauté, le génie, la richesse, la jeunesse, la puissance, n'empêchent pas de souffrir beaucoup. Certes, à propos d'elle, Pindare n'eût pu demander si jamais mortel fut comblé de tous les biens à la fois, et, en y regardant de près, eût compris sans doute que, dans aucun cas, le bonheur ne peut leur être dû. Vérité consolante après tout! car combien de gens jouissent d'une partie seulement de ces biens?... Nelson, au comble de la prospérité, s'écrie que le bonheur est impossible; et de Foë pauvre, chargé d'ans, rongé de gravelle et de goutte, se montre calme et gai.

### *LES PARQUES.*

Ainsi, qu'on puisse endormir Atropos, il le faudra faire au plus vite, et Béranger se garderait de l'éveiller. Quelles vieillesses alors!... Il n'y a pas pris garde. Et puis, ce n'est pas d'Atropos que viennent les jours à marquer en noir : elle y met fin au contraire. C'est la grande consolatrice, diraient Sénèque et Lucrèce. Avant tout donc, il y aurait à s'entendre avec ses sœurs, afin d'en obtenir *des fils d'or et de soie*, suivant le langage poétique. Idée fixe de tous tant que nous sommes! Cependant, encore une fois, la pauvre Marie Stuart en eut de ces fils tant enviés, lesquels en définitive font pour la vie une toile d'assez mauvais user. Endormir Atropos!... à ce prix, quel pythagoricien ne consentirait à boire tout un jour avec

elle, et quel buveur à se passer de son vin! car médire de la vie n'empêche pas d'y tenir.

O Mort, retire-toi!

### *LA BOUTEILLE VOLÉE.*

Béranger, qui avait parfois de si bon vin, le versa toujours plus gaiement qu'il ne le but, et l'a moins aimé que chanté. Lui eût-on volé en effet sa bouteille, ses convives seuls, non ses lecteurs, auraient pu s'en plaindre; car les vers qu'elle lui inspira sont loin de valoir ceux qu'il fit sans elle. Quoi qu'en puissent dire les chansons à boire, et Jean Jacques, et sa Julie et la Clélie, l'ivresse du vin non plus que celle de la passion, n'ont jamais valu à ce bas monde rien d'aimable et de grand.

### *BOUQUET A UNE DAME DE 70 ANS.*

Sans contredit l'esprit fut loin de manquer à Panard, à Favart et à plus d'un autre, et ils savaient aussi bien que personne tourner des couplets vifs, élégants, d'une correction suffisante à tout prendre et d'un fonds d'idées à l'avenant. Mais Béranger aura beau les vanter, ses éloges ne compenseront pas le tort que ses vers font aux leurs. Pour montrer ce qu'ils valent, le mieux serait de l'emporter moins sur eux.

Au reste, il a eu plus d'un rapport avec Panard. Comme lui il fut d'abord simple expéditionnaire, et

comme lui se passa de grec et de latin, et d'amour à la Saint-Preux.

En parlant des Parques il semblerait oublier son antipathie pour le vieil âge :

Les souvenirs naîtront bien vite;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins!

Les moments divins !... quoi de mieux à vingt ans! et pour Béranger dont les souvenirs ici vaudraient l'espérance. M^lle^ de Scudéry appellerait celle-ci la fleur, les autres les fruits du bel arbre de notre vie humaine. Avec cette différence, lui dirait-on, que les mauvais fruits ne sont bons qu'à jeter, et que les souvenirs, tout peut se garder, suivant le pieux Énée, les pires devenant presque les meilleurs avec le temps.

Des maux passés la souvenance est douce.

### *L'HOMME RANGÉ.*

Chanson faite en 1800 ou 1801; Béranger avait vingt ans, âge où certes on peut hurler avec les loups, sans en être un soi-même.

L'*Homme rangé* donne sa recette au troisième couplet :

Mon hôte *à crédit* me traite,
J'ai bonne chère et vin vieux.

C'est celle du *Petit Homme gris :*

A courir les fillettes,
A boire sans compter,

A chanter,
Il s'est couvert de *dettes*.

*Roger Bontemps* voit d'autre sorte,

Faute de vin d'élite,
Sablant ceux du canton.

Ce dernier est donc celui des trois auquel il vaudrait mieux avoir affaire, et les deux autres seraient à éviter.

Les chansons de Béranger se lisent plus que les cinq codes et ont plus d'importance sous ce rapport. Or, des cinq codes, il en est un, le *pénal*, dont certaines prescriptions donnent toujours à penser. Grâce à lui, tiendrons-nous longtemps encore pour vrai que le péché soit plus grand d'attraper l'argent d'autrui en cassant sa vitre qu'en trompant sa confiance? Beaucoup de gens peut-être pardonneraient plus volontiers au casseur de vitres et, s'il fallait choisir, le préfèreraient. Le code pénal n'est pas de cet avis, on lui doit respect ; il se faut donc taire, quoiqu'il y ait tant à dire, et répéter avec Valère (ce qui ne saurait chagriner le code pénal) :

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

Et puis allez juger un chansonnier par ses chansons! Béranger du moins. Soigneux, économe, ne connaissant d'emprunts que ceux qu'on lui faisait et, de son bien tirant deux parts, dont la plus grosse allait à tels ou tels et dont l'autre n'était pas pour lui seul. Aussi qui le connaît seulement par ses chansons,

connaît de lui le tiers au plus et le moins bon ; car il causait mieux qu'il ne chantait, et agissait mieux encore qu'il ne causait. Du poëte, du causeur ou de l'homme, le dernier l'emportait sur les deux autres.

### *BON VIN ET FILLETTE.*

Autre licence poétique et du bel âge, et contemporaine de la précédente.

Il se chantait en 1790 un couplet déjà vieux alors :

Voulez-vous savoir le souverain bien?
C'est de manger et de ne laisser rien,
Voir les fillettes,
Boire du bon,
Envoyer ses dettes
A Colin Tampon.

Ce souverain bien, suivant madame Deshoulières, serait contestable, du moins quant à ses résultats. Dans sa singulière épître à *la Goutte*, pour la remercier d'empêcher Louis XIV d'entrer en campagne, elle l'a gratifiée d'un parentage à la flatter :

*Fille des plaisirs*, triste Goutte...

et ne disait-on pas aussi de Chaulieu, lequel finit, comme on sait, par vivre assez intimement avec la *fille des plaisirs* :

Il est sur la litière
Martyr du fils de Sémélé
Et du dieu de Cythère.

et lui-même (car on ne saurait trop citer en pareille question) ne donnait pas à la goutte une moins haute parenté :

La déesse de la Beauté
Ne dédaigne d'être sa mère ;
Le père de la Volupté,
Bacchus en veut bien être père.
Cependant je meurs de douleur,
Malgré sa généalogie,
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de si près aux dieux m'allie.

Ce que Chaulieu omet de dire, c'est que la goutte n'est pas fille unique et qu'elle a nombre de frères et sœurs la valant. Pour être sûr de recevoir la visite des uns ou des autres, il suffit de faire deux doigts de cour à leurs père et mère.

### *LE VOISIN.*

Le moyen de ne pas rire ! si surtout le chanteur s'y entend.

Béranger avait une sœur religieuse, mais à laquelle ces couplets, qui remontent à 1804, ne sauraient faire allusion, par la raison toute simple qu'elle n'entra en religion qu'à l'âge de 22 ans, c'est-à-dire en 1809.

Béranger resta lié avec elle et allait la visiter à son couvent *des Oiseaux*. C'était une excellente femme, fort pieuse et fort tolérante, et qui, après plusieurs tentatives pour obtenir ce qu'elle appelait, suivant

l'usage, *le retour de la brebis égarée*, finit par y renoncer, la brebis se refusant à prendre le chemin du bercail. Quelque temps avant la mort de son frère, elle vint le voir, accompagnée, je crois, de la supérieure du couvent. Celle-ci fit une nouvelle tentative. « Pardon, ma sœur, répondit le malade en souriant, mais mon curé[1] veut bien se charger de cette affaire. »

Ne serait-ce pas à propos de cette *affreuse épine* du septième couplet, que Voltaire écrivait à M^lle^ Duclos :

Vous charmez toute la nature,
Belle Duclos;
Vous avez les dieux pour rivaux;
Et Mars tenterait l'aventure,
S'il ne craignait le dieu Mercure,
Belle Duclos.

### *LE CARILLONNEUR.*

Faire de meilleurs vers et y mettre plus d'esprit serait encore plus facile peut-être que de donner par son moyen à ceux qui les chantent plus de discrétion et de charité.

Pierre Vidal, de Toulouse, qui, lui aussi, chantait et médisait parfois, bien maladroitement, un jour, s'occupa d'une certaine dame, dont le bon ami lui fendit la langue, afin de le rendre plus discret. Il le devint et fit même un *Traité sur l'art de retenir sa langue;* travail, on le voit, désormais désintéressé de sa part.

1. De Sainte-Élisabeth.

*LA VIEILLESSE.*

C'était un point où Béranger et moi nous nous trouvions peu d'accord, lui, la déclarant haïssable, moi, tout au moins supportable ; et, quand il semblait en belle humeur, j'en disais plus, lui rappelant cette chanson même et le *Bouquet à la vieille dame*, où il demande pour elle trente ans de plus, quoiqu'elle en eût déjà soixante et dix ; et, comme il lui voulait du bien, continuer à être vieux en serait donc un suivant lui.

Je lui objectais en outre le refrain de *la Vieillesse*, évidemment au rebours de la vérité ; car est-ce vraiment à vingt ans, même à trente qu'on sait

Faire un doux emploi de son être

ou

Moins prodiguer et mieux jouir,

et, pour en être venu là, ne faut-il pas la soixantaine au moins?

Anacréon lui aussi aurait pu me venir en aide ; on ne manque pas en effet de le citer à propos de vieillesse. Mais la sienne, malgré tant de jolis couplets et de parties fines, serait-elle à envier, et rien se peut-il imaginer de plus triste que de voir *ce bon vieil drôle*, comme l'appelle Olivier Basselin, en cheveux blancs et demi-courbé, s'ébattant au milieu de la jeunesse?

Hélas! que les vieillards savent de tristes choses [1]!

1. Victor Hugo.

Ils savent, par exemple, que dans tel beau parc, tout rempli de grands arbres, de cascades, de grottes, de gazons en fleurs, il y a des piéges à loups, et qu'en folâtrant, on peut s'y casser une jambe. Ils en préviennent les jeunes gens, qui s'écrient entre eux, d'un air pénétré :

Hélas! que les vieillards savent de tristes choses!

Mon Dieu ! il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, même après le grand Tullius Cicero, même après le grand Ronsard, qui peint si énergiquement son peu d'envie d'en finir :

Et soit que j'aille ou que je tarde,
Toujours après moy je regarde
Si je verray venir la Mort.

Même encore après cet autre rimeur, dont le conseil si sensé n'a jamais été et ne sera jamais beaucoup écouté, et non précisément à cause de son tour assez prosaïque :

Il faut, pour arriver contents,
Au point d'une heureuse vieillesse,
Et pour être jeunes longtemps,
Faire les vieux dès la jeunesse.

Sentiment de Panard aussi :

Quand on fait le vieux de bonne heure,
On est jeune pendant longtemps.

Béranger était loin de compter sur la vieillesse, son

père et son grand-père étant morts l'un et l'autre d'apoplexie, à cinquante-sept ans.

### *LES BILLETS D'ENTERREMENT.*

(Chanson de noce.)

« A propos de cette chanson et de quelques autres, il faudrait, me disait leur auteur, se rappeler certaines gargouilles de nos vieilles églises, le récit d'une représentation à la Cour de Vienne dans les lettres de milady Montaigu, la lecture que se fit faire Christine de Suède des beaux contes d'Eutrapel, et, de plus, les figurines étranges qui se fabriquent encore aujourd'hui chez tant de chocolatiers. Elles sont du goût de beaucoup de gens, puisqu'elles se vendent, et prouvent qu'on peut continuer à se donner avec le public d'assez grandes licences. »

Qui ne connaît de La Fontaine cet épithalame en forme de centurie :

Après festin, rapt, puis guerre intestine;
Rude combat, en champ clos, quoique nu;
Point d'assistants, blessure clandestine;
Fille damée; et le vainqueur vaincu.

### *LA DOUBLE CHASSE.*

Il y aurait peut-être ici un point d'oublié; c'est que, pendant la chasse ainsi faite à sa femme, le chasseur, en retournant près d'elle, contait sans doute

de son côté quelque chasse semblable faite par lui-même. Car certains chasseurs parlent volontiers de ces trois genres de prouesses, au bois, au lit et à table; comme chez Henri IV, un triple talent aussi! dont le dernier n'est pas celui dont on est le moins fier. Hippolyte lui-même, *digne fils d'un héros*, ne s'en défendait qu'à demi : « Rien de si doux après la chasse, dit-il... » vous allez achever pour lui et mettre : que la vertu, que l'amour, que... et lui, convient tout bonnement, que c'est la table, une bonne table, une table *pleine*.

D'où vient donc le sobriquet donné à certains maris et cette équivoque du dernier couplet, si plaisamment amenée? Serait-ce des belles cornes dont s'affublaient les Spartiates partant pour la guerre, ou de ces coiffures décrites par Juvénal des Ursins, quand il parle des passe-temps d'Isabeau de Bavière?

Saint-Simon raconte avec sa verve ordinaire comme quoi, à un bal chez Louis XIV, M. de Luxembourg se montra la tête surmontée d'une grande paire de cornes; ce qui fit beaucoup rire de lui et de sa femme. Nous trouverions aujourd'hui peu de goût à ces sortes de plaisanteries, même aux mots de *sac à vin* et du *sac à guenilles*, dont s'appelaient les princesses d'alors, ou à leur plaisir de fumer dans des pipes qu'elles envoyaient prendre au corps de garde voisin, etc. Nos mœurs sont devenues grossières.

*LES PETITS COUPS.*

Çà, buvons tous
A petits coups,
Çà, buvons tous,
Rien n'est si doux.

Chanson de tous les temps, texte connu, usé même et toutefois admirable pour la glose ! Quel texte offriraient ces quatre premiers vers ! Ce serait le sujet d'un beau livre, si on le savait faire, et qui gênerait Béranger à l'endroit de tant d'autres chansons, par exemple de *l'Éloge de la richesse*. Il se faudrait même entendre quant au refrain de celle-ci : *Boire à petits coups* est bon à dire. Mais de quel vin ? Si c'était l'alicante ou le porto, la tête en tournerait-elle moins ? Mieux vaudrait alors le suresne à plein verre. Certains plaisirs se peuvent prendre sans y trop regarder ; et de certains autres l'usage est déjà un excès. Aussi la modération consisterait plutôt à savoir les choisir qu'à les bien mesurer. Il n'y aurait pas grand danger, par exemple, à beaucoup lire, promener, travailler ; et il y en a toujours plus ou moins à vouloir tâter du jeu, du vin et des joies de cette sorte.

Le bonheur tient au savoir-vivre.

Mais le *savoir-vivre*, qui fait le bonheur, chacun de nous, à moins de l'apporter en naissant, ce qui ne saurait être, ne le doit-il pas apprendre ? et comment,

où, de quel maître? Évidemment il ne saurait consister à boire et faire l'amour; car qui ne sait naturellement ces deux points, et partant qui ne serait heureux?

Et la santé, quel bien pour tous.

Voltaire s'écrie :

O déesse de la Santé!
Fille de la Sobriété,
Toi qui vaudrais, si j'ose dire,
Tous les dieux du céleste empire...

Mais cette vérité se doit oublier, quand on veut de la chanson suivante louer autre chose que son style, son mouvement si leste et son refrain si bien jeté.

### *ÉLOGE DE LA RICHESSE.*

« Cet éloge dans votre bouche, mon pauvre Béranger!... — Pourquoi non? — Mais vous n'y prenez pas garde; on aurait quasi le droit de s'écrier que vous en avez... enfin que vous vous trompez terriblement, et qu'en vérité, il est difficile de se connaître soi-même; » et mon homme, peu endurant. fut sur le point, comme disait Lamennais, de relever sa lèvre inférieure. « Voyons, voyons! continuai-je, je connais votre histoire, et laissez-moi dire, s'il vous plaît: ces crédits, qui, après la mort de votre père, vous étaient offerts pour continuer la banque, que vous entendiez au mieux; cette dame, au splendide hôtel dans les Champs Élysées, qui voulait vous sauver des dangers du célibat;

cette succession de votre tante que vous lui avez fait donner à une personne dont elle avait reçu des soins; ces éditions de vos chansons qu'il vous plaisait de fixer à des prix que votre éditeur lui-même aurait pu quasi trouver ridicules; ces pensions refusées après 1830, après 1848, en 1856; ces actions industrielles dont vous faisiez compter les revenant-bons aux pauvres, et je n'en finirais !... L'éloge de la richesse dans votre bouche ... allons donc! Qu'Harpagon alors nous fasse celui de la pauvreté, don Juan de la continence, Tartufe de la franchise !... »

Toutefois en prose et en 1850, le flatteur de Plutus parlait d'autre sorte : « Pourquoi, me disait-il un jour à cette époque, ne pas faire un livre pour montrer le malheur des riches ? Je n'en ai pas connu un seul d'heureux et dont j'aurais voulu mener la vie. »

Au rebours du chansonnier, c'est à qui conspuera l'or : poëtes, romanciers, fabulistes ! Anacréon lui-même crie de son mieux, content, assure-t-il, d'excellent vin et de très-jolies filles, deux articles, il n'y prend garde, cotés haut sur tous les marchés d'ici-bas.

Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.

Et serait-ce s'en tenir *aux petits coups* de tout à l'heure ? on lui rappellerait son mot à Lisette :

De l'ombre du bonheur
Votre âme est satisfaite.

La richesse *bonne à quelque chose*... Éloge assez mince ! et peu commun en outre ; car le mot ordinaire est qu'elle est bonne à tout, et on la montrerait ici bonne à bien des choses :

> Maisons, jardins, livres, tableaux,
> Large voiture et bons chevaux
> Pourraient-ils me déplaire ?

Qui répondra : non ! hors Désaugiers, chantant, lui, *les inconvénients de la fortune* et répugnant à se voir *empaqueté dans un carrosse*. Aussi, tout en répétant, dès l'enfance, tant de lieux communs contre la *soif de l'or*, comme on l'appelle, nous n'en restons pas moins altérés, notre vie durant. L'éducation, qui tant en médit, n'est, à bien parler, que pour la satisfaire et l'exciter ; dès lors on nous fait avocats, médecins, ouvriers, officiers, le tout pour devenir riches, s'il se peut. Mais ce que nous n'apprenons au collége ni ailleurs, c'est comment user de cette richesse, quand elle vient, comment s'en passer, quand elle manque.

Le conseil ne vaut, que par les vers, d'un rhythme et d'une coupe si heureuse :

> Loin de les rendre à ton Crésus,
> Va boire avec ses cent écus,
> Savetier mon compère.

Et que lui en reviendra-t-il ? l'eau sera-t-elle moins fade après, le cuir moins dur, l'échoppe moins étroite ? dépensés, au lieu d'être enfouis, s'ils ne gâtent plus ses nuits, rendront-ils ses jours meilleurs ? Et le

souvenir des joies passées empêchera-t-il, moins que la crainte des voleurs, le pauvre Grégoire de chanter et dormir ? Et il ne suffit pas même d'être aussi bien le lendemain que la veille ; il faut être mieux :

Le bonheur qui nous enchante,
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter,

dit Voltaire dans un de ses noëls.

Quelle allure ferme et nette d'ailleurs dans toute cette composition ! quelle merveilleuse harmonie de ton, de mouvement et d'images !... Elle n'est pas sans taches pourtant. Au second couplet, *dans une douce vie* se comprend-il bien ? et ne faudrait-il pas : *avec plus douce vie*, puisqu'il s'agit du *mieux* que donnerait la richesse ? Le rapprochement du *quand* et du *que* choque l'oreille. De plus, au quatrième couplet, pourquoi *maussade ?* Horace dirait *perfide*, le cabaretier se montrant toujours d'autant plus flatteur que son vin l'est moins. Enfin ce mouvement si leste aurait dû faire rejeter : *on me répond.*

### *LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.*

Espèce de bout-rimé, imposé sans doute par pénitence à Béranger, pendant quelque partie de *jeux innocents ;* il se garda, sans aucun doute, surtout s'il y avait là certain monde, de commenter le troisième couplet

et de faire observer, à propos du cinquième, combien s'expédie parfois de besogne en moins de rien.

Le grand César conseille
De n'attendre à demain,
Quand on peut dès la veille
Mettre son œuvre à fin.

Béranger avait fait la musique de cette chanson et de beaucoup d'autres. Tous ses amis savaient son air de *Jeannette*. Celui du *bonheur* était aussi de lui.

### *LES MARIONNETTES.*

Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.

Un !... un seul? On en pourrait douter, et Béranger, l'un des hommes les plus indépendants d'esprit et de caractère, en avait bien deux au moins ; sa muse tenait le premier, la charité l'autre ; et combien de gens ont su tirer celui-ci ! il n'y fallait grande adresse. Je ne parle d'un troisième : (*Amour, tu perdis Troie*), et qui jamais, je crois, ne le fit remuer à droite, quand il voulait remuer à gauche.

Cette comparaison des marionnettes ne date pas d'hier. « L'homme, dit Marc-Aurèle, n'est qu'une grande marionnette, dont les passions sont les ficelles. » Platon, bien auparavant, parlait de même ; et Dave, ce valet qu'Horace nous montre si gourmand et si bon discoureur, profitant du carnaval pour se mettre à

l'aise, use également de cette image : « O subtil Horace, toi, mon maître, s'écrie-t-il, tu as ton maître aussi, et tu en as plus d'un, qui, tirant tes ficelles, te fait aller et venir, parler, chanter, saluer comme Polichinelle ou Colombine ! » Horace, sans avoir lu Gil Blas, fut de l'avis de l'archevêque, et voulut bâtonner ; ce qui n'est pas répondre.

Tout cela prouve que Polichinelle n'est pas d'hier, et que les gens de Rome et d'Athènes valaient ceux d'aujourd'hui ; car qui n'est mené par tel ou tel? Les Grecs par Thémistocle, celui-ci par son fils, lequel donc, à dix ans, mettait ainsi le monde en branle. Mais nul n'en convient : chacun se proclame maître de soi (Auguste ajoute : *et de l'univers*, ce qui montre un petit mouvement de vanité, non compris donc dans l'univers) ; chacun prétend savoir toujours pourquoi il va ici ou là, de façon ou d'autre. Avec l'âge on revient de cette idée ; et chacun finit par comprendre plus ou moins que sa ficelle doit être tirée. Il faut prier Dieu seulement et faire en sorte, s'il se peut, que ce soit par des mains amies et quelque peu adroites.

### *LE SCANDALE.*

« *Scandale*, me disait Béranger, d'après son étymologie, c'est *piége, trébuchet.* » Oh ! Béranger, vous êtes savant ! et ainsi donc, ne cause pas de scandale, signifie : ne tends pas de trébuchet, où viennent se prendre

l'ignorance et la simplicité; les bons exemples, au contraire, seront des moyens d'assister le prochain, etc. Donne de bons exemples, signifiera : aide les faibles, ou encore mets en croupe sur ta monture le prochain fatigué de la route ou que vient de prendre une crampe. »

### *LE DOCTEUR ET SES MALADES.*

Béranger parlait avec plaisir de Dubois, dont il s'agit ici, qui l'avait connu enfant et le tutoyait. Passant un jour avec lui dans une des petites rues de la cité, le docteur le prie d'attendre quelques minutes. « Il y a là-haut, dit-il, un pauvre diable que jai laissé fort souffrant hier soir ; je le veux voir. » Il monte donc et revient presque aussitôt,

> Comme le squelette incivil,
> Riant à s'en tenir les côtes.

« Mon homme, s'écrie-t-il, avait une violente colique : j'ai ordonné de *l'eau de riz;* on lui a donne de *l'eau de vie*, et le voilà debout ! »

C'est Béranger qui voulut faire mon fils médecin, un peu contre mon gré. Il voulut même qu'il entrât dès l'âge de seize ans dans les hôpitaux, ce qui eut lieu; il voulut enfin en 1849 être soigné par lui. L'enfant devenu homme ne l'a plus quitté sous ce rapport, et lui a rendu les derniers devoirs, car il le regardait comme un second père.

« Et vous ne croyez pas à la médecine? me disait l'ami

de Dubois. — Nenni! — Mais que diable! il y a cependant du vrai! » Et de belles dissertations et discussions alors, après quoi je persistais dans mon dire, lui un peu moins dans sa foi. Jusqu'à son dernier jour il s'est mépris sur son état, toujours avec son idée fixe d'un trouble dans les entrailles.

Et non-seulement il croyait à la médecine, mais il croyait même y entendre plus ou moins. Pendant son séjour en Touraine, fort lié avec le docteur Bretonneau, habile homme, il discourut fort de maladies et de remèdes; il avait goût à cela; et s'il s'en fût mêlé sérieusement, le médecin aurait valu le chansonnier; car, chez lui, la sagacité égalait le sang-froid, avec cette sorte d'esprit en outre qui fait réussir toujours, parce qu'il n'entreprend que ce dont il est en effet capable. Cependant il eût péché en un point, par sa foi même dans la médecine. Un médecin croyant à sa science! Dieu nous en garde! C'étaient ceux de Molière. Et, à cet égard, comme à tant d'autres, il faut admirer Jean-Jacques, voulant la médecine sans le médecin.

Nicolas au rebours; vienne le médecin,
Seul, s'il se peut, dit-il, et sans la médecine.
C'est de beaucoup le plus certain,
Et c'est ainsi que Nicolas opine.

*A ANTOINE ARNAULT.*

Les notes ajoutées à cette chanson dispenseraient de rien dire de plus. Et toutefois, on est fort tenté de con-

tredire la seconde, relative aux fables. Déjà le temps fait justice de cette œuvre, dont il est question désormais comme de tant d'autres de cette époque. Certes l'esprit est loin d'y manquer, et la correction et l'élégance; mais c'est un esprit, si on le peut dire, sans finesse et sans grâce : l'apprêt se laisse trop voir. En parlant d'un donjon aux fenêtres étroites et enfumées il dit avec grand'raison,

Qu'il ne faut pas casser les vitres,
Mais seulement les nettoyer.

Après La Fontaine faire des fables!... serait-ce qu'on ne sent pas ce qu'elles valent?

### *LE BEDEAU.*

Hors le troisième couplet, tout cela pourrait se chanter à la table d'un vicaire. Quelle impatience dans ce pauvre homme, et qu'on sent bien à chaque vers et à ce refrain surtout, la ronce qui lui pique l'âme!

Il y a un mot de trop : *gentille;* à quoi bon? le bedeau est-il d'humeur à chercher des adjectifs, et la passion, au ton si bref, quand il ne s'agit pas de son objet, s'en peut-elle accommoder ici?

### *ON S'EN FICHE.*

Drôlerie, folie !... qu'on chante et dont l'idée reste plus ou moins. Or se griser, serait-ce en effet la vraie

reçette? Combien d'heureux donc dans mon pays de Bretagne et ailleurs !... Mais, on a beau dire, si la vie est un jeu, il est bon de se tenir la vue nette : aussi pour l'ivrogne la partie est le plus souvent perdue d'avance. Que de gens, les mains pleines d'atouts et d'as, jeunes, forts, ayant fortune, esprit, figure, et finissant vite et tristement pour avoir trop gaiement commencé?... ô qui que tu sois, malgré cette chanson, que tu n'aurais pu tourner ainsi, défie-toi de Silène, car il t'aura bientôt enfourché comme le bouc qui lui sert de monture, et tu crèveras sous le faix, la tête près de terre et le cœur au niveau.

Salomon, grand roi, et s'y entendant, a fort bien dit au 23e chapitre de ses Proverbes : « Pour qui la rougeur des paupières et l'obscurcissement des yeux? (Il devait ajouter : et *de l'esprit*), sinon pour ceux qui passent le temps à boire du vin et qui mettent leur plaisir à vider des coupes? » Il ajoute : « Ne regardez pas le vin : lorsqu'il paraît clair, lorsque sa couleur brille dans le verre, il entre agréablement; mais il mord à la fin comme un serpent et il répand son venin comme un basilic. »

### *JEANNETTE.*

Crébillon, dans sa préface d'*Atrée et Thyeste*, se défend d'être homme à faire boire aux gens le sang de leurs fils. Personne ne le croit désormais; mais, de

son temps, il n'était pas sans causer quelque peu de frayeur. « On eut la bonté, dit-il, de me laisser tout l'honneur de l'invention : on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée, et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre, comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelles circonspections il faut comparoître devant le public. » Et ce devrait donc aussi être une leçon pour le public, qui n'en continuera pas moins cependant à porter des jugements inconsidérés. Crébillon au reste ne s'était pas fait du moins complice des lecteurs ; il n'avait pas dit comme Béranger de ses chansons : *mes tragédies, c'est moi.*

### *LES ROMANS.*

Avec l'âge, suivant Béranger, adieu les romans ! ceux d'amour du moins ; car les autres finissent-ils avant nous ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Chaque jour nous tourne un feuillet : heureux qui dans celui de la veille ne trouve que celui du lendemain, et pour les suivants de même ! Car la vie, comme le vin, se trouble quand on l'agite et ne s'épure qu'avec le calme et les ans.

Les vœux du dernier couplet sont des vœux et rien de plus : il s'en fait de plus ambitieux, non de moins exaucés. Être jolie femme et ne pas en pleurer, même de bonne heure, supposerait ce qui ne saurait être, que personne n'y prend garde, que soi-même on l'ignore. Les rois, suivant Chactas, ont dans les yeux quantité de larmes, et les jolies femmes, hélas! règnent aussi... O laides, bénissez Dieu! et tâchez d'être bonnes en sus! Laide et bonne, quoi qu'on pense, et malgré Phidias et Raphaël, c'est le lot désirable. L'esprit s'y pourrait joindre, et cependant que de pleurs il coûte aussi parfois! La bonté jamais; c'est une fleur aussi, mais qui conserve sa grâce et ses parfums et prend avec les ans plus de douceur encore.

Au reste, un peu prié, Béranger eût fait peut-être ce dont il s'agit ici; car l'idée lui était venue de plusieurs romans. Il y en avait un entre autres, intitulé *le Mouchard*, dont le sujet, le plan et l'intrigue me semblaient ce qu'on peut imaginer de plus original et de plus piquant. « Ah! mon ami, m'écrivait-il en avril 1833, quel heureux temps pour les folies! J'ai bien envie d'en faire une en quatre volumes. Je vous parlerai de cela dans une autre lettre, si j'en ai le courage; ou ce sera pour régaler votre retour. »

Mon Dieu! que cet homme avait d'esprit! qu'il voyait de haut et avec finesse et avec âme! et que toute cette moquerie eût été amusante et profitable!...

Mais il aurait fallu de la prose, et sa muse jalouse, connaissant son homme, tirait *la ficelle* des dizains.

*TRAITÉ DE POLITIQUE A L'USAGE DE LISE.* (Mai 1815.)

Le rapprochement est un peu forcé ; de là sans doute un tour moins facile et une expression manquant parfois de justesse. Béranger n'avait pas encore pris son essor et continuait à user de ces vieux cadres, désormais trop étroits pour son inspiration, toujours grandissant : il les abandonna enfin ou à peu près. Il fallait bien que l'aigle brisât sa misérable cage.

Le troisième couplet a sur les conquérants un mot singulier :

Ce sont de terribles coquettes !

et qui rappelle celui de Sancho, quand son maître se prépare à la grande aventure des moulins à foulons : « Monsieur, vous n'y prenez pas garde ! Il fait nuit, nuit noire, et personne ne vous verra. »

Les conquérants, des coquettes !... Non pas de celles qui cherchent seulement à plaire ; ils y tiennent peu : oui, comme beaucoup d'entre elles, étonner, faire effet, attirer les regards. Les petits garçons de même s'affublent et crient de leur mieux, pour qu'on les regarde aussi. Mais les femmes et les petits garçons n'y dépensent que des rubans et des grimaces ; les autres coûtent plus ; il leur faut des tueries, des sacs de villes,

la famine et le reste. Vanité pour vanité, mieux valent encore les grimaces que les batailles.

Cette chanson parut en mai 1815. Napoléon avait mieux à faire qu'à la lire et à en tirer parti, mais Béranger ne pouvait rien de plus que la publier. Parmi tant de gens, injuriant l'idole après sa double chute, combien y en eut-il à parler ainsi pendant qu'elle était encore debout?

Plus tard, il n'en fut pas moins accusé de n'avoir été qu'un flatteur. Dans sa première édition, à la vérité, il refusa de donner ces couplets, qu'il lui eût semblé inconvenant de publier, lorsque tant de haines se déchaînaient contre l'homme si bien adoré la veille.

Ce fut dans le moment même où il les composait, qu'on lui offrit la place de censeur, ainsi que le raconte une note précédente.

### *L'OPINION DE CES DEMOISELLES.*

A voir détruire des toiles précieuses ou de beaux marbres, quel homme ne s'emporterait, ne laisserait même échapper certains mots?..... or la France, qui vaut la Vénus antique, était foulée par l'ennemi, et l'ennemi fêté par certaines gens! Le moyen donc, quand on se sent le fouet sous la main, de ne pas le saisir! Sans doute les lanières en sont cette fois d'un cuir assez grossier; mais les coups n'en portent pas moins.

Béranger répugnait d'ailleurs au style poissard et n'en a usé que rarement et comme à regret.

### *L'HABIT DE COUR.*

L'idée de ces couplets lui vint à propos d'une visite au prince Lucien, dont il fut froidement reçu parce qu'il ne faisait que des chansons. L'accueil eût été tout autre s'il avait pu s'annoncer en poëte épique ou lyrique. Le prince poussait la prévention à cet égard jusqu'à ne s'accommoder de La Fontaine, ni de Molière.

Quant à Béranger, son habit n'était pas l'habit de cour ; celui même d'académicien l'effrayait au point que la seule idée en aurait suffi pour l'éloigner du fauteuil, qui lui fut, à ma connaissance, plusieurs fois offert. Il aurait fallu des visites, en outre, des révérences au château, un discours, même un discours en prose, toutes choses lui plaisant moins que de s'en aller rêvant et rimant à travers le bois de Boulogne. Aussi refusa-t-il.

> . . . Mon riche habit me conseille
> D'apprendre à m'incliner bien bas.

Et même, l'habit se borne rarement au conseil ; il commande, et celui qui le porte obéit. *L'habit ne fait pas le moine ;* c'est-à-dire ne fait pas du novice un profès, du loup un berger ; mais il fait le poltron, le brave, le poli, le fier ou l'humble. Tel petit

marchand dans sa boutique, le tablier retroussé, sert de son mieux la pratique et, grondé par elle, cherche une excuse polie. Mais, deux heures plus tard, à la parade, avec le pompon et l'épée, il dresse la tête, hausse la voix et ne souffrirait pas un démenti. Est-ce le même homme? Non! car ce n'est pas le même habit. Cicéron avoue qu'une toge mal drapée lui ôtait de son assurance et de son talent. Si donc on lui eût tiré la sienne de droite ou de gauche pendant ses catilinaires, les conjurés échappaient peut-être, Rome était à eux et le monde changé; le tout pour un faux pli.

*PLUS DE POLITIQUE.* (Juillet 1815.)

Une seconde fois l'ennemi occupait la France; et une seconde fois Béranger prenait ce triste sujet pour thème. La différence des deux manières montre son progrès d'une année à l'autre. En 1814, il plaisante et rit, du bout des lèvres sans doute, mais enfin il tâche de s'étourdir, parle de trinquer, rime encore pour le Caveau. En 1815, il a rompu décidément sa sotte chaîne et, si on le peut dire, s'inspire enfin de lui seul.

. . . Un autre chant commence.

Quels vers doux et touchants et pleins à la fois de tristesse et d'ironie! Quelle délicatesse dans ces regrets à demi étouffés! Quelle fierté simple dans ces souvenirs, dont il voile à dessein l'éclat! Aussi ce ton

nouveau, qu'il posséda désormais au suprême degré, donne-t-il à cette pièce, bien plus que le style encore et les idées, un charme qu'on ne retrouve peut-être, à un égal degré, dans aucune autre, et qui explique la sorte de passion avec laquelle on la chantait partout.

Il y aurait deux vers à corriger : *après d'amoureux combats* et *dormons au sein des plaisirs;* le premier comme fade, le second parce qu'il exprime un sentiment que contredisent évidemment ceux qui le suivent.

Il y aurait de plus, s'il était possible, à lire une chanson sur le même sujet et probablement faite à la même époque :

Peuple français, la politique
T'a jusqu'ici trop attristé;
Rappelle ta légèreté,
Ton antique
Joyeuseté.

### *MARGOT.*

Comme le pigeon de la fable, le chantre de la *Bonne Vieille*, de *Louis XI*, des *Bohémiens*, de *Paul* et de vingt autres chefs-d'œuvre, traîne encore un bout de la ficelle du Caveau.

Et les morceaux de lacs qui l'avaient attrapé.

Il va, dieu merci, en finir à cet égard et prendre congé par la chanson suivante.

*A MON AMI DÉSAUGIERS,*
**Président du Caveau, etc.**

Désaugiers, très-bonhomme, de figure pleine et riante, de beaucoup d'esprit, et qui a laissé des chansons charmantes; mais, si on le peut dire, trop homme de marmite et de bouteille :

Disons que je fus un luron,
Bien gai, bien gras, bien franc, bien rond,
Grand partisan de la futaille,
Qui but, qui boit et qui toujours boira.

C'était beaucoup se promettre et beaucoup avouer : et, quand l'esprit se met jusque-là au service du ventre, le maître est bien sûr d'avoir, sans beaucoup tarder, raison du serviteur.

Le pauvre Désaugiers parlait de lui-même en prose autrement qu'en vers. Béranger me disait qu'un jour *le luron bien gai* lui avait avoué que, seul, il se trouvait *un luron bien triste.*

Cette liaison au reste de Béranger avec le Caveau montre tout ce qu'avaient chez lui de puissance le talent et le caractère ; car le Caveau n'empêcha ni ses admirables vers, ni ses sentiments et ses actes valant mieux encore. Le cygne, sans rien perdre de sa blancheur, peut, assure-t-on, plonger dans une eau bourbeuse.

*MA VOCATION.*

Sans savoir le latin, Béranger en fait ici : cette première phrase est en effet de Rome et d'Athènes, et cependant élégante et claire. C'est là du pédantisme, mais il en faut bien un peu chez un faiseur de notes.

Quel ton d'ailleurs! quel rire aimable et doux! quelle personnalité gracieuse! Béranger eut grand raison de faire cette chanson pendant sa jeunesse; vingt ans plus tard le sentiment de sa force l'en eût rendu incapable. *Le pauvre petit*, resté tel d'habitudes et de manières, avait assez grandi à tout autre égard pour qu'on le regardât d'en bas, et qu'en lui tendant la main on cherchât plutôt à s'en aider qu'à le soutenir lui-même. Il imposait aux plus assurés. *Beyle*, si connu sous le nom de *baron de Stendhal,* homme d'esprit à coup sûr et peu timide, m'avouait son embarras devant lui. Il raconte même, dans ses *notes d'un touriste*, qu'en passant à Tours, où Béranger demeurait alors, il voulut le voir et alla jusqu'à la porte; mais au moment de sonner, une sorte de frayeur le fit reculer et la visite fut remise. Lamennais le craignait également, et me disait : « Quand je lui parle et que je vois se relever sa lèvre inférieure, j'en ai la fièvre pendant deux jours. »

Ce sentiment ne pouvait naître évidemment que dans des esprits capables de comprendre toute sa su-

périorité : sa bonhomie, si vraie, trompait et charmait les autres. Je l'ai vu couché à demi sur une grande carte, avec mon fils alors enfant et lui cherchant des chefs-lieux de départements; ou reconduisant, bras dessus bras dessous, une de mes nièces âgée de dix ans et une grand'mère, la plus simple des femmes, chacune lui parlant de son mieux et me vantant ensuite sa gentillesse et son bon sens.

Sa voix, dans la conversation, était claire et d'un timbre agréable; quoique peu sonore, elle devenait comme sourde et traînante quand il chantait, ce qui lui arrivait rarement après la soixantaine. Dans les dernières années, il se contentait de réciter et récitait assez mal; mais ses vers pouvaient se passer de cette aide. Quel effet, par exemple, ne produisaient pas le *Paul* et *la Fille du diable?* Lamennais lui en sautait au cou, et plus d'une femme le regardait tout en larmes après avoir entendu ces poëmes merveilleux.

Ce bon dieu qui conseille à Béranger de chanter rappellerait la muse de l'Écossais Burns, chansonnier aussi, plein de tant de grâce et de sensibilité. Comme l'auteur du *Feu du prisonnier*, un soir d'hiver, il regardait tristement son foyer, se demandant pourquoi lui étaient refusés les avantages de la richesse et les joies du monde, quand s'ouvre tout à coup la porte de sa cabane, illuminée alors par la présence d'une jeune et belle fille, au front couronné d'un houx brillant de ses fruits de corail :

Salut à toi, mon barde aimé!
Je suis ta Muse. A ta naissance
Je te reçus et t'ai formé
Pour chanter. Est-il opulence,
Noblesse, titres ni grandeurs
Valant la lyre harmonieuse?
Chante les bois, les eaux, les fleurs,
Chante l'aurore radieuse,
La nuit si belle et le foyer
Si doux. . . . . .

Autant que j'en puis juger par le peu que j'en connais, ce Burns, simple laboureur, était maître passé en fait de vers. Quelle grâce dans cette histoire d'une petite fleur tombant sous le tranchant de sa charrue et dans tant d'autres pièces!

### *LE VILAIN.*

Le père de Béranger, né d'un simple cabaretier du village de Flamicourt, près de Péronne, se croyait noble. Il prétendit même avoir pour aïeux les *Berenger* d'Italie et se fit faire une généalogie en conséquence. Tout le monde d'ailleurs dans la famille, excepté sa femme, se moquait d'une pareille prétention et convenait que le plus certain à cet égard, était qu'en remontant de génération en génération on ne trouvait que des tailleurs.

Quoi qu'il en soit, Béranger reçut le *de* dans son acte de naissance. Il n'aurait jamais songé à en user, s'il ne s'y était cru obligé pour établir une différence

entre son nom et celui de plusieurs autres Béranger, jouissant de quelque réputation littéraire, à l'époque où il commença à être connu lui-même. Il y en avait un auteur d'une *Histoire de voyages*, un autre de Romances; un troisième, recteur de l'Académie de Lyon, à qui furent attribuées plusieurs pièces de Béranger, et non de ses meilleures. Ledit recteur écrivit deux fois à *la Quotidienne*, et inutilement, dans l'intérêt de son homonyme.

Il prit donc la particule vers 1812 et la conserva sous la Restauration, craignant, s'il la quittait, de sembler vouloir faire à son opinion politique une concession ridicule. Il était bien sûr de fournir assez de preuves à cet égard.

Même après la chanson du *Vilain*, le faubourg Saint-Germain persista à le croire noble, et par conséquent à montrer pour lui plus d'antipathie encore. Quand enfin il eut suffisamment établi sa roture, les gens *nés*, comme ils s'appellent si plaisamment entre eux, affectèrent de ne voir dans ses attaques contre les gentilshommes, que le regret de ne pas l'être lui-même.

A tout prendre cependant, il n'était en rien leur ennemi, sinon politiquement. Même lui semblaient-ils préférables à la haute bourgeoisie, et surtout à la finance, quoique assez disposés à laisser voir le *talon rouge*, mais poliment et sans qu'il en résulte trop d'ennui. Ils savent en outre, disait-il, mieux com-

prendre, et, par suite, mieux respecter la façon d'être qui n'est pas la leur.

Quant au reproche de prendre la particule pour une preuve de noblesse, il était bien obligé tout au moins d'avoir l'air de s'y tromper, puisque c'était le moyen de se donner ainsi un thème à sa guise.

Cette chanson eut un grand succès; on le comprend surtout en pensant à l'esprit de cette époque. Le style ferme et nourri manquerait peut-être de légèreté, mais le refrain, si naïf et si gai, et toujours heureusement amené, compense jusqu'à un certain point ce défaut.

Le second couplet offre un rapprochement qui semblerait forcé, et une sorte de latinisme que Béranger était certainement loin de chercher. Mais il cherchait à serrer sa pensée, et inventait en quelque sorte les formes, si concises de cette langue, qu'il aurait sans doute merveilleusement goûtée.

### *LE VIEUX MÉNÉTRIER.*

Chanson faite au milieu des proscriptions et des excès qui signalèrent la seconde Restauration et lui aliénèrent l'esprit de tant d'hommes disposés à la soutenir. Les rois et les partis prennent peu garde aux petits vers; mais le poëte doit-il rien de plus que de donner à tous, suivant l'occasion, quelques bons conseils? et en vers bien tournés, s'il le peut, ce qui n'est pas facile.

*LES OISEAUX.*

Monsieur Arnault, condamné à l'exil en 1815, se préparait à quitter la France; Béranger ressentit vivement le malheur de cet homme de bien, à qui d'ailleurs il avait de véritables obligations. La police découvrit la chanson; elle fut même lue à Louis XVIII, qui s'opposa à la destitution, répétant qu'il fallait passer quelque chose à l'auteur du *Roi d'Yvetot*. On se contenta donc de sermonner fortement ledit auteur, de le menacer d'un congé. « Dans se cas, je me fais journaliste, répondit-il; si cela convient, je suis prêt! » Cela ne convint pas, et il garda sa place.

Monsieur Arnault, qui recevait beaucoup de monde alors, et faisait même partie d'une société littéraire, dite *des Déjeuners*, où Béranger chanta une partie de ses chansons, fut un de ses aristarques et lui donna de bons conseils; surtout à propos du poëme intitulé le *Pèlerinage*, espèce d'idylle en grands vers, faibles et assez secs. Béranger avait beaucoup travaillé cet ouvrage, et lui dut plus d'un progrès dans sa façon d'écrire.

Ces couplets valent-ils le danger qu'ils firent courir à l'auteur?... Il y aurait tout au moins à remarquer que l'émigration des oiseaux n'est, sous aucun rapport, un exil pour eux, et qu'en voyageant ainsi ils se donnent bien plutôt les airs et les aises des prétendus

heureux d'ici-bas, pouvant, suivant les saisons, chercher un climat plus frais ou plus chaud.

### *LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ.*

Le paradis est fait pour un cœur tendre,
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

*Rien*, dans ce passage, signifie évidemment *personne;* car qui donc n'aime pas quelque chose, beaucoup de choses même, et souvent beaucoup trop de choses? Voltaire, comme tous les faiseurs de vers, et il y est trop sujet, sacrifie ici à la rime, terrible déité, à qui ont été sacrifiés tant de mots propres: Saumaise a grand' raison de nous la faire venir des Goths.

M. Marchangy, ne vivant pas du temps de Voltaire, ne put requérir contre lui. Il se trouva dans de meilleures conditions sous ce rapport avec Béranger, et *le lui fit bien voir*. Cette chanson, plus qu'aucune autre, excita sa verve. Il la dénonça et *prouva par sa harangue* qu'elle devait être condamnée; elle ne le fut pas cependant.

Or les gens de goût et de sens ont confirmé l'arrêt, et font grand cas de ces couplets, qui, sans être irréprochables, offrent partout les idées les plus gracieuses, les plus riantes, et un mouvement en merveilleux accord avec le sujet.

D'ailleurs, pour Béranger, le principe de la charité

est le principe véritable et qui ne saurait tromper. L'idée de vertu est vague et n'offre rien de sûr. Il trouvait pitoyable, par exemple, la vertu de Caton se tuant, et cassant auparavant les dents de son esclave.

### *COMPLAINTE D'UNE DE CES DEMOISELLES.*

Wellington était le héros de cette époque et l'épouvantail dont on voulait effrayer le parti *libéral.*

Le second couplet fait allusion aux mœurs galantes qu'affectait Louis XVIII, malgré son âge et sa triste santé. Pauvre roi! qui, avec toutes les difficultés de sa position, eut encore à montrer un gros visage sur un gros corps, qu'il traînait non sans peine. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, l'*usurpateur*, comme on disait, ne lui avait pas fait la partie facile. A la vérité, il savait Horace par cœur; en outre, pensait beaucoup à lui-même, et sut enfin se maintenir et mourir roi. Seul en France, depuis un siècle bientôt, il s'est montré capable d'un pareil tour de force.

Un M. Laborie, dont on parlait alors, et qui passait pour un agent du parti occulte et des jésuites, s'agitait de son mieux, et se faisait fort d'obtenir la restitution des biens du clergé.

### *CE N'EST PLUS LISETTE.*

La petite pièce des *vous* et des *tu* de Voltaire vaut-

elle celle-ci?... La phrase, chez lui, semblerait un peu longue, le mouvement moins vif, et convenant moins dès lors à ce thème si léger. Voltaire, il est vrai, écrivait à une grande dame et dut y mettre plus de gravité. La variante, d'ailleurs, montre si les grandes dames de ce temps s'effarouchaient beaucoup de certains mots.

Béranger fut hardi de traiter ce sujet après un pareil homme. Faire mieux n'était pas à espérer et ne lui fut pas cependant impossible. Encore Voltaire n'avait-il ni la gêne du refrain, ni celle de cette rime redoublée.

Il y a une Lisette de saint Lambert,

Lisette a perdu plus que moi.
. . . . . .
Non, non, je n'aime plus Lisette.

et bien des lecteurs en diraient autant de cette œuvre assez pauvre.

Il y a surtout la jolie chanson d'Horace à Lydie. Quelle grâce parfaite et que d'enjouement et de passion à la fois ! J'y vois une faute cependant; c'est qu'au dernier couplet Lydie se rappelle la beauté de Calaïs : ce souvenir devait être déjà loin et manque de vérité.

HORACE.

Quand tu m'aimais, quand ta douce figure
S'appuyait sur la mienne, oh ! par les dieux, j'en jure,
Des Perses l'heureux et grand roi
Me semblait moins heureux que moi !

LYDIE.

Quand à moi seule était ton âme entière,
Oh! oui, je me sentais plus heureuse et plus fière
Que si dans leur ciel radieux
J'avais goûté l'amour des dieux!

HORACE.

Et maintenant j'ai pris pour nouvelle amoureuse,
Chloé la guittariste et l'habile chanteuse.
On ne saurait avoir tant de grâce et d'attraits,
Et je suis prêt, pour elle, à mourir sans regrets.

LYDIE.

Et moi, de Calaïs, si brillant de jeunesse,
D'attraits, de grâce aussi, j'ai toute la tendresse.
Et fallût-il descendre au ténébreux séjour,
J'y descendrais deux fois pour lui sauver le jour.

HORACE.

Et si l'amant qui fut tout pour Lydie
Lui rendait son amour, lui consacrait sa vie.
S'il revenait avec un cœur
Plus que jamais rempli d'ardeur?...

LYDIE.

Oh! qu'alors donc je l'aimerais moi-même,
Et tout léger qu'il soit, oui! mon désir suprême,
Serait, sans plus nous désunir,
Avec lui de vivre et mourir!

Béranger prétendait que c'était là une imitation des Grecs, et ne manquait pas de raisons : un Romain, demandait-il par exemple, aurait-il songé au *grand Roi?*

### *LE MARQUIS DE CARABAS.*

On a beau lire et relire cette pièce, on n'y trouve point à reprendre, hormis peut-être le cinquième couplet, qui ralentit le pas et nuit au mouvement si gai, si vif de tous les autres. Quelle verve, quelle humeur, quel ton ! et, dans une boutade si folle, quelle phrase nerveuse et concise ! Béranger seul, je crois, a eu l'étonnant secret d'écrire à la fois comme Tacite, Voltaire et La Fontaine.

Ce pauvre marquis de Carabas, dont la France rit tant alors et que les gouvernants eux-mêmes de cette époque, un peu las de ses exigences, ne furent pas fâchés de voir tympaniser, risqua une réponse sur le même air (de Désaugiers, je crois), mais ne la laissa chanter ni lire.

### *L'HIVER.*

Du Soracte vois-tu le faîte
Déjà de neige se couvrir,
Et les grands arbres dont la tête
Sous les frimas semble fléchir?

Horace, dont la composition est trop souvent négligée, se montre inférieur ici à Béranger, même sous les autres rapports. Dans la chanson latine il ne s'agit que d'un simple conseil, à la vérité comme savait en donner l'ami de Virgile ; dans la française, c'est toute

un scène pleine de charme et de grâce. Taliarque a pour seuls interlocuteurs les vents, alors aussi

Rendant les portes bruyantes,

et doit boire tout seul son vin : or, serait-ce le plus vieux falerne, le passe-temps, ne pouvait sembler bien gai à un homme que rien n'empêchait d'aller causer avec tous les gens amusants d'alors.

Et quelle différence entre les deux façons de finir ! Ces jeux du soir, ces causeries d'amour à voix basse, rappellent sans doute ce qu'a de plus gracieux et de plus piquant la jeunesse; mais évidemment il n'est donc plus question d'hiver, et l'on serait tenté de croire que ces deux dernières strophes appartiendraient à une autre pièce. Chez Béranger au contraire le tableau s'achève, et, malgré son cadre si étroit, semble complet,

Que nos portes restent closes,
Et jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien !

On regretterait que, pour mettre la jeune fille en scène, il ait fallu gâter un peu cet ensemble. Le second couplet, nécessaire au troisième, ne vaut aucun des autres, et n'a pas leur allure facile et leur pureté.

Pendant la première impression du volume, le correcteur fit tous ses efforts, auprès de Béranger, pour obtenir, dans le second couplet, le changement du mot *ardent;* et, comme on le voit, n'y réussit pas. Il

y a dans la *Nostalgie* : La fièvre court triste et *froide* en mes veines.

Tibulle a traité un sujet analogue, sans doute avec son charme ordinaire, mais de manière à mieux montrer la supériorité de Béranger.

Oh! qu'il est doux, lui fait dire un traducteur,

> Oh! qu'il est doux lorsque la pluie
> A petit bruit tombe des cieux,
> De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux!
> Qu'il est plus doux encor, la nuit près de Délie,
> De se sentir pressé dans ses bras amoureux
> Et d'entendre mugir l'Aquilon furieux!

### *MA RÉPUBLIQUE.*

Tout cela est un peu cherché, et donne lieu dès lors à des rapprochements dont le plus grand défaut n'est pas toujours de manquer de justesse.

Le second couplet parle de proscrire l'ennui : Béranger l'avait en effet en parfaite antipathie. Il me racontait qu'un jour, à table, dans une grande maison, entre deux voisins comme il en est trop, il s'était laissé aller à un tel engourdissement d'esprit, qu'oubliant la scène et les personnages et croyant se parler à lui-même, il s'écria tout à coup : « Mon Dieu! que je m'ennuie! »

> Point d'entraves à la pensée
> Par ordonnance de Bacchus.

Ce qui semblerait revenir au *veritas in vino*. Mais cette

liberté de pensée a bientôt fait justice de toute liberté de penser. Bacchus ne délie la langue d'abord, que pour mieux la lier ensuite, ainsi que l'esprit; partant, la conversation s'en va à mesure que les bouteilles se vident. Marot a posé la véritable règle en cette matière, et il ne devait pas non plus y être étranger.

> Fi du repas qui en paix et repos
> Ne sait l'esprit avec le corps repaître.

Les deux derniers vers du troisième couplet sont devenus proverbe et le méritaient. C'est grammaticalement une des propositions les plus simples et les plus claires; mais, dans son application, combien de gens, hantant ou non les églises, la comprennent-ils nettement?

Né en 1780, Béranger, sans sortir de Paris, avait pu voir bien des rois ou empereurs. Or que verront nos neveux?

### *L'IVROGNE ET SA FEMME.*

C'est le titre d'une fable meilleure que la chanson, malgré le merveilleux tour de phrase de cette dernière, surtout dans les quatrième et cinquième couplets. Des deux parts, bien entendu, la leçon si c'en est une, est perdue pour le mari. Aussi faut-il répéter que de pareilles plaisanteries ont un défaut, et plus grand qu'il ne semble, c'est de pouvoir tomber dans les mains de Jean et de sa femme, et de tant d'autres, tout disposés à s'accommoder des mêmes passe-temps.

Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse.

Trois points importants.

Et ces gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Que de chez eux esprit, bourse et santé
Ont déserté.

Olivier Basselin,

Dont les desvis sont tous de beuverie,

et qui devise en général d'une façon plus amusante que tous les autres faiseurs de chansons à boire, depuis le premier d'entre eux, le grand Eustache Deschamps, Olivier Basselin, ami si chaud, si passionné du *noble jus*, et qui devait en connaître les vertus, dit à son docteur :

Sans lui ne seriez médecin.

Ce qui est une exagération, mais seulement une exagération ; non, le vin ne saurait être le père de toutes les maladies ; mais pour bon nombre d'entre elles, la parenté semble difficile à nier.

### *PAILLASSE.*

Chanson excellente de tout point, sans tache même, au dernier vers près du quatrième couplet. « Beaucoup de gens, me disait Béranger, ont voulu voir là Désaugiers, et se sont trompés. A cette époque, j'étais encore en relations avec lui, et je ne me permettais d'ailleurs

aucune allusion ; du moins citerait-on à cet égard bien peu d'exceptions, et seulement à propos d'hommes placés plus ou moins haut. Au reste tant de grands personnages avaient ainsi *sauté pour tout le monde* qu'on pouvait facilement trouver plus d'un original à ce portrait. Désaugiers, resté coi pendant les cent-jours, s'était d'abord rassuré par là quant à l'application de ce refrain ; mais grâce à la charité et aux bons conseils de certains amis, bien inspirés, il crut devoir répondre à *Paillasse*, par une autre chanson, intitulée : *L'employé* et *le garde national,* mauvaise sans doute, puisqu'elle a été omise dans l'édition de ses œuvres, de 1843. »

Benjamin Constant saisissait volontiers l'occasion de faire chanter à Béranger ces couplets devant l'archevêque de Malines, M. de Prade, fort lié avec l'un et l'autre et sachant rire malgré sa robe.

### *MON AME.*

Cette chanson serait belle, en changeant le commencement et la fin. Le commencement surtout, qui jure avec la suite, et manque, si on peut le dire, de vérité. D'aussi sérieuses, d'aussi hautes pensées n'ont que faire des bouteilles, et rapprocher ainsi le vin, la gaieté, l'amour, de ce religieux et beau langage, semble forcé, presque de mauvais goût. Il y a bien parfois, il est vrai, un certain manque de clarté; mais le vers

facile et plein, l'élévation de sentiment plus encore que de pensée, donnent à l'ensemble un charme auquel il serait difficile de résister.

Dans le quatrième couplet, le mot *à propos* mérite-t-il en effet le reproche de trivialité, dont il a été l'objet? Bien des gens le loueraient peut-être au contraire pour sa justesse. La Bible, Tacite, Bossuet, si on les pouvait citer quand il s'agit de chanson, fourniraient assez de justifications à cet égard.

Adrien aussi parle à son âme, et d'un ton assez peu impérial, suivant Fontenelle :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas!
Tu pars seulette et tremblotante, hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Le Romain, il est vrai, s'en allait mourir sous peu de jours, et Dieu merci ! ce mérite manqua à notre ami qui, depuis cette conversation, eut tout le loisir de s'en ménager beaucoup d'autres.

Béranger, si profondément croyant au milieu de sa gaieté, me disait un soir, à propos de l'éthérisation : « En supposant qu'il n'y eût pas encore assez de preuves, comment, après une pareille découverte, pouvoir continuer à douter de la distinction des deux substances ? »

*LE JUGE DE CHARENTON.*

Un discours, au moins étrange, prononcé par un premier président à la rentrée des tribunaux en 1816, donna l'idée et fournit le texte de cette chanson, dont la vogue fut prodigieuse, surtout au palais. Depuis, ce même président, comme membre de la chambre des Pairs, montra dans l'affaire de la conspiration de 1820, une telle droiture et tant d'indépendance, que Béranger eût voulu faire disparaître cette plaisanterie; mais, en supposant la chose possible, il s'y serait difficilement décidé; car un autre personnage, attaqué dans le dernier couplet, était encore tout-puissant lorsque parut l'édition de 1821, et c'eût été avoir l'air de reculer ainsi devant lui, au moment peut-être où il allait exercer de nouvelles poursuites. Prévision trop juste malheureusement! Et même, dans le procès de 1822, ce personnage ne montra pas moins de sévérité que par le passé. Ce dont permettrait de s'étonner la connaissance du fait suivant :

Pendant les cent-jours il avait pris la fuite. Sa famille effrayée, pria Béranger d'intercéder auprès de Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, par le crédit duquel le fugitif obtint de rentrer.

Ce service ne pouvait être ignoré, en 1822, de celui qui l'avait reçu. D'ailleurs un ami commun lui écrivit pour le lui rappeler ou le lui apprendre et *en temps*

*opportun....* Comme on le voit, c'était-là un terrible magistrat et qui, suivant l'expression de Béranger, eût volontiers traité un chansonnier comme un maréchal de France. Honnête homme d'ailleurs, s'il en fut; mais fanatique, et cependant sachant, chose assez peu commune, comprendre un fanatisme contraire au sien. Celui de Louvel l'embarrassa fort, et le calme si grand de cet homme lui causa une émotion profonde, même lui arracha, assure-t-on, un mot montrant la naïveté et toute l'ardeur de son exaltation politique.

Singulière coïncidence, cet homme est mort dans la même maison que Béranger et dans des conditions analogues sous certains rapports.

Cette chanson, pour en dire un dernier mot, fut composée en quelque sorte le Moniteur à la main; ce qui la rendit piquante alors, la laisse peu intelligible aujourd'hui, et ce qui la rend honorable pour l'homme, dont elle plaisante, c'est qu'il n'en conçut ni n'en garda aucun ressentiment contre l'auteur auquel il ne cessa de montrer depuis la même bienveillance.

### *LES CHAMPS.*

C'est moins là un éloge de la campagne qu'un regret de la ville. Le second vers du refrain le montre assez :

Les champs ont aussi leurs amours.

Florian a *aussi* de jolies fables; il y a de bons vers

*aussi* dans Fontanes et Delille : en d'autres mots, ni les fables de Florian, ni les vers de Fontanes et de Delille ne sont ce qu'il y a de mieux dans leur genre.

Et les jolis vers du troisième couplet confirment la pensée du refrain. Quelque heureuse, disent-ils, que soit la journée pour nous,

> Puisses-tu, maîtresse adorée,
> Te plaindre encor de sa durée.

C'est-à-dire la trouver longue, ce à quoi nous remédierions en retournant incontinent à la ville.

Les amoureux du vieux temps l'entendaient de même :

> Allons, ma folâtre mignonne,
> Soubs l'espesseur des grands bois verds :
> Sentirons l'herbe qui fleuronne
> Et verrons son esmail divers.
> Là jouirons deux ou trois jours,
> En grand soulas de nos amours.

Deux ou trois jours!... Pour le Parisien, c'est une dose suffisante. Villon même en rabat et parle net : il n'était homme *à prendre les goûts du village.* Grand merci, s'écrie-t-il, du pain bis, du lait et du reste; tous les beaux ramages d'oiseaux

> A tel écot, une seule journée
> Ne me tiendraient. . . . .

Les poëtes ont-ils vraiment une passion bien vive pour la campagne? C'est là peut-être que se font les vers, mais ils se lisent ailleurs. Horace chante au

long la vie champêtre; et, après avoir tout dit, fait une grimace, et rit de lui-même en riant d'Alphius.

Il y a cependant les quatre ou cinq vers de sa belle ode à Delius : « Là, près du ruisseau qui fuit et murmure, sous les pins et les grands peupliers dont les branches entrelacées font entendre un bruit si doux et jettent autour d'eux tant d'ombre et de fraîcheur, fais apporter du vin, des parfums et des roses. »

Pour Anacréon, sa pensée est à Bathyle, bien plus qu'aux beaux arbres sous lesquels il le fait asseoir.

Virgile aimait évidemment la campagne. On le sent à son cri, quand il pense à cette Grèce, notre éternel rêve à tous.

Oh! qui m'emportera dans ces vallons si frais!

Chose singulière! La Fontaine dit quelque part :

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrais-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
. . . . . .
Du moins que les ruiseaux m'offrent de doux asiles,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!

Et voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'il en a jamais dit! Au plus, je crois, trouve-t-on dans Psyché une description des Jardins de Versailles, et, dans le *Tribut envoyé à Alexandre*, quelques mots sur

. . . . . Un pré
Tout bordé de courants, de fleurs tout diapré.

Béranger avait un goût décidé pour la campagne,

même en hiver. Aussi venait-il nous retrouver parfois fort tard; sa chambre cependant était modeste, et l'ordinaire non moins. Mais nous faisions de belles promenades, et quelles causeries! quels bons rires! mes petits enfants eux-mêmes s'oubliaient quasi à l'entendre.

### *LA COCARDE BLANCHE.*

Beaucoup de gens, haut placés à la cour de cette époque, se réunirent plusieurs fois et fêtèrent, le verre en main, l'anniversaire de la reddition de Paris. Béranger leur offrit, pour le dessert, ces couplets, ne pouvant valoir aujourd'hui ce qu'ils valaient alors.

Le dernier fut seul incriminé, comme renfermant une injure à la personne du roi. Il était difficile, on en conviendra, d'injurier d'une façon, sinon moins cruelle, du moins plus discrète.

Elle fut chantée pour la première fois devant des juges qui semblaient compétents, entre autres MM. Andrieux et Scribe. Tous deux s'inquiétèrent fort du refrain et du ton des premiers vers. Andrieux même laissa voir son mécontentement, et ce ne fut qu'au troisième couplet que l'intention de l'auteur se comprit nettement. Après cela craignez donc d'être trop clair, et comptez sur l'esprit de *tout le monde!*

*MON HABIT.*

Autre exemple d'interprétation et valant au moins le précédent! Quand Béranger chanta ces couplets, les derniers vers du cinquième :

Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.

frappèrent un des auditeurs, porteur d'un nom fort connu alors, qui s'écria : « A la bonne heure! je vois avec plaisir, monsieur Béranger, que vous sauriez répondre à tous ces gens-là, et, s'ils allaient trop loin, *mettre habit bas* pour leur apprendre à vivre! »

D'ailleurs à cette époque où la politique semblait l'unique affaire, c'était là une des chansons les plus répétées; vogue s'expliquant assez par l'idée ingénieuse qui en fait le sujet et par la sensibilité dont elle est pleine.

Sedaine s'y prit moins bien, quoique dans un de ses meilleurs morceaux.

Ah! mon habit que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Il lui valut en effet des douceurs et des révérences inaccoutumées, et lui valut même, si l'on veut, d'avoir fait une épître aussi bien tournée que le comportaient son goût et sa façon d'écrire.

Dix ans sont une longue vie d'habit, quand surtout

on lui refuse absolument l'assistance d'un parapluie : or Béranger, que je sache, n'a jamais porté qu'une canne. Personne, à la vérité, n'était d'ailleurs plus soigneux et plus propre. Combien de fois, chez moi, ne me l'a-t-on pas proposé pour modèle à cet égard ! Peu de temps après 1830, il faillit être décoré. Cependant grâce à de promptes démarches, et au crédit, je crois, de M. Barthe, *il échappa au danger* (en cela, comme on pense, je répète ses paroles). Bien des gens peut-être verront là une sorte d'affectation. Cependant leur serait-il si difficile de comprendre qu'on tienne plus à rester conséquent à soi-même, c'est-à-dire à se préserver d'un assez grand ridicule, qu'à devenir chevalier, si je l'ose dire, et même officier ou commandeur ?

### *LE VIN ET LA COQUETTE.*

Fénelon a laissé un couplet qui ferait douter de sa supériorité dans ce genre de composition, sur l'auteur de *Rosette* et du *Grenier*.

Iris, vous connaîtrez un jour
  Le tort que vous vous faites;
Le mépris suit de près l'amour
  Qu'inspirent les coquettes, etc.

Mais il eut le bon goût de s'en tenir là, ou à peu près.

Pour qui connut Béranger et sa vie, il y aurait deux mots à changer dans les vers suivants :

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe *que j'ai* trop aimé.

Il faudrait *qui m'a*, d'ailleurs sans qu'on en pût conclure le moins du monde qu'il ait été favorisé au delà de ses mérites. Mais enfin, de son propre aveu, il n'avait jamais rien ressenti de ce bel amour, tant décrit et chanté dans les romans... Cependant il aimait beaucoup les femmes, et dans l'acception décente du mot, et professa toujours pour celles qui le méritaient une estime mêlée de tendresse. Il ne pouvait du reste s'expliquer le sentiment si vif qu'il leur avait inspiré lui

Laid, chétif et souffrant,

assez mal vêtu en outre. A la vérité l'esprit ni la gaieté ne lui manquaient, et se jugeant à la mine, il n'osait leur faire d'avances; bon moyen d'en recevoir! Sa passion véritable était pour la Muse, seule maîtresse qui l'ait trouvé fidèle et lui aurait fait oublier toutes les autres.

L'amour, dont il s'agit dans cette chanson, est bien celui qui, suivant Panard,

Mourut un jour au sortir de la table,
Dans un charmant caveau du pays bourguignon.

et pour renaître évidemment après le vin cuvé.

### *LA SAINTE ALLIANCE BARBARESQUE.*

On sait ce qu'était la sainte alliance; un peu moins

peut-être ce qu'était *Monsieur de Bonald*, malgré sa *Théorie du pouvoir;* un peu moins encore ce que fut *Monsieur Ferrand*, malgré son *Esprit de l'histoire.* Quant au roi Christophe, il a fait bruit aussi, et non moins ses marquis, comtes et ducs. O gloire !.. tout cela n'est plus, et le monde n'en va pas moins !...

### *L'ERMITE ET SES SAINTS.*

Béranger aurait voulu, m'assurait-il un jour, dire beaucoup plus et beaucoup mieux de l'auteur de Sylla, qui lui avait toujours témoigné un très-vif intérêt et s'était plu à répéter le nom de son ami, même quand celui-ci était à peine connu.

Comme le dit le cinquième couplet, Monsieur de Jouy avait travaillé pour tous les goûts : opéra, tragédie, chanson, roman, critique, tour à tour occupèrent sa plume, et les gens de mon âge n'ont pu oublier le succès de Sylla et de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, dont le tort fut de se laisser suivre de beaucoup d'autres ermites.

Il professait pour Voltaire une sorte de culte. Me montrant un jour sa maison de la rue des Trois-Frères, alors à vendre : « Voyez, dit-il, ce petit temple que je lui ai dédié ! » C'était un cabinet, placé dans l'angle du jardin, que, grâce à mes mauvais yeux, j'avais pris pour autre chose.

*MON PETIT COIN.*

« Votre petit coin ! votre petit coin !... Oui, sans doute, il est commode et doux de se retirer ainsi de la foule, de rejeter tout soin, tout embarras, de faire en un mot comme le rat ! » Voilà ce qui s'est répété souvent, et lui-même me parlait d'une caricature le représentant dans une fromage, avec cette légende : *fortune brevetée*, qu'à nous deux nous ne pûmes comprendre nettement. Combien ne lui a-t-on pas reproché son refus d'entrer à l'Académie et surtout sa démission de l'Assemblée nationale !

Ne vouloir être rien, quel crime abominable !

Et que de vertu donc en France, le pays du monde où se trouvent le plus de gens à vouloir être quelque chose ! le pays aussi où il est le plus difficile de *contenter tout le monde et son père*. Car supposez Béranger touchant à la fois cinquante louis d'un côté et quatre cents de l'autre, les beaux cris alors ! « Ah ! ah ! le voilà l'indépendant, le prêcheur, le modéré ! Le voilà l'homme *au pauvre habit*, le voilà qui touche gros et vit au mieux, etc., etc. » Mais qu'il n'ait cessé de rendre service, d'intercéder, écrire, solliciter, donner son temps, sa peine, son argent, son linge même, vie d'égoïste, crie-t-on, de fainéant, de rat de la fable !

Allez, venez, courez, demeurez en province,

Prenez femme, abbaye, emploi, gouvèrnement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

A sa sortie de l'Assemblée constituante, quand on lui apporta les cent écus de son traitement pour les douze jours qu'il y était resté, il accepta, la loi l'ordonnant ainsi ; mais il demanda que la somme fût immédiatement remise aux pauvres. Elle dut l'être, et il n'en entendit plus parler.

Son petit coin !... Je le lui disais : vous ne le trouverez qu'au Père La Chaise !..

### *LE SOIR DES NOCES.*

Certaines vérités peuvent étonner, quand on les rapproche. En voici deux de ce genre : la première, qu'en se mariant, on continue à être homme, par conséquent à conserver son droit de ne pas être torturé pour le plaisir du premier venu ; la seconde, que pour tel époux la pire torture serait de savoir sa femme aux bras d'autrui. Et la conclusion ?... Ne se voit-elle pas ?... Alors j'ajouterai qu'un affreux bandit, condamné à mort il y a quelques années, raconta pendant les débats, qu'ayant surpris à l'écart un pauvre chaudronnier ambulant, il lui versa dans la bouche le plomb fondu, préparé pour ses étamages. Il déclara de plus, et en riant beaucoup, que les grimaces du patient l'avaient fort amusé. Or, quel coureur de bonnes fortunes, riant aussi des cris d'un mari trompé, peut se tenir

pour bien sûr de ne pas ressembler en un point à cet affreux donneur de breuvage?

Les journaux de juin ou juillet 1857 ont raconté la mort d'un pauvre charbonnier, se tuant de désespoir en apprenant que sa femme avait fait ce que tant de gens sont toujours prêts à persuader de faire. Or, un voyageur, pour s'être vu dévalisé, a-t-il jamais songé à se couper la gorge? Et combien d'époux, depuis qu'il en est, ont eu pareille fin!... Mieux vaudrait donc avoir affaire à un détrousseur qu'à un séducteur. Ce qui n'empêche pas de tenir le premier en grand mépris, l'autre en grande estime peut-être. Qu'y faire?... Et, à des gens bien décidés à répéter que deux fois deux font cinq, fera-t-on dire quatre?

Béranger, au reste, quand il fit ces sortes de chansons, était jeune; et tel, ayant atteint l'âge mûr, trouvera ma note ridicule.

### *L'INDÉPENDANT.*

Peu d'hommes, autant que Béranger, ont tenu à rester maîtres de leurs mouvements; mais il n'y réussit guère, quoique refusant toute fonction et toute faveur. Il put éviter de rien accepter, ou de faire quoi que ce fût pour lui-même, non d'agir pour les uns et les autres, toujours écrivant ou recevant des lettres, réclamant, sollicitant. « A soixante-dix ans, me répétait-il, je donnerai ma démission. — Oui-da! Mais les solli-

citeurs, quémandeurs bons ou mauvais, l'accepteront-ils? » Ils s'en donnèrent de garde ; et le pauvre indépendant dut continuer à ne pas l'être. Mieux lui eût valu, je crois, pour son repos, l'Académie et l'Assemblée nationale et plus encore ; car, en vérité, y aurait-il hardiesse à demander si Béranger a fait autant de couplets qu'obligé de gens?

Certaines liaisons lui avaient donné à réfléchir et fait comprendre qu'il y a diverses sortes de dépendances ;

Ne nous associons qu'avecque nos égaux.

Pendant son premier procès, le cocher du cabriolet qui le conduisait au Palais, où accourait la foule, le voyant pressé d'y entrer : « Oh ! lui dit-il, il y a pas grand' chose à voir, c'est tout bonnement un commis de Laffitte qu'on va juger pour des chansons ! » Un autre jour, ce même Laffitte, chez lequel il dînait, lui adressa, pendant le repas, cette plaisanterie, déplacée pour le moment du moins : « Vous, Béranger, qui me payez en chansons. — On voit bien, répondit celui-ci, que nous n'avons jamais fait d'affaires ensemble, vous sauriez que je païe autrement. » Fallait-il vraiment beaucoup de leçons pareilles pour le renvoyer dans son coin?

Toute puissance est une gêne,... gêne qu'il savait repousser à l'occasion. Après la Révolution de 48, une foule de gens viennent remplir sa rue et lui offrir la

députation : il refuse. On lui crie de se mettre à sa fenêtre : il perd patience, et descendant, tout hors de lui : « Croyez-vous pas, leur dit-il, que je me laisserai faire à la façon du gouvernemement provisoire, forcé par vous de se montrer sur un échafaudage?... Si j'avais été là, je vous aurais traités comme vous le méritiez. » Et la foule de se retirer en souriant.

On le connaissait chez moi ; aussi le laissait-on faire à sa guise. Sa chambre était toujours prête. Il venait, restait, s'en allait à son gré, toujours libre, et plus même que chez lui, car les solliciteurs au moins lui donnaient répit.

*LA BONNE VIEILLE.*

Quand vous serez bien vieille, au soir, a la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante, oyant telle nouvelle;
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Ce n'est ni la justesse d'images et de pensées, ni la bonne facture du vers, ni même la bonne opinion de soi qui manquent ici. Si ce *prince des poëtes*, comme on l'appelait de son temps, revivait, quel mécompte! Ne disait-on pas de lui qu'en le faisant

naître le jour de la bataille de Pavie, la nature avait voulu consoler la France?

La fin du sonnet donne le mot de toute la pièce :

> Regrettant mon amour et votre fier desdain,
> Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
> Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Béranger ne songe pas à tirer parti de son thème ; de là le ton de sensibilité vraie, qui donne à ces couplets tant de charmes :

> Vous vieillirez, et je ne serai plus.

Il ne le disait pas sans raison, car de vingt à quarante-trois ans, un catarrhe fort opiniâtre ne cessa de le tourmenter, et le fit condamner plusieurs fois pour la poitrine.

> De mon amour, peignez, s'il est possible,
> L'ardeur, l'ivresse et même les soupçons.

Mais ce qu'elle n'aurait pu peindre, c'est la peine provenant encore de cet amour, quand on veut exprimer tout ce qu'il a coûté. « Croiriez-vous, me disait-il, que j'ai refait plus de quatre-vingts fois le dernier vers de ce couplet? » Pascal refit treize fois sa dix-huitième Provinciale et demandait dix ans de bonne santé pour achever l'ouvrage entier. « Quels grands fous nous sommes, disait Malherbe à Racan, de polir et cor-

riger sans fin nos vers, au lieu de nous amuser et faire fortune ! »

D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : **Jamais.**

Pourtant si ce beau métier avait été de son goût, il était plus que tant d'autres en mesure d'y réussir. Même, malgré sa constante bienveillance et sa bonté, la perspicacité avec laquelle il jugeait son monde lui faisait-elle apercevoir bien des choses, tenues volontaires sous le rideau, et sa franchise ne lui permettait pas toujours de les taire, quand il s'agissait de gens plus ou moins haut placés, ou se donnant pour tels.

. . . . . Amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons,

et sut, avec cette tendresse, lui donner une élévation et une pureté que nul n'a surpassées, et une énergie qui le rend parfois l'égal de Juvénal et de Tacite. Peu de poëtes ont fait moins de fautes contre la langue ; aussi se refuserait-on presque à en voir une dans ce vers, si touchant et si bien tourné d'ailleurs :

Vous que j'appris à pleurer sur la France.

Ce qui donne surtout à ce morceau tant de charme et de grâce, c'est le ton simple dont il est écrit, et sa couleur si pure et si douce, et ce respect pour un sentiment dont le souvenir, quand le souvenir en reste seul, est traité si lestement d'ordinaire. On sait com-

ment y va Horace avec ses maîtresses, avec Lydie même. Malherbe ne se gêne pas davantage avec la pauvre Jeanne. Il eût certes mieux fait de *se donner du bon temps*, suivant son mot à Racan, que de *corriger et polir* une pareille œuvre :

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison :
Anne, à cette heure, est de saison,
Et ne vois rien de beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront,
Comme à toi, des rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux :
Mais voilà comme va le monde,
Je t'ai voulue et je la veux.

Pour moi le temps semble dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.

Je doutais fort que ces deux vers fussent faciles à comprendre, et, quand je lui en parlai, Béranger me confessa le même doute.

### *LA VIVANDIÈRE.*

Aucune autre chanson de cette époque n'eut plus de vogue, et aucune n'a plus de mouvement, de bonne humeur et de gaieté. Aussi ne pouvait-on s'en lasser. Elle fut moins du goût de la police, qui l'interdit dans les guinguettes.

Bien mieux que des chansons de Blot, M^me^ de Sévigné eût sans doute dit de celle-ci qu'elle a le diable au corps.

*COUPLETS A MA FILLEULE,*
Agée de trois mois, le jour de son baptême.

Certes si la filleule a vécu et causé plus ou moins avec son parrain, elle a dû rire en effet. Peu de gens ont eu autant que Béranger cette faculté merveilleuse de laisser échapper des mots, le plus souvent inattendus, à ce point qu'on aurait pu ne pas les remarquer parfois, s'ils avaient été moins piquants. Évidemment, en commençant sa phrase, il ne pensait pas le moins du monde au trait qui devait la terminer, ou qui s'y glissait, sans en interrompre le sens et la suite. La simplicité parfaite de son langage, le bon sens si délicat et si net, qui en faisait comme le fond, l'élévation de la pensée, quand les sujets le comportaient, ajoutaient encore au charme de ces surprises, toujours d'ailleurs ménagées avec goût.

A propos d'enfants, serait-il indiscret de rappeler deux couplets de Coulanges, plus naïfs qu'élégants :

Pour bien élever vos enfants,
N'épargnez précepteur ni mie;
Mais, jusques à ce qu'ils soient grands,
Faites-les taire en compagnie.
Car rien ne donne tant d'ennui
Que d'écouter l'enfant d'autrui.

Pères, charmés de vos enfants,
Recevez cet avis sincère :
Étant seuls, prenez votre temps
Pour jouir des plaisirs de père;
Mais en public, en vérité,
Suspendez la paternité.

*L'EXILÉ.* (Janvier 1817.)

Après leur seconde Restauration, les Bourbons, ou, si l'on veut, les gens plus ou moins effrayés agissant en leur nom, traitèrent cruellement le parti vaincu : des hommes qui avaient mérité de la France, à différents titres, furent, en grand nombre, obligés de la quitter.

Mais enfin, et vers l'époque où parut cette chanson, le gouvernement sembla disposé à se montrer plus conciliant. Béranger voulut, autant qu'il était en lui, l'exciter à persister dans ces sentiments, où tant de malheureux allaient puiser l'espérance de revoir la France. Il se persuada tout au moins que sa voix les distrairait un moment de leurs regrets, et en cela il ne s'était pas trompé; car des pays les plus éloignés, du fond de l'Inde même, lui furent adressées des lettres pour le remercier de ses refrains si doux et si beaux, seuls capables de charmer les longues heures de l'exil.

*LA BOUQUETIÈRE ET LE CROQUE-MORT.*

Les Grecs avaient aussi des chansons de bouquetières. Imaginez une belle fille du joli bourg d'Aphidné, où se voyait, près de la chapelle de Minerve, un bois de vieux platanes et des champs entiers de narcisses, de jacinthes et de violettes. A l'entrée du portique des Hermès, elle étale son éventaire et plusieurs corbeilles

chargées de fleurs, cueillies le matin même. Des jeunes gens l'entourent bientôt, achètent ses bouquets, les payent à qui mieux mieux, contant cent folies, et l'un d'eux lui chante le couplet si connu :

Des marchandes la plus jolie,
Sont-ce les roses de tes champs,
Ou celles, plus dignes d'envie
De ton teint si frais que tu vends?
Oh! bien alors, avec les roses
Pour avoir aussi le rosier,
Je donnerais cent et cent choses,
Même mon cœur bien volontier.

*LA PETITE FÉE.* (1817)

Le moyen de se fâcher contre un ennemi frappant d'une main si légère et si bien apprise! et à qui sans doute la fée en question avait prêté un instant sa baguette, et peut-être même s'était laissé entrevoir! Autrement comment l'aurait-il si bien dépeinte?

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.

Dieu merci! de pareils vers peuvent consoler aussi de tant d'autres valant moins.

Le poëte ici, comme on le voit, ne songe nullement à la réalité. L'esprit à demi perdu dans ses souvenirs et ses rêves d'enfance, il se forge à plaisir des images de rois, de ministres, de juges et de cent belles choses,

comme il est assez difficile d'en trouver. Il se garde d'ailleurs d'avoir rapprochement, et poursuit seulement sa folle idée, revenant toujours à la fée qui lui sourit, mais sans lui rien apprendre de ses secrets.

> Ah! bonne fée, enseignez-moi
> Où vous cachez votre magie!

même si bien qu'on nous traite!

Si j'étais correcteur et chargé de la feuille où se trouverait le premier couplet de cette chanson, je ferais volontiers une faute d'impression, en mettant *autrefois* au lieu de *une fois*, et je tâcherais que la faute restât. La petite fée, qui doit avoir l'oreille délicate, approuverait.

### MA NACELLE.

Allégorie, jeu difficile pour qui le veut jouer et peu amusant pour l'assistance. Un de mes amis aimait le baguenaudier, et prenait grand plaisir à enfiler et désenfiler de jolis anneaux d'ivoire : il y mettait une adresse singulière; de mon côté je désirais toujours qu'il finit.

Cette *nacelle* aussi est jolie, et la muse qui s'y asseoit plus encore, et les couplets qu'elle souffle à son passager ne le sont pas moins. Mais enfin les anneaux du baguenaudier de mon ami étaient de l'ivoire le plus blanc, les baguettes de l'ébène la plus noire et la plus

fine; et cependant il y a quelque peu à dire contre le baguenaudier.

### *MONSIEUR JUDAS.*

Cette chanson fut faite pour une réunion de *libéraux* (ainsi s'appelaient les hommes de l'opposition sous Louis XVIII et Charles X), réunion s'intitulant *Société des apôtres;* Béranger y portait le nom de *Saint-Jacques le Majeur*. La chanson commençait ainsi :

Mes frères, les bons apôtres,
Que mon cousin le bon Dieu,
Lorsque nous faisons des nôtres,
Soit avec nous dans ce lieu.
Mais s'il fut pris en défaut,
Pour avoir parlé trop haut,
Parlons bas, etc.

Cette société qui se réunissait à table, dura peu. Un suppôt de la rue de Jérusalem s'y était glissé dès le principe. Tant de gens au reste firent à cette époque un assez sale métier, que ces couplets auraient pu recevoir une application presque générale. Cependant ils semblèrent convenir surtout à un ancien membre du Caveau, soupçonné d'avoir appartenu précédemment à la police impériale, et devant lequel, en 1813, on voulait empêcher Béranger de chanter *le roi d'Yvetot*. Depuis, cet honnête personnage n'en obtint pas moins des places de censeur, de bibliothécaire, de receveur, des croix, des pensions, etc.

### *LE DIEU DES BONNES GENS.*

Cette pièce date de 1817, et jusque-là Béranger ne s'était guère hasardé à élever le ton ; mais, enhardi par le succès de quelques tentatives, il osa plus cette fois, osa même beaucoup ; et non sans frayeur, en se rappelant la règle du *Caveau*, un jour proclamée et commentée devant lui ; à savoir, que toute poésie doit être proscrite de la chanson. Aussi trembla-t-il fort, lorsque pour la première fois, dans une réunion de gens de lettres chez *Étienne*, il chanta *le Dieu des bonnes gens*. Les applaudissements furent tels, que, dès ce moment, il n'hésita plus à abandonner tous ses autres essais et à embrasser exclusivement le genre qui lui avait toujours paru si humble et où il entrevoyait maintenant l'espoir de créer une sorte de *poésie chantée*, suivant son expression. « Mais certaines conditions, disait-il, restaient nécessaires. Il fallait ne pas cesser, par exemple, d'employer des airs connus ; s'attacher à varier et entremêler les tons, comme semble l'exiger notre langue ; chercher des formes dramatiques, donnant à la composition plus de mouvement et de vie, donnant en même temps au poëte plus de liberté de pensée et de langage ; il fallait surtout, quoi qu'il en put coûter, conserver le refrain, frère en quelque sorte de la rime, et sans lequel la chanson perd son plus grand effet. »

Il s'efforça ainsi d'élever le genre à toute la hauteur qu'il lui semblait pouvoir atteindre; s'en faisant en outre une ressource précieuse, dans un temps où la presse était muette et y trouvant cet inappréciable avantage de n'être enchaîné par aucune poétique, puisque cette sorte de composition n'avait pas été tentée jusqu'à lui.

Quant à la chanson en elle-même, quelque grand et mérité qu'en ait été le succès, on ne saurait la compter au nombre de ses meilleures. C'est comme une première tentative, où se laisse voir le peu d'habitude encore de l'élévation du ton et des idées. La phrase s'y montre parfois en effet un peu traînante, un peu embarrassée. Mais, en général, le tour est si noble, les images si pleines de justesse et de grandeur, l'expression si riche, le sentiment si généreux et si vrai, qu'on ne saurait prendre garde à quelques taches.

### *ADIEUX A DES AMIS.*

Ces couplets sembleraient quasi faits pour le refrain, d'un tour assez piquant, et toutefois prêtant moins qu'on ne le croirait d'abord :

> Mais Lisette est si jolie!
> Mais si doux est le bon vin!

« Parbleu! dirait le docteur, c'est présisément parce que l'un et l'autre plaisent à ce point, qu'il s'en faut

défier : s'ils éveillaient moins le désir, l'abus n'en serait à craindre. » Mais quoi ! la réponse du chansonnier est la nôtre à tous : « Il est si doux d'avoir beaucoup d'argent, et du pouvoir, et des titres, et des honneurs ! Tâchons donc de nous procurer le plus possible de toutes ces bonnes choses ! et fouette cocher ! que la folie nous mêne, grands et petits ! et nous sauve de la raison, qui, non moins que le médecin, défend le cabaret et les maîtresses. »

On pourrait, grâce aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.

Ces vers sont à citer, non pour les deux *aux*, échappés à une oreille délicate, mais parce qu'ils donneraient lieu à une question singulière et tout à fait paradoxale; à savoir, si ce ne sont pas précisément les plaisirs qui ajoutent aux fatigues du voyage? Sans songer à la résoudre ici, on peut faire observer du moins que les fatigues diminuent à mesure que le voyage tire à sa fin, c'est-à-dire à mesure que le voyageur recherche et goûte moins les plaisirs en question.

### *LA RÊVERIE.*

Béranger, quand *il rêvait sous l'ombrage*, rêvait, on le peut assurer, à toute autre chose qu'aux princesses et aux infidèles, et leurs soupirs ne l'occupaient guère pour son propre compte : il était homme

à mieux employer son temps, et les vers le tourmentaient plus que les bergères :

. . . . . Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour. . . . . .

Sa passion commença de bonne heure. Il avait dix ans à peine, lorsqu'un de ses oncles et lui, lisant ensemble *le récit de Théramène*, dans une édition peu correcte apparemment, trouvèrent ces deux vers :

. . . . . Ce héros expiré
Ne laisse dans mes bras qu'un corps *expiré*.

Cette rime les surprit, et, réflexion faite, ils crurent à une faute d'impression, d'autant qu'après avoir compté et recompté l'un après l'autre, même ensemble, ils ne purent trouver leurs six pieds. Mais le vrai mot?... Les voilà cherchant. Béranger propose *inanimé*, on scande ; le vers y est, et l'oncle d'approuver. Puis viennent les scrupules : la rime suffit-elle? On en appelle à *Richer*, qui dit non. Ils cherchent de nouveau. *Défiguré*, s'écrie enfin le petit Pierre, probablement plus fort que son oncle dans cette sorte d'exercice. A dix-sept ans, il n'aurait pu compter ce qu'il avait déjà fait de vers, et, à vingt, un poëme de *Charlemagne à Boulogne* était achevé. Il s'en rappelait ce vers, de la famille des imitatifs ;

Le flot frappe le roc et rejaillit en pluie,

Et la réponse que s'attira un chasseur, se vantant d'avoir abattu un aigle :

. . . . . Et, si tu pus l'atteindre,
C'est qu'il était du ciel descendu jusqu'à toi.

Quand, avant la vingtaine, on façonne ainsi des poëmes épiques, lyriques et autres, on est loin de donner son temps aux bergères et aux princesses.

### *BRENNUS OU LA VIGNE, ETC.*

Était-ce vraiment, comme l'ont prétendu certains historiens, pour faire chez lui cet excellent vin d'Étrurie, dont Aruns lui avait envoyé quelques paniers, que Brennus s'en alla guerroyer contre les Romains? Il aurait pu évidemment se procurer à moins de frais le plant dont il avait envie, et qui dut être payé de bien des milliers de nos grands-pères. A la vérité, on regardait peu alors à cette sorte de monnaie, assez courante encore de nos jours.

Il y a dans le troisième couplet deux bien beaux vers, mais d'une vérité et d'une moralité contestables. Serait-ce chose certaine qu'on ait jamais dû au bon vin beaucoup de grandes œuvres, même de bonnes, quoique en effet les buveurs ne soient pas en général de méchantes gens?

Qui pourrait assurer, en outre, que Brennus fut homme à se préoccuper véritablement de l'honneur, des tableaux, des statues? Des amours, à la bonne heure! Tout le monde s'y entend, et, comme dit Lorris:

A cest amour sont prests et prestes
Autant les hommes que les bestes.

### *LES CLEFS DU PARADIS.*

C'est là, il faut en convenir, un sujet peu édifiant, catholiquement parlant; mais, ce point accordé, il était difficile, on l'avouera, de s'en mieux tirer. Quel admirable *humour*, suivant l'expression anglaise! Quel mouvement, quelle originalité! et, en même temps, quelle correction! Deux taches s'y laisseraient voir : *Canton*, dans le quatrième couplet, et l'*hiatus* et les trois *en*, par où commence le cinquième.

D'ailleurs ce fou, faisant une entrée si peu discrète, est monsieur de Bonald, dont le renom commençant à poindre sous l'Empire, monta haut vers les premiers temps de la Restauration, pour aller s'éteindre, ou à peu près, dans les débats politiques de cette époque. Il y a de lui un mot célèbre et malheureux, prononcé pendant la discussion de la loi du sacrilége : il serait superflu et peu chrétien de le rappeler.

### *SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.*

Les oiseaux ont toujours été d'une grande ressource pour les poëtes. « Qui me donnera des ailes comme à la colombe ! dit le Psalmiste. » Ils jouent un grand rôle dans les chansons clephtes : En général ils s'y trouvent trois, regardant d'un côté ou d'un autre et

disant ce qu'ils voient; et ils voient bien souvent la même chose.

A la suite de ces chansons, dont quelques-unes sont si remarquables, se trouve un joli distique, revenant à peu près aux quatre vers suivants :

Que ne suis-je l'hirondelle,
Pour aller, Mytis la belle,
Près de tes lèvres me poser
Et les baiser!

« Si j'étais, dit le Magyare, un bel oiseau nourri de sucre et de caresses, et dans une cage à barreaux d'or, oh! je mépriserais le sucre et les caresses et mes barreaux d'or; je mépriserais tous les biens et ne voudrais que la liberté! » cri d'un peuple qui souffre et veut briser son odieux joug!

Les couplets de Béranger n'ont rien de cette ardeur violente; comme dans toutes ses compositions sérieuses, il n'a voulu exprimer ici que des sentiments de bienveillance générale, si on le peut dire, et distraire un instant quelques secrètes douleurs; on s'étonnerait seulement de le voir s'occuper là de *buveurs en gaieté :* car quel intérêt si tendre peuvent inspirer des gens vidant bouteille?

Cette chanson, faite avant *Mon Ame* et *le Dieu des Bonnes Gens*, fut une des premières où il essaya de prendre quelque essor : elle eut d'abord peu de succès. Aussi fut-il surpris du mot de monsieur *Jay*, écrivain de quelque réputation alors et devant lequel il venait

de la chanter : « Courage ! lui dit ce juge clairvoyant, voilà de la poésie ! voilà du bon ! mais vous devez faire mieux ! » Sa surprise au reste ne put durer, s'il se rappela qu'avant de savoir l'orthographe (il la sut à la vérité un peu tard), il projetait déjà et avait même composé des œuvres de longue haleine : la chanson lui semblait alors un cadre trop étroit. Comme on le voit, il eut le talent de l'agrandir, et rien, quand il le voulait, ne se refusait guère à y entrer.

### *LE BON VIEILLARD.*

Couplets, qui pourraient être meilleurs et offrent des vers qu'on tiendrait volontiers pour excellents :

> Je crains toujours d'attrister les heureux.
> Au peu de vin que m'a laissé l'orage
> L'orgueil blessé ne mêle pas de fiel.

Il en est un sur lequel il y aurait plaisir à faire une longue glose, car il y prête :

> Avec le temps vous compterez plus tard.

Le temps tiendrait donc, lui aussi, *un grand livre de la dette publique*, où chacun a son compte ouvert; et, comme d'usage, aux plus riches les plus gros. « A toi, pour tant de dîners et de soupers fins, la goutte, l'hydropisie ou la pierre ; à toi pour tes maîtresses, la phthisie, la paralysie, la disurie, l'apoplexie, l'abêtissement, etc. »

N'y a-t-il pas à regretter que le bon vieillard ait mis dans le cinquième couplet un reste de ses amplifications de collége (des *palmes immortelles* vraiment !) et qu'il loue ses auditeurs d'être

Amis du vin, de la gloire et des belles.

Mon Dieu ! qui donc fait fi du vin et des belles, même n'est heureux plus ou moins, comme *Jean de Paris*,

Que sa gloire s'étende
Du Louvre aux boulevards ?

Il y a dans la *Cyropédie* un mot, bon à noter, c'est que les honnêtes gens, eux aussi, aimeraient les belles maisons, les belles personnes, les vins fins et le reste : seulement si le tentateur finit par pousser moins souvent leur porte, c'est que, de leur côté, ils ne se lassent pas de la tenir fermée.

Béranger faisait cas de Panard, à qui l'esprit fut loin de manquer en effet, et une facilité merveilleuse, même une sorte de correction, dont se piquaient assez peu ses devanciers. Mais on ne saurait lui accorder davantage, ni le lire avec bien grand plaisir, car son cercle d'idées est étroit, et ses cadres, peu variés, n'offrent rien qui sente en quelque chose leur poëte. Sous ce rapport, Gallet, si plaisant dans ses gaietés villageoises, quoique moins connu, lui serait supérieur. Aussi ne peut-on manquer de se récrier, quand Marmontel proclame le *La Fontaine du Vaudeville*, Panard,

qui montrait de lui-même une opinion plus juste, en se déclarant tout simplement

Chansonnier sans chanter, *passable coupleteur*,

et parlait mieux que Marmontel du fabuliste, quand il disait, des vers de celui-ci :

Et tant d'adresse y cache l'art,
Que l'on n'y voit que la nature.

### *QU'ELLE EST JOLIE!*

Anacréon a laissé un portrait de sa maîtresse, plein de délicatesse et de passion, et à la fois de réserve. Il y en a une imitation de La Fontaine :

. . . . Peins-nous Iris absente.
. . . . . .
Premièrement mets des lis et des roses,
Après cela des Amours et des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?

Béranger l'a donné ce *détail*, et finit même par laisser tomber les voiles qu'Anacréon relève si discrètement.

Et moi, je suis, je suis si laid !

Il exagère ; et cet enfant exagérait aussi, qui, le rencontrant dans une rue de Passy, vers la fin de 1849, s'arrête tout à coup, le regarde, s'écrie : « Oh ! qu'il est laid ! » puis court encore. On comprend mieux la grande dame, curieuse de le connaître, et se disant à demi voix quand on la place tout à coup près de lui :

« moi, qui le croyais jeune et beau ! » Il l'entendit, et plus tard en rit beaucoup avec elle.

Ce serait l'occasion de décrire sa figure.... Mais ses bustes, ses médaillons, ses portraits sont partout, qui, sans le présenter assez fidèlement, montrent qu'avec des traits fort ordinaires, il avait une physionomie pleine de bonté, de franchise, d'esprit et de sérénité. On aurait trouvé difficilement un souris plus aimable et un regard plus pénétrant et qui donnât plus à penser.

### *L'AVEUGLE DE BAGNOLET.*

Cet aveugle y allait bien gaiement au bel âge, et un peu légèrement vers le soir : se tout permettre à vingt ans, c'est beaucoup; mais s'en vanter à soixante, c'est trop! Cousin sans doute de *ma grand'mère*, il conte moins bien ses fredaines, et, comme elle, ne les conte pas, après *un coup de trop*. L'une d'ailleurs *regrette le temps perdu* (comment donc l'aurait-elle voulu employer?) l'autre s'applaudit *d'avoir bien employé le sien*. Et tout cela nous amuse et nous enchante! Et puis, pauvres maris, *dont on rit avec Babet*, et dont on a, ma foi! grand' raison de rire, si nos femmes et filles font des sottises, nous crions à tout rompre : l'ours dut crier aussi, après avoir tué la mouche et son dormeur. Qui n'a vu des enfants jetant du sable en l'air, et fort contrariés ensuite quand il leur retombait dans les yeux?

Comme il faut toujours chez Béranger de beaux et nobles vers, l'aveugle en trouve, lui aussi, au milieu de ses réminiscences si lestes. La pièce finit par un mot à remarquer :

Le plaisir rend l'âme si bonne!

Et la conséquence qu'on en peut tirer serait à remarquer aussi; la voici : ou les riches prennent peu de plaisir, malgré tout leur argent, ou ils valent beaucoup plus que les gueux; à moins cependant qu'il n'y ait en effet pour ceux-ci plus de plaisir que pour les autres. Lequel est vrai?

Le plaisir, tel qu'on l'entend communément, ne rend pas bon, au contraire; mais il rend de bonne humeur, pour le moment, bien entendu.

### *LE PRINCE DE NAVARE.*

Ce Mathurin, tout sabotier qu'il fût, ne manquait pas évidemment d'un certain esprit et de beaucoup d'adresse, puisqu'il put convaincre et maintenir dans leur conviction ces bonnes et chevaleresques personnes, dont il vivait.

La satire est ingénieuse. N'y a-t-il pas dans les exercices du polygone un certain *tir* s'appelant *à ricochets?* Le boulet, pointé bas, se relève et frappe haut ensuite.

Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.

Ces trois vers, à l'aide d'une équation assez simple, donnent la formule suivante : *De deux sots bataillant, le plus sot fait de l'autre un grand homme.*

Béranger, dans ses Mémoires, parle d'un autre prétendant, d'un M. de *Vernon*, retiré vers 1804 en Bretagne. L'histoire en est curieuse; et, fausse même, donnerait à penser sur les généalogies.

### *LA MORT SUBITE.*

Impromptu pour un dîner chez son ami M. Antier, à qui est dû le type de l'immortel *Robert Macaire.*

### *LES CINQUANTE ÉCUS.*

Comme tout cela marche, ou plutôt court et vole !... on a quasi peine à suivre. Changez le *dévolus* du second couplet, et il n'y aura plus à reprendre que le cinquième vers du couplet suivant :

Fuyons mes créanciers *confus*.

Car pourquoi les créanciers seraient-ils *confus*, et pourquoi certaines gens rient-ils toujours plus ou moins des créanciers qu'ils ne paient pas? Les plaisants se donnant cette licence trouveraient-ils bon, quand ils courent vers six heures à quelque dîner fin, qu'un

autre plaisant, voulant dîner aussi, les détroussât en chemin et les raillât en outre? — Quel rapprochement, dira-t-on. — Il est vrai! En peut-on trouver un entre deux façons si différentes de détrousser, à savoir, en prenant au voisin ce qui lui appartient ou en refusant de le lui rendre!

Amis, bons vins, loisirs, amours
Pour huit jours,
Des plus courts.....

Semaine de carnaval, après laquelle tant de gens se tuent.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!

Et à qui, sinon aux jeunes filles qui s'y amusent? car, pour le père, forcé de les y conduire, le lendemain, par le contraste aussi, vaut mieux. Et la conclusion à tirer de là ne serait nullement ce que dit un autre poëte :

Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Mais au contraire, ceux-là seuls connaissent et goûtent vraiment le plaisir, qui ne pensent pas à le chercher.

La chanson, du reste, n'en ressemble pas moins à ces riches et jolis riens donnés en cadeaux entre Noël et les Rois, et aurait encore son prix sans ce vers des *créanciers confus* (*confus!*... le mot est bien trouvé!... *confus*, c'est-à-dire surpris, émerveillés, ne pouvant

s'expliquer qu'il y ait tant de différence entre détrousser d'une façon ou détrousser d'une autre).

Et puis qu'on veuille juger Béranger par ses chansons, lui qui n'eut jamais que des débiteurs, et qui même, je crois, en eut toujours!

### LE CARNAVAL DE 1816.

Folie de jours gras, le mieux est d'en rire.

Wellington prétendit en effet donner à la France une leçon en la dépouillant de statues et de tableaux, dont les traités l'avaient reconnue propriétaire : traités un peu différents sans doute de ce qui intervient d'ordinaire entre acheteur et marchand. Mais quoi! dans toute guerre ne faut-il pas des vaincus et des vainqueurs, et le mot de *Brennus* a-t-il cessé d'être vrai? Quelle nation sauvage ou civilisée (c'est tout un sous ce rapport) n'a chez elle et ne montre fièrement des drapeaux, des queues de cheval, des chevelures d'hommes et autres défroques prises sur l'ennemi?... D'ailleurs Wellington était si préoccupé de cet enlèvement de *l'Apollon*, des *Lutteurs*, de *la Transfiguration* et du reste, qu'il ne songea pas le moins du monde à faire rendre de son côté Malte, Gibraltar, les Indes, autre musée d'assez belle valeur aussi.

*LE RETOUR DANS LA PATRIE.*

Dieu! qu'un exilé doit souffrir!

Non cependant d'être loin de son pays, mais de n'y pouvoir rentrer; car combien de gens vivent à l'étranger, y vieillissent, y meurent et sans songer au retour, qui fût devenu pour eux l'idée fixe, unique, si on le leur avait interdit. Les Lapons voyagent peu, les Nègres ne voyageraient guère, n'était la traite, inventée pour leur bien : la raison, c'est que le *chez soi* des uns et des autres ne ressemble en rien à celui de tant de peuples. Mais entre les nations soi-disant *civilisées*, Anglais, Russes, Américains, où serait en effet la différence à cet égard? Un Picard peut se croire chez lui en Gascogne, un Breton en Alsace : et que faudrait-il pour qu'il en fût ainsi d'un bout à l'autre de l'Europe, même du monde? Qu'en se disant chrétien, on tâchât de l'être un peu en effet. Les chemins de fer au reste, il le faut espérer, aideront à l'Évangile en rapprochant bientôt Vienne de Londres, et Naples, d'Amsterdam, plus que ne l'était, il y a trente ans, Paris de la Bretagne. La patrie deviendrait fort grande alors, et le patriotisme pourrait prendre congé. Plaise à Dieu!

*LE VENTRU.*

Excellente plaisanterie et qui, pendant des années, fit fureur. Avec les préoccupations de cette époque

comment se serait-on lassé de couplets ainsi tournés et petillant d'une gaieté si spirituelle et si mordante ? Le style en outre pourrait-il être plus correct et plus vif ?

Le mot de *Ventru* a été reproché à Béranger, comme si par sa trivialité même, il ne convenait pas d'autant mieux à ces hommes, tout entiers à eux-mêmes et aux leurs, et, quoi qu'il arrive, tout entiers à leur ventre. Seulement, une réflexion ne peut manquer de frapper ici, c'est que les chansons à boire, en mettant si haut la bouteille et ses joies, seraient peu propres à nous délivrer de cette engeance.

Cette boutade faillit coûter à l'auteur sa place d'expéditionnaire, c'est-à-dire son gagne-pain : c'eût été cher.

### *LA COURONNE.*

Pressé par un chansonnier de cette époque de faire avec lui un vaudeville, Béranger arrangea un plan, abandonné ensuite : de ce travail resta la chanson dont il s'agit :

> Nul n'est content de son chapeau ;
> Chacun voudrait une couronne.

Ces deux vers si bons en rappellent deux autres meilleurs, qu'on ne croirait pas de madame Deshoulières ; car elle en faisait bien volontiers de médiocres :

> Nul n'est content de sa fortune
> Ni mécontent de son esprit.

Diderot eut aussi la fève et paya sa royauté d'une espèce de rondeau, comme il en pouvait faire :

Ma foi, je crois qu'on ne s'amuse guère
Quand on est roi, etc.

Du moins, jusqu'à présent, n'a-t-on pas laissé aux rois le temps de s'ennuyer beaucoup.

Il y a aussi le madrigal du Petit Père André :

Églé, je te fais souveraine.
Au sort je dois ma royauté ;
Tu dois la tienne à ta beauté :
Le Destin m'a fait roi, l'Amour seul te fait reine.
Demain je ne serai plus roi,
Demain tu seras toujours belle.
Amour, fais que demain elle fasse pour moi
Ce qu'aujourd'hui je fais pour elle.

Tout ce gazouillis dit ce qu'il doit dire, peu de chose ou rien, et ne vaut pas celui de Béranger, qui ne songeait guère non plus à beaucoup dire.

### *LE BON MÉNAGE.*

Puisse cette chanson, si bien tournée sans doute, n'être répétée au moins que par des époux en règle et se passant du commissaire. Quant aux autres.... Mais, qu'ils la connaissent ou non, en batailleront-ils moins et vaudront-ils mieux ? Il faut en convenir, de jolis vers semblables ne donneront guère à tout ce pauvre monde les habitudes et les idées qui lui manquent.

Une autre vérité, je crois, c'est que les maris battant leurs femmes ne sont pas généralement à jeun : ce qui semblerait prouver assez peu en faveur des chansons à boire, même de notre *Code pénal*, permettant de laisser sa raison au fond des pots, c'est-à-dire de se mettre dans l'impossibilité de distinguer le bien du mal, et permettant de traiter également la raison du voisin, ou, si l'on veut, de lui faire ce que fit Circé aux compagnons d'Ulysse. Circé donc, contre laquelle on a tant crié, se pourrait établir dans nos rues Saint-Jacques ou de la Calandre ; sa patente payée, son trottoir balayé, sa porte close à l'heure, qu'auraient à y redire Ulysse et le commissaire?

### LE CHAMP D'ASILE.

Au commencement de 1818, un grand nombre de Français, proscrits et réfugiés en Amérique, conçurent le projet de fonder sur les bords du Texas une nouvelle colonie, où devaient être appelés tous ceux de leurs compatriotes dispersés par l'exil dans les deux continents. Le général Lallemand était à la tête de cette entreprise, objet de tant d'intérêt alors. Pour obtenir les fonds nécessaires, une souscription fut ouverte ; et Béranger, dans l'espérance d'y aider, fit cette chanson.

La tentative échoua. Nous en trouvâmes pour raison flatteuse qu'après avoir vécu en France on ne saurait

vivre ailleurs ; que tous les Français dès lors sont *Jean de Paris* plus ou moins et ne peuvent étouffer en eux

Cet amour incroyable
Pour des murs dont le diable
A fait son paradis.

Le *champ d'asile* fut donc abandonné, et rien n'y resta de nous, que le souvenir de notre légèreté, ou encore une fois de notre amour des boulevards et du Pont-Neuf.

Le troisième couplet prélude, et n'est peut-être inférieur à rien de ce qu'a fait depuis Béranger.

### *LA MORT DE CHARLEMAGNE.*

Quoi que disent les deux premiers vers, ce sujet n'est pas tiré du roman de *la Rose*, roman d'ailleurs qu'on trouvait jadis assez peu amusant et qui ne l'est pas devenu depuis :

Quoy ! mesme à ta cendre on envie,
Clopinel, somme de la mort !
Toi dont l'esprit, comme en ta vie,
Si loyaument trestous endort.

Singulière idée de vouloir guérir de cette façon un roi sur l'âge ! Salomon, toujours bon à citer, déclare que, même dans la jeunesse, on se doit défier plus ou moins des gens *à la turpin*, mais que, sur le retour, on ne saurait les éviter avec trop de soin ; « car, ajoute le sage roi, dans ses *Proverbes*, le vieil homme (se laissant

aller aux amoureuses), ressemble au bœuf qui va servir de victime et à l'agneau qu'on emporte pour le mettre à mort. »

Un officier de marine, et ces messieurs, on le sait, parlent volontiers bouche ouverte, m'assurait qu'au bout de trois mois de navigation, il lui était arrivé d'oublier son sexe, et sans être le seul dans ce cas. N'en pourrait-on conclure que Turpin voulait donner plus de prix à son remède, en exagérant ainsi la difficulté de se le procurer? Au reste, s'il est hardi de vouloir rajeunir un vieux roi, l'est-il moins de vouloir rajeunir certaines plaisanteries, quelque peu vieilles aussi?

### *LE VENTRU AUX ÉLECTIONS DE 1819.*

Cette chanson eut le sort ordinaire des *suites* d'une première œuvre : elle ne réussit pas. On pouvait lui reprocher d'ailleurs d'aller, pour ainsi dire, au-devant des événements, et en outre de ne pas valoir sa devancière.

### *LA NATURE.*

Le vin a du bon, surtout quand il vient de certains crus; les femmes aussi. Cependant si la nature s'était bornée en notre faveur, à ces deux politesses, il n'y aurait pas à se tant récrier : car, à moins de remplacer partout les pommes et le houblon par du plant de Laffitte ou de Chambertin, et de trouver le moyen de ne jamais dépasser la quarantaine, que devenir sans cave

ni jeunesse?... Mais une chanson est pour le dessert, surtout pour le dessert où se boit du champagne.

Les vers sur l'Etna sont beaux, et le flattent beaucoup : de ses feux et fumées le monde, à y regarder, ne s'émeut guère.

Quelle image aussi de la peste! et si Horace avait écrit en français, ne croirait-on pas de lui ces deux vers :

Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.

Encore une fois le vin et les jolies femmes ont leur prix : mais si, lorsqu'on cueille des roses, leurs épines devaient donner de gros panaris, on se consolerait facilement de ne plus trouver à en cueillir. *Gentil Bernard*, non pour avoir fait *l'art d'aimer* (ce qui en définitive ne méritait pas un tel châtiment), cessa, avant le temps, de justifier son surnom, et, grâce aux gentilles personnes, devint un homme qui ne l'était plus. Grâce au bon vin aussi, Basselin, si gai, finit par l'être moins et composa ce couplet, qui dut lui coûter peu :

Nous sommes une grande troupe
D'infortunez,
Qui, pour avoir trop mis la coupe
Sous le nez,
Sommes malades. . . . . .

La Monnoye, ce Voltaire du noël, comme on l'appelait, disait moins naïvement :

On ménage, en buvant de l'eau,
Son teint, sa bourse et son cerveau.

### *LES CARTES ET L'HOROSCOPE.*

Les tireurs de cartes, escamoteurs, vendeurs d'elixir, les *mendici*, *mimi*, *balatrones*, tout ce qui remplissait à Rome les environs du Colisée et du théâtre de Marcellus, sont bons à écouter et regarder : le quart d'heure qu'on leur donne n'est pas sans profit. Vous verriez, au milieu d'une foule attentive, le héros de la fête, le *Balatron*, gesticulant, grimaçant et discourant à la fois. Ouvriers, domestiques, apprentis, jeunes filles, enfants mêmes, savent bientôt, grâce à lui, comment la main se prête à différentes sortes d'adresse ; comment se dupe et raille un mari, comment se payent les dettes, se berne un tuteur, un maître, un créancier. Puis, pour deux sous (car à Paris, non plus qu'à Rome, on ne songe au vil intérêt), il est vendu à l'assistance des poudres guérissant tout mal ; ou bien encore, à l'aide de *trèfle* et *carreau*, l'avenir lui est révélé clairement.

Tout cela, comme on pense, édifie ce pauvre monde, le rend plus sensé, meilleur, sans compter l'économie de temps. Que si vous avez l'air de ne pas goûter un pareil genre d'instruction, on admire vos scrupules et l'importance que vous attachez à si peu. Même, ajoutera-t-on, peut-être qu'à tout prendre, le moyen de recueillir du bon grain est de semer du chardon et des ronces.

*LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.*

Voilà qui est mieux ! et ce ne sont plus seulement des vers bien faits et des mots à caresser l'oreille. L'inspiration semble ici toute chrétienne.

Cette chanson fut faite à la prière du vieux et digne M. de la Rochefoucauld, qui, pour célébrer le départ des troupes étrangères, eut l'idée de donner une fête à son château de Liancourt. Béranger ne s'engagea pas d'abord, car il craignait de ne pouvoir traiter un pareil sujet.

La pièce achevée, il l'envoya, et sans vouloir assister à la fête, sa règle étant de ne fréquenter aucun grand seigneur de l'un ou de l'autre régime, non par une fierté mal entendue et dont on aurait été en droit de se blesser, mais par suite de son peu de goût pour les manières et le ton qu'impose cette sorte de société. Les couplets réussirent et furent publiés dans *la Minerve*, revue de cette époque.

On serait tenté de vouloir changer, dans le cinquième, un mot quelque peu hardi, celui par lequel sont qualifiés les conquérants. Mais les troisième et quatrième laissent-ils rien à désirer?

Ce que dit le dernier de la beauté de l'automne n'est point une invention du poëte. Les gens de mon âge peuvent se rappeler la douceur des derniers jours de 1818. En beaucoup d'endroits on vit refleurir les arbres comme au printemps.

### *ROSETTE.*

Comme dans la chanson de *Lisette*, c'est encore la grisette préférée aux grandes dames. Seulement *Lisette* n'a que deux personnages, *Rosette* trois et de plus ce joli mot :

> Mais elle avait pour me charmer
> Ma jeunesse que je regrette.

L'une rappelle l'autre et toutes deux se valent. Il est impossible de refuser avec plus d'esprit et de grâce, et de faire comprendre plus galamment à une femme qu'on en préfère de beaucoup une autre. A qui s'en prendre, sinon au bel âge qui s'enfuit? L'idée de *Lisette* est plus piquante, son expression plus vive ; mais dans *Rosette* il y a plus de délicatesse, et le thème est encore plus original peut-être.

Quinault a, sur le même sujet, un couplet qu'on reconnaîtrait vite, s'il se glissait parmi ceux de Béranger.

> Angélique est reine : elle est belle ;
> Mais ses grandeurs ni ses appas
> Ne me rendraient pas infidèle !
> Je ne quitterais pas
> Ma bergère pour elle.

Horace aussi, vers la quarantaine, donna une espèce de démission, d'un ton même plus décidé, non si gracieux de beaucoup que celui de Rosette. On sent

le dépit sous cette inspiration courte et pourtant traînante, et qui, manquant de netteté, parce qu'elle manque de franchise, est forcé d'en appeler à de froides métaphores et à des rapprochements plus ou moins cherchés. Le second couplet offre un renseignement curieux sur la façon dont s'y prenaient les amoureux de la vieille Rome; c'était un peu comme certains détrousseurs de nos jours :

Belle Vénus, plus je ne veux
De ce métier tant hasardeux!
Donc je mets en ton reliquaire
Tout mon attirail d'amoureux.
En voici le bref inventaire :
Trois crochets, deux cordes à nœuds,
Des pinces, outil merveilleux,
Qui, d'un seul coup, forcent au mieux,
Lorsque le galant est habile,
Des belles les huis et les cœurs,
Et qu'un jour Paris, la grand'ville,
Appellera des *Monseigneurs*.

### *LES RÉVÉRENDS PÈRES.*

Le jésuitisme ne serait-il pas un peu comme le somnambulisme? Il y a du vrai dans l'un et dans l'autre; mais qu'y a-t-il précisément? Une des réponses les plus nettes, par conséquent les moins jésuitiques dans le sens ordinaire du mot, n'est-elle pas le fameux : *qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient plus?*.... Après cela aussi, que répondre à ces éton-

nantes *Provinciales*, qu'il faudrait relire *à tout le moins une fois l'an?*

Vers l'époque indiquée en tête de la chanson, les jésuites, protégés par le comte d'Artois, frère du roi, dirigeaient déjà plus de trente maisons d'éducation. Ce fut surtout pendant le ministère de M. de Cazes (le grand homme du troisième couplet) qu'ils gagnèrent du terrain. L'honneur accordé à ce favori, d'avoir une princesse pour marraine de son fils, ne pouvait évidemment les lui faire traiter avec moins de bienveillance.

Le refrain est cru, et n'en répondait donc que mieux au sentiment ou plutôt au ressentiment qui régnait alors.

Quant à la chanson en elle-même, il faut bien en convenir au risque de passer pour impie, on en citerait difficilement de meilleures, peu d'égales même, si tous les couplets valaient les deux premiers. Malheureusement dans le troisième, et plus encore dans le cinquième, quelques tours traînants et la répétition de certains mots viennent ralentir tout ce mouvement si leste et si gai.

### *LES ENFANTS DE LA FRANCE.*

On a souvent reproché à Béranger de se laisser dominer par l'esprit de parti, et c'est à tort. Tout attaché qu'il fût à ses idées et à ses sentiments politiques, nul ne comprenait et ne respectait mieux les sentiments

contraires. Sa passion constante à cet égard, et de beaucoup la plus forte, était l'amour de la France : quel que fût le bras qui s'offrît pour la servir, jamais il ne le repoussa.

Au commencement de 1819, on crut généralement à plus de bienveillance dans les intentions du gouvernement; il l'espéra lui-même, aussi voulut-il préluder en quelque sorte à une grande réconciliation. *Les Enfants de la France*, dans sa pensée, embrassaient tous les partis, et cette pensée généreuse le soutient à une hauteur qu'il avait rarement atteinte. Plus d'embarras, plus d'effort dans la phrase, plus d'expression douteuse ou prosaïque. Tout se développe comme sous un souffle puissant et harmonieux, et le regard s'élèverait presque pour suivre le poëte, tant il semble monter de plus en plus. Quel style ample et ferme! quelle noblesse de ton! quelle justesse et quelle richesse d'images!

Grimm, dans sa correspondance, donne sur la prise de Mahon une chanson de Collé, qui eut un immense succès et valut même à son auteur une pension du roi. Il y avait cependant à cette époque de bons juges. En comparant cette pièce et celle de Béranger, on comprend mieux tout ce que vaut celle-ci.

S'il l'eût chantée au *Caveau*, où rien de poétique ne devait entrer, elle en aurait sans doute fait sauter les vitres, grasses de la vapeur des sauces et du vin.

*LES MYRMIDONS* (1819.)

Qu'on trouve à redire aux quatre derniers couplets, malgré l'*ombre d'Achille* et ce cri, peignant si bien la préoccupation des puissances de ce temps, soit peut-être! Mais les six premiers!.. et par quel art merveilleux le poëte parvient-il à jeter ainsi de pareils rapprochements au milieu de ses plus folles boutades :

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

et ces nains qui pour engraisser tournent les broches! et les coups de bottes, et le mironton-mirontaine!.. La raillerie au reste et le dégoût même pourraient-ils manquer à propos de ces valets d'un premier maître, le déchirant à peine tombé, pour courir vite à un second et bientôt encore à un troisième!

L'épée de Napoléon fut donnée à Wellington, gratifié alors de bien d'autres cadeaux, qu'il préféra peut-être.

Le congrès où l'on écoutait les myrmidons fut celui d'*Aix-la-Chapelle*. Il va sans dire que l'enfant dont on a peur est celui du moderne Achille, puisqu'on le veut appeler ainsi, ce qui lui aurait paru sans doute peu flatteur.

*LES ROSSIGNOLS.*

De tout autre que de Béranger cette chanson pourrait sembler bonne. En général il réussit moins dans ce qu'on appelle aux écoles *le genre tempéré*. Quand il ne faut montrer ni beaucoup d'esprit et de verve, ni s'élever haut, ni peindre ou raisonner de façon supérieure, l'inspiration lui fait jusqu'à un certain point défaut. L'aigle, non plus que l'hirondelle, ne s'entend à voltiger.

Dans ces instants où le cœur pense,

« les grandes pensées viennent du cœur. » Mot fort admiré, encore plus cité et qui faillit faire de Vauvenargues un grand homme, sans montrer en lui un grand penseur. Il y aurait beaucoup à dire sur le *cœur* ainsi entendu, sur le mal résultant de cette étrange façon de parler; mais ce n'est ici le lieu.

« On vous reproche, Béranger, d'avoir prié les rossignols de ne pas chanter pour les gentilshommes : — Mon Dieu! les rossignols ont continué de chanter pour tout le monde; je le prévoyais de reste, et, sans songer à nier ce que l'idée semble offrir d'étrange et de cherché, prions que les différents partis politiques se contentent, à l'occasion, d'une pareille vengeance. A tout prendre on se passe du chant des rossignols. Quoi donc ! de liberté aussi, *on nous l'a bien montré!* même de tête ! »

### *HALTE LA* (1820).

Chanson d'abord fort en vogue, puis perdant de ses mérites, sans les perdre tous. L'esprit échappe au temps; l'à-propos, non; et l'à-propos pour les œuvres de ce genre est comme le souris dans la jeunesse, dont il fait le plus grand charme.

### *L'ENFANT DE BONNE MAISON.*

Plus on lit Béranger (et il en est ainsi de tous les grands poëtes), et plus on le juge avec sévérité, car, en avançant, le goût se forme et s'épure. Aussi, de ces couplets, que seul il pouvait tourner ainsi, il n'y a rien à dire peut-être, sinon que les second et cinquième sont les meilleurs.

### *LES ÉTOILES QUI FILENT.*

J'avais un ami d'enfance, Alexis Brunel, mort en 1849, membre de l'Assemblée constituante. Lorsqu'il était à la tribune, l'esprit, disait-on, coulait de lui en quelque sorte comme l'eau d'une fontaine. Il ne cessera de me manquer. Ses entretiens avaient pour moi un charme que ceux de Béranger n'ont pu me faire oublier. Pour qui connut ce dernier c'est beaucoup dire, et ce n'est pas dire assez peut-être pour

qui connut l'autre. Nous lisions ensemble et commentions sans fin Horace, les fables et les chansons. Il aimait beaucoup, et plus que moi, celle des *étoiles*.

Béranger s'était particulièrement occupé de poésie pastorale. Cette idée du *Berger et des étoiles*, devait lui fournir une idylle. Il en fit ensuite une chanson, quand il eut adopté exclusivement ce dernier genre. Bien d'autres sujets passèrent ainsi au service de sa muse nouvelle.

*Le très-grand seigneur nouveau-né* était le fils du duc de Berry. Dans le couplet suivant, il s'agit de M. de Cazes.

### *L'ENRHUMÉ.*

Panard a traité le même sujet. S'il l'a fourni à Béranger, ce ne serait sa pire œuvre et l'emprunt aurait son excuse. Malherbe avait bien dit, avant la fable du *Lion et du Moucheron :*

> Va-t'en à la malheure, excrément de la terre!

*L'Enrhumé* eut un grand succès, au Palais surtout, et le dut en partie à ce qui n'y était pas, au sous-entendu représenté par les deux lignes de points, laissés d'abord dans le sixième couplet. L'imprimeur, effrayé des vers qui se trouvaient là, en demanda la suppression. Béranger, assez peu convaincu de leur valeur, y consentit volontiers, s'en fiant au public pour les supposer meilleurs qu'ils n'étaient en effet. L'avocat

général, M. de Marchangy, chargé de soutenir l'accusation, fit comme le public; il vit de terribles choses dans cette lacune. De là les efforts les plus plaisants et, il faut le dire, les moins chrétiens pour l'interpréter et le tourner à crime.

### *LE TEMPS.*

Cette chanson annoncerait, si on le peut dire, celle du *Juif errant*. La coupe du vers, la couleur, le tour sentencieux et grave sont les mêmes dans les deux pièces; mais à un degré bien supérieur dans la seconde. Le refrain, où se voit *ma belle* et *nos amours*, forme avec cette élévation de ton et d'idées, ce qu'on appelle en musique une *dissonance*, laquelle, contre les règles de la *composition* dans les deux genres, n'est pas *sauvée* ici. *Le Temps* au reste paraît de cet avis, car on a beau lui répéter ce refrain, il n'en tient compte et ne répond mot. Il aurait pu cependant donner à la jeune fille certaines raisons, dont elle eût été toute au moins surprise.

En relisant la pièce, on croirait encore une fois que, le refrain changé, ainsi que deux ou trois expressions et les premier et dernier couplets remaniés, elle deviendrait quelque chose de semblable au *Juif errant*.

Dans le cinquième couplet le vers :

L'arbre immense étend ses rameaux,

ne semble-t-il pas sans fin, encore que n'ayant rien au delà de ses huit syllabes?

### *LA FARIDONDAINE.*

L'ordonnance de police défendant ces sortes de sociétés ne fut pas longtemps en vigueur, et les choses reprirent leur train. On ne saurait croire d'ailleurs combien de jolis couplets, de chansons même piquantes et correctement écrites sortaient chaque année de ces réunions, composées en grande partie de simples ouvriers.

La plaisanterie qui nous a valu cette petite persécution, est dans le genre que traitait volontiers Désaugiers; mais Désaugiers, avec sa facilité, son esprit, sa gaieté, n'avait pas, tant s'en faut, ce tour si net, si décidé, et l'on dirait presque, pour parler à la façon d'aujourd'hui, si *péremptoire*, si *magistral*. Il y aurait bien peut-être chez Béranger à changer un mot par-ci par-là; mais le jet du vers est en quelque sorte si franc, si vigoureux, si bien ce qu'il doit être, qu'on ne voit guère comment il pourrait être mieux, même autrement; le quatrième couplet surtout : *Biribi veut dire en latin...*

### *MA LAMPE.*

Madame Dufresnoy, alors fort peu connue de Béranger, lui ayant envoyé ses deux volumes de vers,

reçut pour remerciement cette chanson. Elle, à son tour, voulant reconnaître une pareille politesse, lui adressa des *stances élégiaques* sur le premier emprisonnement qu'il venait de subir. Voilà, ou à peu près, l'histoire de leurs relations.

Béranger « la louait d'être restée de son sexe, en écrivant, et en écrivant trop peut-être, disait-il ; car, peu disposée à un travail toujours plus ou moins fastidieux, elle devint et fut poëte par sa seule facilité à l'être ; et ne sut, non plus que plusieurs autres femmes d'un mérite supérieur, ajouter aux idées la méditation et l'effort qui les fécondent. »

Il parlait avec les mêmes éloges et les mêmes reproches de madame Tastu. « Delphine Gay, suivant lui, l'emportait quant à la facture du vers, mais n'avait pas au même degré certaines qualités, qui brillent chez la première et surtout chez Madame Desbordes-Valmore, de toutes la plus touchante et la plus originale, sinon la plus correcte. »

### *LE VIEUX DRAPEAU.*

Dans l'édition de 1829, Béranger avait ajouté à ce titre cinq ou six lignes de préface justificative, comme on met pour les enfants un peu de sucre aux potions amères. Mais celle-ci n'en fut pas plus du goût des ministres d'alors, lesquels se fâchèrent. Aussi y eut-il poursuite. La condamnation aurait pu aller jusqu'à

deux ans de prison. Le jury n'osa décider : il s'en rapporta à la cour, qui prononça la culpabilité. Quand il fut question de l'application de la peine, un des conseillers, M. *Cottu*, soutint que la loi condamnait seulement *le port d'un signe séditieux comme provocation à la révolte*, non *la provocation au port d'un signe séditieux*. L'accusé dut son salut à cette subtilité, contre laquelle on se prémunit dans la suite, en ajoutant à la loi une disposition nouvelle.

Ainsi que la plupart des chansons de ce recueil, celle du *Vieux Drapeau* courut manuscrite. Il en fut jeté grand nombre de copies dans les casernes, ce dont la police ne fut pas contente, *ce dit-on*. Un conseiller d'État, attaché à l'Université, se chargea de semoncer l'auteur, lequel répondit de nouveau « qu'on pouvait le destituer ». On ne s'en souciait nullement, dans la pensée que, pour conserver sa seule ressource, il renoncerait au moins à faire une publication complète.

Le *Vieux Drapeau* eut un grand succès et le mérita, malgré quelque embarras dans le début et le mouvement un peu gauche de son dernier couplet.

### *LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.*

Après *le marquis de Carabas, la marquise de Pretintaille*, valant moins ; et toutefois, la première de ces chansons n'offre aucun couplet d'une facture aussi

vigoureuse et aussi leste que le premier, le second et le huitième de celle-ci.

A voir ces attaques répétées contre la noblesse, on prétendit de nouveau que c'était chez Béranger le dépit de n'appartenir qu'à une famille de tailleurs. Autant cette accusation que bien d'autres! et pouvait-il vraiment y prendre garde?... Certes! s'il eût été tenté de passer pour ce qu'il n'était pas, la chose lui était facile, avec le *de qui précédait son nom.* Même sa peine fut-elle plus grande pour *rester du peuple* qu'elle ne l'aurait été pour en sortir?

Cette chanson n'a-t-elle pas fourni le sujet d'un vaudeville, ainsi que *Goton*, *les Infidélités de Lisette*, *les Deux Sœurs de charité*, et plusieurs autres? Aussi un plaisant, fort connu alors pour ses facéties, disait-il de Béranger qu'il finirait par devenir *le petit manteau bleu* du vaudeville.

### *LE TREMBLEUR.*

Béranger, fort lié depuis longtemps avec Dupont (de l'Eure), se montra toujours fier de cette amitié, et à bon droit, quoi qu'on en ait pu dire. Dupont (de l'Eure), d'un caractère vif, un peu difficile parfois, si l'on veut, trop disposé, si l'on veut encore, ou trop habitué à l'opposition, sut mériter du moins par sa probité, son désintéressement, sa constante simplicité, la sûreté et l'égalité de son commerce, l'estime de

tous les gens de bien. On aurait trouvé difficilement d'ailleurs un convive plus aimable et plus gai.

Les hautes fonctions auxquelles il fut deux fois appelé ne le changèrent en rien, et cette double épreuve confirma l'opinion que ses amis avaient de lui.

Quand la chanson parut, Béranger appartenait encore aux bureaux de l'Université.

M. Pasquier, nommé dans le dernier couplet, signa, comme garde des sceaux, la destitution de Dupont (de l'Eure), qui était alors président de chambre à la cour royale de Rouen, et qui ne put même obtenir une pension de retraite.

Un M. Lisot, également indiqué dans le couplet, faisait partie, comme député, du parti ministériel de cette époque. Antagoniste de Dupont dans son département, il lutta vainement, malgré son influence, contre la popularité si bien établie du futur ministre de 1830.

### *MA CONTEMPORAINE.*

Ce couplet, sans doute bien tourné, semblerait plus galant, d'intention du moins, que facile à comprendre. Mais quelle idée aussi d'aller demander des mignardises à l'auteur de *Louis XI*, de *la Vivandière* et des *Bohémiens!*

### *LA MORT DU ROI CHRISTOPHE.*

Non, certes, de pareilles pièces ne sont rien moins que des *odes;* car chaque mot presque offre une idée : mais ce ne sont pas plus des chansons, ou bien donc il n'y a qu'à chanter du Tacite et du Juvénal. Le *Caveau* avait raison (et on le peut dire sérieusement cette fois) quand il proscrivait de la chanson tout ce qui n'est pas simples jeux d'esprit et pensées faciles à saisir. A la vérité, cette observation serait plus juste encore à propos de certaines autres pièces du recueil.

Le *Christophe* dont il s'agit, et qui s'était fait empereur d'Haïti, venait de mourir; l'Espagne et Naples de proclamer leur indépendance, que la *Sainte Alliance* ne devait pas leur laisser longtemps. Or, la *Sainte Alliance*, qu'est-elle devenue? où sont tant de barrières et de digues, qu'on croyait assez fortes?... N'en viendrons-nous pas à comprendre que, dans l'impossibilité de contenir le torrent, mieux vaudrait en élargir le lit?

### *LA FORTUNE.*

Les trois premiers couplets sont charmants; le quatrième a moins de légèreté; le cinquième, avec son tour marotique, sort un peu du ton et offre un rapprochement qu'on voudrait plus juste et moins cherché;

le sixième, malgré le trait qui le termine, laisse encore à désirer et semblerait inférieur aux précédents; le refrain, trop long à la lecture, sinon à table, devrait servir seulement de début et de fin.

### *LOUIS XI.*

A traiter si lestement ce que ce recueil a de faible, on a bien le droit aussi de se mettre à l'aise pour ce qu'il a de bon; et pourrait-il offrir beaucoup mieux que *Louis XI?* Ce n'est, pour ainsi dire, que le contraste de deux images, de deux simples traits; mais, sans la crainte d'un rapprochement quelque peu forcé sous certains rapports, ne serait-on pas tenté d'attribuer le premier à Raphaël, le second à Michel-Ange? Le chant des villageois rappelle la grâce et la fraîcheur du premier; le portrait du vieux roi la puissante énergie de l'autre; et l'alternative de ce refrain si pur et si doux et des terribles mots rappelant si bien le sombre roi, donne à la pièce entière une originalité qu'on ne trouverait peut-être dans aucune autre. Elle n'est pas sans taches pourtant, mais légères :

> Voyez d'ici briller cent hallebardes,
> Aux feux d'un soleil pur et doux.

Ce second vers, dans le ton du refrain, n'est plus dès lors dans le ton du couplet même.

> Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
> A ses enfants il a souri.

*Haine* n'est pas le mot propre ici; car, non plus que l'amour, elle n'existe et ne se manifeste vraiment qu'en s'appliquant à un objet précis; or, cet objet peut-il se trouver pour elle dans les villageois de la chanson? Et, quant au dernier trait, il appartient, non à des paysans du Plessis-lez-Tours, mais à des Parisiens lisant les journaux. C'est trop d'esprit; ils en redevraient quasi aux Atys et Tircis de Fontenelle.

Le sujet de *Louis XI* devait aussi être traité en idylle, et il fallut, comme on pense, le remanier quelque peu. Sous sa première forme, c'était une des compositions que Béranger mettait au nombre de ses meilleures. Il fut dix ans avant de pouvoir l'arranger en chanson, faute d'un air qui lui parût convenable.

On a voulu y voir une allusion à Louis XVIII, qui songeait à bien vivre, et aux petits vers plus qu'au reste, et se montra, au bout du compte, homme de son temps. « Le public, à cet égard, me disait Béranger, est parfois tout aussi raisonnable que certains avocats généraux. »

### *LES ADIEUX A LA GLOIRE.*

Grande et belle ironie! et jetant, pour ainsi dire, son énergie pleine de tristesse à travers les images les plus riantes! Où est le faiseur d'odes et de dithyrambes, maniant ainsi la langue, et rendant son idée

avec cette souplesse de ton, cette richesse de couleur, cette puissance et cette grâce!

Pourquoi seulement ce mot *cave* en parlant d'Épicure, et pourquoi ce peu de clarté dans le vers :

Non, plus d'orage;

du quatrième couplet, où se trouve d'ailleurs un second *que* si déplaisant?

### *LES DEUX COUSINS.*

A Paris, la légitimité du duc de Bordeaux fut généralement contestée, niée même (et quelle vérité, dans certains cas, l'esprit de parti ne se refuse-t-il pas à croire?). Béranger aurait pu mettre à profit ce préjugé; mais convaincu qu'un jour ou l'autre la branche aînée des Bourbons serait renversée et remplacée peut-être par la branche d'Orléans, il crut bon qu'un héritier non contesté restât de la première, afin de maintenir en quelque sorte l'autre, si elle venait à monter sur le trône, dans un état d'usurpation, et de l'obliger, par le besoin plus grand qu'elle aurait alors de la nation, à en mieux respecter tous les droits. Voilà ce qui décida Béranger à ne rien dire contre la naissance du duc de Bordeaux, au risque de voir ses couplets froidement accueillis par le parti libéral. Et ce n'est pas la seule fois que des motifs aussi réfléchis aient en quelque sorte réglé son inspiration.

A ma question, si en effet Chateaubriand avait offert de l'eau du Jourdain pour le baptême du roi de Rome, il répondit que le bruit s'en était répandu, et qu'au surplus la plaisanterie ne lui aurait pas semblé valoir une vérification.

### *LES VENDANGES.*

Chansons à couplets, comme l'entendait Panard, quand il se déclarait *bon coupleteur* plutôt que chansonnier. Béranger, à mesure qu'il se connaît mieux et que son goût s'épure, en fait beaucoup moins de cette sorte, où peut se mettre, au reste, beaucoup d'esprit, de poésie même, mais dont on se lasse vite, si ce n'est au dessert.

Une chanson d'Anacréon porte le même titre. C'est un tableau de la façon dont on procédait de son temps, laquelle ressemble à celle d'aujourd'hui. Mais toute la grâce de ses vers ne saurait en donner beaucoup aux gambades d'un vieillard, à sa tête échevelée, à son ivresse, ni même à ses déclarations d'amour. Quant à la lutte du jeune homme et de la fille surprise par lui, quels cris, si Béranger, même à vingt ans, nous avait rien conté de semblable !

*L'ORAGE.*

*Louis XI* semble avoir donné l'idée de l'*orage*, quant au cadre, s'entend. Dans l'*orage*, le contraste frappe moins d'abord, le ton n'a pas la même énergie; mais la couleur est plus riche, l'idée plus grande, et l'élévation y est telle et avec tant de grâce à la fois, avec un style si brillant et si pur, avec une sensibilité si vraie, que le poëte ne semblerait pouvoir aller au delà. D'ailleurs, du premier au dernier vers, pas une phrase, pas une expression ne laisse voir le moins du monde l'affectation ou la recherche. Tout est simple, tout vient de soi pour ainsi dire. La Fontaine, dans *le Lion et le Moucheron*, *la Peste*, *le Chêne et le Roseau*, n'a pas plus heureusement marié les beautés et les grâces les plus contraires.

Horace aussi a parlé des malheurs de Rome :

> O mon vaisseau, vas-tu braver encor
> De nouvelles tempêtes ? . . . .

Son allégorie est belle, et traitée avec la supériorité qu'il savait mettre à tout. Mais quelle froideur néanmoins dans ces images si riches et si justes, quand on les rapproche de celles de la chanson !... Les deux pièces, en finissant, expriment un sentiment personnel, touchant et gracieux chez l'un, et gâté chez Horace, il le faut dire, par un dernier lambeau de cette longue

métaphore, à laquelle, sans doute, n'aurait pas songé de recourir une tristesse véritable.

Maintenant est-il beauté si parfaite ne laissant encore à désirer? A la bouche la plus ravissante tel voudrait un incarnat moins vif, aux yeux les plus doux un peu plus d'éclat, et tel aussi demanderait peut-être qu'au premier couplet de *l'orage*, le quatrième vers fût ainsi :

Vous venez danser aux chansons,

le huitième :

Vous vous parez de fleurs.

Le commencement du second couplet :

L'éclair sillonne le nuage,
Et sans avoir frappé vos yeux;
L'oiseau se tait dans le feuillage,
Mais on entend vos chants joyeux.

« Des corrections, bon Dieu! — des corrections!... s'agit-il donc de corriger cette bouche, ces yeux qui ravissent? Mais, pour tel admirateur, avec un rien qui leur manque, ils raviraient plus encore... » Au reste, c'est un tort sans doute, et ce n'en saurait être un du moins de trouver dans ces couplets une douceur, un charme, une beauté qu'on trouve à peine chez La Fontaine lui-même?

*LE CINQ MAI.*

Béranger hésita longtemps à traiter ce sujet, doutant que la chanson pût aller jusque-là. Il se décida enfin et n'eut pas à le regretter.

Une note, relative au premier vers, explique son idée de mettre en scène des Espagnols. En leur donnant les sentiments de l'exilé français, il crut en outre protester avec d'autant plus d'énergie contre les indignes traitements dont son héros avait été l'objet. Mais à quoi bon, en vérité, tant de précautions avec tant de motifs de s'en pouvoir passer? et, au milieu de tout ce merveilleux mouvement de pensées et d'images, pourrait-on prendre garde seulement à un pareil détail?

Le refrain est à remarquer : presque complétement en dehors du couplet, il ne s'y rattache que par une sorte d'opposition. Napoléon, outre ses souffrances d'esprit et de corps, avait encore la souffrance non moins grande, et de toutes la plus touchante, de se voir mourir loin de la France et loin du fils qui aurait dû lui fermer les yeux. C'est à quoi font allusion ces deux vers, dont l'effet devient si poignant, quand l'intention en est ainsi comprise. Comme on le voit, Béranger en cela a imité la manière antique; car, quoique ne sachant ni latin, ni grec, il avait pour les chefs-d'œuvre de cette dernière langue une telle admiration, qu'elle

put résister même au français de la plupart de nos traductions.

Son admiration n'était pas moindre non plus pour le héros de cette chanson. Témoin de l'affreux état des affaires avant et sous le directoire, il put comprendre une usurpation, qui du moins rétablissait partout l'ordre et le respect de l'autorité. Poëte enfin, pouvait-il ne pas être frappé de tant de merveilles d'audace, de génie, de gloire et de puissance?... Mais rien cependant, quand il s'agissait de porter un jugement sérieux, ne pouvait lui faire oublier l'abus d'une fortune inouïe, et l'oppression sous laquelle faillit presque mourir la pensée dans ces temps si grands et si douloureux.

### *PRÉFACE.*

**Chanson mise en tête du volume publié en 1825**

C'était au commencement du règne de Charles X, qui trompa d'abord si heureusement les craintes du parti libéral et parut vouloir même se rendre populaire. Or un procès à l'auteur du *Roi d'Yvetot*, du *Vilain*, de *la Vivandière* y eut peu contribué : on s'en abstint. Nombre de gens d'ailleurs crurent le moment arrivé d'une réconciliation entre *Gaulois* et *Francs* : Béranger, moins confiant, voulut cependant constater ces heureuses apparences. Il pensa tout au moins que les Ministres d'alors avaient trop d'esprit et de tact pour affecter la sévérité de leurs devanciers.

Aussi, en raison même de cette idée, voulut-il faire preuve désormais de sentiments moinshostiles, et montrer de son côté la modération qu'on semblait promettre de l'autre. Il consentit même à un grand nombre de corrections, parfois à des suppressions, hormis à celle du couplet *d'envoi*, dans la chanson des *esclaves gaulois*. Tous les efforts furent inutiles à cet égard.

Ce refus d'ailleurs eut pour lui un singulier résultat, en l'obligeant à se déclarer éditeur du volume dont le dépôt dès lors dut se faire en son nom. Forcé par là d'apporter plus d'attention à toute cette affaire, il crut entrevoir que l'un des libraires avait communiqué le manuscrit à la police et s'était entendu avec elle pour échapper aux poursuites. Du moins les précautions, sous ce rapport, furent poussées jusqu'au point de faire disparaître, dans une moitié de l'édition (nécessairement avec le consentement de l'imprimeur), les vers que lui, Béranger, avait refusé de supprimer. De là, comme on le pense, procès pour défaut de conformité entre les exemplaires déposés et ceux mis en vente. Seulement, les poursuites furent dirigées contre l'imprimeur, au lieu de l'être contre l'auteur, cependant responsable, attendu son titre d'éditeur. La résolution était donc prise évidemment cette fois de ne tourmenter en rien celui-ci.

Au reste, malgré sa modération et les corrections, l'œuvre, telle qu'elle parut, montrait assez que la prison n'avait nullement changé ses idées, ni diminué

en quoi que ce fût leur énergie. Aussi, les journaux du parti appelé *ultra-royaliste* ne manquèrent pas de le dénoncer de nouveau. Ce fut inutilement, et le livre seul, comme on vient de le voir, eut un peu à souffrir de tant de ressentiment et de zèle.

Le second couplet parle des *Joyeux frères restés au logis :* langage de poëte! on douterait à bon droit qu'ils y fussent seulement entrés. Depuis cette époque, en effet, Béranger ne fait plus de ces vers qu'il appelle *égrillards*. Sa pensée se portait ailleurs et plus haut. *Les petits poucets de la littérature* surent, comme celui du conte, trouver les bottes de sept lieues, car ils sont allés (et ne sont pas rendus) plus loin que tant de géants chaussés d'alexandrins.

D'un ton, moins piquant et moins aimable, Voltaire aussi parlait à ses grands et petits vers :

> Allez, mes vers, aux rivages de Seine;
> N'arrêtez pas dans les murs de Paris;
> Gardez-vous-en, les arts y sont proscrits.
> Des gens dévots la sottise et la haine
> Y font la guerre à tous les bons écrits.

Et où donc aller pour des vers?

### *LA MUSE EN FUITE.*

Béranger demeurait alors dans la rue des Martyrs, et la route la moins désagréable, sinon la plus directe pour se rendre au Palais, était en effet par le Louvre;

d'autant qu'il ne pouvait être bien pressé d'arriver.

La Justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.

Clément Marot eut aussi pareille aventure et traita le Palais plus crûment :

Sache qu'ici d'enfer sont les faubourgs.

A la vérité cet aimable lieu n'avait pas alors son air d'aujourd'hui et sa propreté telle quelle :

. . . . . Un degré noir et sale
Je suis et monte, et trouve en une salle
Rhadamantus, juge assis à son aise,
Plus enflammé qu'une ardente fournaise.

Si Béranger voit des gens, dont la robe ressemble au *degré* de jadis, Marot voit un griffon ou greffier,

Qui, de sa croche et ravissante patte,
Écrivait là l'an, le jour et la datte
De sa prison. . . . . .

Car, comme Béranger, il tâta plus d'une fois de cette dernière, et, comme lui, fit des vers valant tous ceux qu'on a faits depuis, quoique d'allure moins pompeuse.

Boileau du moins sut échapper aux geôliers, et peut-être même leur aurait échappé de nos jours.

Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.

Il y a marotte et marotte, diraient Dandin et bien d'autres, et Béranger se traite ici comme il ne lui plut que médiocrement de l'être par son avocat, lequel trouvait chez le chantre de *Louis XI* et des *Bohémiens*, *un perfectionnement, tenant pour les chansons, ainsi que pour tout le reste, à l'élan général des esprits*. Il alla en outre jusqu'à reconnaître que le dit chantre *s'élevait quelquefois jusqu'à l'ode*. La *fée* parle mieux de tout point quand elle lui dit :

. . . . . Par toi, la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs.

ou, dans la même pièce :

Ta part est belle à ces grandes journées.

Et ce n'était donc pas la marotte du *Caveau* ou des *Soupers de Momus*, qui aurait convenu là.

On a attaqué, comme trivial, le mot *fourré* du troisième couplet, sans prendre garde qu'il est dans le ton de la chanson; à plus forte raison, en aurait-on pu attaquer vingt autres sous ce rapport.

### *DÉNONCIATION.*

Si Béranger avait fait autant de chansons qu'on lui en adressait ainsi, la besogne serait longue aujourd'hui de les annoter jusqu'à la dernière. Recevoir des vers et faire largesse, métier de prince! ce fut le sien; et, des deux choses, Dieu sait la pire bien souvent;

l'une et l'autre se valant, en ceci, que rimeurs et quémandeurs ne trouvent jamais qu'on leur donne assez de compliments ou d'argent. Encore le besoin expliquerait-il la seconde; mais qui peut pousser certaines gens à montrer..... mon Dieu! ce qu'ils ont de pis, en verité; leur œuvre en prose et en vers!

### *ADIEUX A LA CAMPAGNE.*

Ces *adieux* rappellent une autre pièce du second volume, intitulé *les Champs*, au ton si riant et si frais; la seconde se ressent de l'automne déjà avancé et de l'idée de cette geôle, où il va falloir se confiner tout l'hiver. Quel poëte sait mieux faire ressortir toutes ces nuances délicates, si propres à caractériser chaque sujet, et donnant ici tant de charme à l'œuvre entière!

Il est merveilleux combien l'imagination nous ramène incessamment vers les Grecs. Béranger, leur admirateur, ne pouvait, non plus que Pascal, souffrir les grands mots (*fatal laurier*, *sombre destin*, etc.) et cependant, voilà le *zéphire* encore, la *renommée*, *Philomèle!* C'est que les inventions de ce peuple ingénieux ont une telle puissance et semblent, malgré le mensonge, offrir tant de vérité, qu'on s'y abandonne en quelque sorte malgré soi. Dans son souple et si riche langage, les images de la nature sont comme la

nature même, toujours jeunes après vingt siècles. Béranger a beau vouloir congédier

Flore et l'Aurore aux doigts de rose,

et répéter que le mieux est

Par leurs noms d'appeler les choses,

il retombe sans cesse dans sa faute, et parfois de plein gré : le *Vin de Chypre* en fait preuve :

Au culte grec enseigné dans nos classes,
Oui, je reviens. . . . . .

Tous ces vers respirent une sorte de résignation tranquille, une sérénité qui leur donne un caractère particulier. Aussi voudrait-on presque en effacer deux ou trois expressions, laissant voir un ressentiment peu d'accord avec leur ton si calme, et surtout effacer le nom propre du cinquième couplet; car, rappelant un homme tout à fait ignoré, que pourra-t-il signifier dans l'avenir?

Au reste Béranger ne fut pas seulement condamné à l'amende et à la prison, mais fut destitué, sévérité que l'université trouva excessive et qu'elle blâma autant qu'il lui était possible, en chargeant Georges Cuvier de témoigner au destitué tout le vif intérêt qu'elle lui portait.

Le ministre de l'instruction de cette époque, M. Corbières, visitant un jour ses bureaux, quand on lui montra le recoin assez triste où travaillait Béranger,

voulut lui faire donner une meilleure place; mais on lui répondit que le chansonnier préférait celle-là parce qu'il y était seul.

Le même ministre, se trouvant à Rennes, sa ville natale, voulut se donner un exemplaire des chansons condamnées : « Combien ce petit volume? — Un louis, monseigneur. — C'est cher! — Votre excellence l'a bien voulu. » Personne, comme on pense, ne se trouvait en ce moment dans la boutique du libraire, et c'est de lui que je tiens l'histoire.

*Le meurtre des États* ne serait-il pas tout au moins une *blessure* à la langue?

> Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire,
> Je vais chanter son hymne glorieux!

Il se trompait, et allait tout bonnement passer trois mois assez maussades. Car chanter, écrire, rêver seulement, se peut-il avec des visiteurs tout le jour, visiteurs du dedans, visiteurs du dehors? aimables gens sans doute, et cependant à maudire quelque peu, comme ne se pouvant éviter. Après le mal si grand d'être toujours seul, en est-il un pire que d'avoir toujours compagnie?

### *LA LIBERTÉ.*

Ce n'est pas là, on le comprend, l'hymne annoncé tout à l'heure; mais le fruit d'un de ces caprices, comme on en peut avoir, quand on sait tourner ainsi les petits vers.

Quel faiseur de définitions chercherait à donner celle de ce terrible mot de *liberté?* Chacun l'entend à sa guise. Dans la chanson, intitulée *Le Refus*, Béranger l'appelle *Dame un peu rude*,

Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée,
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée!

Ce qui ne la fait pas connaître beaucoup mieux. Suivant l'*Académie*, toujours bonne à consulter, et qui ne parle pas à la légère, ce serait *le pouvoir d'exercer sa volonté, en agissant ou n'agissant pas*. A la bonne heure! Voilà dont s'accomoderaient bien des gens; mais l'Académie n'entend pas sans doute un pouvoir absolu; et il resterait donc à en poser les limites : opération pour laquelle ne s'est encore donnée aucune recette.

Une variante du sixième couplet montrerait la difficulté de traiter un pareil sujet sans se reprendre et se corriger. Le couplet commençait d'abord ainsi :

De châteaux en Espagne
Quand l'homme est tourmenté.

*Les Châteaux en Espagne* firent place au *bon sens qui nous gagne;* mais ce bon sens doit-il s'entendre d'un drapeau ou d'un autre, du *blanc*, du *rouge* ou du *bleu?*

Dans la jeunesse, le mot de liberté, précisément par l'impossibilité de s'en faire une idée quelque peu nette,

plaît à l'infini : c'est le vague du soir ou des horizons lointains; on voit alors tout ce que sait voir l'imagination, dont les yeux sont bons vers la vingtaine et plus tard!... Après la révolution de 1830, un jeune homme, à notre bibliothèque Sainte-Geneviève, s'était placé, pour lire, près d'un poêle; chose défendue! on l'en prévint. Forcé de s'éloigner, il jeta le livre avec colère, s'écriant : « C'était bien la peine de faire une révolution! »

Et quand on songe, en effet, à tout ce que les lois défendent, on comprend de suite la gêne pour qui voudrait se tout permettre. Ne pouvoir lire près d'un poêle, ne pouvoir entrer à son heure dans un jardin, dans un musée, ne pouvoir y prendre ce dont on a envie; ne pouvoir... et malheureusement en général ce qui est permis tente peu... Faites donc des révolutions!

### *LA CHASSE.*

Jean-Jacques raconte très-bien comment de riches amis, pour lui ménager le prix d'un fiacre, le renvoyaient dans leurs voitures, l'obligeant ainsi à dépenser un petit écu en pour-boire, au lieu des trente sous que lui aurait coûté la course. Que faire d'une bourriche de gibier? Inviter les uns, les autres, fournir la nappe et le reste.

Les petits cadeaux, dit-on, entretiennent l'amitié; celle, bien entendu, qui ne pourrait se maintenir au-

trement; comme le soufflet entretient un feu prêt à s'éteindre ou ne flambant qu'à demi. Mais les petits cadeaux ont aussi leurs inconvénients, et la difficulté est grande parfois de donner aux gens, sans s'exposer à leur coûter plus qu'ils ne reçoivent.

Par exemple (et l'histoire est véritable), un ami envoie à son ami de la ville voisine une caisse de liqueurs, laquelle, faute de déclaration, donne lieu contre ce dernier, à saisie, procès-verbal, assignation, jugement, amende; ajoutez les frais, l'ennui, le temps si bien employé!... Aussi le régalé paya, remercia et, par *une circulaire écriture*, pria ses amis de le rayer à l'avenir de leur feuille de petits cadeaux, qui n'était pas toujours, suivant lui, la *feuille des bénéfices*.

### *MA GUÉRISON.*

Les Bourguignons sont mieux traités que les Bretons; et au fait, les perdrix ne valent le chambertin ni le romanée. Si le vin donnait toujours cette grâce, cet esprit si fin, cette correction, ce tour original et piquant, il faudrait en effet renoncer au commerce des nymphes, comme diraient galamment Socrate et Xénophon. Sa vertu pourtant ne saurait aller jusqu'à faire trouver le dernier couplet égal aux quatre autres, tous irréprochables, à un vers près.

### *L'AGENT PROVOCATEUR.*

L'idée, aussi ingénieuse que celle de la chanson précédente, n'en comportait pas le tour piquant et original. C'est d'ailleurs encore un remerciement; par conséquent quelque chose d'obligé. Or, *la fée aux rimes*, comme l'appelle Béranger, aime à venir à son heure.

Les petits cadeaux, on le voit, étaient loin de manquer au prisonnier. Mieux appris que Jean-Jacques, il les acceptait; ce qui, après tout, n'est pas contre nature, et parfois n'est pas non plus sans quelque vertu. Si la reconnaissance se doit montrer en couplets, à un vers seulement par tête de bécasse ou de lièvre, quel chasseur n'aurait bientôt mis sur les dents le chantre de *Rosette*, auquel il fallait plus de temps pour une chanson qu'à tel Nemrod pour remplir vingt bourriches.

### *MON CARNAVAL.*

Béranger, dans sa jeunesse, aimait beaucoup le bal, les masques, les fêtes, non pas pour y chercher aventure; mais le mouvement et la gaieté lui en plaisaient, sauf à retrouver ensuite les heures de rêveries et d'études. A soixante ans encore, il ne faisait pas fi de ce passe-temps, et, quand il se le donnait, ce n'était pas sans lorgnon ni gaieté.

Cette chanson, la seconde sur le carnaval, vaudrait moins que la première, et l'une et l'autre doivent agréer médiocrement à qui recherche les belles joies de nos jours. Battre rudement la mesure prouve-t-il qu'on sente et qu'on aime la musique, et sauter et crier en forcené, qu'on s'amuse beaucoup à la danse?... Mille dessins, au reste, initient à ces ingénieuses et nobles fêtes, où l'on se coiffe de lèchefrites et de tuyaux de poêle; et les costumes, le geste, le langage, et toute la façon d'être, montrent assez combien Paris mérite sa réputation de *passé maître* en plaisirs.

### *L'OMBRE D'ANACRÉON.*

Anacréon, peut-être, faisait des vers valant ceux qu'on lui prête ici; mais se souciait-il de combats, de gloire, et du reste?

A d'autres la guerre,
Les armes, le bruit!
Moi j'ai pour affaire,
Dès que le jour luit,
D'aimer et de boire,
De boire et chanter.
C'est l'unique gloire
Qui me peut tenter.

Il aurait sans doute accepté le refrain de Béranger, tout en le trouvant sans doute en dehors de son tour d'esprit habituel : mais las! contre le terrible Ibra-

him, il fallut, comme on sait, autre chose que de *doux enfants* cherchant *une patrie pour le plaisir* (plaisir de trinquer et de caresser de jolies filles). Aussi semblerait-il difficile de concilier ces couplets si beaux et si fiers avec les deux vers qui les terminent. On croirait volontiers entendre tour à tour deux poëtes, d'humeur et de génie différents, Thalès ou Tyrtée pour le chant, Anacréon pour le refrain.

Seulement Thalès ou Tyrtée auraient sans doute hésité en arrivant à cette proposition :

> Jamais la tendre volupté
> N'approcha d'une âme flétrie.

ils se seraient même écriés en manière d'aparté : « Oh! oh! Mais ne tenait-on pas de notre temps, et n'en sera-t-il pas toujours ainsi, que c'est précisément cette *tendre volupté* qui met si grand nombre de pauvres âmes dans l'état que chacun sait! »

Les vers ci-après auraient pu encore leur faire hocher la tête :

> Bacchus, dieu toujours indompté,
> Remplira ta coupe tarie.

Oh! sans doute, Bacchus est un puissant Dieu; mais pour auxiliaire à la guerre et ailleurs, mérite-t-il foi? *Indompté* en effet pour quiconque le veut honorer d'un culte particulier, et il a bientôt mis hors de combat ses amis et dévots, sa force consistant précisément à les débarrasser de la leur. Ce n'est

pas avec lui que notre tant glorieux Alexandre pénétra jusqu'aux Indes, mais avec lui qu'il en revint; et avec lui qu'il dut rester en route et mourir d'indigestion.

Ce qui précède ne justifierait pas le nom de *sage*, donné en finissant au bon ami de Bathyle. La sagesse ne saurait consister à éperonner une bête demi-morte, à danser, banqueter, surtout à conter fleurette vers quatre-vingts ans :

> Ce métier-là plus on l'a fait,
> Et moins on est propre à le faire,

disait le grand Dacilly.

### *ÉPITAPHE DE MA MUSE.*

La muse mise en scène ici est celle de la chanson; à l'en croire donc, Béranger serait chansonnier et rien de plus. Il songea d'abord pour elle (si même il y songea) à des succès de guinguette et de Caveau; puis lui apprit à se mieux tenir, à moins parler, à travailler avec plus de soin sa pensée, enfin à devenir telle que nous la connaissons depuis longtemps. Education difficile et longue! Aussi quel chemin!... De cent vers en une heure, il la dressa à n'en pas faire plus en un mois, et quelquefois en un an.

Grâce à elle, il put se consoler d'être gueux, même

cesser de l'être, même aider certains gueux à l'être moins.

Quant aux muses de l'école, elles se réduisirent pour lui à un pauvre magister de l'impasse de la Bouteille, chez lequel il alla dix fois au plus, entre sept et huit ans, et à un autre, demeurant près de l'entrée du faubourg Saint-Antoine, qu'il quitta au bout de six mois, sachant à peine lire, mais ayant vu prendre la Bastille :

> J'étais bien jeune; on criait : Vengeons-nous!
> A la Bastille! . . . . . .

Il fut longtemps chagrin de n'avoir pu recevoir une éducation classique, persuadé qu'on ne saurait devenir autrement un véritable écrivain. Il finit sans doute par se consoler et se détromper.

D'après le portrait de sa personne dans *Ma vocation*, on comprend son besoin d'être aidé; il fallait en effet qu'on *pipât* un peu pour lui. Sa muse le servit au mieux sous ce rapport; d'abord par l'insouciance qu'elle lui inspira, plus tard par le nom qu'il lui dut.

La singulière image du serpent, au cinquième couplet, d'ailleurs amenée d'une manière un peu forcée dans le quatrième, semblerait manquer de justesse. « Elle étonne, lui disais-je, et plaît même au premier moment; mais, sans qu'on puisse lui trouver un sens qui se comprenne nettement. — Au fait, répondait-il, le vers a pu emporter pour ainsi dire, ici l'idée; et le

vers, à son tour, emporté par la rime, a valu au défenseur de ma muse une épithète, qui, à défaut d'honoraires, et, quoique valût en effet la défense, pouvait du moins le flatter. »

Béranger me lut, vers 1832 je crois, une lettre au *sublime* avocat, lettre dont la prose avait son prix. J'ai peine à croire que le correspondant, malgré tout son esprit, en ait pu retourner cette fois autant qu'il lui en était envoyé.

Un moyen, et le seul probablement, de publier les chansons condamnées, était de publier le procès avec toutes ses pièces. Ce fut M. le premier président Séguier qui en donna l'idée à Béranger.

Singulier caprice de la muse en question! Au château de *Maisons*, chez Laffitte, elle ne se trouva jamais en humeur de faire faire un seul couplet, un seul vers, à l'hôte du riche banquier. Ce grand parc et ces beaux lambris la rendaient muette.

### *LA SYLPHIDE.*

Le second couplet surtout rappelle, sans leur être inférieur, *la Petite Fée* et *Colibri*, laisse loin la prose traînante de Marmontel, chez lequel il est question aussi de sylphide. Ce conte pourrait donner quelque plaisir, n'était la fadeur dont il est comme saupoudré: il y a bien un certain mérite à le lire jusqu'au bout.

La Raison, à qui Béranger en veut encore ici, nie

bien des choses en effet et y perd sa peine. Est-il âge ou sexe à ne rêver plus ou moins?

Quel esprit ne bat la campagne!

Chateaubriand, même vieux, ne conte-t-il pas, et d'une façon peu concise plutôt que piquante, tout ce qu'il voyait au bel âge! On était fort engoué, il y a une trentaine d'années, des *kaléidoscopes*. C'étaient de gros étuis de carton doré, au bout desquels, entre deux verres, se mettait une pincée d'oripeaux, de paillettes et de tout ce qui avait quelque éclat. Ces mille riens, en se tournant, mêlant, combinant à l'infini, amusaient pendant des heures et faisaient apercevoir des merveilles. Le Bon Dieu a donné de ces gros étuis à chacun de nous. Perrette, en revenant du marché, tourna tant et tant le sien qu'elle y vit

. . . . . Veau, vache, cochon, couvée,

et finit par le casser en sautant. Nous finissons tous par là.

### *LES CONSEILS DE LISE.*

Lise veut dire : « Chantez, et n'acceptez pas d'emploi. » Conseil sage, que Béranger fit bien de suivre. Mais le vers présente un autre sens, le vrai suivant Vaugelas et les quarante. « Chantez, Monsieur, n'écrivez pas. » C'est-à-dire : « Contentez-vous de rester chansonnier sans chercher à devenir écrivain. » Le

conseil alors, quoique donné en français plus correct, aurait été peu sensé. Aussi Béranger n'en tint compte. Car, *en rendant sa muse moins folle*, en la retirant du *Caveau*, où elle s'était fourvoyée un instant, il cessa jusqu'à un certain point de chanter pour se mettre à écrire. On l'appellera *grand écrivain* plutôt que *grand chansonnier*, deux mots se mariant assez mal.

Les couplets de Lise et tant d'autres montrent s'il mérite le premier de ces noms. Quel poëte a mieux écrit? Quels vers ont un tour plus élégant, plus concis, plus nerveux? quelle phrase est plus savante, plus châtiée, d'une expression plus vive et plus juste, en même temps que d'un sens plus profond?

L'homme est chose singulière, il le faut dire; même quand il se fait banquier au bout de l'ancienne rue d'Artois! Laffitte veut un jour enrichir Béranger, ou du moins lui assurer le nécessaire. Il insiste et à plusieurs reprises, et toujours inutilement. Or, à l'époque de sa liquidation, une dame inconnue vient lui remettre, dans son salon, la somme de soixante mille francs, destinée, dans le cas où cette liquidation se terminerait plus ou moins heureusement, à un homme de lettres pauvre. L'occasion devait sembler en quelque sorte providentielle; mais Laffitte n'en manque pas moins d'oublier complétement son ami, tant sollicité naguère de se laisser faire riche; et les soixante mille francs restèrent dans sa succession. A la vérité, suivant sa volonté dernière, ils durent être distribués aux indigents,

ce qui ne pouvait cependant regarder Béranger, non inscrit au bureau de bienfaisance de son arrondissement.

*Le courtier de la sainte alliance*, M. de Rothchild, se montra toujours fort poli, fort empressé même, avec Béranger. Celui-ci lui conseillant, après la révolution de 1848, d'accepter le porte-feuille des finances, le banquier répondit que c'était à lui Béranger à s'en charger, le tenant pour homme entendu en quoi que ce fût. Il avait pris cette opinion du poëte, en le voyant s'opposer, en 1830, à l'entrée de Laffitte au ministère et annoncer ce qui arriva bientôt.

En somme, la liaison de Laffitte et Béranger ne profita qu'au premier. Cinq millions avait été promis par celui-ci à qui marierait sa fille. Les noces faites : « A quand le paiement, lui dit Béranger? » *Mais, le péril passé....*

### *LE PIGEON MESSAGER.*

Un soir, à dessert, Béranger m'offrit une sorte de brouet, d'un aspect singulier ; je crus, en le goûtant, avoir la bouche remplie de fleurs ; c'était du miel de l'Hymette. On m'a depuis assuré que l'imagination l'avait assaisonné pour moi : c'est possible. Mais, et sans doute à tort, tout ce qui rappelle la Grèce, tout ce qui en vient, ne semble-t-il pas un peu comme le miel qui m'était servi? Ces mers, ce ciel, ces îles flottant sur l'azur, ce langage si riche et si sonore, tant

de souvenirs si beaux, tant de merveilles des arts, de chefs-d'œuvre de la pensée, ne font-ils pas de ce peuple, non le premier des peuples, mais celui à qui les autres doivent tout, tout ce qui est brillant et noble, tout ce qui est gracieux, ingénieux, sensé?

Après quoi, il sera bien entendu que ces Grecs ont leurs défauts, leurs vices; juste sujet de scandale pour les Français, Anglais et Autres, *beaux petits Saints*, comme on ne l'ignore.

Byron compare la Grèce à une belle femme morte la veille : il se trompe de vingt siècles. Ne mourut-elle pas en tombant aux mains de la grossière Rome?

> Après que le milan, manifeste voleur,
> Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
> Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.

Hélas! après la louve et les aigles, ce fut le croissant, ce furent les Turcs; quels maîtres encore! Or, si la Grèce ressemble à une belle femme, est-il belle femme, traitée brutalement, impitoyablement, à ne finir par devenir rusée, perfide, tout en valant mieux néanmoins, dans sa dégradation, que ceux qui la dégradent? Oh! la liberté, la liberté!... qui ne l'invoque, ne la chante, ne l'adore!... Mais qu'un peuple en garrotte un autre, l'écrase, le torture, l'avilisse; à lui les couronnes, la gloire, les bons et méchants vers! aux vaincus, aux faibles, le mépris, le *væ victis!* Fi donc des Grecs, des Juifs, des nègres! en d'autres

mots, vivent les gros poings, les batailleurs, les sabres qui tuent le mieux, les milans, les loups!... Retirez pourtant à ces fiers Romains ce qu'ils durent aux pauvres Grecs, que leur reste-t-il? — *Le talent de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu!* répond académiquement Jean-Jacques, tout frais frotté de son Plutarque. O toi, le chantre de Jeannot Lapin et de tant d'autres personnes sensées, as-tu pu oublier cette raison parmi celles de ton loup? « Méchant agneau, si je te mange, c'est pour faire régner la vertu!... Méchant nègre, si, t'ayant acheté et marqué comme bête de somme, je te fais cultiver à coups de fouet mes cotons de Floride et de Géorgie, c'est pour la vertu aussi, et cette fois la vraie, la chrétienne! » Voilà parler!

On sent assez, au mouvement de ces couplets, les plus passionnés peut-être qu'ait écrits Béranger, combien lui inspirait de sympathie cette Grèce merveilleuse:

Athène est libre! . . . . . .

Ce cri ne le peut lasser! et quelle âme n'a-t-il pas fait tressaillir!

. . . . . O Muse de Pindare,
Reprends ton sceptre et ta lyre et ta voix.
Athène est libre en dépit des Barbares!
. . . . . .
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encor Athène dans Paris!

Soit! Ahéniens ou Parisiens! mais que ceux-ci donc n'en disent pas trop des autres!

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
Partons! partons! . . . . . .

Mais quoi!... Athène, et la Grèce et ses mers si belles et son ciel si pur, ne serait-ce pas comme tout ce que nous poursuivons de nos vœux? *Là-bas! là-bas!*

### *L'EAU BÉNITE.*

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable et prouvez bien,
Que, parfois, pris à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.

Le diable ne se marie guère et s'inquiète peu de la preuve en question. Si même il était ce qu'on le suppose, il saurait de reste que l'eau bénite lui profite en ajoutant au péché.

*On en glose, on en glosera...* terrible mot! et qui fait refuser l'eau bénite. Allez donc la proposer à don Juan et à tant de beaux fils, le singeant de leur mieux! Prendre femme, oh!... don Juan, homme de goût et qui entendait la vie, s'enrhume sous les balcons, est forcé de mentir à Elvire, de flatter M. Dimanche, se fait bâtonner par Guillaume, jeter à l'eau par grand Pierre; s'en tire, Dieu sait! ennuyé, trempé, éreinté; partant, se peut moquer des pauvres maris. Tel autre, habile et digne aussi, se contente d'une maîtresse, chère des deux façons, fidèle tant qu'il paie. Braves gens! bâtonnés ou ruinés, ils res-

tent garçons du moins et ne donnent pas à rire. Car qui rirait de don Juan, ne le respecte et vénère?..... même, que, dans tel salon, son nom se prononce, l'air de chaque assistant n'équivaudra-t-il pas aux paroles suivantes ; « Ah! diable! don Juan!... ah! mais... » C'est-à-dire : « Mais c'était un maître homme, un maître passé, un seigneur de belles façons, de grande mine, un seigneur accompli! » et qu'il entre, ne le va-t-on pas entourer, admirer, fêter? et le malappris, lui tournant le dos alors et le traitant d'imbécile tout au moins, paraîtrait l'être beaucoup lui-même.

*L'AMITIÉ.*

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente?
Cet autre sentiment que l'on appelle amour,
Mérite moins d'honneur. . . . . .

Fable et chanson mettraient donc l'amitié au-dessus de l'amour. Celui-ci, au reste, dans les vues de la nature, devait se payer assez cher pour que, plus tard, la vie sans lui, fût encore supportable.

Comme tant d'autres maladies inflammatoires, l'amour s'attaque à la jeunesse. Ni fièvre typhoïde ne rend plus hébété, ni fièvre chaude plus furieux; et, si la vie se doit comparer à un *Colin-Maillard*, le *Colin* n'est-il pas surtout un amoureux? Quelle couple de Colins que cet Othello montrant ses griffes, et ce lion laissant rogner les siennes!..... Aussi,

devers vingt ans, avec les yeux bandés, ne sachant quoi les pousse ni où ils vont, la belle merveille que ces pauvres amoureux marchent en casse-cou, se jettent dans les meubles, fassent dégât et tapage!..... Qu'y peuvent-ils? La nature les condamne à ce mal. C'est donc folie de leur en faire un crime; folie plus grande de ne pas les éclairer avant sa venue. Mais il est plus facile de les sermonner et quereller ensuite. Explications, avis, conseils, rien ne manque, quand il n'est plus temps. En telle sorte qu'on douterait à bon droit, si cet inévitable amour pousse les jeunes à plus sottement agir ou les vieux à plus sottement parler.

Certes, Béranger avait et méritait d'avoir de véritables amis; et les véritables amis ne pouvaient manquer de le visiter en prison; ils y seraient allés, sans y être le moins du monde attirés par les provenances de Bourgogne ou de Bretagne. Mais enfin, la chair est faible; or celle des perdrix et des lièvres, cuite à point et arrosée de romanée et de chambertin, a son prix.

### *LE CENSEUR.*

« *On me disait... Tentez la gloire...* » On...? Ce n'était ni Béranger, ni l'oncle Bouvet, ni la tante de Peronne? — Nenni! C'était moi-même qui me tenais le propos, et bien jeune. Tout livre me donnait envie d'en faire un et d'imiter ce dont j'avais été plus ou

moins frappé. Les idylles de Gessner, par exemple, à peine achevées, je voulus écrire des idylles, et ce fut surtout un moyen pour moi de former mon style. A vingt ans, j'en commençai une, n'ayant pas moins de quatre chants, sur le pèlerinage d'un jeune homme, au temps de Louis XII. Dans une autre, c'est l'entretien d'un conquérant égaré à la chasse et d'un berger, sujet déjà traité, si je ne me trompe, par Cazotte. Ma biographie au reste entre à cet égard dans quelques détails, et montre, si je manquais de m'essayer aux odes et dithyrambes, aux satires, aux comédies, aux tragédies même, et poussant l'ardeur, vers cette époque, jusqu'à copier, deux fois de ma main, Athalie tout entière. Que faire de plus?... Et cependant, la chanson, qu'heureusement je n'avais pas abandonnée, seule me donna ce que j'avais tant rêvé, un nom ! Je n'y comptais guère sans doute, vers seize ans, lorsque, à l'hôtel Thélusson, qui terminait alors la rue d'Artois, et où, après la terreur, se rassembla la première société littéraire de ce temps, je restais émerveillé de la prose et des vers de MM. Salverte et Alisset de Chazan, et portais envie à tant de génie et de gloire. »

Depuis, il admira plus encore cependant Corneille, un de ses poëtes favoris, après Molière et Aristophane, bien que cette prédilection ne se fût pas manifestée tout d'abord. Visitant un jour en effet, vers l'âge de 12 ans, un vieux presbytère, il trouva dans le four, abandonné depuis longtemps, un volume à demi déchiré

de Corneille et s'amusa à le lire. Le style le choqua singulièrement, habitué qu'il était déjà à celui de Racine et de La Fontaine.

Cette chanson offre une nouvelle preuve de la difficulté de se passer des anciens et de leurs inventions. Elle invoque Thalie et Melpomène et le vautour de Prométhée. D'autres y vont plus crûment ; mais avec quelle vigueur d'image et d'expression !

> La Censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
> Cette chienne au front bas, qui suit tous les pouvoirs ;
> Vile et mâchant toujours, dans sa gueule souillée,
> O Muse, quelque pan de ta robe étoilée [1].

Que cet homme est poëte, dans l'acception grecque du mot, faiseur, arrangeur ! Penseur, non : ou du moins son idée est presque toujours dans l'image seule et montre surtout le côté réel des choses. Mais quelle richesse et quelle énergie d'expression, quelle vivacité de couleur, quel mouvement, et comme la phrase s'ordonne et se soumet en quelque sorte sous sa plume, que rien n'embarrasse ni n'étonne. Il y a des hercules, maniant les enclumes et les pavés, comme la jeune fille ses osselets : leur hardiesse effraie au premier moment, et puis, tout leur est en effet si facile et ils savent montrer tant de grâce même, qu'on ne songe plus qu'au plaisir d'un tel spectacle.

Bien des gens cependant préféreront les *Vautours* à

1. Victor Hugo.

la *Chienne*, et tiendront Béranger pour roi, non pas seulement de la *Chansonnette*, mais de la *Chanson*, comme son héros le fut de l'île d'Elbe, bien petite aussi à sa taille.

### *LE MAUVAIS VIN.*

Cette plaisanterie sur le mauvais vin, que Béranger trouvait assez mauvaise, vaut mieux cependant que tant de vers beaucoup meilleurs sur le bon, quoiqu'elle contredise ceux d'*Olivier Basselin*, le plus amusant peut-être des faiseurs de chansons à boire :

Je suis beaucoup irrité
Contre toi, vin déloyal;
Tu m'as fait beaucoup de mal.

Mais aussi, quand il s'agit d'un vin tout autre, quel langage caressant et tendre sait trouver Basselin !

Puisque je t'aime tant, il faut que je te baise;
Il faut, vin amoureux, que me baises aussi.
Je ne m'en irai point, tant je suis à mon aise,
Pendant que je saurai que tu seras ici.

Le mauvais vin, c'est l'homme grossier qui vous heurte en passant ; on en souffre cinq minutes. Le bon vin, c'est le traître qui flatte, caresse, s'insinue avec le temps ; et, maître à la fin de sa dupe, ravie d'une telle liaison, la dépouille et l'étrangle un beau soir.

*LA CANTHARIDE.*

Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille !
Vous languissez et n'avez que vingt ans !

Clément Marot, dans son rondeau de la *jeune dame qui a un vieil mari,* lui fait dire :

En languissant et en griève tristesse
Vis mon las cœur, jadis plein de liesse.

Béranger :

L'espoir en vain sourit sur votre bouche,
L'Hymen l'effleure et s'endort près de vous.

Marot :

Par un désir de montrer ma prouesse,
Souvent l'assaux ; mais il demande : qu'est-ce ?
Ou dort peut-être ; et mon cœur veille à part,
En languissant.

Béranger :

Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau !

Marot :

Honte me dit : Cesse, ma fille, cesse,
Garde-t'en bien, à l'honneur prends égard.
Lors je réponds : Honte, allez à l'écart,
Je ne veux pas perdre ainsi ma jeunesse,
En languissant.

La plainte est plus touchante chez Clément, d'autant

qu'il n'a pas donné à sa *jeune dame* une suivante connaissant les bonnes recettes : mais, chez Béranger, le désir, ou pour mieux dire la souffrance, a, sinon plus de vivacité, du moins un ton bien autrement poétique. Comme la hardiesse et l'âpreté du sujet sont en quelque sorte sauvés par ce rhythme si plein, si noble, par cette expression calme quoique forte, par cette pureté d'images ! quels vers ! Et Racine les faisait-il mieux ?

Mes jours, mes nuits, ma vie étaient sans charmes.

*Régnier Desmarais* disait à sa façon :

Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le temps de choisir vos amours ;
Et songez que dans la jeunesse,
Les bonnes nuits font les bons jours.

Il y a, dans le sixième couplet, le mot *charmant,* que la jeune femme n'a pu prononcer : des philtres, des remèdes de ce genre, administrés à un vieillard, n'en sauraient éveiller l'idée ; et la pauvre créature se montre plus touchante et plus vraie, quand elle s'écrie :

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé ? . . . . . .

Aussi, tout en admirant cette pièce comme une des plus belles du recueil, serait-il difficile cependant de ne pas en trouver le sujet faux, pour ainsi dire. Une nouvelle mariée pourrait, à tout prendre, suivre le conseil donné ici, mais non pas imaginer, ni com-

prendre seulement ce refrain, si beau d'ailleurs, et supposant une certaine science qui devait lui manquer. Car, comme le fait observer Marot :

> La belle encor ne sait rien du vieil art
> Qu'apprend Vénus. . . . . .

De pareilles plaintes semblent avoir dû être plus fréquentes jadis, et néanmoins certains hommes y donnent lieu encore. Un vieillard épouser une jeune fille ! On la plaint avec raison. Mais lui, mon Dieu ! n'a pas même cet avantage ; on en rit plutôt. Et quelle folie aussi ! Aller croire que les feux de cette jeunesse se vont éteindre en un jour et que rien ne la poussera vers de limpides et frais ruisseaux ! O vieillard ! se peut-elle sentir contente, et ne pas songer seulement aux beaux ruisseaux ! Veille donc, veille nuit et jour ! et choisis entre les deux résultats que voici : ou de perdre ton repos, en la voulant empêcher de courir à cette eau qui la tente, ou de perdre ta santé, ton bon sens (s'il t'en reste), ta vie enfin, en la voulant satisfaire, même pauvrement. La sagesse des nations ne dit-elle pas « qu'une belle fille est pour le vieillard, ce que fut le grand sabre de Judith pour Holopherne ? Et celui-ci, du moins, ne se vit pas abêti avant d'être décapité.

*LE TOURNE-BROCHE.*

Ce bruit a son charme, en effet, sans valoir pourtant la vue du beau feu près duquel il se fait entendre. Le feu supplée au soleil, ami précieux, ami trop chaud parfois, peu familier en outre, et ne souffrant pas seulement qu'on lève sur lui les yeux. Son suppléant, avec moins d'éclat, veut moins de façons : il se laisse regarder, sinon toucher, rend mille services, prend mille formes, s'agite sans fin, se montre léger, brillant, caressant, parle presque, et son langage, tout petillant, on peut le dire, égaie, occupe, fait compagnie. Toujours d'ailleurs à nos ordres, il n'attend, pour accourir, que le moindre signe : une allumette suffit, instrument peu coûteux, mais invention admirable, même après l'art de procréer les grands hommes à volonté.

Homère, traversant l'île de Samos, entra tout morfondu dans une maison, où flambaient des fagots de sarments et d'olivier. Charmé de l'accueil et du bon feu, il voulut payer ses hôtes d'une petite improvisation; ce fut en mode ionique, le mode enjoué, comme on sait, et de la façon suivante, à peu près :

Qu'un riche avec orgueil étale
Ses coupes et ses trépieds d'or,
Et ses armes que rien n'égale,
Et sa pourpre plus belle encor :

Que les villes se montrent fières
De leurs remparts aux grands créneaux,
Les ports de leurs flottes guerrières
Et de leurs vastes arsenaux;
Tous ces biens valent-ils la flamme
Brillant en un joyeux foyer,
Et rien peut-il égayer l'âme
Autant qu'un toit hospitalier;
Surtout lorsque l'affreux Borée
De neige se plaît à couvrir
La campagne tout éplorée,
Sous son souffle prête à mourir!

De la neige à Samos! à Samos, dont les rivages touchent cette molle Ionie, aux vents tièdes et parfumés!... autant donc notre banlieue!

### *LE TAILLEUR ET LA FÉE.*

J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure.

Béranger l'aurait pu dire comme Regnier.

Le grand père dont il s'agit, *Champy* de nom, assez peu tendre avec ses enfants, le devint avec son petit-fils. S'étant trouvé témoin un jour d'une assez rude correction infligée à celui-ci, vers l'âge de trois ans, il s'indigna fort et s'empara de l'enfant, qui lui fut abandonné sans beaucoup de difficultés, et qu'il garda près de lui pendant cinq ou six ans.

Il est singulier combien la vie de Béranger offre de rapports avec celle de Jean-Jacques. Celui-ci, en naissant, coûte le jour à sa mère; celle de Béranger se

relève à grand'peine. Tous deux, fils d'ouvriers, traités avec la même faiblesse, ne reçoivent qu'un commencement d'instruction, et tous deux sont élevés par une tante, qu'ils conservaient encore à soixante ans. On juge Jean-Jacques incapable de devenir apprenti greffier ; Béranger, enfant de chœur. Le premier travaille chez un graveur, le second chez un orfévre : l'un et l'autre servent à table, font plus d'un métier pour vivre, celui de copiste, par exemple, ne cessent d'ailleurs d'étudier et de développer seuls leur intelligence, et finissent, à force de travail et de patience, par acquérir un grand nom; Jean-Jacques, grâce à une savante prose, de beaucoup supérieure à ses vers, Béranger, par d'admirables vers, ne l'emportant pas moins sur sa prose. L'un et l'autre encore, également religieux, vivent à demi malades, dans une égale indépendance, malgré leurs liaisons avec les puissants du jour, et refusent titres, emplois et dons. Enfant bruyant et bavard, Jean-Jacques devient, avec l'âge, un vieillard défiant et taciturne; Béranger, hôte et causeur si aimable, si enjoué, si brillant, n'avait été d'abord qu'un sournois parlant à peine.

On peut hésiter entre les deux génies, non entre les deux caractères; et, s'il y a plaisir et profit à lire chacun d'eux, quiconque les eût bien connus, n'aurait pas indifféremment accepté de vivre avec l'un ou avec l'autre; avec Jean-Jacques, toujours chagrin de sa gloire en la savourant de son mieux, ou avec Béran-

ger, jouissant de la sienne avec tant de simplicité et d'enjouement.

Quand survint *le coup de foudre*, le petit-fils du tailleur avait dix ans. Il perdit, comme de raison, connaissance, et fut porté sur son lit par une belle femme, par la fée peut-être. En revenant à lui, son premier mot fut pour sa tante, laquelle, dès que s'annonçait un orage, ne manquait jamais d'asperger la maison entière d'eau bénite, afin d'en éloigner le tonnerre. « Eh bien! lui dit-il, et ton préservatif? »

Il était à peine dans sa douzième année que cette tante, femme de sens, le consultait sur ses affaires. Car la première, la seule muse peut-être de Béranger fut la Raison; elle le fit penseur et poëte.

J'ai une lettre d'un M. Bouvet, second mari de cette tante de Péronne, écrite en juillet 1805, dont voici quelques passages : « D'après ce que vous me dites, l'étude est votre unique travail, et votre premier pas dans la carrière des lettres semble vous promettre des succès... Je vous ai connu depuis l'enfance, et vos dispositions naissantes ne tardèrent pas à faire concevoir de vous de grandes espérances... Malgré tout ce qu'il y avait à attendre d'un jeune homme livré à la méditation par un penchant précoce, je ne pouvais me dissimuler les difficultés sans nombre que vous auriez à surmonter dans une telle carrière. Quelles ressources en effet aviez-vous pour y réussir?... Il fallait tout tirer de votre propre fonds, vous créer vous-même...

Cependant, loin de chercher à vous décourager, je dirai qu'il n'est pas sans exemple qu'un homme se soit formé seul et même qu'il ait pu s'élever fort haut; mais celui-là a été un prodige, et vous serez aussi un prodige, si vous y parvenez. La mesure de votre gloire sera celle des difficultés que vous aurez vaincues. » L'oncle Bouvet, homme d'esprit et de sens, ne songeait pas évidemment, dans ces dernières lignes, à se donner pour prophète; et son témoignage a d'autant plus de poids, qu'il ajoute, en finissant, qu'avec une autorité suffisante sur son neveu, il se serait fait un devoir de le détourner de la carrière en question.

Béranger jouissait d'une faculté peu commune chez les rimeurs, celle de calculer de tête; d'ailleurs, fort empêché la plume à la main, et n'ayant même jamais bien su les quatre premières règles. Un jour, comme on parlait devant lui du nombre de secondes écoulées depuis la création, il fit aussitôt l'opération en se recueillant un instant, et se trompa d'assez peu.

Souverainement impropre à l'étude des langues, sans aucun goût pour le latin, il aurait beaucoup aimé à savoir le grec, tâcha d'apprendre l'italien et s'en tint au français, qu'il pratiqua comme on sait.

LES SCIENCES

Béranger aimait assez peu les savants et la science, et en plaisantait volontiers. Cependant, comme l'inconséquence a toujours su se glisser jusque dans les meilleurs esprits, si, d'aventure, on parlait science devant lui, il en discourait pour le mieux, trouvant ainsi, tout au moins à justifier son peu de foi dans ceux qui s'en mêlent et en vivent. Les objections ne lui manquaient pas, fondées ou non, ingénieuses et spirituelles toujours, et toujours présentées de façon à amuser les auditeurs désintéressés, plutôt qu'à embarrasser les autres.

En médecine notamment, il semblait, pour ainsi parler, se croire un peu chez lui, sa propre santé devenant son sujet d'observations et d'études, et le poussant surtout vers cette idée que la plupart des maladies proviennent de l'état des entrailles. Aussi, à l'écouter le plus souvent, on aurait pu chercher l'art de guérir uniquement dans celui de purger.

Son antipathie d'ailleurs pour la science allait parfois jusqu'à préférer certains préjugés aux démonstrations les plus claires. Ainsi la lune pour lui faisait seule, comme on dit, la pluie et le beau temps; et, sur ce point, le verbiage du dernier paysan lui imposait plus que tous les registres de l'Observatoire.

### *LA DÉESSE.*

Un poëte de ma jeunesse dit quelque part :

> Laisse là, mon ami, tes farces olympiques,
> Tes déesses de bois, tes guenilles civiques.

Déesses de bois, non! car, comme le prouvent la chanson et l'histoire, les déesses de l'époque en question étaient bien véritablement de chair et d'os, belles en outre, n'ayant, au lieu de régir le monde, qu'à se tenir droites et à bien porter la pique et le bonnet. D'ailleurs rendant faciles certaines définitions, qui, sans elles, le sont fort peu. Ainsi demandez aux uns, aux autres, aux capables mêmes, ce qu'est au juste *la Liberté*, ou *la Raison*, ou *la Vérité*, qui répondra?... Tandis qu'au temps des déesses, le premier morveux eût dit de suite : « *La Liberté*, c'est madame Agathe Leflant, la mercière du coin, avec une robe blanche, un bonnet rouge et une hallebarde : *La Raison*, c'est madame Poitrat, la belle limonadière du quai de Conti, » etc. Or, à côté de mesdames Leflant, Poitrat et autres, fraîches, riantes, en beaux jupons et chignons, hélas! que peuvent sembler la Raison et la Liberté des Platon, des Socrate, des Paul, des Chrysostome et des Fénelon?

Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin, par le sort allaité.

Allons! allons : Et, pour développer l'esprit et le caractère, qu'auraient donc valu de plus tous les soins? Et y a-t-il bonne grâce en effet à tant accuser la rudesse du chemin, quand il a fait trouver un gîte excellent de tout point?

De noms affreux cette époque est flétrie.

Malgré son patriotisme ardent, Béranger fut toujours bien plus homme que citoyen, et l'horreur du sang l'emportait chez lui sur l'amour même de la liberté. Tant de noms, qu'on a voulu réhabiliter, lui semblaient bons à taire soigneusement et à faire oublier, s'il était possible, pour l'honneur de tous tant que nous sommes ici-bas.

On a cru voir dans cette chanson une allusion à Mme Tallien; ce qui ne fut nullement dans l'idée du chansonnier. Il eut toujours d'ailleurs à se louer de cette dame.

### LE MALADE.

D'une santé délicate et sujet pendant longues années à de violents et continuels catarrhes, Béranger, vers l'époque indiquée au titre de cette chanson, fut obligé, par suite d'une fluxion de poitrine assez grave,

d'entrer dans la maison de santé du faubourg Saint-Denis. Le célèbre accoucheur Dubois, qui le connaissait depuis son enfance, alla l'y voir et le trouva se disposant à faire, suivant l'ordonnance, un déjeuner très-substantiel : « Quoi! déjeuner dans un pareil état! s'écria le visiteur; mais es-tu fou, ou l'est-on pour toi? » Plus tard, le docteur au déjeuner, rencontrant Dubois, lui dit : « Holà, maître! vous chassez donc sur mes terres? — Il y chasse en effet, repartit Béranger, chez lequel se passait la scène; mais il ne tue pas. »

Cette fluxion de poitrine fut, jusqu'à l'âge de soixante-onze ans, la seule maladie à lui faire garder le lit : car la fièvre même ne l'empêchait pas d'en sortir. Dans le printemps de 1851, l'allant visiter un matin près de la barrière d'Enfer, je fus frappé de l'altération de ses traits; il marchait avec peine, fort souffrant de la grippe et relevant depuis quelques jours d'une violente attaque d'hémorroïdes. « Comment! m'écriai-je, vous vous êtes levé! mais c'est au plus si vous pouvez vous traîner! — Et mon feu, répondit-il, qui l'aurait fait? » Son air de conviction me ferma la bouche : un bon guèbre n'aurait pu mieux dire. En causant néanmoins, je compris que l'ennui du lit l'en avait chassé autant que le souci de ses tisons. Il m'écrivit en juillet 1834 : « Il faut que je vous apprenne que j'ai la goutte. — Vous en avez évidemment la peur, répondis-je; mais j'espère que vous vous en tiendrez là, c'est assez! » Les mi-

sères et malaises au surplus ne semblaient chez lui rien moins que contraires à l'inspiration. Je trouve dans une autre lettre de 1830, la phrase suivante : « J'ai une foule de sujets qui voltigent autour de ma tête comme des papillons de nuit autour de la lumière; mais je ne puis en attraper aucun. Je crains que cela ne dure; car j'ai remarqué que lorsque je me portais bien, j'avais peu de dispositions au travail, à moins d'être en prison. »

### *LA COURONNE DE BLUETS.*

A Mme Cauchois-Lemaire.

Des deux couronnes, d'or ou de fleurs, laquelle gêne le moins? Celle-ci évidemment!... et dure le plus? Eh!... si les fleurs étaient seulement de papier, n'y aurait-il pas à douter? Car le papier résiste encore plus ou moins. Victor Hugo parle, quelque part, de ce siècle,

> Où les roseaux penchés au bord des étangs verts
> Durent plus que les monarchies.

Pauvres rois! Bien fiers de leur couronne, ne sachant la trouver jamais assez riche! et faisant de leur mieux dès lors pour en augmenter le poids et la gêne?

*L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.*

On a encore eu ici l'idée d'une allusion, et avec raison cette fois; elle était en effet dans l'intention de l'auteur. Ne pourrait-on demander pourtant ce qu'avait de commun le temps du vieux Denys avec le nôtre! Être roi, faire des vers, mourir même d'indigestion, cela suffit-il à la ressemblance? Mais cette ressemblance, telle quelle, fut loin de nuire au succès de la chanson.

Elle est belle l'image de cette épée de Damoclès, suspendue sans relâche au-dessus de chacun de nous. Le fil qui la retient s'amincit ou devient plus fort, suivant notre façon de nous y prendre. Denys coupa le sien à l'aide d'un pâté d'écrevisses; et, de nous tous, qui ne semble vouloir l'user de son mieux?

Denys aurait-il été content de ces couplets? Oui, s'il avait aimé en effet les bons vers, chose douteuse, malgré sa joie de voir applaudir les siens à Athènes. On peut nier du moins qu'il en fit de pareils, et que ni lui ni bien d'autres aient eu le secret de ce style à la fois si simple et si riche.

Il y a néanmoins les premiers vers du quatrième couplet, qui certes auraient pu exiger moins d'efforts pour se comprendre. Béranger en convenait, déclarant d'ailleurs qu'il ne songeait nullement à les refaire.

### *LA MAISON DE SANTÉ,*

Adressée à Mme GEVAUDAN, avant son mariage, Mlle DE VIENNE.

Les fêtes de famille sont des occasions de chansons, plutôt nombreuses que bonnes. D'où viendrait l'inspiration? Autant presque tourner des épitaphes et varier le thème de *bon père*, *bon fils* et *bon époux*. Quoi que puissent valoir les parents et amis, trouver à les chanter de façon amusante, même pour eux, surtout pour l'assistance, n'est pas petite affaire.

### *LA BONNE MAMAN,*

Cette chanson, faite pour une tante de son ami Wilhem, l'emporte sur la précédente, sans l'emporter à beaucoup près sur les meilleures du recueil. Encore de circonstance ou peu s'en faut; aussi, malgré tant de grâce, son plus grand défaut ne serait pas de manquer de refrain.

> Les ans font-ils neiger sur nous,
> A nos yeux tout se décolore.

Ces deux vers semblent moins à remarquer pour l'expression si hasardée du premier, que pour l'assertion peu juste du second. Les années sans doute diminuent, ne permettent plus même de goûter certains plaisirs; mais donnent en même temps plus de vivacité à certains autres et vont jusqu'à en créer, pour ainsi dire,

qui n'auraient pu seulement être soupçonnés. Le repos, le calme, le silence, par exemple, insupportables dans la jeunesse, ne charment-ils pas le vieillard? Et la vie ainsi, à mesure qu'elle avance et décline, ne cesserait, comme le soleil, d'éclairer un des points de notre horizon que pour reporter sa lumière sur l'autre, sinon plus brillante, plus douce peut-être.

L'Amour a peur des grand'mamans;

Ce joli vers, qui en promettait d'autres, doit avoir peur de ceux qui le suivent.

La première moitié du quatrième couplet doit également s'effaroucher de la seconde, qui du moins sait voiler si bien ce qu'elle dit de trop, qu'avec la moindre ignorance il serait facile d'y voir seulement ce qui s'y montre de convenable.

### *LE VIOLON BRISÉ.*

C'est bien là l'expression d'un généreux sentiment; et, sous ce rapport, le sujet a son prix : mais que le poëte pût s'en tirer mieux, on hésiterait sans doute à le reconnaître ou à le nier.

### *LE CONTRAT DE MARIAGE.*

Cette chanson montre ce qu'aurait pu faire Béranger dans le conte et la comédie, et donne à penser sur certaines prétentions de famille.

Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

Le roi ne signait que pour les gens haut placés ; et, si ce proverbe avait cours en effet, il pouvait trouver son explication dans cette image si juste et si gracieuse de certain enfant, qui, entr'ouvrant, un jour la porte des Muses et les voyant au travail, n'ose entrer. Or, les grandes dames, dont le roi signait les contrats, s'inquiétaient assez peu des Muses ou d'une besogne quelle qu'elle fût, et dès lors, pour faire quelque chose, faisaient l'amour. Or, l'amour entraîne le résultat dont il s'agit.

Sous ce rapport, n'est-ce pas chose plaisante qu'une généalogie?... Deux augures ne pouvaient, assure-t-on, se regarder sans rire : et deux gentilshommes, se contant leur descendance?... Brantôme, Bussy, des Réaux et tant d'autres n'en ont-ils pas trop dit?

### *LE CHANT DU COSAQUE.*

Jamais certes Cosaque n'a chanté de la sorte, et Béranger a rarement mieux écrit. Même s'étonnerait-on de son idée de mettre en scène un pareil personnage. Avoir vu ces Messieurs campant aux Champs-Élysées, suffirait de reste, et de si beaux vers auraient gardé leur prix en sortant de bouches moins repues à nos dépens. Le refrain, il est vrai, ne fait pas de celui à qui on le prête, plutôt un Russe qu'un Américain ou un

Turc; mais tout simplement un sauvage, ne tenant à rien, sinon à soi et à sa bête, ne pouvant tenir même à ce qu'on lui fait dire, tant il le doit peu comprendre.

Ce chant n'est inférieur en effet à aucun autre pour l'énergie, la fierté, l'éclat des images et des idées. Hormis *le prompt au pillage* du premier couplet, et, dans le second, les mots commençant les quatrième et cinquième vers, dont le sens implique une sorte de contradiction, rien n'y semblerait à reprendre. Il ne plaisait cependant que médiocrement à son auteur, qui lui reprochait trop de pompe et d'apprêt.

### *LES HIRONDELLES.*

Que tout cela est attendrissant et beau ! et quelles émotions doivent remplir l'âme, quand, sous un ciel lointain. au petit cri des hirondelles, rasant la terre, viennent se mêler ces souvenirs et ces regrets d'une vérité si poignante ! Car, dans cette affreuse torture de l'exil, l'idée se reporte sans cesse vers les premiers ans et vers tout ce qui s'y rattache. On voit, comme disait Jean-Jacques, jusqu'aux moindres détails d'une vie trop calme, semblait-il alors, et maintenant tant pleurée; on voit l'oiseau qui passe, une mouche se posant sur la main, on entend le bruit d'une fenêtre, l'aboiement d'un chien, la voix d'une personne connue; et le cœur se remplit d'indicibles angoisses et se perd dans une extase qui le charme et le désespère. Arri-

vés là, peu de gens ont la force de résister à la pensée du retour.... J'ai connu un homme, forcé de quitter la France par suite d'un de ces actes qu'expliquent et qu'excuseraient presque les folles passions et l'ignorance de la jeunesse : tranquille désormais, ayant su même se faire une position en pays étranger, il revint se constituer prisonnier, au risque de subir la terrible peine dont la loi frappait sa faute. Il fut absous; mais prouva que tout, jusqu'au bagne et à l'infamie, peut sembler moins affreux que l'exil.

### *LES FILLES.*

A un ami que sa femme venait de rendre père d'une quatrième fille.

Il y a des gens de telle nature et façon que la plus habile main ne les saurait bien vêtir; et autant s'en peut dire de certains sujets de chansons.

Don Juan, s'il avait eu femme ou sœur, aurait traité sans doute quiconque en eût plaisanté, comme il avait traité le commandeur. Car, c'est chose sainte et sacrée que l'honneur de la famille, de la famille propre, s'entend : chacun se redresse et hérisse à la seule idée d'y voir toucher. Pour la famille du voisin, autre histoire ! on peut alors rabattre de sa sévérité :

Il est, quant au voisin, des accommodements,

ou, pour parler net, on rit du voisin, de sa femme,

de sa sœur, de sa fille; sans penser le moins du monde que soi-même, pour autrui, on est un voisin aussi.

### *LE CACHET.*

Singulier thème pour une chanson que le *cabinet noir*, jadis grand sujet de crainte, et non sans raison ! Mais, tout en admirant la bassesse de certains hommes, rois et autres, écoutant ainsi aux portes, encore lui devons-nous ces couplets, qui, comme une riche et solide étoffe, offrent un tissu si brillant et si serré à la fois.

Les amoureux ont la manie de s'écrire, malgré l'avertissement de La Fontaine :

> Les lettres sont un étrange mystère;
> Il en provient maint et maint accident.

Pour qui navigue, il n'y a, dit-on, entre la vie et la mort, que l'épaisseur d'une planche, et pour les amoureux qui s'écrivent, y a-t-il plus entre la joie et le désespoir que l'épaisseur du papier ? Deux amants, sages croyaient-ils, du moins mieux inspirés cette fois, imaginèrent de correspondre en notes de musique. Tranquilles sur leur secret, Dieu sait les *soupirs* et les *demi-soupirs* échangés. Le jeune homme, surtout, ne se lassait d'apporter des compositions de toute sorte ; si bien qu'un jour, celui qu'il aurait voulu pour beau-père, et qui s'entendait en partitions et contre-points,

trouva de ses œuvres et me disait : « Ce pauvre garçon se croit musicien, et barbouille, barbouille ! Il nous remplira, je crois, la maison de son papier réglé. Or, dans tout cela, je suis encore à trouver un air, un motif, seulement deux mesures qui se suivent ! Il faut qu'il ait bien la rage des *blanches* et des *noires !* » Et des brunes, pensai-je ; car la petite, pour laquelle il composait de cette sorte, avait les cheveux châtains tout au moins.

A propos de lettres, à qui en appartient le secret ? L'usage semble répondre : à celui qui reçoit ; et le bon sens dit : à celui qui écrit.

### *LA JEUNE MUSE.*

Bois-Robert, cet abbé, le premier chansonnier de son temps, qui savait amuser le cardinal de Richelieu, au point que tous les remèdes prescrits à son Éminence devaient, d'après l'ordonnance du médecin, être assaisonnées d'une *pincée de Bois-Robert*, disait à une jeune fille de douze ans :

Ah! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle !
Attendez, petite cruelle,
Attendez, pour blesser, que vous sachiez guérir.

Ce qui parut si galant à Panard qu'il le répéta mot pour mot :

Trop jeune à la fois et trop belle,
Attendez, pour blesser, que vous puissiez guérir.

Béranger ne va pas si loin ; mais il s'agissait pour lui d'une muse ; et, après tout, une muse peut valoir mieux à écouter qu'à voir.

Celle qui salua La Fontaine, s'y prit de meilleure heure et n'avait que huit ans :

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes.
. . . . . .
Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connaître ;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.

En pensant à de si terribles enfants et à l'abbé Trublet et à tant d'autres, peut-on s'étonner du nombre prodigieux de propos inutiles qui se disent ou s'impriment ici-bas, sans compter les présentes notes ?

Béranger assure que les lauriers *s'arrosent de pleurs*, et n'est pas seul à l'assurer. L'auteur des *Feuilles d'automne* ne s'écrie-t-il pas :

. . . . . La palme de poëte
Est une palme de martyr.

Et un ancien grand-maître de l'université :

Vivants, la haine les déchire,
Et les dieux, que la terre admire,
Ont peu goûté de jours sereins [1].

Ce n'est pas du moins en arrosant de pleurs ses lauriers, que l'auteur de *Rosette* les fit pousser et sut les

1. Fontanes.

tenir verts. Et toutefois aussi, il n'y eut pas de privilége absolu pour lui : malgré sa sagesse, il dut les payer ; car c'est une marchandise toujours plus ou moins chère. Il faut dépendre du public, des uns, des autres, du premier venu. De là mille obligations renaissantes et une contrainte perpétuelle, fruit de cette gloire tant enviée, et qui, comme la fortune, *vend ce qu'on croit qu'elle donne.* Déménager d'ailleurs y fait peu ;

Le cerf a beau courir, le dard lui tient au flanc.

Passy, Tours, Fontainebleau ne purent dérouter les admirateurs, flaneurs, quémandeurs, gens, aussi bien que les créanciers et les bassets, sachant empaumer la voie.

De me couronner de fleurs
Oui, vous perdrez l'envie;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.

Un homme vieux et renommé plaira fort peut-être à telle fille de vingt ans, et un homme jeune et de belle figure lui plaira davantage... Que de sots à beau masque ont charmé des femmes spirituelles ! Fontenelle, au courant de bien des choses, raconte qu'Apollon, poursuivant un jour Daphné, lui criait de son mieux : « Je sais jouer du luth, je suis le dieu des vers, le dieu de la médecine, le dieu du jour ! » et la belle n'en courait pas moins ;

Mais, s'il eût dit : « Voyez, quelle est votre conquête !
Je suis un jeune dieu toujours beau, toujours frais; »
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

*LA FUITE DE L'AMOUR.*

Espèce de romance, sans beaucoup de passion dès lors, ni surtout d'idées : Béranger était trop penseur et trop peu amoureux pour bien traiter de pareils sujets. Aussi toutes ces plaintes laissent-elles le lecteur assez calme, et, au surplus, le troisième couplet le rassurerait, s'il y avait lieu. La liste qui s'y trouve, en effet, n'est pas sans doute complète, et suffirait déjà cependant. Regretter tant de bonnes amies à la fois, et rappeler ainsi les diverses façons de procéder avec chacune d'elles, montre moins un homme souffrant du *poison des traits* et des *sombres feux*, que disposé à redonner la définition d'un opéra de jadis :

Le plus charmant amour
Est celui qui commence
Et finit en un jour [1].

A quoi Bernard, dit *le Gentil* (pourquoi?), ajoute de son côté :

A peine on le goûte
Qu'il n'est déjà plus.

Comme on voit, il durait peu alors; mais, grâce au progrès de toute sorte, sa vie moyenne s'est accrue, et, au lieu du vieux couplet :

L'Amour n'est, dà! qu'un oiseau de passage.

on a pu chanter :

1. Lamotte, dans Issé.

Nos amours ont duré
Toute une semaine.

Ce qui donne au moins le temps d'en sentir le prix :

Amour, adieu, mon bel âge est passé, etc.

Ces vers sont jolis, sans valoir ceux de Marot plus gais et plus vrais :

Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître;
Je t'ai servi sous tous les dieux.
Ah! si je pouvais deux fois renaître,
Combien je te servirais mieux!

Horace aussi jette les hauts cris vers la cinquantaine : « O Vénus! grâce, grâce! » Vénus, sans doute, n'y prit garde, sachant qu'à cet âge le feu ne peut faire grand dégât, et qu'il s'agit tout bonnement alors d'un plaisir comme il en est d'autres. De même aurait-il pu, son Esculape le réduisant à l'eau pure, s'écrier : « O Bacchus, Bacchus!... » Car s'abstenir de Falerne est bien cruel aussi. Et puis on voit assez, par la fin de sa chanson, que Lydie et les donzelles d'alors le laissant là, il savait se procurer des consolations et compensations telles quelles :

Ai-je passé le temps d'aimer?

demande La Fontaine. « Bon! dit à cela Béranger, quand la question se fait, il n'est besoin d'y répondre! »

Toutes ces galanteries ne valent pas, pour le tour délicat et le sentiment, celles de nos vieux poëtes.

Leur recette semble perdue bien avant Louis XIV, et tenait en partie, peut-être, au caractère encore indécis de la langue, et en même temps à sa naïveté et à sa verdeur. On s'étonne, en lisant les chansonniers des XIVe et XVe siècles, du ton si piquant et si vif, de la richesse d'expression, de la finesse, de la grâce, de la légèreté, qualités devenues si rares ensuite, hormis dans La Fontaine et dans Voltaire peut-être. Et encore, le premier, si merveilleux imitateur de ses devanciers, laisse-t-il trop voir parfois l'intention et la recherche.

Les comtes de Champagne, de Soissons, Charles d'Orléans, Villon, François Ier, malgré son afféterie, Marie de France, Marie Stuart, Marot surtout, ont laissé des vers qu'on relirait cent fois :

Ha! belle blonde,
Au corps si gent,
Perle du monde,
Que j'aime tant!
D'une chose ai bien grand desir;
C'est un doux baiser vous tollir.
Oui, belle blonde,
Au corps si gent,
Perle du monde,
Que j'aime tant!
Si par fortune,
Courrouceriez,
Cent fois pour une,
Le vous rendrais volontiers.

### *L'ANNIVERSAIRE.*

Couplets meilleurs que les précédents, et remarquables surtout, parce qu'ils sont assez peu dans la manière de Béranger. Sauf le vers :

Voici des fleurs que l'on vous donne,

et, plus loin, *les mille causes*, tout y est gracieux et plein d'élégance et de fraîcheur. Ils étaient adressés à une fille d'Arnault, le fabuliste, et morte fort jeune.

Oui, si l'on veut, le secret ou l'un des secrets du bonheur serait d'avoir un hochet pour chaque âge ; resterait à le bien choisir ! Aux enfants, il en faut de brillants : sous ce rapport, les enfants deviennent-ils jamais hommes ? Jean-Jacques, dans l'*Émile*, beau livre qui l'obligea à beaucoup parler de ce qu'il avait observé trop peu, assure que les hochets de cristal et d'or sont les pires : Sans doute, Dieu merci ! Et, cependant, à tout âge on les préfère.

### *LE VIEUX SERGENT.*

Idées, vers, sentiment, tout parut beau en 1815, et me paraît un peu faible en 1850 ; Béranger était de cet avis.

Parmi les hommes de cette époque, nul ne pourrait oublier l'indicible angoisse qui serrait l'âme à la vue

de tous ces étrangers, maîtres dans nos villes. Le patriotisme nous avait poussés sur eux, le patriotisme les rejetait sur nous. Belle vertu, ainsi comprise! et dont tous purent goûter alors les fruits!

### *LE PRISONNIER.*

Le philosophe Callisthène soupant un soir à la table d'Alexandre, fut fort applaudi pour un éloge des Macédoniens. « Parbleu! s'écria le roi, citant un vers d'Euripide, le grand mérite de réussir en traitant un pareil sujet! » Donc, dans l'opinion du tragique et du conquérant, le choix du sujet serait presque la première condition.

Cette chanson commençait d'abord par le couplet qui en est aujourd'hui le second : de là une assez grande difficulté de comprendre le tout. Or, il en résulta pour l'auteur, sur ce beau vague de sa composition, plus de compliments qu'il ne s'en faisait lui-même, et qui lui donnèrent à penser. Ils le décidèrent à ajouter le couplet, servant maintenant d'exposition.

### *L'ANGE EXILÉ.*

La tâche n'était peut-être pas moindre de tirer parti de ce sujet que du précédent. Et quel caprice aussi d'aller faire sortir les muses de pareil lieu! Car, étant sœurs, toutes en viendraient. Homère cependant, plus

voisin de leur naissance, les disait filles de Jupiter; et, quelque forme que puisse se donner le Malin, on ne songerait guère à se le figurer en Euterpe ou en Clio.

L'idée de cette chanson sera venue peut-être à Béranger après la lecture de quelque manuscrit, comme il en recevait tant. A bout de patience, il aura fini par croire que le diable poussait tous ces demandeurs d'avis.

La Fontaine, probablement assez peu tourmenté, sous ce rapport, par les faiseurs de son temps, et avec moins de raisons dès lors d'en vouloir aux grands et petits vers, traite, lui aussi, la poésie durement et l'appelle *Corruption des mœurs*. (Toi, aussi, ô mon fils!) Cervantes, au contraire, dans son *Voyage au Parnasse*, la compare à l'aurore naissante, couvrant tout de perles et de fleurs. A la vérité, il fait bientôt intervenir Neptune, furieux ennemi des mauvais poëtes, (comme oncle d'Apollon sans doute) qui, pour se délivrer, et tous tant que nous sommes, de cette engeance, se décide à les noyer jusqu'au dernier. Mais, au moment, où il allait mettre sur eux la main, Vénus, qui en raffole, au contraire, n'imagine-t-elle pas de les changer en vessies remplies de vent! Elle avoua depuis que jamais besogne ne lui avait moins coûté.

Est-ce bien Charles IX qui écrivait à Ronsard:

> L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
> Doit être à plus haut prix que celui de régner.

Que ne se contenta-t-il donc de tourner des sonnets et des dizains ?

Pour en revenir au sujet de la chanson, un moyen encore de l'expliquer serait que Béranger avait souvent vu les adorateurs de la muse en question devenir fort misérables, résultat quelque peu diabolique en effet. Je me rappelle, à ce propos, qu'un matin, dans la *rue Vineuse* à Passy, il alla ouvrir à un homme vieux et mal vêtu ; puis, rentrant aussitôt, il prit dans sa petite armoire à linge, une chemise blanche et un gros rouleau de papier. Le vieil homme, resté dans la première pièce, après un court entretien à demi-voix et beaucoup de remerciements, disparut avec les deux objets. « Quoi donc ! m'écriai-je, ce vieillard vous avait-il prêté une chemise? — Nenni ! me fut-il répondu ; mais il m'avait consulté sur un gros poëme que je trouve mauvais ; ma chemise au contraire est bonne, et, à défaut d'argent, dont je n'ai pas pour le moment, le consolera de ma critique. »

L'ange ou le diable de ces couplets

Court jusqu'au pôle éveiller les amours.

Vérité constatée depuis longtemps par Maupertuis, et en un sixain. (O métromanie ! où vas-tu te nicher?)

Pour fuir l'Amour,
En vain l'on court
Jusqu'au cercle polaire.
Dieu ! qui croirait

Qu'en cet endroit
On eût trouvé Cythère,

et que, pour le chanter ainsi, on pût abandonner la mathématique ! « *Zanetto*, disait à Jean-Jacques la belle Vénitienne, *lascia le donne e studia la matamatica.* »

Lorsque j'écrivis cette note, je manquais de renseignements suffisants : Béranger me les donna plus tard; et un jour que nous causions de Mlle Sophie Gay, dont il causait volontiers, il m'apprit que les couplets dont il s'agit lui étaient adressés.

L'idée qui les lui inspira se rattachait à des faits et à des considérations dont l'importance a disparu depuis longtemps, et sur lesquels il serait sans intérêt de revenir. Je laisse donc ma note, d'abord pour n'avoir pas à la refaire, puis pour éviter le risque, en rappelant des souvenirs délicats, de les présenter de façon à fournir un sujet de contestations ou d'interprétations fâcheuses.

Dépositaire de tant de confidences si piquantes et si curieuses que m'a values ma longue intimité avec Béranger, j'ai toujours regardé comme un devoir d'apporter dans leur emploi une réserve extrême; non que j'eusse le moins du monde à douter de sa complète véracité; quiconque l'a connu, sait combien était fidèle sa mémoire, combien sa bonne foi parfaite; mais, en s'expliquant aussi librement devant moi, en me disant presque tout ce qui fût entré dans

son *dictionnaire historique*, il m'imposait par cela seul une discrétion plus grande; et, s'il m'a tant dit sur tant de gens, c'est qu'il me savait homme à comprendre, comme lui, que la mesure de ce qu'on sait n'est jamais celle de ce qu'on peut dire, écrire surtout.

### *LA VERTU DE LISETTE.*

Dans ce premier couplet, la malheureuse rime, toujours si tracassière, au lieu d'*armée* a fait mettre *armes;* on voudrait changer en outre l'inversion par laquelle commence le second; après quoi il n'y aurait plus qu'à louer et à s'étonner de tant de légèreté au milieu de si rudes coups. Mais les dames dont il s'agit, puisque, comme le vieux caporal,

Elles ont servi le grand homme,

étaient d'âge et d'humeur à rire du qu'en-dira-t-on.

Malgré son apparente exagération, le quatrième couplet n'a rien d'exagéré, Lisette, après tout, valant Pompadour et Poisson, à qui certes les grandes dames furent loin de refuser hommage. L'étiquette en effet donne des échasses, mais qui ne gênent pas pour la révérence. Aujourd'hui en serait-il sous ce rapport comme ci-devant? On peut le nier plutôt que refuser d'y croire; et, s'il y avait encore un maître à qui pût plaire Lisette... Mon Dieu! qui sait! peut-être même parlerait-on de sa vertu. A force de progrès!...

*LE VOYAGEUR.*

Bientôt le crime aura des temples,
Des Palais il doit être las.

Vers ne manquant de facture ni d'énergie; mais, s'ils conviennent ici, ce serait donc parce qu'on les met dans la bouche d'un jeune homme, disposé, vu son âge, à s'exagérer le mal comme le bien. Sans doute l'intention du poëte se comprend de reste; mais qu'importe l'intention dans ce cas, à moins que le résultat n'y réponde? Et, s'il s'agissait en effet de réfuter quelques objections contre l'existence de Dieu, la réfutation serait-elle vraiment suffisante?

Il y aurait deux autres vers à remarquer :

Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

Le bonhomme, au lieu de verser à boire, ferait mieux, ce semble, de répondre à ces plaintes par quelques mots concluants, ou d'engager au moins le jeune désespéré à se montrer plus discret devant sa fille. Même lui aurait-il pu faire observer que, si les deux vers en question étonnent d'abord et ont l'air de dire beaucoup, ils n'offrent plus de sens, dès qu'on les veut approfondir, l'un ôtant toute signification à l'autre.

Ne pourrait-on poser comme règle, que certaines idées ne devraient s'émettre qu'à la condition d'être réfutées aussitôt?

*OCTAVIE.*

Les curieux demandent s'il y a allusion? — Que les curieux en décident; car, après tout, la pensée de l'auteur n'importe guère. Et que devient l'allusion à trait de temps? Qui prend garde aujourd'hui, dans le pays même, à toutes ces imaginations du Dante, ne tombant désormais que sur des noms mis en oubli? Ce qu'il en reste seulement, c'est la difficulté de comprendre, et par suite l'ennui de lire.

*Octavie* d'ailleurs, ajouterait-on, peut se passer d'un tel secours; et, en vérité, vouloir retrouver Tibère et son monde dans les gens de nos jours, pourrait sembler étrange et contredirait la chanson des *Infiniment petits*. L'esprit de parti a beau tout grossir, il ne saurait aller jusqu'à prendre, lui aussi, des taupinées pour le Caucase.

La pièce est surtout remarquable par certains traits d'une énergie et d'une richesse de couleur dont le secret restera celui de peu de gens.

. . . . . La colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé.

D'impurs ruisseaux, grossis par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Et le douzième couplet entier.

Une variante du neuvième montre avec quel soin Béranger cherchait à remplacer ce qui était bien déjà par quelque chose de mieux encore. Ce couplet se terminait ainsi :

Tu nous verras, de la patrie en larmes,
Chanter l'espoir à l'ombre des plaisirs.

Certes, malgré le mouvement un peu lourd du second vers, l'idée pouvait sembler assez belle; mais il voulut plus : il voulut montrer la raison politique qui décidait Tibère à laisser vivre en joie une jeunesse aussi peu amie. Et c'est l'objet de cette correction, si heureuse par la profondeur de la pensée nouvelle, plutôt que par son expression quelque peu traînante et embarrassée :

Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

### *MON ENTERREMENT.*

Les amours dont il s'agit viennent chez Béranger sans invitation; *Lamotte* convoqua les siens et les vit arriver en grand nombre. La foule pourtant eût été bien autre, s'il eût réuni tout ce qu'il avait fait de chefs-d'œuvre, ayant duré autant que ses amours, odes, cantates, églogues, tragédies, fables et le reste.

Il me vint, charmante Climène,
Il me vint mille et mille Amours,

Que je reconnaissais à peine
Pour m'avoir servi quelques jours.

Le public, à propos de ses vers et de sa prose, n'aurait pu mieux dire. « Cette revue, assure-t-il, est dans le goût d'Anacréon, qui, lui aussi, comptait les amours au millier. » Avec l'ami de Bathylle, en effet, le pauvre Leporello n'eût pas eu moins d'écritures à tenir, et le catalogue de celui-ci, comme on voit, n'amena rien de nouveau sur terre.

Peux-tu compter, dans les beaux mois,
Ce qu'ont de feuilles nos bocages,
Et, quand des vents gronde la voix,
Compter les flots de nos rivages?
Essaie alors, et sauf erreur,
A compter les brunes, les blondes,
Dont j'ai su conquérir le cœur.
Or, voici quelques sommes rondes :
Athènes, ville de vertu,
Comme on sait, ne m'en a valu
Que vingt d'abord et quinze ensuite.
Mais ces chiffres ont grossi vite :
Car Corinthe, aux minois si doux,
Des belles le vrai rendez-vous,
M'en a fait à ce point largesse,
De n'en pouvoir fendre la presse.
Lesbos, et pour cause, bien moins
Paya mon mérite et mes soins;
Et, quoiqu'assez peu rigoriste,
N'enfla que de cent noms ma liste.
Rhodes m'en fournit quatre cents,
J'en trouvai cinq dans la Carie,
Et mes succès allant croissants,
J'en vins à mille en Ionie. . . . .

Et ce n'est pas tout! Anacréon se vante évidemment.

Béranger, plus modeste, le devient trop, quand il prend pour *insignes*

. . . Un verre, un luth et des fleurs.

Va pour le luth et les fleurs! Mais le verre!... Son esprit resté, malgré l'âge, toujours profond et brillant, montrait s'il avait en effet rien de commun avec tout ce monde, heureux de sauces et de bouteilles.

### *LE POÈTE DE COUR.*

Ce thème rappelle celui du *Trembleur : Dupont, que vient-on de m'apprendre?...* Mais *Dupont* avait su fournir une inspiration plus heureuse. A y bien regarder, les fêtes de famille produisent rarement des chefs-d'œuvre. Même en parlant de son héros, Béranger, cette fois, hésite, fait effort, et ne dit pas ce qu'il voudrait dire. Ainsi, dans le quatrième couplet, on lisait d'abord :

Lorsqu'en lui ton cœur bon et juste
Voit tout ce qu'on doit regretter.

Or, cette obligation de respecter les lauriers vaut-elle mieux que celle de regretter sa personne?

L'Europe *rougir devant les Grecs!* C'eût été possible au plus pour le grand Alexandre, bien autrement soucieux de ce que disaient de lui les sots du Pœcile et du théâtre de Bacchus que de ce qu'il allait faire réellement en Asie : mais un peuple songe-t-il à rougir de-

vant un autre peuple? Tourmenter et piller les faibles, quand on est fort, quoi de mieux en fait de lâcheté? Or, est-il un peuple, aujourd'hui comme jadis, à n'en pas tirer gloire?

### *COUPLET ÉCRIT SUR UN RECUEIL, ETC.*

Horace et La Fontaine sont rois, et Béranger ne l'est-il pas? Si le sacre lui manque, il le recevra du temps, souverain maître sous ce rapport, et qui le placera entre ces deux esprits exquis. Ce n'est que le *second rang*, assure-t-on; à la bonne heure! Mais avec de pareils voisins, que Dieu donc et les Muses le préservent d'en obtenir jamais un meilleur!

### *LES TROUBADOURS.*

Terrible lutte! Autre Iliade!... et à quel propos?... Chez Gulliver on se battait pour les deux bouts de l'œuf; motif ridicule! Chez nous autres, gens de six pieds, ayant tambours, canons et héros, il faut quelque chose de plus. Aussi, dans nos querelles religieuses, littéraires, philosophiques, politiques, Dieu sait le pourquoi! Et combien d'encre et de sang s'est répandu dont nous pouvons être fiers!... Enfin, le *romantisme* a dû avoir son tour, et, comme la femme de Ménélas, faire bruit dans le monde. J'ai connu les Achille et les Hector de cette homérique guerre, fort

étonnés sans doute aujourd'hui, de s'être tant évertués. Troie, cette fois, a tenu bon, et les assiégeants, de leur côté, ont fini par se tenir tranquilles, même par se faire Troyens, autant du moins que la chose leur était possible.

On dit : *la république des lettres*, et c'est une des plus vieilles et où se trouve, en effet, le plus de liberté, chacun faisant à son gré. Le pire acte y est un mauvais livre, et quel jour presque n'en voit commettre, sans grand dommage ni souci pour personne, car personne n'est obligé de lire ?

Il y a même, s'il se peut, un droit moins contestable encore que celui de composer et d'écrire, comme on l'entend, c'est celui de sentir à sa façon. « Le beau me déplaît ? — Soit ! — Je préfère le chat-huant au rossignol ! — Le mal à cela ? — Je mets Shakspeare au-dessus de Molière, Milton au-dessus de Virgile, le Dante au-dessus de l'Arioste ! — Quoi de mieux ? Et qui peut donc s'en plaindre, vraiment ? »

Il s'est fait de longs plaidoyers à propos de certaines œuvres, à propos des anciens et des modernes, de *Job* et d'*Uranie* : Quoi donc ! Le temps ne vient-il pas qui en décide ? Et, en attendant, le mieux pour un livre est que tous l'achètent et le lisent ; le pis, qu'on le laisse chez *Barbin*, comme on a fait des miens ; cette dernière façon, du moins, ne demande temps, peine, ni argent.

*LES ESCLAVES GAULOIS.*

Contre qui ces couplets?... Contre le maître ou les esclaves?... La date répond. C'était en 1823 et *Manuel* venait d'être expulsé de la Chambre des députés; le parti libéral, plus ou moins découragé, montrait une sorte d'indifférence, dont Béranger voulut lui faire honte.

A mesure que les objets s'éloignent, le regard en saisit moins nettement les détails et finit par n'en apercevoir que l'ensemble. De même, avec les années, tel fait, important d'abord, s'efface et disparaît insensiblement. S'il n'en était ainsi, et qu'il fallut tout recueillir de l'histoire de cette époque, combien de misérables intrigues à dévoiler, combien de grands personnages n'ayant que le masque!

L'envoi montre assez l'intention de Béranger, et, quoi qu'eussent échoué tous les efforts du gouvernement d'alors pour obtenir la suppression de ce couplet, on voit sans peine que l'esprit de la chanson entière était autre qu'un esprit d'opposition. Il le fait entendre assez clairement dans les derniers vers :

Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds.

et dans *le tombeau de Manuel :*

Tu l'oublias, peuple encor trop volage.

*TREIZE A TABLE.*

Chez les Égyptiens, on promenait, pendant le dessert, un squelette autour des convives. Comme l'habitude rend tout supportable, les jeunes garçons et les petites demoiselles de Thèbes et de Memphis n'en continuaient pas moins sans doute à rire et à causer de bals et modes, tout en mangeant des fruits et du *petit four*. D'autant que la cérémonie se pouvait faire sans trop blesser les yeux, on habillait avec élégance le défunt chargé de cet office, et chacun, si cependant on y pensait seulement, louait ou critiquait la coupe et l'étoffe. Béranger non plus, même en parlant du dernier voyage, n'offre à ses lecteurs rien de bien effrayant, ou plutôt leur donne des vers, valant mieux que toutes les momies du Nil et des pyramides. En vérité, si la mort parlait de cette façon, on la verrait volontiers venir, mais pour l'entendre seulement.

Il y avait d'abord dans le premier couplet :

> Mais une femme, ange, fée ou déesse
> S'offre à mes yeux. . . . . .

au lieu de :

> Elle apparaît, esprit, fée ou déesse.

Le poëte donc, tout en voulant la mort jeune et belle, n'a osé en faire précisément une femme. En somme, c'est là un portrait de fantaisie et plus propre à étonner

que ressemblant. Un rhéteur, chez les Grecs, disait de si belles choses contre la vie, qu'après l'avoir entendu, on allait bien vite se tuer; il fallut lui retirer cette chaire homicide. Cependant, avec un instant de réflexion, ses auditeurs auraient pu hésiter; car évidemment il ne disait pas tout et gardait par devers lui quelque argument en faveur de ce bas monde et l'emportant de beaucoup sur tous ceux qu'il proposait contre, puisqu'en définitive il continuait à y rester.

A propos de ce nombre *treize*, serait-il indiscret de parler ici d'un homme, à qui ce nombre, et le vendredi en outre, semblait véritablement affecté. Marié un vendredi 13 novembre 1813, il a eu deux enfants, nés l'un et l'autre un vendredi, et s'est mis en route un 13 novembre pour Rome, emmenant une famille de 13 personnes, lui compris, qu'il a ramenée tout entière. Il vivait encore cependant en 1856, ainsi que sa femme et ses deux enfants, et donc, en concluait-il, cet 1 suivi d'un 3 vaut mieux que sa réputation.

### *LA FAYETTE EN AMÉRIQUE.*

La Fayette a joué un si grand et si long rôle que l'histoire ne saurait manquer de lui accorder une mention exceptionnelle. Quant au jugement qu'elle portera de lui, tout dépendra, comme à l'ordinaire, des hommes qui la feront parler; car, plus que jamais, nous la voyons occupée, moins de ce qui se passe

dans les différents pays d'ici-bas, que des idées passant à ce propos par les différents cerveaux de tant de gens qui se font historiens, ce qui est en effet se faire quelque chose.

Le ton de cette chanson semblera peut-être un jour bien élevé. Il n'offre cependant rien que de simple et de vrai pour le temps où elle parut et répondait à un sentiment général. D'ailleurs le fait, peut-être unique d'un grand peuple, portant en triomphe un étranger sans caractère public et chez lequel ne brillait aucune des qualités extraordinaires, capable d'exciter l'enthousiasme de ce peuple (celle par exemple de danseuse consommée), pouvait certes échauffer la verve du poëte.

Béranger faisait grand cas de La Fayette; et, outre un caractère si original par sa constance, outre tant de piquant et de grâce dans l'esprit, il lui reconnaissait un cœur vraiment charitable, qualité l'emportant à ses yeux sur la plupart des autres.

M^me^ *Amable Tastu*, au talent plein de délicatesse et d'élévation, a chanté aussi *le citoyen des Deux-Mondes*, et, avant tout, *l'honnête homme :*

> . . . . . Et ce nom d'honnête homme,
> Des deux moitiés du monde en écho répété,
> A suffi pour fonder une immortalité.

On ne saurait imaginer à la tribune un parleur plus simple, plus attachant, de meilleur goût; et, dans le monde, un causeur plus amusant et plus poli. Toute-

fois il s'entendait peu en couplets ou du moins commettait sous ce rapport des méprises. Un jour, il fit beaucoup de compliments à Béranger sur une chanson qui n'était pas de lui, Béranger, et qui ne valait rien en outre.

Malgré leur liaison, le *gentilhomme* ne fut pas sans montrer quelque petit ressentiment au *vilain;* et celui-ci le dut attribuer à son refus d'aller au château *de la Grange*, où tous les libéraux un peu connus se rendaient en pèlerinage.

Il y a dans le quatrième couplet une comparaison que les professeurs de littérature du vingtième siècle (s'il en existe encore) feront sans doute remarquer à leurs auditeurs, en la rapprochant des passages les plus vantés de ce genre chez J.-B. Rousseau et les autres lyriques : ils penseront, comme tant de gens d'aujourd'hui, que Béranger était mieux qu'un *roi de la chansonnette*, et trouveront quelque peu de délicatesse dans la réticence si touchante de ces derniers vers :

> Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
> Semble chercher des bords lointains et chers.

Mais, mon Dieu! dans cent ans, le goût littéraire continuant à cheminer de son pas actuel, prendra-t-on garde à tout cela, et nos petits-fils ne parleront-ils pas quelque argot étrange, *tout palpitant d'actualité et tout étincelant de beautés échevelées ou pantelantes* ou je ne sais. Le curé de Passy, digne homme, ca-

pable d'écrire et de parler, et qui accompagnait, en 1849, l'archevêque de Paris dans sa visite au chansonnier, disait à celui-ci : « Sauvez la langue ! » Ce bon curé en parlait à son aise ! et qui donc aurait sauvé César, au milieu de tant de coutelas le frappant de leur mieux?

### *MAUDIT PRINTEMPS.*

Maudit printemps ! maudit feuillage !... C'est le cri de la passion contre tout ce qui lui fait obstacle dans le moment. Et si, au lieu de passion, il s'agit d'une habitude, seulement d'un simple désir, on ne maudit pas alors peut-être, mais on blâme, on critique, on parle à la *Garo*. Et de là tant de reproches contre ce monde, toujours appelé, en vertu d'une certaine figure de rhétorique, *le meilleur des mondes possibles*. Ce qui semblait convenable, admirable hier, grâce à telle disposition d'esprit, déplaît, et beaucoup, aujourd'hui, parce qu'on se trouve dans une disposition contraire. Ne faire durer l'hiver, s'écrie l'amoureux, que cinq ou six mois au lieu de huit ou dix ! aller donner des feuilles aux arbres !

A quoi pensait l'auteur de tout cela ?

Et, si l'on demande à cet amoureux le pourquoi de sa plainte : « Comment ! dira-t-il, mais parce que le printemps et les feuilles m'empêchent de voir

M^lle^ Marie à la fenêtre de sa mansarde! » *Quid rides?...* oui, nous pouvons rire. Mais n'est-ce pas notre histoire à tous, amoureux ou non? Cherchez bien, et au fond de chacun de nos griefs contre ce monde, vous trouverez un empêchement de voir M^lle^ Marie à la fenêtre de sa mansarde.

> Ah! je voudrais qu'on entendît
> Tinter sur la vitre sonore,
> Le grésil léger qui bondit.

Ici l'*ange éclatant* est oublié pour la grêle, dans ces vers imitatifs, comme on les appelle, et qu'à la place de M^lle^ Marie, je trouverais fort peu de mon goût. « Monsieur, pourrait-elle dire, quand on tient à faire de pareils vers et que l'on conserve assez de liberté d'esprit pour les tourner ainsi, on ne pense guère, nullement même, à l'ange dont on chante l'éclat. »

Quiconque trouve à lire, honnêtement bien entendu, des lettres d'amoureux, ne doit pas y manquer : c'est le moyen d'apprendre, outre certaines autres choses, combien étaient loin de se tromper les filles de Minée en accusant l'Amour

> Tout autant que Bacchus de troubler la raison.

Et cette lecture a vite confirmé dans l'idée qu'un homme bien épris, fût-il le prosateur le plus merveilleux, devient assez gauche et met assez peu d'idées dans ses billets doux. De là cette conséquence

que publier de prétendues lettres d'amants, c'est mériter l'un de ces deux reproches, ou de manquer de vérité en disant bien, ou d'ennuyer son lecteur en disant précisément ce que disent les amants véritables... Je n'aurais pas, et pour cause, ainsi parlé, il y a trente ans.

### *PSARA.*

Les Juifs, avant de céder aux Romains, maîtres du monde, firent une résistance désespérée. Après ce peuple héroïque, celui qui se montra le plus dévoué à sa nationalité fut la Grèce, contre les Perses jadis, contre les Turcs dans les derniers temps; car Marathon et les Thermopyles l'emportent-ils sur Psara et Scio? Aussi Béranger ne croit-il pouvoir trop chanter ces derniers noms, payant en outre par là aux enfants son admiration pour les pères.

Les Romains d'aujourd'hui, malgré les derniers événements, que sont-ils auprès de leurs devanciers? Les Grecs avaient moins à se plaindre des ans. La domination étrangère était devenue pour eux comme les cendres du Vésuve pour Pompéia, les préservant de cet air de la civilisation moderne, qui fait raffoler de caoutchouc et de fourneaux économiques. Affranchis à peine, les voilà recevant déjà leurs modes de Paris et leur bonneterie de Londres! Des *omnibus*, assure-t-on, ne tarderont pas à conduire de la citadelle au Pyrée!

La bataille de Navarin a fait mentir un peu le refrain. Pour le justifier cependant, plus d'un roi chrétien et plus d'un chrétien sans couronne ont déploré cette victoire. Aux yeux des congrès que sont Homère, Saint-Paul et le Parthénon?..... Pendant des siècles d'ailleurs, n'a-t-il pas été donné à ces pauvres descendants de Miltiade un assez bel exemple de résignation, par le tribut payé aux forbans de Tunis et d'Alger?..... Ce que c'étaient pourtant que la fierté européenne et la charité évangélique!

### *LE VOYAGE IMAGINAIRE.*

Ici Béranger se donne carrière et laisse voir tout son faible pour ce pays, objet dans ses rêveries, comme dans les nôtres, de tant de désirs, de vœux et de vains projets. Ce n'était pas cependant la Grèce, proprement dite, dont le voyage l'aurait tenté; mais l'Ionie, la patrie d'Homère. Il se figurait un ciel, un air, une lumière, des rivages!... et tout cela pourtant ne valant pas le *paradis du diable*, car Jean de Paris peut-il rien voir d'égal?

Cette velléité de l'auteur de *Psara* était un reste des imaginations du bel âge; car, pendant l'expédition d'Égypte, l'envie l'avait singulièrement tourmenté d'aller visiter les Pyramides. Il en fut détourné par le chantre, si distrait, des *amours épiques*, *Parceval Grandmaison*.

Arrachez-moi des fanges de Lutèce.

Lutèce reçut congé deux fois de lui : la première en 1835 pour aller demeurer à Fontainebleau; la seconde en 1836 pour aller à Tours, où il resta quatre ans. Mais Lutèce, après cette dernière absence, ne le lâcha plus.

Dans cette Lutèce où l'on cause si bien et si mal, mais moins ennuyeusement qu'ailleurs, il causait d'Aristophane et de Pindare et de tant d'autres et de tant de choses, dont il était difficile de causer mieux.

Oui, je fus Grec, Pythagore a raison,
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère [1];
Je visitai Socrate et sa prison.

Un soir d'été, pendant une de ses quinzaines chez moi, nous allâmes voir deux femmes, aussi bonnes que spirituelles, ses amies et les miennes : Mmes Swanton, Belloc et de Montgolfier, toutes deux causeuses aimables, autant qu'écrivains du goût le plus pur et le plus délicat. La pièce, où elles nous reçurent, ne fut bientôt éclairée que par la lune, dont les rayons, se glissant à travers les feuilles agitées d'une vigne, frappaient sa tête chauve et à demi penchée. Il parlait de l'âme, de Platon, de Socrate.... Mon Dieu ! qu'à son langage si simple, à sa pensée si juste et si haute, on l'aurait pris volontiers pour le second de ces deux hommes !

1. « Dites-moi, mon cher ami, m'écrivait-il en 1833, pendant que j'étais à Rome, pourquoi j'ai toujours eu les Romains en antipathie ? C'est comme descendant des Barbares sans doute ! Pourtant j'adore les Athéniens. »

*L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX.*

On fait grand bruit des poëmes épiques,
Mais on lit mes distiques,

disait Martial. Horace, La Fontaine, Béranger, eux aussi, ont eu le bon esprit de comprendre que de trop longs chefs-d'œuvre ne sont jamais tout à fait des chefs-d'œuvre, vu le temps pour les lire ou les entendre.

. . . . . Les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. Je tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets, quelque chose à penser [1].

Homère, lui-même (et Dieu sait s'il y en a eu jamais un), ne passa d'abord qu'en couplets. Allongez du double la plus belle symphonie, vaudra-t-elle autant? et un opéra en cinq actes est-il véritablement chose récréative et se pouvant entendre sans grand ennui et fatigue? Un homme, à qui on coupait la jambe, tranquille d'abord, poussa de grands cris, quand on en vint à scier l'os : « Prenez donc garde! lui dit l'opérateur, vous ne souffrez pas! » L'homme prit garde et se tut, car il ne souffrait pas en effet. Si à l'opéra on prenait toujours garde!... non cependant que je préférasse, pour mon compte, une amputation à tel chef-d'œuvre de ce genre, même au plus beau.

Le même Martial dit encore qu'un livre sans variété

1. La Fontaine.

est un méchant livre. Marot, allant plus loin, soutiendrait que ce n'est pas même un livre, peu de gens, quasi personne, ne le lisant.

Béranger préfère l'in-32 à l'in-octavo et avec raison. Certains livres doivent entrer dans la poche et se trouver toujours sous la main. N'aurait-on qu'un quart d'heure en allant et venant, c'est assez pour lire une page, laquelle donne ensuite à penser.

Combien s'est-il vendu d'exemplaires de Béranger? on le saurait à peu près pour les éditions authentiques; mais les contrefaçons? Dieu en sait le nombre, tant au dehors qu'en France!

Son besoin de concision lui ferait braver parfois, non l'honnêteté, mais presque Vaugelas et l'Académie. *D'obscurs lauriers* serait une expression sans justesse, quand il s'agit de sa réputation, et n'en est pas une convenable, suivant la grammaire. Mais, si c'est là une faute (et le doute se comprend), elle est assez rachetée par ce qui précède et ce qui suit, quoique le dernier couplet, plus encore que le précédent, manque de vérité, non certes de style :

> Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
> De tant d'échos dont la voix vous répète,
> L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous;
> Déjà mon front sent glisser sa couronne.

Allons! de pareil vers sont d'assez bonnes épingles pour retenir la couronne et l'empêcher de glisser de longtemps.

*COUPLETS SUR UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI, ETC.*

Est-il beaucoup de gens à se détourner du miroir et à lui reprocher sa franchise? Ne serait-il pas vrai même que chacun, s'aimant plus ou moins, chacun aussi se trouve plus ou moins à son gré?... « Peu de portraits, suivant Béranger, ressemblants ou non, satisfont l'original : car les mille agréments que celui-ci trouve en soi, le peintre ne saurait les deviner et les rendre : *Mes petits sont mignons, beaux, bien faits.* C'est encore là une épine dans le soulier des hommes, dont se voit partout la figure, et nulle part telle qu'ils la voudraient. Que de cris poussés à cet égard par Jean-Jacques, Voltaire et tant d'autres! et je ne pouvais non plus échapper à la loi commune; aussi ne me suis-je pas toujours trouvé traité au mieux. »

Il y a de sa personne des images de toutes sortes, gravées, lithographiées, en bustes, en médaillons, en statuettes, et dont aucune ne peut satisfaire complétement. Il faut dire que, comme chez Socrate, avec lequel il avait plus d'un rapport, ses traits s'accordaient peu, en quelque sorte, avec sa physionomie, d'autant plus difficile, par conséquent, à bien saisir.

Le daguerréotype promettait à cet égard des merveilles. Reproduisant le modèle avec une exactitude absolue, il semblait devoir donner une ressemblance absolue aussi. Mais la figure humaine, par suite de la

multitude des éléments qui s'y combinent et la caractérisent, varie sans cesse; et sous l'influence des mille sentiments auxquels elle obéit, se transforme incessamment, jusque-là de ne pas offrir deux fois peut-être dans le cours entier de la vie un aspect complétement identique. Elle se compose donc, pour chacun de nous, de l'ensemble; et, si on le peut dire, des moindres détails de tous ces aspects si divers; dès lors le portrait ressemblant serait celui qui les reproduirait à la fois. Chose impossible, sans doute; surtout pour le daguerréotype, propre seulement à saisir un de ces aspects, ou, en d'autres termes, un des éléments si nombreux dont il fallait donner l'ensemble.

Le dernier vers de cette chanson tromperait quelque peu, si on le tenait pour vrai :

Je suis bien mieux peint dans ce livre.

Qu'on imagine, en effet, un homme aimant l'ordre et l'économie, soigneux des moindres choses, quasi tremblant à l'idée d'une dette ou plutôt n'en ayant jamais contracté; toujours prêt à donner autant que peu disposé à recevoir, sobre par goût et par raison, antipathique à tout excès, ayant avant la soixantaine rompu avec *l'alma parens rerum*, sérieux de sentiment et d'esprit, non moins qu'enjoué de manières et de langage, religieux, plein de sensibilité, occupé d'autrui bien plus que de lui-même, et ne connaissant de plaisir, depuis longtemps du moins, que la pro-

menade. la conversation, la lecture et la rêverie... Est-ce là vraiment *Roger Bontemps*, *le Petit Homme Gris*, etc.?

### *LE GRENIER.*

Dans la partie de la rue de Bondy donnant sur le boulevard, à un sixième étage, était la mansarde dont il s'agit; car, de *grenier* proprement dit, il ne s'en voit guère à Paris; on y connaît trop le prix du moindre emplacement. C'est là que Béranger se trouva si bien, et, quoique fasse entendre la chanson, s'occupant plus de vers que de maîtresses.

On croirait difficilement au regret conservé par lui de cette époque. Dans une lettre du 16 août 1834, je lis la phrase suivante : « En retournant chez moi, j'ai été pris par une effroyable averse depuis la Madeleine jusqu'à Passy; jamais je n'avais été trempé de cette façon. Eh bien! j'en étais presque heureux; cela me rappelait ma jeunesse. »

Quant à la façon dont se montaient les six étages, il y aurait à redire. *Lestement*, soit! et encore, après tout un jour de *courses vaines* ou une nuit entière passée au bal, six étages sont encore quelque chose, même pour un jarret du bel âge : mais *joyeux!*... Que de fois aussi on les monte l'âme pleine de colère ou abattue, soit en se voyant dupé par une maîtresse ou par un ami, traqué par des créanciers, appesanti par

l'ivresse ou en proie à l'une de ces infirmités précoces, fruit de certains *instants!* Le faix des années est lourd! Mais celui de la jalousie, des humiliations, du besoin de vengeance, de l'effroi du qu'en-dira-t-on et de cette soif de plaisir s'irritant à mesure qu'on la veut satisfaire!...

Est-ce à dire que le jeune âge ne vaut pas la soixantaine? oh!... et pourtant certaines préférences seraient plus difficiles à justifier; tout au moins peut-on reconnaître dans l'auteur de la jeunesse, l'auteur aussi des derniers ans. Telle grotte, bien sombre de loin, laisse jouir, quand on y pénètre, d'une clarté douce et valant parfois l'éclat du grand jour!

> Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
> Pour *dépenser sa vie en peu d'instants.....*

ou, en d'autres mots, pour se faire vieux de bonne heure. Chose bizarre! les plus amoureux du bel âge semblent les plus pressés d'y mettre fin et d'arriver à la vieillesse, et à quelle vieillesse dans ce cas!

### *L'ÉCHELLE DE JACOB.*

Si les seuls Juifs montaient à l'échelle du 4 et 3 pour 100, on s'étonnerait moins de la rude secousse qui les en fait tomber ici; mais les chrétiens et autres se montrent tout aussi lestes, et, comme dit la chanson :

> Le *sandis* n'est pas de l'hébreu.

Béranger aimait peu les Juifs, qui ne sont pas aimés de tout le monde. Il lui fallait ses préjugés : à chacun les siens! Toutefois, on excuserait sur ce point tel gentilhomme ou tel catholique du bon temps; mais parler de progrès, d'avenir, d'égalité, de fraternité, mots dont on couvre nos murs, et croire aux races, au point d'honneur, j'allais dire au loup-garou!...

Les chrétiens, pendant longtemps, ont été assez peu chrétiens avec les Juifs. Aussi quels hommes que ces Juifs!... N'ayant absolument droit et faculté ici-bas que de vendre des chiffons et prêter de l'argent, ils font l'un et l'autre pour ne pas mourir de faim : crime déjà! Puis, à force d'activité, d'économie, d'intelligence, ils gagnent, s'enrichissent : crime encore! Enfin honnis, injuriés, pillés, massacrés, ils laissent voir peu d'amour pour leurs persécuteurs, et vont même jusqu'à user de finesse et de ruses pour se préserver et leurs biens : *quel crime abominable*, et dénotant certainement une race maudite! d'autant qu'ils ont généralement le nez aquilin, les cheveux plus ou moins noirs, et d'autres signes *caractéristiques!*

### *LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.*

Il y avait autrefois à Athènes, vers le bas de la rue des Deux-Trépieds, conduisant de la citadelle au temple de Bacchus, un hermès consacré au dieu Hy-

ménée : sur sa gaîne se lisait un distique, en dialecte dorien, pouvant se traduire à peu près par les deux mauvais vers suivants :

> Celui-là seul me peut lancer force brocards
> Qui voudrait se compter au nombre des bâtards.

Or, les passants salissaient souvent cet hermès; et un pauvre vieil écrivain public, dont l'échoppe se voyait à côté, ne manquait pas chaque fois de le nettoyer de son mieux.

A cette note, en apparence étrangère au sujet, on pourrait joindre ce qui suit : Un amateur de jardin, *prêtre de Flore et de Pomone encore*, était heureux et fier de ses espaliers, couches et plates-bandes, lorsque survint un voisin, grand amateur aussi, et qui, pour se satisfaire sans frais ni peine, gagna sa confiance d'abord; puis, à l'occasion, lui dérobait fruits et fleurs, gâtant, de plus, ce qu'il ne pouvait emporter. Si bien que le pauvre prêtre de Flore, voyant ce dommage renouvelé chaque jour, devint triste et désespéré, autant qu'il montrait de joie avant. Le voisin n'en continua pas moins, et riait beaucoup en outre de le voir souffrir ainsi. Qui fait cela? — Qui fait cela?... Ne le voit-on pas? Alors, qu'on s'en rapporte à ce vieux commentateur de l'Énéide, prétendant, à propos des harpies, qu'elles représentent au vrai les hommes, dits *à bonne fortune*, lesquels aussi ne savent que souiller et empuantir tout ce qu'ils touchent.

*LA MÉTEMPSYCOSE.*

C'est là certainement un dialogue plein d'esprit, de verve, de bons vers; mais il frappe surtout par une certaine vérité, qu'on dirait s'y être glissée presque à l'insu du poëte lui-même, tant elle semble en quelque sorte se dérober sous les mots plaisants et la richesse des images.

L'âme en question, si bien logée d'abord chez une belle fille, ne tarde pas à se plaindre et à vouloir mieux :

> Mais de mon gîte on s'empare, on le pille
> . . . . . .
> Et jour et nuit, du coin que j'habitais,
> A la maison je voyais le feu prendre.

Va-t-elle préférer un poëte, et un poëte de grand renom? Tant s'en faut!

> Car un poëte est l'enfer pour une âme.

La beauté donc et la gloire ne vaudraient pas ce qu'on pense.

Il y a une autre observation : A savoir, que l'âme serait en nous le locataire, les passions, tout ce qui peut gêner pour elle la jouissance des lieux. Or, c'est au locataire, suivant l'usage, à les tenir en bon état, à les purger de vermine, et les garder de toute personne suspecte; autrement, les suites la regardent. L'âme de *la belle fille*, par exemple, ne pouvait-elle rien contre

les soudards et les incendiaires? » Dame! dit-on gravement de tel homme, faisant rage et s'abandonnant à sa bête, il a des passions terribles! Voyez plutôt comme il s'en donne de toute façon? » et de tel autre: « Oh! celui-là n'a grand'peine ni mérite à vivre sagement, n'étant sensuel, glorieux, colère, ni le reste. » Ce qu'exprime, en d'autres termes, un drame fort en vogue, il y a vingt ans. « Bertrand, dit l'un des personnages à son ami, évidemment surpris plutôt que persuadé de ce genre de raisonnement, la nature ne t'a pas donné, comme à moi, le besoin pressant des dîners fins, des jolies femmes, du *trente et quarante*, etc. Aide-moi donc à satisfaire ce besoin pressant; et, de ton côté sache t'accommoder de peu; car, il est dit dans le nouvel évangile, le bon, le vrai, comme tu sais: *à chacun, suivant son besoin et ses appétits.* »

### *LES PAUVRES AMOURS.*

En parlant de la Grèce, Chateaubriand lui applique un mot, dont on ne se rend pas compte tout d'abord, *pays de forte et ingénieuse mémoire.* Forte, en effet, car elle a imposé en quelque sorte au monde sa forme intellectuelle et comme une langue générale qu'il gardera: on aura beau faire, *les pauvres petits culs d'amour* ne seront congédiés de longtemps.

Béranger lui-même convenait « qu'en y réfléchis-

sant quelque peu, on voyait facilement combien la personnification de certaines idées, sans rien ôter de leur justesse, ajoute à la grâce, à la vivacité, à l'énergie du discours. Le chantre du christianisme, ajoutait-il, aimerait mieux le monde vide de son Dieu unique, que rempli partout de divinités subalternes. Cette opinion, raisonnable philosophiquement parlant, se justifie-t-elle, quand il s'agit de simples allégories et d'images? Les noms de Muses, d'Apollon, de Nymphes, de Dryades, ne nous montrent sans doute dans les choses réelles que ce qui est; mais, grâce aux idées plus ou moins ingénieuses qu'ils éveillent, grâce surtout à tant de chefs-d'œuvre qui les consacrent et les couvrent, pour ainsi parler, d'une poésie dont le parfum se mêle à celui de nos jeunes ans, ils y ajoutent, ce me semble, un charme qu'on ne peut nier. Ces riants mensonges ne cachent la vérité que pour l'embellir, comme de beaux nuages, autres mensonges, ne recouvrent en partie le ciel que pour rendre plus profond et plus brillant son azur. Même a-t-il fallu allonger la liste, en y ajoutant des lutins, des fées, des gnomes, inventions assez froides parfois. »

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un barde,
Chantant au milieu des brouillards!

Béranger, au reste, ne fut pas le premier à parler de réforme. Un poëte classique et pindarique, s'il en

put être, Lebrun ne veut-il pas tout culbuter à cet égard :

> Parnasse est vieux, ses neuf vieilles pucelles
> Font radoter la lyre d'Apollon.
> . . . . . .
> Leur vieux Pégase est décrépi comme elles,
> Leur vieux Permesse est la source d'ennui :
> Un autre Pinde il nous faut aujourd'hui.

Et, ma foi! ses odes et le reste seraient en preuve et justifieraient sa demande. On s'écrie ailleurs :

> Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je vous supplie.

Les Grecs y ont mis bon ordre et pris leurs précautions pour qu'il fût continué à parler d'eux. Leur Pinde, d'après les géographes, a huit ou neuf mille pieds de hauteur, et portait jadis sur ses flancs soixante quinze villes; le jeter bas donnerait à faire, seulement l'ébranler. Béranger n'a eu garde d'y songer sérieusement, malgré ses répugnances plus apparentes que réelles. Même la gageure se pourrait soutenir que dans le tiers de ses couplets, on aurait toute chance de rencontrer Bacchus, Comus ou quelqu'un de leur bande.

### *A M. GOHIER, ETC.*

M. Gohier, qu'on appelait *le dernier roi de France*, était, quand je l'ai connu, un vieillard aimable et gai, et pourvu du strict nécessaire pour tourner de jolis couplets, métier lui allant mieux que celui de régner.

A tout prendre, le *martinet* nous fut-il plus rude que la *férule*, férule de la gloire, si l'on veut? Un peu avant, c'était celle de la liberté, tenue par mille mains, non légères. Mon Dieu! n'y aurait-il point assez de la nôtre propre, de celle dont nous nous fustigeons si bien, grâce à nos excès et sottises de toutes sortes!..... Mais nous les imputons à la fortune; car c'est elle évidemment qui nous couche et endort sur le bord des puits. Du moins sait-elle aussi parfois dire de jolies choses, et sensées, aux enfants qu'elle éveille, et elle les dit pour nous tous :

. . . . . Mon mignon, je vous sauve la vie
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi.
Car il n'advient rien dans le monde,
Qu'il ne faille que j'en réponde [1].

### *LE CONVOI DE DAVID.*

Béranger s'était beaucoup occupé de peinture, et s'y connaissait donc, c'est à dire, bien entendu, un peu moins que les peintres et les marchands, qui n'y connaissent guère eux-mêmes.

Il admirait David, Grec et Romain pourtant dans son art comme dans son civisme, et aurait voulu lui rappeler ce mot plein de sens d'un homme en position de bien juger : « Je suis, disait Napoléon à Talma,

1. La Fontaine.

ce qu'on appelle un grand conquérant, un grand empereur; et toutefois aux conseils, aux parades et ailleurs, je marche, m'assieds, parle comme tout le monde; pourquoi donc Alexandre, César, Pompée ne feraient-ils pas comme tout le monde aussi? »

Ce dialogue entre une sentinelle et les amis du peintre semblerait assez, dans la manière de ce dernier, un peu raide et cherché, et ne pouvait fournir plus qu'on en a tiré ici.

A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter;
Hélas! il peignait Prométhée.

Qu'après avoir peint, en ami si chaud, Robespierre et Marat, il ait peint en admirateur si passionné Napoléon, il y aurait sottise à le lui reprocher; mais n'éprouva-t-il aucun étonnement d'avoir changé à ce point de modèle? Et aussi de se trouver chevalier de la nouvelle cour, après avoir si fièrement rudoyé ceux de l'ancienne?

Homère dit de Jupiter qu'un pli de ses sourcils faisait trembler le ciel : j'en doute; car, sans Briarée, le maître des dieux était enchaîné par eux comme un dogue. Et puis se serait-on permis avec Napoléon tant de tours joués à Jupiter?... Quant à l'ancien Prométhée, il fut châtié, dit-on, pour avoir donné aux hommes le feu d'en haut; et le nouveau, disions-nous il y a trente ans, pour le leur avoir ôté. Ce feu, sui-

vant nos idées, c'étaient *le premier Paris* et *les nouvelles diverses;* feu qui éclaire et brûle le monde, mais du moins en faisant bouillir bien des marmites, comme on sait.

### *LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.*

Le chasseur tue les perdrix et les lièvres, non pour avoir un rôti de plus, mais pour le plaisir de la chasse; que ce plaisir lui soit possible autrement, il les laissera vivre, sans doute. Or, les laitières, jeunes et jolies, c'est du gibier aussi, et plus fin; on ne les tue pas, on leur donne des croix d'or, menu plomb de ces pauvrettes. D'ailleurs, en les visant, le chasseur ne songe le moins du monde non plus à leur nuire, mais seulement à se donner du bon temps, et à pouvoir chanter d'autant mieux qu'il *a le triple talent* et *qu'il est un vert galant.*

L'histoire est vieille des croix d'or. « Bernart, écrit le comte de Bretagne à un de ses confrères en Vénus et Apollon :

> Bernart, j'ay touzjors oi dire
> Que li cors guaigne l'avoir.

ou en français d'aujourd'hui :

> Pour qui tient la clef d'or, n'est-il pas vrai, Bernard,
> Que le cœur le mieux clos s'entr'ouvre tôt ou tard ?

Au reste nos idées sur ce point sont telles encore,

que la présente note, lue devant dix hommes raisonnables, serait trouvée ridicule par dix d'entre eux... et si devant dix femmes?...

*BONSOIR* (A M. LAISNEY).

Ce refrain a quelque chose de triste, malgré la gaieté qui cherche à s'y montrer : c'est une sorte d'adieu. Pour qui craint la vieillesse, les cinquante ans donnent en effet à penser, car son temps est proche alors. Il y aurait, dans ce cas, un mot à se rappeler; celui d'une bonne femme de mon village. Vers quatre-vingt seize ou dix-sept ans, elle se plaignait un jour de sa faiblesse et de son peu d'appétit, ajoutant, avec un soupir : « Ah! quand je n'avais que quatre-vingts ans! »

Comme ils sont loin les feux de notre aurore!

L'aurore de Béranger ne fut pas, comme celle de l'Iliade, aux doigts de rose, mais le plus souvent aux doigts de fer. Abandonné, à demi, *laid*, *chétif* et *souffrant*, pauvre, foudroyé en outre, il se vit, faute de lait (gâté par le Recollet), abreuvé de vin du crû, régime peu doux à vingt mois. N'aurait-il pas été réputé chez les Grecs nourrisson de Bacchus et favori de Jupiter?

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.

Oui, dans l'art de la mesure, de la rime et du reste; mais dans l'art de faire les vers de ses chansons, Béranger n'eut et ne pouvait avoir que lui-même pour maître. Un poëte, vraiment digne de ce nom, que ce soit Molière, Raphaël, Mozart, a dans l'esprit comme un type d'une beauté achevée suivant son genre, et qu'il s'agit pour lui de produire au dehors. Jusqu'à ce qu'il n'y ait réussi à son gré, il cherche, il médite, il fait effort. Et qui donc crée ce type chez le poëte et lui enseigne à le produire? Est-ce le faiseur de *gradus* et de *prosodies?*

Ces malheureux *amours*, les voilà derechef se fourrant dans ce couplet, on ne sait trop pourquoi, sinon pour se venger d'avoir été tout à l'heure si lestement congédiés. Qu'ils nous laissent une fois pour toutes; l'amitié véritable ne saurait s'arranger de leur présence. Son heure est vers le soir; le bruit cesse alors, les enfants dorment. L'âme et les lointains souvenirs s'éveillent; on peut se recueillir, s'entendre, causer de cent choses... moment le plus doux de la journée et faisant comprendre le vieil âge après une vie agitée. Et quelle vie ne l'a été!

### *LE MISSIONNAIRE DE MONTROUGE.*

Un dindon, fût-il lettré, ne parle pas ainsi; et personne, sans doute, ne songerait à craindre Ignace, s'il était vraiment l'original de ce portrait. Le chat, au-

quel on le compare ordinairement, se fait bien venir du jeune rat, de la belette, du lapin, de la souris, de tous ceux enfin dont il veut souper. Ignace au contraire :

> Est craint partout à la ronde,
> Et fait trembler tout le monde.

*Le pauvre homme!* on peut le dire de lui autrement que de Tartufe. En vérité l'effroi qu'il inspire ne devrait-il pas empêcher de le craindre? car, si sa puissance est dans son talent de feindre, qui donc serait trompé par lui? La chanson semblerait de cet avis : en lui prêtant un cri d'oison, elle ne songe plus évidemment à le faire chat ou loup... Naguère il semblait maître à Rome, maître puissant, absolu; on en parlait bas. Depuis vingt ans, ne façonnait-il pas la jeunesse, tout à lui dès lors! or un beau matin, cette jeunesse, rompant sa chaîne, pour premier acte, le chasse. *Pauvre homme* en effet !

### *COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.*

Titre démentant le refrain, puisqu'il prononce tout d'abord le nom qu'on veut taire ensuite. Peut-être s'étonnerait-on en outre de voir l'invitation de chanter faite par des hommes à qui elle semblerait devoir répugner davantage. Il y aurait à regretter enfin que Béranger n'eût pas écrit plus de ces couplets remplis d'une tristesse si noble et si touchante.

J'ai répondu, baissant des yeux humides :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Où trouver un mouvement plus heureux et plus vrai et un langage à pouvoir y mieux répondre ? Il excelle sous ce rapport. Il sait se pénétrer si bien du sentiment et de la situation, que son expression se produit ensuite comme d'elle-même, et telle que chacun croirait l'avoir pu choisir tout d'abord et n'en avoir pu choisir une différente.

Le troisième couplet vient en quelque sorte d'ailleurs tempérer ce que la pièce entière aurait d'excessif, et fournir une sorte d'explication et d'excuse à cette grande défaite :

Périsse enfin le géant des batailles,
Disaient les rois : peuples, accourez tous ;
La Liberté sonne ses funérailles.

« Voilà, disions-nous dans notre style de 1815, la seule arme qui pût triompher de nous. La liberté, source de toute puissance et de toute gloire, voulut se venger de l'oubli où nous la mettions et força les rois d'en appeler à elle ! »

Des deux côtés ce jour trompa la gloire,

non la gloire du combat même, aussi grande quelquefois pour le vaincu que pour le vainqueur ; mais il trompa de justes espérances, car on se battait beaucoup moins cette fois par un vain motif d'orgueil national, que pour sauver les frontières d'un côté, et de

l'autre pour recouvrer des droits. « La France devait succomber, disions-nous encore, car elle avait oublié les siens ; et, moins forte dès lors, elle cessa de l'emporter sur tant de nations, qui se levaient enfin pour conquérir les leurs ! »

Le dernier couplet n'est pas l'un des moins beaux, malgré un mot à reprendre; car *les torrents* viennent après les orages, non après *les naufrages*, et l'idée de naufrage suffirait à peine ici.

Waterloo d'ailleurs semblait à Béranger une conséquence forcée de tous les événements antérieurs. « On ne comprendrait plus la France, disait-il, Napoléon y restant. Sa tâche était remplie, et cette défaite si grande fut un malheur nécessaire à la conquête définitive de la liberté. »

« Chose singulière ! ajoutait-il, ce despote si absolu se montrait l'esprit le plus libéral peut-être de son conseil d'État. Il y avait alors des ultra-impérialistes, comme il y eut plus tard des ultra-royalistes. »

*COUPLET* (A Mme AMÉDÉE DE V.).

Une belle femme sourit-elle à l'homme sans jeunesse, sans nom, sans fortune? Oui, s'il a de la bonté et qu'elle en ait elle-même. Et de tous les sourires, c'est celui qui donne au regard, non le plus d'éclat, mais le plus de douceur.

*ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN.*

Le seul défaut peut-être de cette jolie chanson serait de prêter à une allusion, et par là d'embarrasser plus ou moins le lecteur, quand il ne s'agit en effet que d'un cadre comme tant d'autres.

*Turlupin,* pauvre et montreur de marionnettes, en peut dire long et ouvrir à son gré la bouche : autre Socrate, *sous la veste d'un bouffon.* Et si on l'a méconnu, y a-t-il à s'en étonner? Socrate lui-même, revenant, aurait-il grande pratique, vieux et dénué, et aussi chauve, non plus sensé que l'auteur de Turlupin. Platon réussirait mieux : on aime la belle mine, les mots bien sonnants, les belles phrases qui remplissent l'oreille, l'esprit restât-il vide. Ne voilà-t-il pas une statue pour tel phraseur d'école, compilateur de vieilleries morales et métaphysiques, que personne peut-être n'a lues au long, hors moi, à qui Dieu le pardonne !

Au reproche tant répété relativement à la chanson du *Bon Dieu,* Béranger aurait pu répondre par les deux vers de Turlupin :

> Ton Dieu, Marie Alacoque,
> N'est pas plus mon Dieu que Jupin.

Mais aurait-il pu se justifier de deux ou trois expressions, dont l'une surtout demande à être interprétée et se trouve là pour *raccommodant?* (Et à propos de

ce nom de Jupin, je trouve dans mes notes, qu'un traducteur anglais a cru devoir intituler *Jupiter* la chanson du *Bon Dieu.*)

*Clément* aussi écrivit, non l'oraison funèbre, mais l'épitaphe d'un Turlupin de son temps, *Jean Serre*, inférieur à celui de nos jours, comme l'épitaphe l'est à la chanson :

Que dis-je, on ne le pleure point :
Si fait-on; et voicy le point :
On en rit si fort en maints lieux,
Que les larmes sortent des yeux.
Ainsi en riant on le pleure
Et en pleurant on rit à l'heure [1].

### A MADEMOISELLE...

La gloire aurait cet avantage sur l'amour, qu'elle trompe moins de gens; mais l'erreur est plus longue et pousse à plus de sottises. De ces deux biens si vantés, le meilleur vaut peu; et qui sait se passer de l'un ou de l'autre souffre moins, et moins encore qui se passe de tous deux. Jeune, on les veut à la fois; vieux, on les connait et on en rit.

### LES DEUX GRENADIERS.

Les sujets les plus touchants ne seraient pas toujours les meilleurs; et, dans une chanson, faire

1. Clément Marot.

causer deux grenadiers d'une certaine manière, est difficile.

Le second grenadier voit de l'ingratitude à briser le vase quand il est vide. Quoi donc! le vase avait-il fait la liqueur? de la sottise, oui; s'il pouvait servir encore. Ce second grenadier a donc tort et aurait dû employer une autre image, et dû aussi ne pas abandonner

. . . . . Femme, enfants et patrie;

Car ces sortes de personnes ne laissent pas d'avoir, de leur côté, quelques droits. Mais le fanatisme comprend-il autre chose que l'objet auquel il tend?

### *LE PÈLERINAGE DE LISETTE.*

Les chansons de ce recueil ne sont pas rangées par ordre de dates, mais entremêlées, de façon à offrir plus de variété au lecteur. Toutes celles d'un certain genre appartiennent au bel âge. Et que conclure de celle-ci, sinon qu'à vingt-cinq ans Béranger était ce qu'on est à vingt-cinq ans; qu'il aimait à rire, à dire des folies; mais que dès ce temps aussi il montrait ce dont il serait capable un jour, en devenant penseur, sans cesser d'être homme d'esprit, s'il en fut?

La Lisette du *pèlerinage*, et toutes celles de ses chansons, ne semblerait être pour beaucoup de gens que mademoiselle *Judith Frère*, vivant depuis

1835 avec Béranger. Or, voici ce qu'il y a de vrai quant à cette demoiselle :

Béranger la vit pour la première fois en 1788 ; il avait par conséquent huit ans, elle en avait dix. Nièce, comme on l'a dit, d'un maître d'armes, elle fut conduite un jour par celui-ci dans la petite école de la rue des Boulets, que tenait un abbé *Chantereau*, et où était alors Béranger ; or cet oncle, pendant sa visite, s'écria en riant : « Vous voyez cette petite ; eh bien ! ça manie déjà le fleuret ! »

Béranger la connut ensuite devers vingt ans. Aussi belle que jolie et, à coup sûr, d'une constance peu ordinaire, elle n'aima jamais que lui et sut rester, sa vie durant, sans reproche à cet égard.

C'est assez dire que, dans la pensée du poëte, elle n'eut rien de commun avec les *Lise* et *Lisette* de ses chansons : celle-même de la *bonne vieille* ne la regarde en aucune façon.

Jamais Béranger ne songea à l'épouser : d'abord, pour conserver ce qu'il appelait, comme tant d'autres, son indépendance ; et, en outre, par un motif inutile à expliquer ici, de nature en effet à excuser un tel parti, et ne fournissant matière d'ailleurs à aucune accusation, même spécieuse, contre les sentiments et la conduite de cette demoiselle.

*ENCORE DES AMOURS.*

Le cinquième couplet de la chanson précedente nuit un peu à l'effet de ceux-ci ; car Lisette, *malgré plus d'un tour*, resta le type préféré : quoi de mieux pour nous rassurer sur les *pleurs à répandre*? Aussi ces trois couplets mélancoliques n'empêchent nullement de croire que leur auteur aima sans trop se désespérer : première preuve de sagesse. Une seconde, plus grande, fut de mettre ordre à tout cela de bonne heure. Vers la soixantaine, il avait donné congé aux *petits culs d'amour*, qui eurent à chercher gîte ailleurs. Aussi jusqu'au bout resta-t-il sain d'esprit et de corps. Plus sensé et de meilleur goût que son confrère de Théos, qui nous peint cupidon, pondant sans relâche au fond de son cœur, et, pendant qu'un amour veut essayer ses ailes, un autre éclosant déjà, un troisième près de percer la coquille ... quelle vie !... Plaisanterie, si l'on veut ! mais peu plaisante à pareil âge. L'excès en rien ne va aux cheveux blancs.

*François Villon*, entendu dans ces matières, dit, sans plus de phrases, que

Folles amours font les gens bêtes.

Peut-être a-t-il tort d'ajouter que

Samson en perdit ses lunettes.

En faisait-on de ce temps; et, dans ce cas même, la rime suffirait-elle?

### *LA MORT DU DIABLE.*

Le dernier *on* du troisième couplet retranché, rien ne ralentirait plus le mouvement de la chanson entière, qui rappellerait celle des *Reliques*, autre tour de force du même genre.

Malheureusement (et non pour la chanson), cette plaisanterie si vive se fonde sur une vérité trop peu contestable :

L'Amour sert bien moins que la Crainte.

Sainte Thérèse n'aurait voulu ni l'un ni l'autre, et demandait, dit-on, à éteindre l'enfer et à brûler le paradis, afin de ne plus laisser aimer Dieu que pour lui-même. Zèle excessif et peu éclairé! car aimer Dieu pour ce qu'il nous accorde en cette vie, ou pour ce qu'il nous promet dans l'autre, n'est ce pas même chose? et, quoique nous fassions, nous sera-t-il jamais possible de ne tenir aucun compte de nous-mêmes, à moins de n'être plus de notre espèce? Atalante faisait à peine fléchir l'herbe en courant; c'était se montrer légère déjà; mais, pour ne pas toucher la terre, il lui aurait fallu des ailes, et nous n'en saurions avoir.

### *LE PRISONNIER DE GUERRE.*

Homère sommeille parfois; et, sans son grand nom, peut être dirait-on plus. Au reste, avec un goût mé-

diocre pour les récits de batailles et de combats singuliers se ressemblant toujours plus ou moins, serait-il inconvenant de trouver qu'il y a beaucoup de ces récits dans un poëme où il n'y a guère autre chose ?

Quant à Béranger, même fatigué, il ne dormait qu'au lit; et si, parfois, le soir, après de plus longues promenades, il a pu y avoir entre nous quelques moments d'oubli, le reproche ne saurait lui en être fait, je le dois confesser ici.

### *LE DAUPHIN.*

Cette pièce montre assez que Béranger, malgré son habitude de concision, ou peut-être aussi grâce à cette habitude même, aurait pu valoir dans le conte autant que dans la chanson. Le tissu si serré de son style ne l'empêche pas de rester clair et simple; première condition du récit. (Comparer *le Dauphin* par exemple au *Meunier de Sans-Souci.*)

Toutefois, et il a ce tort rarement, la composition ne semblerait pas irréprochable ici; car, Richard, pour arriver à son aveu, avait-il besoin d'aller chanter sur la place publique et puis de courir après un confesseur? Son péché le gênant en effet, que ne commençait-il par où il finit? ou plutôt son *peccavi* n'aurait-il pas dû être dit depuis longtemps et attendait-il la venue de ce dauphin pour savoir la part qu'il y avait prise?

L'indulgence du confesseur paraît grande aussi et son insouciance du qu'en dira-t-on. Quelle hardiesse donc ne fallait-il pas jadis, à la naissance de certains enfants, pour crier :

Vive à jamais notre race royale!

Les gentilshommes, il le faut croire, usaient rarement *du droit du seigneur*, si même ce droit exista jamais en effet; mais, dans toutes leurs relations, exigeaient-ils, non plus que leurs dames, la preuve de seize quartiers?..... Donc il y avait véritablement dans ces vieux siècles plus de *fraternité*, ou, si l'on veut, de consanguins et d'utérins; plus d'*égalité*, s'entend d'un sexe à l'autre; plus de *liberté* enfin, de ce genre de liberté que cherchait Tartufe avec Mme Orgon.

### *LE PETIT HOMME ROUGE.*

Quand aura-t-on fini avec *ce petit homme rouge?*... C'est le cri du plus grand nombre, non le compte de tous. Malheureusement il s'habitue à revenir; quinze ans passent à peine, et on le revoit. Et voudra-t-il toujours tant tarder? Entrés d'hier en république, nous l'allons revoir..... oh! le beau moment que celui-ci, avec *quatre* vents soufflant à la fois! Aussi les girouettes ont à faire!

La pauvre balayeuse, image de tant de gens, de tous même, fut bien obligée de s'accommoder du blanc, du bleu, du rouge et aurait quasi pleuré

Pour ce bon monsieur Robespierre.

Béranger, non! et, dans un temps où si bon nombre d'hommes, par l'espoir ou la peur, approuvaient tout du passé, il ne trempa jamais dans aucun odieux éloge d'un nom que l'histoire est bien forcé de prononcer; nom rappelant un talent à l'avenant du courage et de la pitié pour autrui. Bas et laid d'esprit, de face et d'âme, hors d'avoir conservé la poudre et les manchettes, quoi donc distinguait cette hyène de tant d'autres hyènes de son époque?

### *LES BOHÉMIENS.*

A l'âge de dix ans, Béranger eut occasion de voir, sur les remparts de Péronne, une troupe de bohémiens, campés avec des charettes et tout leur attirail. Ce spectacle lui laissa un souvenir fort vif, et dont il ne put manquer de s'inspirer, pour donner à son tableau cette couleur si vive et ce ton si net et si franc, et faire ainsi, de quelques couplets, un véritable chef-d'œuvre.

Voltaire admirait beaucoup le cœur des diables dans l'*Alceste* de Quinault; rien de plus sublime! disait-il :

Tout mortel doit ici paraître;
On ne doit naître

Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.

. . . . . .

Chacun vient ici prendre place;
Sans cesse on y passe;
Jamais on en sort.

Ce passage, tres-beau en effet, montre toute la supériorité des *Bohémiens*. Qu'aurait donc dit Voltaire de la chanson? Le septième couplet lui aurait déplu peut-être, par son tour moins leste et son défaut d'idée; après quoi, le moyen ne ne pas admirer, de ne pas jeter dix fois sa perruque en l'air! D'autant, que lui-même écrivait quelque chose de semblable à M^me^ du Deffant :

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment;
Chacun est parti du néant;
Où va-t-il?... Dieu le sait, ma chère.

Le secret des grands maîtres, de Molière, de La Fontaine, de quelques autres, c'est de se pénétrer de leur sujet, au point de s'absorber, de disparaître en lui, si on le peut dire; on les oublie pour les personnages qu'ils mettent en scène et font agir et parler de façon à tromper en quelque sorte l'esprit le plus attentif : le charme est si puissant alors, que tous ces mensonges deviennent la nature et la vérité même.

Il y aurait cependant ici une faute contre cette loi si difficile.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville,
Qu'on nous exile!

Un pareil attendrissement sur eux-mêmes n'est pas des Bohémiens. Exilés de la ville!... eh! qu'y feraient-ils? leur serait-il possible seulement d'y rester, et que signifieraient alors ces vers, autrement coupés que ceux d'Arouet et de Quinault :

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie...
. . . . . .
Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.

Peut-être faudrait-il aussi regretter que le mot au philosophe, *ton œil ne peut se détacher*, etc, et le couplet suivant ne viennent pas immédiatement après ce vers :

Où nous irons, le sait-on bien?

Mais, au milieu de tant de verve, de style et d'idées, c'est quasi honte de songer à de pareilles observations.

Béranger, a-t-on demandé, ne préconise-t-il pas, dans cette chanson, un assez vilain métier et fort cousin de celui d'escroc et de filou? — Et, d'autre part, pourrait-on demander aussi, montrer le bonheur facile

à ce point, n'est-ce pas rendre d'autant plus odieux, et même plus ridicules, tant d'efforts et de mauvais actes pour l'acquérir à grands frais ? *Voir c'est avoir :* l'aveugle donc excepté, tout homme serait assez riche; et cette boutade, examinée de près, finit, sinon par sembler une vérité pratique et absolue, du moins par faire comprendre assez vite que, s'il ne suffit pas en effet de voir pour avoir, il suffit bien moins encore *d'avoir* et *d'avoir quoi que ce soit* pour avoir jamais assez. Le désir dont l'objet n'est pas un besoin vrai, ressemble au vase qui n'a pas de fond. Encore y aurait-il moyen de combler l'Euripe ou le détroit de Messine : des bras et du temps y suffiraient; mais remplir le tonneau des Danaïdes !

Les *Bohémiens*, pour le ton et le fonds de la pensée, rappellent les *Gueux* ; et l'une et l'autre pièces, d'ailleurs, respirent moins le mépris du devoir que celui des faux biens.

Le douzième couplet montre l'idée que se font de la société ces espèces de parias, et le peu dont ils croient lui être redevables :

Tu nais, bonjour! Tu meurs, adieu!

Partant, vont-ils s'inquiéter beaucoup d'elle?... et comme en tout cela ressort le sentiment qu'ils ont de la vie et la façon dont ils l'entendent, la haine de tout frein, de toute règle, la passion du va-et-vient, la soif de l'imprévu, le besoin du grand air et des

horizons sans bornes! C'était si bien ce que voulait exprimer Béranger, qu'ayant mis d'abord dans le second couplet :

D'où nous venons? L'on n'en sait rien :
Sur la terre
Tout est mystère.

A cette leçon, qui offrait une idée, il substitue la leçon actuelle, où l'esprit, tout d'abord du moins, ne saisit plus qu'une image :

L'hirondelle,
D'où vient-elle?

Mais cette image agrandit l'espace et laisse voir un ciel sans fin et ces mers lointaines, qu'a traversées l'oiseau. Dans les *Gueux*, on croit sentir l'air étouffé de Paris ; dans les *Bohémiens*, on respire à longs traits l'air vif des monts et des bois... Mais il faudrait un volume pour apprécier ces nuances!... Le peintre Timanthe, suivant Alcidion, savait trouver des nuances si délicates et si vraies, qu'on pouvait juger tout d'abord, dans ses tableaux, si la scène était éclairée de la lumière adoucie de Thèbes ou d'Élatée, ou si elle reflétait le ciel plus vif d'Athènes.

### *LES SOUVENIRS DU PEUPLE.*

Voici encore une de ces compositions *contrastées*, si on peut ainsi parler, du genre de *Louis XI* et de

*l'Orage*. Dans ces deux dernières, ce sont des villageois d'un côté, le vieux roi de l'autre, ou des enfants qui dansent et chantent, pendant le récit de nos terribles jours; ici, c'est une pauvre femme, rappelant les plus grands souvenirs et mêlant ses propres paroles à celles que le monde n'entendait parfois qu'en tremblant. L'invention seule de ces sujets, en dehors de la manière dont ils sont traités, montre tout ce qu'il y avait chez Béranger de puissance et de richesse d'imagination.

Mais de ces trois conceptions, celle-ci évidemment était la plus difficile à mettre en œuvre. Les autres, par le mouvement même et la vivacité du drame, par l'espèce de latitude que laissait au poëte l'éloignement ou l'incertitude des faits, offraient bien plus de ressources à la composition. Dans le troisième, au contraire, ce n'est qu'une vieille femme qui doit parler de Napoléon : il fallait donc une simplicité extrême et un style qui pût y répondre. Il fallait en même temps représenter le terrible empereur, tel que nous le montrent tous les souvenirs attachés à son nom, et en ne prenant cependant de ces souvenirs que ceux dont le peuple a surtout gardé la mémoire.

A trait de temps et pour les esprits sans instruction, l'histoire ne sauve bientôt de l'oubli que les événements les plus notables, et le nombre même en va diminuant, pour se réduire en définitive à quelques faits et à quelques noms. Napoléon déjà n'est-il pas à

lui seul presque toute l'histoire moderne chez les populations de l'Orient et peut-être aussi chez celles de nos campagnes. Et en lui le peuple se contente de saisir les traits qui le frappent, matériellement, pourrait-on dire : les victoires, le chapeau, la petite taille, le ton simple et bref, relevant si bien encore sa grandeur.

Le poëte d'ailleurs, dans ce sujet si vaste, et malgré la petitesse de son cadre, devait choisir ce qu'il offrait de plus éclatant, le moment où son héros est au faîte de sa puissance et celui où il en tombe. Il fallait, en outre, dans un pareil entretien, donner à son langage un caractère qui ne blessât en rien son rang et ses habitudes, et pût néanmoins, sans invraisemblance, passer par la bouche d'une simple paysanne :

Il me dit : Bonjour, ma chère !
Bonjour, ma chère.

Et l'auditoire s'émerveille qu'il dise bonjour comme tous tant que nous sommes :

Il vous a parlé, grand' mère !
Il vous a parlé !

Ces jeunes gens s'écrieraient presque : *Il a parlé !* tant il leur paraît en dehors et au-dessus d'eux-mêmes et de l'humanité. Il me souvient qu'en 1810, pendant les fêtes du mariage, passant dans l'après-midi sous le balcon des Tuileries, j'y vis apparaître tout à coup l'empereur, Marie-Louise et leur suite. Or, ce qui,

dans la foule dont j'étais entouré, semblait frapper le plus en lui, était sa façon de priser, qui me parut cependant la façon ordinaire, sinon qu'elle était fréquente.

Chacun admirait le beau temps;
On disait : Le ciel le protége.

C'était une opinion reçue en effet que le soleil ne pouvait manquer à ses fêtes. Nous autres, enfants, avions foi en son influence sur le temps, comme bien des hommes en celle de la lune; et à ce point que parfois, dans de pareilles circonstances, la matinée se montrant assez triste, nous n'en tenions pas moins pour certain que la journée serait belle.

Son souris était bien doux

Ce qu'aime le peuple dans les hommes dont il fait ses héros, c'est à la fois ce qui les sépare de lui par la grandeur des actes et de la fortune et ce qui les en rapproche par le sentiment. Et la douceur du souris lui plaît ici parce qu'il y voit une cause qui confond tous les rangs, et dont ne pouvait man[illegible] tout d'être touchée une femme. Aussi la grand[illegible] e-t-elle :

D'un fils Dieu le rendait père.

La fin de ce couplet semblerait moins l[illegible] celle des cinq autres; car elle ne rappelle [illegible] rappelle qu'indirectement l'homme dont le[illegible] occupe les interlocuteurs. La pensée en est [illegible]

résulte bien de ce qui précède, rentre également bien dans le caractère de ceux qui parlent, mais ne rend plus avec assez d'énergie le sentiment dont rien ne devrait les détourner.

Le quatrième couplet l'emporterait sans contredit, malgré le vers : *Suivi d'une faible escorte*, qui sort du ton de la bonne femme; mais le reste est au-dessus des éloges. Il y a surtout ce mot, ou plutôt ce cri si sombre :

. . . . . Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!

effrayant dans la bouche dont il sort et seul pouvant exprimer l'accablement et comme la première épouvante de cette âme si fière. L'assistance rentre bien ici dans son sentiment exclusif :

Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

Et son ombre, sans doute, leur apparaît alors confusément :

J'ai faim, dit-il. . . . . .

Donner le menu du grand homme, et dans un pareil moment, est quelque peu hardi ; et pourtant l'idée ne vient pas même d'y trouver à redire, et la chose paraît des plus simples. D'autant que voilà le maître du monde en communauté de vie avec cette pauvre paysanne; il la rassure, il la console :

Au réveil voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!

Et la scène est si habilement préparée, le choix des détails si heureux, l'expression si juste et si convenable, que la chose semble n'avoir pu se passer autrement. Toutefois le poëte peut-être a-t-il été trop loin en ajoutant :

Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.

C'était beaucoup dire à la bonne femme et l'exposer à répéter plus tard des mots bien ambitieux pour elle. Mais le dernier trait du couplet le ramène à l'esprit et au ton de la pièce entière :

Il part et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand' mère,
Vous l'avez encor !

Il aurait fallu répondre : *Le voici* ! et de là l'impossibilité grammaticale de mettre ensuite : *il*, et la nécessité de lui substituer un équivalent, comme : le *héros*, mot qui sort tout à fait du ton.

Restait une idée, dont le peuple a eu grand'peine à se défaire : Napoléon n'était pas mort et reviendrait une troisième fois ; c'est, pour ainsi dire, le dernier des souvenirs restés de lui.

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !

L'expression de ce sentiment devait terminer le

récit, et justifier cette fois le vœu de l'assistance :

Dieu vous bénira, grand'mère!
Dieu vous bénira!

Et en effet tout, désormais, étant dit de l'homme, il n'y avait plus qu'à revenir à sa pauvre hôtesse, témoin de ces prodiges et qui pleure sur eux.

Le merveilleux de cette composition, c'est la simplicité du ton ajoutant encore à la grandeur du tableau, c'est toute une vie, toute une époque, la plus terrible peut-être de l'histoire humaine, concentrée en qnelque sorte dans l'exposé si naïf d'une tradition populaire. Ici le style semble avoir dépouillé ses ruses et ses pompes; on se demanderait presque si ce sont des vers ; mais, en même temps, jamais la vérité, la nature, jamais la toute-puissance du sentiment n'ont trouvé une expression plus hardie, plus gracieuse et plus pathétique.

### *LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.*

Je ne sais quelle dame de l'autre siècle, quand le rôti manquait à sa table, contait une histoire, et de façon à faire oublier le rôti aux invités. Béranger conte bien aussi, et cette chanson, intitulée *fable*, sans être dans la manière de La Fontaine, offre tout ce qu'exige le récit; mais rien du plus. Est-ce assez?

### *L'ANGE GARDIEN.*

Qui ne voudrait en effet être assisté de cet ange, montrant ce qu'il faut éviter ou rechercher, et rendant ainsi nos efforts à cet égard moins pénibles et plus efficaces? Certes Garo, en y pensant, eût trouvé là un *erratum* de plus à l'œuvre de *celui que prêche son curé*... mais quoi! Garo, chacun de nous n'a-t-il pas toujours près de soi, ou plutôt en soi, cet ange gardien? On lui donne à la vérité un autre nom, et la chanson suivante va montrer le cas qu'on en fait.

### *LA MOUCHE.*

Cet ange, notre surveillant assidu, toujours s'efforçant de nous préserver du mal, de nous pousser au bien, de nous rendre meilleurs et plus heureux, n'est-ce pas tout simplement la raison?... — « Oui-da! répond la chanson, c'est une mouche fort importune, même *hideuse*, bonne à noyer! » Anacréon, moins dur, voulait seulement l'endormir; car, dormant ou morte, elle devient peu gênante. Un troisième, pour l'utiliser tellement quellement, lui dit en vers dont l'oreille de la pauvrette ne pouvait être flattée qu'à demi :

Raison, sois comme cette bougie,
Éclaire nos plaisirs et ne les trouble pas.

La belle fonction pour l'*ange gardien!...* on le comprend pour nos premiers gentilshommes de ci-devant, sachant tout rehausser par la façon, gens entendus dans ces choses et ne pouvant dès lors manquer de se montrer fiers de tenir le bougeoir pendant le coucher du grand roi.

Les poëtes et chanteurs au reste ne sont pas les seuls à malmener ainsi l'ange en question (*Triste raison, j'abjure ton empire*); des gens graves, docteurs et prédicateurs, ne l'appellent-ils pas trompeuse, rebelle, superbe, criant, de leur côté, comme les premiers :

. . . . . Poursuivez la félonne,
Qu'elle expire enfin sous vos coups!

Et, si les uns et les autres la pouvaient tuer en effet, que mettraient-ils donc à sa place? Le *cœur* et le ventre sans doute, deux gros organes, qui s'en donneraient alors!

C'est la Raison qui vient me dire :
A ton âge on vit en reclus.
Ne bois plus tant, cesse de rire,
Cesse d'aimer, ne chante plus.

Ici on ne se contente pas de médire : la raison, défendre de rire, de boire, d'aimer!... oui, de faire tout cela à cinquante ans, comme on le faisait à vingt. Et voilà son grand crime? Mais est-ce donc elle qui crée le danger en nous le montrant? qui fait de Bacchus et de Vénus deux compagnons dont il faut se défier à

tout âge, surtout vers la soixantaine? Quand elle crie à la jeune fille : « O pauvre Eurydice, ne cueille pas ces fleurs si belles! elles cachent un serpent! » au jeune homme : « Éloigne-toi de cette fontaine si riante, ô mélancolique Chactas; un crocodile en va sortir! » l'accusera-t-on d'avoir mis là le crocodile et le serpent?... Mais l'*opéra-comique* pense d'autre sorte et va chantant :

Vous avez un bon cœur, tout vous réussira.

### *LES LUTINS DE MONTLHÉRY.*

La Raison a ici son tour, et la voilà louée. Tout à l'heure repoussée au nom des plaisirs, elle se voit rappelée maintenant contre les farfadets et diablotins, c'est-à-dire contre certains préjugés de ci-devant. Or, y a-t-il loin des plaisirs, comme les entend la chanson, à ces préjugés et diablotins?... Beaucoup d'idées, réputées fort ridicules aujourd'hui, paraissaient justes autrefois : cependant il en est une qui tient bon, à savoir que les plaisirs, ou plutôt les façons de passer le temps portant ce nom, bals, spectacles, jeux, fêtes et festins, sont des plaisirs en effet, le reste n'offrant que mal et ennui; et la tour de Montlhéry

Qui se perd dedans la nue,
Et pour regarder Paris
Allonge son cou de grue,

sera tombée et relevée, et retombée encore, avant que cette belle croyance ne soit tombée elle-même.

Nous donnâmes à la Grèce
Ces dieux créés pour les sens,
Dont l'éternelle jeunesse
Vivait de fleurs et d'encens.

Et nous les avons aussi ces dieux tant honorés! Ils sont loin d'avoir vieilli en effet, et excitent à vivre de toute autre chose que d'encens et de fleurs. La Raison a pu déloger de la tour de Montlhéry, et d'ailleurs, tous les lutins et farfadets; mais qu'elle aille donc chercher à déloger Bacchus, et Vénus, et Comus de leurs donjons des boulevards et du Palais-Royal,

Où sont aussi tant de sabbats
Surtout pendant les gras!

Victor Hugo a fait *les Djinns*. Voilà les deux manières : ici des idées; chez lui, je ne sais trop. Mais, si Michel-Ange eût pu jouer un instant avec son terrible pinceau, ne semble-t-il pas que c'eût été un peu ainsi?

*LA COMÈTE DE 1832.*

Toute cette chanson, d'un style si riche, si pur, se résume dans son quatrième couplet, et ce couplet aurait convenu à bien d'autres époques. Car, si le monde a en effet l'âge qu'on lui suppose, c'est donc dans son enfance que, comme chacun de nous, il aurait le plus

appris. Que sont les nouvelles découvertes comparées aux anciennes, à l'agriculture, à l'écriture, à la métallurgie, aux différents arts mécaniques et libéraux? et que voir dans l'imprimerie, la vapeur, le gaz, les chemins de fer, sinon quelques gouttes ajoutées à cette coupe déjà si pleine?

Vingt ans au plus, bonhomme, attends encore.

Vingt ans!... et qu'aurons-nous dans vingt ans, dans cent et dans mille? de nouvelles inventions? et puis?... Iraient-elles jusqu'à nous faire vivre au plus haut de l'air, ou au fond de l'eau, jusqu'à nous rendre tous des Crésus, des Lucullus et des Plutus; en serions-nous plus heureux?... Laffitte, homme d'esprit, et qui avait passé par les deux fortunes, n'en croyait mot. Comme on le voit, si les Juifs attendent un Messie, tous tant que nous sommes nous attendons bien aussi quelque chose.

L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.

Mon Dieu! cet œuf a été pondu le jour même où naquit notre premier père. C'est la Raison qui le couve, ou plutôt qui l'a fait éclore il y a déjà longtemps. L'oiseau depuis n'a pu manquer de grandir et a grandi beaucoup; mais nous aurons beau allonger ses ailes, ce n'est pas lui qui nous emportera vers ce monde, que nous cherchons follement en celui-ci.

*LE TOMBEAU DE MANUEL.*

On trouverait peu de chants plus beaux, plus touchants, et Béranger n'en a pas écrit beaucoup qui vaillent mieux ou peut-être autant. Quel mouvement plein de tristesse et de calme, quelle parole grave et pure! et cependant quel style vigoureux! quel éclat et quelle élévation! Après de pareils vers, le peuple même le plus volage pourrait-il oublier l'ami qui lui est ainsi recommandé?

Veut-on le ton et la pureté de Racine?

> Et l'Amitié des larmes qu'elle verse
> Ne sera plus confidente qu'à Dieu.

Veut-on l'énergie de Corneille avec la vivacité du fabuliste?

> Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Veut-on des images?

> Et même aux champs rêvant un beau trépas,
> Il écoutait si la France asservie,
> En l'appelant, ne se réveillait pas.

Cet homme, penché par instant et prêtant l'oreille pour accourir au premier cri du pays!... Mais quelle image plus grande encore à la fin du couplet suivant:

> Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
> Son éloquence a toujours combattu.
> Ce n'était pas la foudre qui s'égare,

C'était un glaive aux mains de la vertu.
De la tribune on l'arrache; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.

Qu'une langue et la pensée puissent aller au delà, c'est ce dont il y aurait à douter.

Cette oraison funèbre finit aussi par un retour de l'orateur sur lui-même :

Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté.
. . . . . .
Payez mes chants doux à votre mémoire.

Payer tes chants, ô esprit si délicat et si aimable! ô penseur si ingénieux, si profond et tout plein de l'inspiration de La Fontaine, d'Horace et de Molière! Payer tes chants, ô grand, ô immortel poëte!... nous n'en avons pas le prix, et ton nom seul le recevra, car la postérité seule le peut donner!

---

## CHANSONS PUBLIÉES EN 1833

### *DÉDICACE A M. LUCIEN BONAPARTE.*

Me sera-t-il permis d'ajouter un mot à cette dédicace si touchante et si noble?

La place de Béranger, à l'instruction publique, était d'abord de mille francs; il y joignit, pendant

quelques années, ses douze cents francs du prince Canino. Plus tard, un parent de celui-ci, alléguant son état de pauvreté, pria Béranger de lui accorder la moitié de ces douze cents francs. « Non pas, fut-il répondu, vous aurez le tout. » Béranger, en effet, continua de toucher la pension, mais pour la remettre fidèlement à ce parent du prince.

### *PRÉFACE.*

Voilà le premier écrit de Béranger qu'il m'ait prié d'annoter; c'était en 1832. Je le fis de mon mieux, et m'émerveillai de le voir, lui au plus haut de sa gloire, discutant avec moi, auteur inconnu de livres dont le public n'avait tenu aucun compte. Nos discussions d'ailleurs parurent changer sa façon d'envisager la prose. Ce qu'elle avait pour lui de difficile, hors quand il s'agissait de simple correspondance, tenait, et à son inhabitude absolue de la travailler, grâce à l'idée qu'elle ne devait coûter aucun effort, et à l'effort même auquel il était obligé cependant pour rendre avec plus d'exactitude et de correction sa pensée. De là une phrase pénible et traînante, qui ne se retrouve plus dans ses lettres, écrites presque toujours sans préoccupation ni recherche. Aussi en est-il bon nombre d'un mouvement, d'une couleur, d'une légèreté à rappeler ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Il se connaissait du reste à cet égard. « Si je pouvais écrire en prose, me

dit-il dans une de ses lettres... mais je ne sais plus où j'en suis quand je cesse d'avoir ma mesure et ma rime... oh ! que je dirais alors de belles choses au public ! »

Et, dans sa préface des chansons inédites, à propos d'un projet de livre sur l'instruction du peuple, il parle dans le même sens et ajoute : « Malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau; et je ne puis concevoir d'œuvre écrite, à laquelle l'art soit étranger. »

Aussi, avec quelle finesse de critique, avec quelle sûreté de jugement, avec quelle pureté de goût, il appréciait l'art sous cette forme ! Comme il savait expliquer son admiration passionnée pour tant de chefs-d'œuvre !

« Mes chansons, c'est moi. » (p. XI.) Parti pris, idée fixe contre laquelle il est sans doute permis de se récrier. Soit ! ses chansons seront lui, si, comme Buffon, il entend que le style c'est l'homme; ou encore, s'il veut se retrouver dans certains couplets, ceux *des Adieux à la campagne*, par exemple, de *l'Alchimiste*, du remerciement *A ses amis devenus ministres*, du *Dieu des bonnes gens*, de tous ceux, en un mot, où se montrent des sentiments de charité, de foi religieuse, de désintéressement, de patriotisme; mais la chose est-elle prise ainsi, et va-t-on chercher une ressemblance quelconque dans l'exposition de tels ou tels principes, dans de pures abstractions, au lieu de la demander simplement à des personnages offrant toutes les con-

ditions de la vie réelle, tels que *le Roi d'Yvetot*, *Roger Bontemps*, *le Petit homme gris*, *le Vieux célibataire*, *l'Homme rangé*, *etc.*

« Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs (de mes chansons) ont dû m'attirer de la part des esprits austères, etc.» (p. XXV).

A la justification, plausible d'ailleurs, qu'il propose sur ce point, il eût pu ajouter deux considérations : son âge, puis surtout son affiliation à la Société du *Caveau*. Aux hommes qui la composaient, ne faisaient défaut sans doute l'esprit ni le talent, ils en ont laissé des preuves; mais la chanson pour eux était restée la vieille chanson française, à laquelle ils permettaient seulement d'être spirituelle et gaie, sans la tracasser beaucoup même sur sa façon de l'être. Voltaire l'entendait aussi de même, et la difficulté serait assez grande peut-être de justifier un sentiment contraire. Béranger dut commencer par s'y soumettre, sauf ensuite à créer un genre tout nouveau, qui n'a encore ni nom, ni poétique. Et il se soumit d'autant plus volontiers que la chanson n'était nullement ce à quoi il songeait alors. Chose singulière! il rêvait tragédies, comédies, œuvres de longue haleine, et se répétait néanmoins, comme Jean-Jacques, que l'essentiel était de l'emporter en quoi que ce fût, même dans le genre le plus modeste. Or Jean-Jacques, après avoir vainement tenté de se faire grand joueur d'échecs, grand faiseur de vers ou d'opéras, finit par se contenter d'être un

prosateur comme il y en a peu; et Béranger, également fatigué d'inutiles essais, a dû se résigner à être le premier des lyriques.

A propos de l'avantage d'une forme dramatique pour la chanson, « c'est là, dit-il, selon moi, *mettre de la poésie en dessous.* » L'explication, dont se trouve accompagnée dans le texte cette expression singulière, ne suffirait pas peut-être pour la faire comprendre nettement. Béranger entendait par là que la poésie d'une composition doit résulter, même à l'insu du lecteur, de l'esprit même et des conditions intimes de cette composition, non de son exécution littéraire, *au-dessous de laquelle* se trouve, dans ce cas, tout ce qui peut agir sur l'imagination. Ainsi dans *Louis XI*, dans *l'Orage*, dans *les Souvenirs du peuple*, l'esprit est surtout frappé de la disposition de la scène; c'est un vieux roi, au fond de son donjon, et des paysans au dehors qui le voient et causent de lui, en dansant et un peu en tremblant; ce sont des enfants, tout à leurs chants et à leur gaieté, pendant que semble retentir dans le lointain le tumulte des plus affreuses guerres; c'est Napoléon dans une chaumière et entretenant presque une pauvre femme des destinées du monde! Le simple énoncé de pareils rapprochements ne suffirait-il pas pour étonner, pour exalter l'âme, pour la jeter dans des rêveries sans fin! et qu'avec une forme purement didactique ou lyrique se déploient la même énergie d'expression, le même éclat, la même justesse

d'images, une égale profondeur de pensée, autant de mouvement, de fraîcheur, de grâce, en résultera-t-il rien de cet effet si saisissant? Secret, au reste, de tous les vrais maîtres; mais Béranger, mieux qu'aucun autre, a su en tirer parti et seul peut-être s'en est rendu compte. Ne serait-ce pas l'idée qu'a voulu rendre la Revue d'Édimbourg, en disant que « chacune des chansons de Béranger formait un tout complet, auquel il serait impossible de rien changer sans ruiner l'édifice et sans détruire l'effet général? »

### *LE FEU DU PRISONNIER.*

Le mot joint au titre de quelques-unes de ces premières chansons montre ce que Béranger en fit à *la Force :* à peu près autant qu'à *Sainte-Pélagie*, une demi-douzaine; et cependant, pour un poëte, que faire en une prison *à moins que d'y rimer?* Mais de hauts murs, des fenêtres grillées, des portes en fer, vont assez peu à l'imagination, surtout pour qui a l'habitude et, par conséquent, le besoin du grand air et de la liberté.

Ses deux détentions ajoutèrent donc peu de vers à son œuvre, et ce ne furent ni ses moins bons ni ses meilleurs. Un homme, fort connu alors, poëte épique, satirique et je ne sais encore, le félicitant d'avance sur les chansons qu'allait lui valoir cette année de retraite : « Oh! oh! répondit Béranger, vous croyez

donc que cela se fait comme des poëmes épiques ! »

A la vérité, son temps ne lui était pas laissé tout entier. Dieu sait le nombre des visiteurs, et qui ne pouvaient être toujours des amis. Assez rarement seul, il lui fallait, en outre, quelque exercice, et l'étrange société, au milieu de laquelle il le fallait prendre, convenait moins à l'inspiration que le bois de Boulogne ou les environs de Tours et de Fontainebleau.

C'est à *la Force* que je le vis pour la première fois, quand je vins me fixer à Paris en 1829. Malgré les barreaux de fer que dessinait le soleil sur son plancher, sa chambre, exposée au midi, si je ne me trompe, était commode et gaie, et chaque jour plus ou moins fournie d'un monde avec lequel il y avait profit et plaisir à se rencontrer. On y voyait la plupart des célébrités littéraires et politiques de cette époque : MM. Laffitte, Thiers, Mignet, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Merimée et beaucoup d'autres encore.

En somme, jamais pour lui ne s'était trouvé si bon logis, ni si bonne table. Les paniers de bourgogne et de champagne, les bourriches de gibier, les dragées même ne lui faisaient faute ; et, vers le soir quelques bonnes heures lui restaient, qu'aucun indiscret ne pouvait troubler.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux.

Quand il parlait de cette façon, Voltaire aussi venait de goûter les douceurs de la geôle, et dans le même quartier, car *de la Force* à la *Bastille*, le chemin n'était long.

### *MES JOURS GRAS DE 1829.*

Ce n'est pas au maître, on le voit assez par le ton général du morceau, qu'en voulait Béranger. Et le maître, en effet, est loin de pouvoir toujours ce qu'il voudrait, de savoir seulement ce qu'il conviendrait de vouloir et pour lui-même et pour tout ce qui l'entoure.

Mon bon roi, vous me le paierez.

Si ce n'est là du respect, cet enjouement du moins n'en exclut pas l'idée... le paiement au reste se fit peu attendre : Béranger n'en pouvait prévoir les conditions; autrement il ne s'en serait pas expliqué de cette façon à l'avance. Avec tous les gens sensés et quelque peu libres de l'esprit de parti, il tenait Charles X pour un homme bon, plutôt que pour un homme s'entendant quelque peu à son métier de roi.

### *LE 14 JUILLET.*

Vers ayant évidemment échappé à l'influence de certains visiteurs. Quelle inspiration, malgré les

quatre murailles!... Béranger a-t-il jamais été au-delà de ce cinquième couplet :

Où nous semons chaque peuple moissonne.

Quelle énergie, quelle justesse, quelle simplicité dans les images! et, à la fois, quelle hardiesse et quel éclat, dont ce sujet même n'aurait pas semblé susceptible!

Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
Portent, tremblants, la main à leur couronne;
Et leurs sujets de nous parlent tout bas.

Toute cette histoire merveilleuse et paraissant déjà si vieille, Béranger la pouvait raconter en connaissance de cause, car il en avait vu les scènes principales, des fenêtres d'une maison située à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, où il resta six mois en pension, avant d'aller à Péronne. Aussi le récit est-il plein de mouvement et de vérité :

A la Bastille! aux armes! vite aux armes!
. . . . . .
Je vois pâlir et mère et femme et fille;
Le canon gronde. . . . . .
. . . . . Un soldat bleu qui passe
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille,
De La Fayette on parle avec amour. . . .

Le vieillard, chargé ici des explications, s'en acquitte au mieux sans doute; mais paraît venir en scène pour le besoin de la chanson, non pour le sien propre, et oublier, à notre grand avantage, que son

auditeur compte au plus, comme dirait Chactas, *neuf neiges* ou *neuf chutes de feuilles* ; autrement, il ne lui tiendrait pas un langage dont on s'accommode si bien après avoir compté quarante et même soixante de ces sortes de *chutes*.

L'image des tours tant et tant creusées, afin d'y loger la foule des captifs, semblerait plus ingénieuse que juste ; mais ce qui suit, pour n'être compris en rien du marmot, n'en reste pas moins un grand et beau discours :

La Liberté, rebelle antique et sainte.

(Rebelle surtout a une définition quelconque), et bientôt le vieillard, s'excitant à mieux dire encore, s'il est possible, finit par montrer un nouveau monde, sortant, sous la main de Dieu, du milieu des débris. Après quoi il se tait, et avec raison ; car qu'aurait-il pu ajouter à ces deux couplets si magnifiques ?

Le dernier vers :

A mes barreaux l'aurore vient sourire. . . .

est une de ces façons ingénieuses et délicates de faire entendre ce que la prudence défendait de dire ici plus clairement.

### *PASSEZ, JEUNES FILLES.*

Ah ! ne fuis pas mes blancs cheveux,
Gente Glyris ! Dame vieillesse
N'a point encore éteint les feux
Dont brûla ma verte jeunesse.

Et, tu le sais, de la beauté
Si la rose semble l'image,
Les dieux aussi, dans leur bonté,
Ont donné les lis au vieil âge :
En été donc, quand, vers le soir,
Au milieu des fleurs tu reposes :
Rien te semble-t-il doux à voir
Comme les lis mêlés aux roses ?

La chanson du vieil enfant de Théos ne retint pas la belle qui court encore.

Sous des dehors plus flatteurs
Elle veut le génie.

Aussi Béranger est-il plus sage, quoique parlant un peu lui-même en jeune homme. Certes Anacréon

Cent fois n'aurait redit son âge.

Il aurait bien fait cependant de se le redire à lui-même et de se redire le mot si cru de la Bible, que chacun de nous devrait avoir toujours présent après la soixantaine. Mais les vieux cœurs sont *insensés*, et plus même parfois que les jeunes, car ceux-ci du moins n'ont pas à payer comptant leur sottises ; ils obtiennent toujours crédit, peu ou beaucoup ; tandis que les autres, la donzelle à peine congédiée, sont-ils sûrs de ne pas voir la place prise aussitôt par l'apoplexie, la paralysie, ou telle autre personne de la sorte ?

L'idée de la poudrière en vaut une autre ; et toutefois la poudrière aurait seule à souffrir ici de l'explosion. Y mettre le feu ne ferait pas dès lors courir un grand danger, à moins de rencontrer en tout cela

quelque Orosmane à blanche moustache; car, comme on sait, l'amour n'a pas seulement de ces belles flèches à pointes d'or, qu'on voit à l'Opéra; il sait aussi trouver au besoin des couteaux bien affilés, des oreillers, de l'arsenic et la maremme. Aussi le conseil de l'Arioste est-il bon à suivre : « Si tu mets le pied sur les gluaux (piége à loup plutôt) de l'amour, tâche de t'en retirer promptement; car le moins est d'y perdre bon sens et liberté. » Zaïre et tant d'autres y perdirent plus.

La haine, qui en sait long et ne fait petite bouche, dit à Armide :

> Je ne puis te punir d'une plus rude peine
> Que de t'abandonner pour jamais à l'amour [1];

Et Boufflers :

> . . . . . Dans le métier galant
> Le corps est bientôt vieux, l'esprit bientôt enfant.

Ce qui, en style de M. Jourdain, signifie proprement: Quiconque fait trop, ou trop longtemps l'amour, attrape, à la suite ou même au lieu du plaisir, des maladies de toute sorte et devient imbécile en sus.

### *LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.*

Jean-Jacques n'eut affaire qu'à un archevêque, Béranger à un cardinal : les vers méritaient plus que la

1. Quinault.

prose. D'ailleurs chacun des mandements obtint réponse, et dont on se fût passé peut-être, ni la lettre ni la chanson ne paraissant tournée de façon à mettre les prélats en goût de polémique. « Un illustre archevêque, qui devrait réprimer tant de lâcheté, l'autorise : il n'a pas honte, lui qui devrait plaindre les opprimés, d'en accabler un dans le fort de ses disgrâces. »

Vous lisez donc mes chansonnettes ?
Ah ! je vous y prends, Monseigneur !

De l'archevêque et du cardinal, lequel s'accommoda le mieux du début et fut plus flatté de la suite ? « ... Loin de vous faire un droit d'être justes, vous ne vous croyez même pas obligés d'être humains. Vous accablez fièrement le faible, sans répondre de vos iniquités à personne ; les outrages ne vous coûtent pas plus que les violences... »

. . . . . Le bon samaritain,
D'huile et de baume les mains pleines,
Aurait rougi d'aigrir le mal.
Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes,
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal ?

Le cardinal et l'archevêque se turent : ils avaient affaire à de rudes jouteurs, et au siècle, plus rude jouteur encore. Que pouvait l'un contre 89, l'autre contre 1830 ?

La chanson ne vaut pas la lettre, un des meilleurs morceaux de Jean-Jacques ; mais Jean-Jacques, en

cinquante lignes, n'eût pas fait l'équivalent de la chanson.

Le chansonnier, au reste, se vit dédommagé. Quelques années plus tard, au lieu d'un nouveau mandement, ce fut une visite. Trois hommes graves frappèrent un matin à sa porte; le curé de Passy introduisait son archevêque. Autre temps, autres mœurs!... La visite fut bien reçue, comme il se devait : on causa gaiement et chrétiennement: Béranger s'y entendait. Il visita à son tour, même reçut une invitation à dîner, refusée suivant son usage; et de tout cela ne provint pour la religion ni regret ni dommage.

*COUPLET.*

Quoi qu'il dise, la force ni la sagesse ne lui manquèrent, et peu d'hommes en ont montré davantage, moins sans doute dans son langage et dans ses vers que dans ses actes.

Sa modestie fit ses torts : ne prévoyant pas le succès de ses chansons, il ne put s'inquiéter de leur influence et s'y abandonna à tous les caprices de l'âge. Celles de sa maturité et de sa vieillesse montrent assez le jugement qu'il dut porter des premières; non, bien entendu, comme compositions.

Sa gaieté fit mieux que de ne pas offenser la tristesse, elle la consola le plus souvent, et le vers indi-

quant l'air ici conviendrait, s'il en fut, à l'auteur du couplet :

C'est le meilleur homme du monde.

### *MON TOMBEAU.*

*Le culte des tombeaux*, suivant l'expression consacrée, est touchant sans doute, mais fondé sur une idée bien cruelle, et, Dieu merci! bien fausse; à savoir : que la personne regrettée, un frère, une fille, une femme, un mari, sont maintenant couchés au fond d'une fosse, mangés de vers et réduits en fétides rebuts. De là, dans les premiers moments surtout, cette indicible horreur accompagnant le regret. Mais, qu'au lieu d'être enfoui sous terre, l'ami dont on se sépare monte au ciel, comme la Vierge du Titien, entouré d'anges, de palmes, de fleurs, il sera difficile de ne pas souffrir encore de la séparation; mais la douleur n'aurait plus évidemment le même caractère. Et cependant, pour le croyant ou le penseur, quelle est donc la différence, et comment y aurait-il moyen même d'en trouver une véritable, entre l'assomption et l'enterrement?

Postérité, qui peut bien ne pas naître.

Il l'entendait par rapport à lui-même et resta longtemps convaincu que sa réputation aurait peu de durée. Cependant, lorsque, cessant d'être soutenu par

l'esprit de parti, il continua, malgré le silence de ses vingt dernières années, à se voir l'objet de tant d'ardents témoignages et d'une admiration générale, il lui fallut bien changer un peu d'idée à cet égard, et comprendre que, non plus qu'Horace, il ne mourrait pas tout entier.

Mis en possession des 20,000 francs du tombeau, il eût, sans aucun doute, fait droit plutôt au quatrième qu'au second couplet; et s'il finit un peu, à la façon de La Fontaine, par *manger son fonds avec son revenu*, ce ne fut pour *vivre en joyeux reclus*.

Rarement d'ailleurs manque-t-il l'occasion de témoigner de ses sentiments religieux :

A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaiement l'argent de mon tombeau.

Il terminait ainsi une lettre écrite, en avril 1847, à ma fille, qui venait de perdre son mari. « ..... Oh! ma chère enfant, les plus heureux sont ceux qui s'en vont les premiers, d'autant plus que leur attente est bien courte là-haut, et qu'il est à croire que Dieu leur permet de voir sans cesse ceux qu'ils ont laissés en pleurs autour de leur tombe. Il ne nous pardonnerait pas de manquer de courage.

« .... Vous, qui savez quelle profonde croyance j'ai en Dieu, vous ne vous étonnerez pas du ton de ma lettre. »

*LES DIX MILLE FRANCS.*

L'histoire de cette amende prouve assez que Béranger n'eut pas seulement des difficultés avec la justice et le parti contraire, mais encore avec ses propres amis. *L'alouette eut raison*; et la fable ajoute: *car personne ne vint.* Il faudrait dire ici seulement que *tout le monde ne resta pas.*

Les corrections de cette chanson témoignent encore de ses efforts pour arriver à l'expression la plus juste et surtout de sa haine pour les mots sans idée. Dans le troisième couplet, au lieu de :

Chantez, Messieurs, quoi que dise la foule...

Il mit :

Chantez, Messieurs, faites pondre la poule.

Les sixième et septième vers du cinquième couplet étaient d'abord :

Me montre ouverts les gouffres dévorants;
C'est un avis donné par mon bon ange...

qui, sans valoir moins pour le tour et la correction, ne valaient pas, pour la pensée et l'image, ceux par lesquels ils ont été remplacés.

. . . Ah! du moins La Fontaine,
Sans rien payer fut exilé jadis.
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.

L'argument sans doute est de bonne guerre : et cependant, n'y eût-il d'ailleurs rien à redire sur cette façon du bon temps de décider sans juges, le *fier* Louis aurait pu montrer plus de fierté veritable, d'autant qu'après tout la distance est grande de l'épître du fabuliste aux *Infiniment petits*, par exemple, ou à telle autre chanson. Les temps diffèrent, mais l'homme reste le même, et son orgueil blessé ne manque jamais de lui faire pousser de vilains cris et consommer de vilains actes.

### *LE JUIF ERRANT.*

Vers la fin de 1829, Béranger vint me chercher un matin, et, à peine dans la rue : « Voyons, me dit-il, comment vous trouverez ceci. » Puis il me récita le *Juif errant*. Je le priai de répéter. Deux vers me parurent à changer : les cinquième et sixième du second couplet, offrant je ne sais quel lieu commun. Le lendemain, il me proposa les suivants :

J'ai vu germer un peu de bien,
Vu croître des fléaux immondes.

C'était, si l'on veut, meilleur : « Mais vous trouverez mieux, lui dis-je. » Et à notre prochaine entrevue il me donna la version définitive.

Le dernier mot de la pièce en montre l'esprit et donne à la composition entière un caractère touchant et nouveau :

Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.

Se montrer impitoyable, voilà le crime digne d'un *supplice étrange!* Cette légende, avant Béranger, n'était qu'une invention bizarre et stérile; il en a fait, par ce trait si profond, une leçon pleine de grandeur et à la fois de tendresse. O Simon! tu fus sans pitié, et la vie sera pour toi sans repos; tu te raillas des larmes du martyr, et nul n'essuiera les tiennes; tu repoussas le juste agonisant, et tu seras repoussé, même de la mort, refusant de te garder une tombe. Marche, marche! et que ton cri apprenne à nos temps de haine et de menace que la pitié vaut à elle seule toutes les vertus, qu'elle a un charme suprême, devant lequel fléchit la passion et tombent les plus cruelles colères.

Le terrible *toujours* est comme le fond de cette sombre plainte; il retentit sourdement et remplit l'âme de l'idée d'une tristesse et d'un désespoir qui ne sauraient finir.

Sans vieillir accablé de jours.

La vieillesse, en effet, amène le moment du repos. Grâce à elle, l'homme peut se recueillir avant d'achever son épreuve; il peut jouir de ce calme, de ce silence de l'âme qui permet, pendant un moment du moins, de comprendre et de sentir la vie. Mais pour le cœur impitoyable, il ne saurait plus y avoir que fa-

tigue et terreur; les jours le doivent accabler de leur poids, les nuits ne lui apportent ni fraîcheur ni sommeil. Vainement il cherche à se distraire par les spectacles les plus grands, vainement il contemple

Et la cendre grecque ou romaine,
Et les débris de mille États. . . . .

Seul, depuis des siècles, au milieu d'un monde dont il se voit partout maudit et rejeté, que peuvent lui dire ces grandes ruines, sinon qu'il

Reste debout quand tout succombe,

et que rien ne le sauvera de cette vie, contre laquelle il se débat, et, qui, comme le vautour, torture et dévore son cœur, toujours renaissant. Aussi, retombe-t-il bien vite sur lui-même et sur son éternelle souffrance :

A tout ce qui meurt je m'attache.

Il ne peut seulement regarder l'enfant qui lui sourit et dont son pied va balayer la pousière. Sa ville, son hameau, cet aspect si consolant et si cher des lieux où nous avons commencé de vivre, où se tournait sur nous le doux regard, comme dit Sophocle, de ceux à qui nous devons le jour, il n'en retrouve un moment les vestiges que pour entendre la terrible voix lui crier de *passer*.

*Les morts vont vite*, dit la ballade; et ce mot sans image et sans idée, étonne et serre l'âme : de même, dans la chanson dont il s'agit, on ne sait quoi d'é-

trange et de funeste emporte l'imagination et la frappe d'un sentiment qu'elle trouve peine à démêler. Il y a trop de mouvement dans le déluge du Poussin : avec moins de figures il aurait plus d'énergie; mais la couleur est si sombre, le sentiment qui domine la composition semble d'une tristesse si puissante, que l'œil ne saurait se laisser distraire par aucun détail. Ici plus encore : malgré ces idées qui se pressent les unes les autres, comme les vagues qu'accumule un souffle puissant, le lecteur, tout frappé qu'il soit de leur éclat et de leur originalité, cède bientôt, quoi qu'il fasse, à l'impression produite en lui par la peinture de ce supplice, étrange en effet, d'un homme ne pouvant mourir et cherchant en vain la tombe, dont il lui est refusé de jouir.

Et cette impression même finirait presque par faire comprendre aux plus amoureux de la vie tout ce que vaut la mort.

La Fontaine, dans *le Vieillard et les trois Jeunes Gens*, a deux vers qui sembleraient appartenir au *Juif errant :*

> Je puis enfin compter l'aurore
> Plus d'une fois sur vos tombeaux.

### *COUPLET.*

Delille, comme la plupart des hommes ayant fait grand bruit de leur vivant, s'est vu moins prôné en-

suite. L'a-t-on trop favorablement jugé d'abord, ou avec trop de rigueur plus tard?... Béranger lui reconnaissait un admirable talent, et en cela semblerait aller un peu loin; il y a cependant ses *Géorgiques*.

« Faiseur de vers par excellence, me disait-il un jour, non de vers excellents, si on le peut dire, il semblerait n'avoir vu dans *l'alexandrin* que *l'alexandrin* même, j'entends le rhythme et le tour, et s'en être passionné sous ce rapport. Tout entier au plaisir que lui donnait la forme, il ne pouvait manquer de moins tenir aux idées qu'aux mots : aussi, l'oreille peut jusqu'à un certain point se sentir flattée avec lui, l'esprit non. Les idées mêmes, quand il s'en glisse dans ce tissu de sons, se peuvent à peine reconnaître sous tant de mélodie pompeuse et monotone, et sembleraient presque des lieux communs : on dirait d'un Apollon à la Louis XIV, ou de Vénus en paniers. Delille fait les vers comme les récitent la plupart des acteurs, songeant bien plus à les accentuer pour l'oreille qu'à les approprier au sentiment et à la situation. »

Le vers offre, en effet, deux caractères bien différents. Pour quiconque ne veut que l'arrangement des mots et le plaisir du nombre et de la rime, la facture est tout, ou à peu près. Pour le lecteur, au contraire, qui cherche des sentiments et des idées, le vers doit dissimuler en quelque sorte ce qui le distingue de la prose et garder seulement son tour concis et rapide et

sa liberté d'inversion, ressource si puissante pour donner encore plus de relief et de vivacité à la phrase. Mais, en définitive, comme c'est l'esprit qui lit, c'est l'esprit que doivent satisfaire les ouvrages d'esprit, et la première et la plus importante condition est donc la pensée. Autrement on peut admirer tel poëte, l'élever haut, mais en se dispensant de le lire... Mon Dieu! vivre, c'est-à-dire conserver un nom tel quel et laisser des livres propres à garnir les rayons d'une bibliothèque, c'est le sort de nombre de gens, à qui vient ensuite en aide la vanité des érudits. Car nul ne se vante de connaître Homère, Horace, La Fontaine; il y a plaisir et honneur, au contraire, à citer des œuvres quasi inconnues et que personne ne se soucie de lire.

### *LA FILLE DU PEUPLE.*

« Si Béranger est du peuple, me disait, à propos de cette chanson, un homme, certes en droit d'avoir son opinion sur ce sujet comme sur tant d'autres, c'est donc par l'habit, par la simplicité des besoins et des goûts, par sa haine de l'affectation et des formules; si l'on veut encore, par son vif intérêt pour tout ce qui regarde le peuple; mais, comme poëte, comme penseur, y a-t-il beaucoup d'hommes à pouvoir, moins que lui, s'appliquer son refrain? »

Que signifie désormais ce mot peuple? Sont-ce l'habit, l'hôtel, les rentes qui décident? Mais Ésope et

Phèdre chez leurs maîtres, Cincinnatus à sa charrue, Corneille attendant dans la rue qu'on ait raccommodé sa chaussure, Jean-Jacques copiant de la musique pour vivre, et tant d'autres, que sont-ils? Qui ne connaît de simples ouvriers, pleins d'intelligence, de droiture, de politesse? et qui n'a rencontré cent fois des riches d'autre sorte?

Quant aux amours, les rois et princes y regardaient-ils eux-mêmes? Et, s'il fallait quinze et vingt quartiers pour entrer dans leurs carrosses, en fallait-il tant pour entrer dans leurs bonnes grâces et leur agréer?

### *LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT.*

Clément Marot demandait aussi le cordon et voulait même le faire tirer par une majesté :

Sire, veuillez agréer mon excuse,
Si ne suis point vers vous allé parler;
Je n'ai pas eu le loisir d'y aller.
. . . . . .
Je vous suppli, Sire, mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens veuillent me mettre;
Et, si j'en sors, j'espère qu'à grand'peine
M'y reverront, si l'on ne m'y ramène.

On l'y ramena; Béranger, non. Il sut se montrer plus sage; et 1830 l'aurait jusqu'à un certain point dispensé de l'être.

Triste chose que la prison!... Et le pis, il faut bien le redire, serait moins de ne pouvoir sortir que de ne

pouvoir empêcher d'entrer. Car voilà peut-être l'esprit se mettant en belle humeur, la plume aussi, dix bons vers qui s'entrevoient ou une demi-page les valant! Mais las! on frappe; et, au lieu de causer avec la Muse, qui allait conter cent belles choses, il faut... n'y avait-il pas un abominable supplice, et sans doute dans un abominable pays? On couchait le patient entre deux auges, la tête en dehors, le visage tout frotté de miel et exposé au plein soleil : les mouches accouraient alors. Quel passe-temps!... On doit plaindre aussi le pauvre homme à grand renom, qu'on emprisonne : *Le soleil de sa renommée* et *le miel de son esprit*, comme dirait la bonne Scudéry, attirent plus de visiteurs peut-être qu'il n'en voudrait avoir.

### *DENYS, MAITRE D'ÉCOLE.*

« Est-ce, en effet, une allusion, Béranger? — Bon! répond-il, celle-ci, ce me semble, fût venue trop tôt en 1829, trop tard après 1830. Et puis, s'il faut entendre par là quelque intention cachée de l'auteur, qu'importe au bout du compte cette intention? Oui, s'il s'agissait de publier telle satire, ne pouvant se publier autrement; mais, hors de là, ira-t-on s'appuyer sur des souvenirs sans durée et dont personne ne se souciera bientôt? Qui donc aujourd'hui, même dans l'*Enfer du Dante*, s'inquiète de la fidélité des portraits et pense à rechercher le moins du monde ce

qu'étaient les personnages, peuplant tous ces cercles, d'une peinture en effet quelque peu infernale par sa monotonie? »

Un autre lyrique a cru bien exprimer la même idée de l'incorrigibilité royale, en disant :

> La tête des rois. . . . . .
> Est un crible inutile,
> Qui laisse tout passer hors les mauvais conseils [1].

Le bon goût du poëte ne pourrait-il aussi se comparer à un crible plus ou moins fin?

### *LAIDEUR ET BEAUTÉ.*

La beauté d'une femme la fait aimer au point qu'on croit ne l'aimer nullement pour cette beauté. Si le diable s'en mêlait toujours comme dans le cas présent, bien des erreurs se redresseraient à cet égard. La maîtresse en question semblerait de cet avis, et se montre sage en ne goûtant nullement la métamorphose; car, malgré toutes les protestations, rien ne peut lui prouver que sa laideur n'éteignît vite la passion allumée par sa jolie figure. Au reste, le dernier mot de la chanson laisse voir ici une fille songeant plutôt à tirer parti de ses mérites *réels*, qu'à ses acrifier sans fin au pur sentiment.

Le diable, père de la laideur!... quelle idée! de la

1. Victor Hugo.

beauté, au contraire! car son métier est de tenter; et avec quoi, mieux qu'avec la dernière? Sedaine le remarque doctement dans son *pot pourri*. Un diable laid serait un diable honnête, un pauvre diable, un sot et ennuyeux diable, comme tous ceux du grand Milton. Cette vérité avait frappé Cazotte et Lewis, experts en la question; et, quant à Callot, c'est lui vraiment, non le saint, qui n'a pu résister à la tentation de produire toutes ces étrangetés, ou, comme aurait dit le bon cardinal, toutes ces *coglionerie*.

Il faudrait, au reste, qu'une femme aimât beaucoup pour se contenter de plaire à un seul, avec la certitude, ou seulement la probabilité, de ne plaire désormais à aucun autre. Méduse aussi se serait consolée de son excès de laideur après son excès de beauté : mais Quinault seul en dépose et son témoignage est discutable. D'ailleurs il prêterait à la pauvre Gorgone une résignation bien subtile, si on le peut dire.

### *LE VIEUX CAPORAL.*

Cette pièce est admirée, non sans raison. On ne saurait trouver un ton plus simple, plus ferme, plus vrai, hormis cependant dans le quatrième couplet, dont la première leçon était :

Tiens, de ces jardins vois l'ombrage,
Ils me rappellent nos cantons.
Chez nous cent fois jusqu'à l'aurore
J'ai dansé sous de frais lilas.

« Ce dernier vers, Béranger, ne peut rester, m'écriai-je, moins encore parce que les paysans ne dansent guère sous les lilas, que parce que ce n'était pas le moment de rappeler un pareil souvenir, dans lequel on serait tenté de voir une affectation d'insouciance. (Il suffit sous ce dernier rapport du : *Morbleu ! ma pipe s'est éteinte !*) » Le vers en question fut donc changé, mais pour un pire, et gâtant en outre celui qui vient après :

Bon Dieu ! ma mère existe encore.

car à la suite d'une pensée d'amourettes et trop lestement exprimée, ce cri, qui devrait être si touchant, ne paraît plus qu'un mot hors de place et faux dès lors. J'insistai donc : « Vous en parlez à votre aise, me dit-il ; trouvez-moi donc des mots en *as*... » ô rime !

### *COUPLET AUX JEUNES GENS.*

La jeunesse était un titre aux yeux de Béranger et non le moindre. Les jeunes gens en effet, sans intention comme sans effort, se montraient avec lui plus convenablement peut-être qu'avec qui que ce fût. D'une part, cédant à l'autorité de son caractère et à l'éclat de son esprit et de son nom, de l'autre, enhardis par la bienveillance de son accueil, ils devenaient à la fois discrets, modestes et riants. Aussi, quoiqu'ils ne songeassent pas le moins du monde à le tromper,

les connaissait-il assez mal. Effet d'un grand nom, valant sous ce rapport un haut rang, et donnant plus ou moins à ceux qui l'approchent, comme le soleil au caméléon, ces couleurs brillantes, bientôt s'effaçant loin de lui. Béranger savait juger les hommes de son âge : sa sagacité même à cet égard devenait parfois merveilleuse ; mais au-dessous de vingt-cinq ans on lui échappait,

Et trompé par l'air encor tendre,
Dieu sait combien de fois il a dû prendre
Des louveteaux
Pour des agneaux !

« Votre Béranger est un imbécile, » me disait sa vieille amie, si pleine de finesse. Elle ne le croyait qu'à demi cependant, ni moi.

### *LE BONHEUR.*

On serait embarrassé peut-être entre cette chanson et la fable de La Fontaine. Celle-ci semblerait avoir donné l'idée de l'autre :

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate,
Allons là. . . . . .

(*lons là!*) La pensée s'arrange mieux peut-être de la fable si substantielle, si naïve, si riante à la fois, et qui, comme l'enfant, se détourne à tout pas pour cueillir les fleurs du chemin ; mais la chanson,

de son côté, répond avec plus de justesse et d'énergie au sentiment résultant de cette pensée : car la chanson va droit devant elle; c'est l'ardent désir, c'est la passion, toujours l'œil au but et que rien ne détourne. *Là bas! Là bas!* ... il faut aller, aller sans relâche, arriver au plus vite... d'autant qu'il ne s'agit plus ici de fortune seulement, mais de bonheur; si toutefois, pour la plupart, bonheur et fortune diffèrent.

Et ce qui étonne dans ces couplets, ce n'est pas le ton d'impatience et l'insatiable ardeur, ni ce refrain exprimant si admirablement à lui seul l'opiniâtre besoin de notre vie entière; mais leur beauté surtout est dans cette énergique et fidèle peinture de l'état de notre âme, tant que l'âge ne l'a pas éclairée de ses dernières lueurs. Et même alors, bien maîtres de la folle du logis et contents du présent, ou plutôt convaincus au moins de l'impossibilité de ce mieux tant cherché, nous le rêvons encore et l'appelons vaguement jusqu'au jour où s'éteignent et les rêves et la voix. Or, quand il en est ainsi, au soir de la vie, qu'est-ce dans la violence de son midi? *Courons! Courons!* et le mot est loin de suffire!

Qu'on est heureux. . . . . .

Chacun croit trouver de suite la fin de ce vers, et la cherche ses jours durant; et le vieillard, en mourant, la cherche encore et le laisse inachevé.

On annonce à l'homme de la fable qu'au Japon :

La Fortune, pour lors, distribuait ses grâces.
Il y court; les mers étaient lasses
De le porter. . . . . .

et le vers paraît lui-même si las, qu'il est obligé de rejeter sur le suivant les trois mots qui lui appartiennent pourtant!

Chez Béranger, c'est l'homme même qui est las. Le lecteur croirait l'être lui-même par l'effet de ce sentiment, le frappant, pour ainsi dire, à coups redoublés.

Enfants, courez vers ces nuages.

A vingt ans, on s'étonne de voir courir encore vers les pantins; à quarante vers les maîtresses; à soixante, et pantins, et maîtresses, et gloire et pouvoir commencent à ressembler aux vains nuages que fait disparaître la nuit.

Mais ces deux admirables pièces mériteraient un reproche; la chanson, de ne montrer dans la vie qu'une suite de stériles efforts, s'achevant au milieu d'une lassitude profonde et du dégoût; la fable, d'épaissir encore le bandeau prêté à la fortune et de pousser ainsi vers le hasard et la fatalité. L'une et l'autre n'offriraient que des tableaux trop fidèles, hélas! mais qu'aucune leçon ne féconde.

Faudrait-il donc se tant et si vainement fatiguer à la recherche du bonheur, si on nous apprenait quelque peu à le connaître? et n'est-ce pas notre ignorance sous ce rapport qui nous expose à passer près de lui sans le voir, même à le repousser, s'il se présente?

Qui veut savoir combien l'ode reste en arrière des fables et chansons, lise (cela se peut au bout du compte) celle de *Lebrun* sur le même sujet... O Pindare, quelle graine tu nous as semée là!

### *COUPLET.*

Le manteau donc vaudrait encore, même avec plus d'un grelot; seulement, faute de pouvoir les détacher tous, la recette serait de ne pas se laisser étourdir de leur bruit. « Ce que je sais le mieux, disait le mari de Xantippe, c'est que je ne sais rien. » Encore pourrait-on le lui contester, car s'il l'avait su nettement, aurait-il osé parler de tant de choses? Cette formule fameuse allait donc au delà de sa pensée, mais vaut au moins par l'attention qu'elle éveille.

« Qu'est-ce que la sagesse?» demandait l'auteur du *couplet*, et je le laissai répondre : « Peut-être de comprendre et de se bien répéter qu'on traîne après soi force grelots, et de les secouer le moins possible, afin de n'en pas gêner les voisins; surtout peut-être de se contenter d'une sagesse courante, ne demandant trop de façons ni d'efforts. Il y a presque sagesse déjà à ne pas tant se préoccuper de sagesse. »

### *LES CINQ ÉTAGES.*

La statistique des cinq étages, si on l'avait exactement, apprendrait bien des choses, ou plutôt confir-

merait ce qu'on ignore rarement vers la soixantaine, à savoir que les étages intermédiaires sont encore les plus logeables et les plus sûrs et ceux dont les baux ont le plus de durée.

Quant à la distance qui les sépare, elle a été courte ici de la loge au premier et trop souvent ne l'est pas moins du premier aux mansardes. Encore la fille du portier passe-t-elle par les intermédiaires; mais combien de gens ne font qu'un saut de l'un à l'autre!

La vie, au reste, est-elle autre chose qu'un continuel déménagement? *Là-bas! là-bas!...* On croit trouver au second ce qu'on a manqué au troisième, ce qu'on poursuit vainement au premier, ce que ne peuvent donner ni l'hôtel, ni le château, ni les palais de Sémiramis et de Néron.

La pauvre balayeuse conte gaiement son histoire, qui est peu gaie. Et à quoi la dut-elle? A une jolie figure. Laide et forcée de recourir au travail plutôt qu'aux jeunes seigneurs, elle fût montée aussi avec le travail; moins vite qu'avec eux, et peut-être au cinquième seulement; mais le cinquième, quand on y reste, vaut mieux que le premier dont on déloge.

### *L'ALCHIMISTE.*

Le roi Louis-Philippe, dans sa jeunesse, avait eu pour professeur un bon et galant homme, M. *Pierre*,

dont un parent, chercheur du *grand œuvre*, s'il en fut, donna l'idée de cette chanson à Béranger, en venant le prier un jour d'obtenir de Laffitte quelques avances pour continuer à chauffer ses cornues. C'est avec ce pauvre homme que M^me^ de Genlis, femme adonnée aussi au *grand œuvre*, plutôt qu'aux grandes œuvres, mangeait le plus clair de la pension de douze mille francs que lui faisait son royal élève.

Le grand œuvre permettrait de tout changer en or; ce qui ne mènerait pas précisément où on pense, mais se comprend du moins. En outre, vieux et vieilles auraient alors toute facilité de *rajeunir*. Ce dernier mot, également clair au premier abord, cesse vite de l'être à l'examen. Aussi, après avoir renoncé à trouver le moyen de rajeunir en effet, faudrait-il renoncer à trouver seulement ce que signifie le mot et finir même par reconnaître qu'il ne signifie absolument rien. Cette vérité étonnera moins, quand on aura pris garde aux considérations suivantes, à quoi Béranger répondait : Bah! bah! en se tournant, non de mon côté.

Tel homme de soixante ans et plus, vert autant qu'à trente, grand chasseur et mangeur, gai, l'œil assuré, dispos de toute façon, a cependant ses soixante ans : comment le rajeunir?... Non pas en lui rendant ce qu'il n'a cessé d'avoir, la force et tous les goûts de jadis et tous les moyens de les satisfaire. Tel autre, de même âge, est faible, cassé, mourant : or celui-ci,

même en recouvrant ce qu'il avait trente ans plus tôt, cesserait-il de rester un vieillard, si le premier en est un lui-même?

Pour rajeunir, il ne suffirait donc pas de se voir réintégré même dans les facultés qu'on regrettait le plus; et Béranger le comprend ainsi, car ne dit-il pas à l'alchimiste :

A mon esprit ôte l'expérience.

Or l'expérience, qu'est-ce, sinon la mémoire? Et vouloir être débarrassé de l'expérience, c'est donc vouloir tout simplement l'être de la mémoire. Ce en quoi l'alchimiste aurait pu satisfaire à l'instant le chansonnier, sans creuset ni vieux livre; il lui suffisait de deux ou trois gros de ce *pulvere pyrio*, avec lequel le docteur Akakia prévenait son bon ami le Président qu'il lui mettrait du plomb dans la tête... Tuer les gens pour les rajeunir!... Eh bien ! n'en fut-il pas ainsi, je crois, de Pélias et d'Éson? Seulement cuire paraît de trop peut-être. Mais la fable ne s'en trouve pas moins ici d'accord avec la vérité; car, entre un homme chargé d'années, et ce même homme redevenu jeune tout à coup, mais ne conservant aucun souvenir de sa vie passée, il n'y aurait pas plus d'identité évidemment qu'entre un homme venant de mourir et un enfant nouveau-né quelconque. D'où l'on voit que demander à rajeunir serait tout bonnement demander à mourir de mort subite; et, avec un peu de com-

plaisance, on en viendrait presque à cette conclusion que mourir c'est rajeunir : et Béranger à tout cela redisait : Bah ! bah ! Clément Marot m'aurait dit de même sans doute, car il s'écrie :

Si je pouvais deux fois renaître,
Amour, combien je te servirais mieux !

Et comment, maître Clément, tirer meilleur parti d'une seconde jeunesse, si on ne se rappelle rien de la première? et, si le souvenir en est resté, comment devenir plus amoureux, après l'avoir déjà été nombre de fois? Connaître l'amour et le bien servir ne vont guère ensemble : comme au colin-maillard, il faut n'y pas voir, et le jeu cesse avec le bandeau tombé.

Une femme, poëte en renom aussi (et les femmes ont autorité en pareilles matières), était loin, sous ce rapport, du sentiment de Marot, de Béranger et de tant d'autres. A une vieille, lui proposant aussi de la rajeunir, elle répond :

Oh! donne-moi tes cheveux blancs!
. . . . . .
Prends ma jeunesse et ses orages [1].

Ce qui revient à la pensée plus simple et plus nette de Charleval, écrivant à Sarrazin

Que l'Amour est, entre les dieux,
Un dieu qui ne vaut pas le diable.

1. Madame Desbordes Valmore.

Ce même Charleval, plus à louer comme observateur que comme versificateur, disait encore :

> Il faudrait vivre deux fois
> Pour bien conduire sa vie.

Auquel compte il se serait donc voulu doublement vieux, bien loin en cela de l'idée des précédents.

> Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours !

et cependant la jeunesse sans le sou vaillant, l'appétit sans pain, l'amour sans maîtresse!... On le comprendrait, s'il s'agissait de Werther ou de Saint-Preux ; mais Béranger l'entendait d'autre sorte, et n'est pas le seul. Anacréon commet la même étourderie : « L'or, s'écrie-t-il,

> L'or ne peut prolonger la vie,
> Partant ne peut me faire envie,
> Et je le planterais là pour
> Le bon vin et l'amour!

Pour le bon vin sans doute! car les amoureux, ni personne, ne se soucient du mauvais. Or bien! de son temps le champagne et le vieux margot se donnaient-ils à qui en voulait boire, et les amoureuses n'étaient-elles pas un peu aussi, comme aujourd'hui, amoureuses de cachemires, de dentelles et de dîners fins?... L'imagination est riche vers la vingtaine; mais, las pourtant! ce que l'on regrette de cet âge, est-ce d'aller contempler l'aurore ou écouter les oiseaux et les ruisseaux?

*CHANT FUNÉRAIRE, ETC.*

Quand Béranger, après l'achèvement des publications du peintre Landon, eut perdu le modeste traitement que lui valait sa participation à ce travail, le seul revenu pour lui fut le millier de francs qui lui était payé par l'Institut au nom du prince Lucien. Il alla se retirer alors chez M. Quenescourt, son ami d'enfance,

> Entre, et chez moi, dit-il, comme en un port
> Raccommodons ta voile déchirée.

Ce fut là qu'il fit la chanson des *Gueux*, et ce fut peu de temps après en être revenu que, par le crédit d'*Arnault*, l'auteur de *Marius* et des *Fables*, il obtint la place d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

> A son foyer je fais sécher ma lyre,
> J'y vois pour moi se dérider les cieux;
> Et mon pays daigne enfin me sourire.

Vers cette époque en effet son nom se fit jour et commença à devenir populaire.

> Il est parti, mais pour un meilleur monde.

Bien mieux que dans le premier couplet, il exprime là sa pensée ou plutôt son sentiment véritable : car il déclarait ne rien éprouver à la vue d'un corps sans

vie, tant était forte sa conviction de la réalité de ce *monde meilleur*.

Toutes ses chansons sont faites avec un grand soin; et, sous ce rapport, celle-ci ne le cède à aucune autre. Quelle habileté, quelle délicatesse, quelle grâce dans des rapprochements si hardis et d'une expression si difficile, resserrés comme ils le sont! Aussi n'y aurait-il à lui reprocher, outre l'excès de modestie, dont fait preuve la comparaison du huitième couplet, que l'inversion un peu forcée par laquelle il a voulu lui donner plus de précision et de justesse.

### *JEANNE LA ROUSSE.*

Sorte de caprice. Béranger se laissa séduire par le mouvement énergique et simple que comportait un pareil sujet.

Avec de tels vers, Jeanne, malgré ses cheveux et le dédain qu'ils lui valent, devient touchante, presque belle. Et cependant son histoire attristerait sans doute les filles n'ayant ni dot ni figure : car richesse et beauté, assure-t-on, rendent le mariage plus facile. Je ne sais; mais laideur et simple aisance le rendent évidemment plus heureux. Dans ce dernier cas, en effet, c'est l'esprit, le caractère, la bonté, les talents et les autres qualités semblables que l'époux a voulues. Tout cela reste, même acquiert plus de prix avec les ans. On n'en saurait dire autant de la figure et de la fortune,

l'une pouvant, l'autre devant disparaître... et bien vite quelquefois !... Ce sont les beaux yeux et la cassette qui font surtout les *lunes de miel*, après quoi viennent, hélas ! les lunes, même les années de *fiel*.

Le mot de *miracle*, au dernier couplet, laisserait espérer un instant la conversion du braconnier, en tant qu'il soit païen ou pire. On croit le voir s'amender, tout au moins prendre un port d'armes, enfin rendre Jeanne désormais heureuse. Le miracle fait défaut, mais restent ces vers vigoureux et frais *comme des boutons printaniers*.

### *LES RELIQUES.*

On a crié au scandale!... Cependant l'abbé Fleury recommande, quand il s'agit de reliques, une prudence et un discernement infinis, même à l'égard de celles qui passent pour les plus authentiques. Et, quant à saint Augustin, il va jusqu'à n'oser rapporter combien il en a été offert de fausses à la piété des fidèles. Celles dont parle la chanson seraient de ces dernières ; et ainsi s'expliqueraient de reste le caractère et le ton du sacripant mis en scène: lequel d'ailleurs reconnaît les reliques véritables.

Au feu j'ai jeté de bons saints.

Culte touchant et bizarre d'ailleurs, que celui des reliques!... Le christianisme fait fi de la chair, lui prodigue les mépris, l'accusant, non sans raison, de

produire en nous toute concupiscence et tout péché; et cependant, à peine délaissée par l'âme, seule capable de lui donner quelque valeur, la voilà devenue l'objet de respects infinis et d'une sorte d'adoration! Y aurait-il donc indiscrétion à demander comment une substance, qui se renouvelle sans cesse et dont chaque particule passe alternativement d'un corps vivant à un autre, commune ainsi à tous et n'appartenant dès lors en propre à aucun, y aurait-il indiscrétion à demander quels rapports nécessaires elle peut avoir avec l'âme, et dès lors avec la personne qui y fit son dernier séjour?

### *LA NOSTALGIE.*

La chanson grecque appelle les pays étrangers des *déserts;* expression touchante sous certains rapports; mais peu chrétienne et peu juste, Dieu merci! Quiconque même aurait vécu six mois comme Robinson, la qualifierait sans doute plus rudement. Car là où il y a des hommes, l'homme n'est seul que par une sotte fierté ou une espèce de sensibilité dépravée : sa souffrance alors est son propre ouvrage.

Est-il beaucoup de besoins plus impérieux que celui de vivre avec des êtres semblables à nous-mêmes, ou tout au moins ayant une vie quelconque? D'après mademoiselle de *Sommerville*, certaines parties de l'Afrique sont complétement privées d'animaux.

Ces solitudes sont terribles, et l'âme y ressent une terreur étrange, « Paris donc vaut mieux, disait Béranger; *vaste désert*, si l'on veut; mais où l'on trouve du moins à qui parler, et de tout et en toute langue, en patois, en argot, même parfois en bon français. »

### *MA NOURRICE.*

Béranger ne se montra intempérant qu'en nourrice, et grâce au récollet : son lait tourné le força de recourir au vin du crû. Cette façon de traiter les nouveau-nés, assez peu rare dans le pays, lui profita d'ailleurs, sauf les migraines, auxquelles il devint sujet de bonne heure, et qu'un tel régime expliquerait et prépara peut-être. Le vin ne saurait en effet convenir aux enfants; car la nature, qui s'y entend, aurait pu tout aussi bien, dans ce cas, fournir les nourrices de médoc et de chambertin.

Il resta là trois ans, sans qu'on s'inquiétât de lui le moins du monde :

> Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
> Adieu, pauvre enfant de Paris!

Son père, en effet, au bout de dix mois de mariage, en eut assez et alla voir la Belgique; sa mère, assez agréable femme et marchande de modes, sembla prévoir que le petit Pierre se pouvait passer d'elle.

La chanson ne va pas au delà des trois ans, et ne témoigne pas d'un brillant début; mais, si la prédic-

tion dont elle parle est encore à s'accomplir, le contraire ne se réalisa non plus qu'à demi, car il n'y eut chez lui ni passion pour le vin, ni antipathie pour les gens d'église : il s'accommoda de l'un plus volontiers que des autres; voilà tout!

Les dernières années de Béranger valurent mieux de beaucoup que ses premières. Il eut de la peine même à naître : ce fut à l'aide du forceps. Les misères ne lui firent défaut ensuite jusqu'à la cinquantaine, et sa santé, son nom, sa fortune (en appelant ainsi le nécessaire) ne prirent quelque assiette que vers cet âge.

L'histoire de Villon n'est pas longue non plus, vaut moins; aurai-je tort de la transcrire ici?

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris, emprès Pontoise :
Or, d'une corde d'une toise,
Saura mon cou que mon c.. poise.

Son cou cependant échappa, et par deux fois, à l'expérience.

### *LES CONTREBANDIERS.*

Jusqu'à la publication du volume où elle se trouve, j'ignorai que cette chanson me fût adressée. Je l'appris de Béranger un matin, en recevant de lui le livre ouvert à la page même contenant le titre et les premiers couplets. Croyant d'abord qu'il s'agissait de certains vers à lire avec plus d'attention, je ne pris

pas garde à la seconde ligne du titre, et allais tourner le feuillet. « Mais, s'écria-t-il avec un peu de vivacité, avez-vous, oui ou non, des yeux, et ne pouvez-vous y mieux voir? » Je vis, et compris alors en effet; et, comme on le pense, non sans être vivement touché de cette marque d'amitié. Mais depuis, il m'en donna tant d'autres, et à toute ma famille, que la reconnaissance nous serait devenue difficile.

Après cela, y aurait-il convenance et bon goût de ma part à blâmer ou à louer la pièce en question? et qu'en dire, sinon qu'elle semble valoir plus encore par le ton général et le fond de la composition que par ses autres qualités? Et cependant, quelle expression énergique et brillante, et parfois serrant en quelque sorte de si près la pensée technique, qu'on dirait presque le langage même de la science! Les contrebandiers ne songent guère à chanter leurs hauts faits; mais, dans ce cas, et en les supposant capables de bien rimer et versifier, ne serait-ce pas à peu près de cette façon? Les vrais maîtres ont ce secret de faire tenir à chacun son langage.

A propos de contrebandiers, semblerait-il indiscret de poser aux partisans des douanes la question suivante : que tout à coup, au milieu d'une furieuse tempête, ou même par un temps serein, il n'importe, le ciel s'entr'ouvrant menace le globe entier ou telle partie, la France, par exemple, d'un déluge de grains, de vin, de viandes de toutes sortes, de toiles, de draps, etc.,

empêcheraient-ils, s'ils le pouvaient, ce déluge d'arriver sur terre? Si oui, ils ne voudraient donc pas que chacun de nous fût dans l'abondance? Si non, que devient leur système protecteur, et y renonceraient-ils enfin? Au reste, dans ce cas, dire oui ou non serait beaucoup : faire la question est encore trop peut-être.

### *A MES AMIS DEVENUS MINISTRES.*

Par une belle après-midi de 1831, le président du conseil, le ministre de la justice et je ne sais quelle autre Excellence, allèrent ensemble visiter Béranger, demeurant alors à Passy... Il était sorti; sa bonne ou chambrière reçut les trois personnages. Malheureusement elle avait pour le moment égaré la clef du logis, et voulant néanmoins leur rendre honneur, elle les fit monter dans sa mansarde et les entretint de son mieux pendant qu'ils se reposaient un instant. Il en fut ri ensuite, comme on pense.

Régnier, non celui qui vécut assez mal et rima si bien, a dit des puissants :

> Approcher d'eux comme du feu,
> Les bien connaître et les voir peu,
> C'est le mieux que vous puissiez faire,
> Laire là lanlaire!

Le pot de terre ne connaissait pas ce quatrain; et, pour s'être accolé d'une Excellence aussi, y périt. Mais, las! de notre temps les pots de fer ne se brisent pas

moins! Combien en voilà-t-il, depuis quelques années, n'allant plus au feu!

Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.

Plusieurs fois Louis Philippe fit témoigner à Béranger le désir de l'entretenir; la réponse fut toujours respectueuse. Un autre prince, venu plus tard et par une porte, que certains ne croyaient pas ouvrir pour lui, rendit visite au chansonnier, qui songeait à la rendre, mais n'osa, en apprenant que ce ne serait plus à un président, mais à un empereur.

Quel artisan pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?

Ici encore Béranger se fait petit; mais ne lui tînt-on nul compte de ses vers (et certains les lui tiendraient volontiers à crime) resteraient son empressement à obliger, son inépuisable charité, son dévouement à toutes les souffrances, son caractère si droit, si pur, son indifférence pour le pouvoir et la fortune. Car que ne lui offrit-on pas? Pensions, ruban, fauteuil à l'Académie, portefeuille même; et Dieu sait les instances pour le décider à accepter quoi que ce fût. Mais conséquent et sage, il comprit son rôle et sut le remplir jusqu'au bout :

Je suis, je suis indépendant.

Il sentait de reste qu'il faut rendre au public de bien grands services dans les hautes places, pour ne

pas lui être plus utile encore par le constant exemple de la modération, et que se montrer content de peu, vaut, dans tel cas, de se montrer digne de beaucoup.

Louis Philippe, homme d'esprit et versé dans la matière, disait d'un ministère à former, qu'autant aurait valu pour lui, par une averse, courir après des fiacres, refusant de marcher, malgré leur bonne envie de se mettre en route; or, un fiacre se quitte comme il se prend, au premier coin :

Le roi, Dimanche,
Dit à l'Averdy,
Le roi, Dimanche,
Dit à l'Averdy :
Va-t'en Lundy.

*GOTTON.*

Qu'y a-t-il dans ces dix couplets?... Rien, à vrai dire, sinon ce que Béranger pouvait seul y mettre. Toute cette manière de dire est de lui, et suffirait à le faire reconnaître.

Et à ce propos, on observerait assez volontiers que l'esprit, tel qu'on l'entend communément, est moins peut-être dans les idées que dans leur expression. Les idées, ou façons si diverses d'apprécier les rapports des choses entre elles, se produisent chez tous tant que nous sommes; mais tous, nous n'avons pas, et à beaucoup près, ce qu'il faut pour choisir entre elles et surtout pour les rendre d'une façon convenable. Suivant

La Bruyère, l'homme d'esprit se mouche autrement que le sot : c'est beaucoup dire. A coup sûr cependant, l'exagération est là plutôt dans les mots que dans la pensée. Remplissez de diamants bruts les mains d'un homme, ne s'entendant ni à les tailler ni à les polir, incapable même de les reconnaître, et les diamants resteront des pierres sans valeur. Combien d'admirables idées n'ont pas dû traverser les plus grossiers cerveaux!..... Et dans la chanson dont il s'agit, par exemple, est-il rien que ne puisse sentir aussi énergiquement le premier venu d'entre nous? Seulement, quand il s'agira de l'exprimer, le défaut d'habileté ne nous laissera saisir que des conceptions confuses, informes et auxquelles dès lors nous ne songeons même pas le plus souvent à prendre garde.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins...

Ecrire l'histoire avec sa pompe et tout son bruit de rois, de guerres, de traités, est-ce autre chose que raconter comment tant de gens ont fait ce chemin?... D'une perception à une recette, d'une direction à un portefeuille, de l'Altesse à la Majesté, n'est-ce pas toujours : de la *cuisine au salon?* Et n'est-ce pas toujours pour dormir dans des draps plus fins, surtout pour s'asseoir *au banc*, pour faire une entrée dans Vienne ou Babylone et crier d'en haut

Oui-da! Je suis vraiment la reine des Tortues!

*COLIBRI.*

Au jour qui naît et brille.
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur. . .

Cette chanson, portrait du colibri, vaudrait presque son original, si on le peut dire, pour la grâce, la légèreté, et la finesse.

La pauvre fleur disait au papillon céleste:
Ne fuis pas. . . . . [1].

Autre pièce d'un habile et puissant faiseur aussi; elle offre une égale pureté et un charme que ne gâtent cette fois ni une inutile énergie, ni ce penchant étrange à rechercher trop souvent les tours et les mouvements les plus rétifs, si on le peut dire, pour avoir le plaisir de les dompter en quelque sorte et de leur donner cet air de facilité, qui étonne plus qu'il ne satisfait le bon goût... Trop commune fortune de poëtes! On ne savait à quels mots recourir pour louer assez celui dont je parle, et voilà qu'on n'a plus su presque comment assez le rabattre!... Mais quelle que soit l'inconstance à son égard, pour qui relit Jean-Baptiste et Le Brun et Malherbe même et les autres, tous si vides le plus souvent et si froids et si faux,

1. Victor Hugo.

la tentation serait grande de tenir le poëte en question tout simplement pour le premier de nos lyriques, excepté.... mais Béranger nè veut pas d'exception, sinon pour l'auteur du *Lac*. Quelle pureté, quelle grâce suprême en effet! Et il y aurait toutefois dans cette pièce *de la fleur et du papillon*, et dans l'œuvre entière, moins d'idées que d'images, moins de sentiment véritable que d'idées; idées qui d'ailleurs, dans les rapports qu'elles expriment, montrent bien plus le côté capable d'affecter les sens, que celui dont peut se préoccuper l'esprit.

Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige. . . .

Cela a été dit du papillon avec plus de justesse et moins de grâce.

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.

Combien de gens s'arrangeraient de colibri, non pour son joli corps, mais pour son savoir-faire, donnant le moyen de mener bonne vie, bonne, suivant eux. Et, s'il y avait des diables, en effet, ne serait-ce pas à la façon de colibri, empressés, complaisants au possible, obéissants quoi qu'on leur demandât, prêts à tout pour nous servir, c'est-à-dire se servir eux-mêmes. Aussi Piron prend-il tout à fait le change, en montrant le tentateur

Avec la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied fourchu, etc.

Grâce à cette belle idée, le *moine de Lewis* se laisse prendre aux jolis yeux de Mathilde; *le souriceau* de la fable, aussi sage, trouve le chat un ami *doux, benin et gracieux;* tous deux, et bien d'autres avec eux, se persuadant que l'ennemi de notre salut doit être fourchu et cornu en effet et sentir l'hydrogène sulfuré... Hélas! c'est bien plutôt des riants visages, des fraîches haleines qu'il faut se défier et non moins du *bouquet* champenois ou bourguignon! Et, quant à l'eau bénite pour chasser le démon, j'y veux croire; mais serait-ce, ô trop innocente Marguerite, quand elle t'est présentée, à la sortie de l'église, par le bel étudiant? On met près de lui le mauvais ange; à quoi bon? Le mauvais ange, pour Faust et pour toi, c'est ton doux regard, c'est ta bouche si pure, c'est tout ton air si suave, ô pauvre enfant!...

Demandons,
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus.

En lisant tous ces vers, on reste comme ébloui de tant d'éclat et de grâce; et, en les relisant, on y trouve plus d'éclat et de grâce encore. « Ils rappellent, dirait

Wordsworth, ces beaux cailloux de nos grèves, polis par un travail assidu de la vague, et laissant voir, à mesure qu'on les regarde plus, tant de veines gracieuses et splendides, qu'elles éclipsent l'humide éclat dont ils avaient d'abord charmé les yeux. »

Portes closes!... Mon dieu! quelles soirées à Passy, pendant un certain hiver! Les vendredis, s'y trouvait Lamennais, entendu à bien moudre le café, plutôt qu'à mettre le couvert, auquel il aidait pourtant. Après quoi, du potage au dessert, et par delà, les belles discussions, digressions, divagations! surtout les belles histoires de revenants, contées par lui, non sans accompagnement de son grand index et de sa voix la plus creuse! Heureux conteur, n'avaient été notre incrédulité et nos rires, au lieu de frayeurs qu'il attendait! Il se vengeait de moi, vers onze heures, le long des quais de Billy et de la Conférence, en marchant, dieu sait! J'étais obligé de lui demander grâce.

Singulier homme! autre Luther, non moins fougueux! et naïf, à la fois, comme on ne l'est guère. Il croyait à tout, hors à ce qu'il s'était tant évertué à faire croire; ne parlait qu'avec révérence de la religion, en la voulant jeter à bas. D'ailleurs, ses terribles pages étaient coquettement écrites sur du papier de demoiselle; et, quand il m'en voulait lire, il dépliait de petites enveloppes et en tirait de jolis carrés, serrés dans un tiroir en bois rose.

« Oh! la belle pendule, monsieur Lamennais!

elle a dû vous coûter cher! — Deux mille francs, mon ami! » Je n'osai m'écrier; et j'aurais dû bien plutôt lui serrer la main, car Béranger m'apprit ensuite que l'emplète avait eu lieu, uniquement pour rendre service à un ancien riche, devenu pauvre, et qui ne pouvait trouver à vendre cet *objet*, en effet, *de peu de défaite*.

### ÉMILE DEBRAUX.

Béranger, se rendant au convoi de ce pauvre homme, arriva trop tard, contre son usage, et fut obligé de prendre un cabriolet. Le cocher, l'ayant reconnu, s'étonna fort de le voir à pareille cérémonie, et fit, à sa façon, le panégyrique du défunt. « Nous autres gens du peuple, dit-il, n'aimons pas à voir se salir ainsi les hommes qui ont reçu de l'éducation. Ses chansons d'ailleurs ne sont que pour les cabarets, qui s'en pouvaient passer et ne manquent pas de méchants refrains. » Ce rude censeur signait d'une croix et ne savait *a* ni *b*; mais, chaque soir, il se faisait lire quelques couplets de l'auteur des *Bohémiens*.

Ah! du talent le besoin est l'écueil!

Oui! si le besoin condamne à une vie sans aucun loisir; mais, quand on passe sa journée au cabaret, on pourrait, ce semble, la passer ailleurs et mieux. Règle

générale : ceux-là perdent le plus de temps, qui se plaignent davantage de n'en avoir jamais assez.

Et puis, chez cet ami prétendu des pauvres gens, l'unique besoin était donc de boire sans soif, l'unique talent de chanter ce bel emploi de la vie? Or, que ce talent trouve des *écueils* et s'y perde même, qui peut songer vraiment à en gémir? La belle œuvre d'*ennoblir* le cabaret et d'y attirer les consommateurs!... Serait-ce là un moyen pour que le *pauvre* peuple pleurât moins que les rois et rendît son *lot* meilleur?

Le dernier couplet achèverait de disposer assez peu en faveur du personnage :

De sa famille allégez l'indigence.

Combien d'aimables ivrognes passent ainsi le jour à rire et chanter, buvant avec leur vin, si on peut le dire, les larmes de la femme et des enfants! On assure de certains rois qu'ils vivaient des sueurs et des larmes du peuple; mot énergique et quasi juste parfois : mais les rois se doivent-ils à leurs peuples autant qu'un homme à sa famille?... Question, bien entendu, que je ne me serais pas avisé d'aller poser chez le fameux *Petit Père noir* ou chez *Ramponeau*, de non moins glorieux renom.

### *LE PROVERBE.*

Faudrait-il croire en effet qu'au bon temps les princesses et grandes dames allassent si vite en besogne

et sans plus de façons?... Cela mènerait à une conséquence inattendue peut-être.

La chanson, d'ailleurs, ne vaudrait pas, comme on le peut voir, les fables qu'elle rappelle de *la Fille* et du *Héron*. Seulement, la princesse finit par trouver plus peut-être que ces derniers dédaigneux; mais moins, à coup sûr, que ne font trouver au lecteur ces deux ravissants petits contes!

Qui de nous n'a été héron cent fois? Oh! la belle chose, de savoir ne faire fi de la tanche, ni même du goujon.

Béranger me parlait un jour d'annotations sur La Fontaine; non, bien entendu, avec la moindre idée que je pusse y songer pour mon propre compte; car la tâche ne serait facile! Bon! si, comme il en est de l'auteur des présentes par rapport au chansonnier, on avait assez connu l'homme pour trouver à parler de lui bien plus que de son œuvre, et que trente années durant, on l'eût vu agir, entendu discourir, et discourir de ses moindres pièces!... mais, après coup, après deux siècles, se faire son Scaliger!... A l'aspect d'une femme, comme il s'en rencontre parfois, d'un riant paysage au lever du jour, d'un papillon se posant sur la rose, va-t-on songer à les analyser et critiquer, au lieu de s'en repaître les yeux? Va-t-on, dans l'oiseau qui voltige, dans l'enfant qui s'ébat, chercher un mouvement moins doux ou moins gracieux?

### *LES FEUX FOLLETS.*

Béranger avait toujours désiré voir ces sortes de feux, qu'il se figurait fort curieux et fort jolis; doutant d'ailleurs assez volontiers qu'ils appartinssent en rien à la famille de ce gaz éclairant nos rues et boutiques. L'effet, à la vérité, ne saurait sembler le même, lorsqu'ils voltigent dans quelque recoin de cimetière, ou lorsqu'ils forment des guirlandes à la porte des acrobates et des liquoristes.

Sur la frise d'un petit temple, qui domine le lac et l'île des Peupliers, dans le parc d'Ermenonville, se lit le vers latin si connu des écoliers et signifiant à peu près en français :

Bien heureux qui connaît l'origine des choses!

En 1835, Béranger et moi allions volontiers nous asseoir dans ce joli endroit, et l'inscription nous fournissait matière! « Vous n'êtes pas de l'avis du Romain, Béranger? — Pourquoi non? — Votre mot des *Feux follets :*

J'ai perdu ma douce ignorance?

— Elle a son prix, en effet. — Oui! pour faire courir après les feux follets et prendre la dorure pour l'or. Voyez le *corbeau*, garçon naïf et facile à attraper, car la dorure qu'on lui offrait était légère. Gil Blas se laissa

prendre également. Gil Blas et le corbeau ne sont pas les seuls. Pour l'un et l'autre, mieux eût valu savoir plus, et aussi pour cette pauvre fille, qui, dernièrement, se jetait dans la Seine, au pont Notre-Dame : retirée à temps, elle avoua un désespoir d'amour. Quelque renard donc, j'entends quelque garçon noir ou châtain, par de belles paroles aussi, lui avait fait lâcher, hélas ! ce qu'une fille ne saurait trop bien garder. Mais ni père ni mère n'avait songé sans doute à la prévenir de ce danger. Partant, elle avait encore sa *douce ignorance* et la paya. Dans un pays à vipères, laisse-t-on courir les enfants sans leur apprendre à les reconnaître et à les éviter? Et des dents de vipères auraient-elles moins valu pour la pauvre fille que les tendresses du garçon noir ou châtain? — Bien! bien! m'est-il répondu avec quelque peu de vivacité, vous m'allez démontrer que 2 et 2 font 4 ! Mais, Monsieur l'entendu ou qui croyez l'être, ne sauriez-vous distinguer entre les vérités dont l'ignorance serait un danger et celles qui font obstacle à des plaisirs sans danger? Trouvez-vous grand avantage à savoir que les beaux paysages de l'opéra, ses palais, ses jardins, ses forêts ne sont que de la toile peinte? à savoir que les nuages de pourpre et d'or, dont se drape le soleil couchant, ne sont que de grossières vapeurs? Ne comprendrez-vous pas la différence de l'intelligence à l'imagination? » Et mon homme de discourir : un peu animé, il y allait *à fond de train,* comme dirait Saint-Simon. Aussi je

pus vite comprendre la différence en question, et comprendre, en outre, celle qu'il y avait d'un pareil discoureur à moi.

### *HATONS-NOUS.*

Ce fut dans ce même endroit d'Ermenonville, s'il m'en souvient, que nous causâmes un jour de patriotisme. Il s'agissait de l'insurrection polonaise, servant précisément de sujet à cette chanson : *Hâtons-nous!* « Voilà l'effet de ce beau sentiment, m'écriai-je un peu étourdiment! — Comment! reprit-il étonné? — Eh, oui! sont-ce donc Nicolas, Ferdinand, Vittoria, par exemple, qui tiennent sous le joug la Pologne, l'Irlande et la Hongrie? Y suffiraient-ils, chacun avec ses deux bras et son savoir-faire? Et quoi donc excite et pousse ainsi les peuples des uns contre les autres, sinon le patriotisme, l'amour de la patrie, de sa gloire, de sa puissance? Rome, grâce à lui, écrase le monde, pour en être écrasée à son tour! — Oh! m'est-il répondu avec une vivacité extrême, le patriotisme, un mal, bon Dieu! » Et mon homme de discourir au long, sans que je l'ose interrompre; et se résumant à peu près comme suit : « Après tout, la distinction serait-elle donc difficile entre le patriotisme, dont l'unique objet est d'attaquer, de conquérir, de faire son bien du mal d'autrui, de se réjouir et chanter en apprenant le désespoir des voisins; et celui au contraire qui ne songe

qu'à repousser les violences et la conquête, et à inspirer l'abnégation et le dévouement au milieu des calamités publiques? — Soit, soit, dis-je de mon côté; mais, vous me l'accorderez, opprimer un peuple serait encore, si on le peut dire, moins un crime qu'une sottise, et bien grande. Sans doute, l'honneur et la joie de terrasser des gens plus faibles ont leur prix; mais vouloir à toujours tenir de pauvres gens sous soi, leur comprimer les bras, les jambes, les empêcher de remuer, les entendre sans fin se plaindre, frémir et menacer, quel passe-temps d'imbécile et de vaurien! Oh, parbleu! je vous l'accorde de grand cœur!... » Et que de phrases, au pied du petit temple, avant d'en venir à nous entendre ainsi!

1848 nous a donné une preuve nouvelle et peu commune de la force du préjugé dont il s'agit : les révolutionnaires de Vienne, après leur victoire au nom de la liberté, pensèrent tout d'abord à augmenter leur armée d'Italie, afin que le Milanais pût moins que jamais se rendre libre lui-même. Certes, il en faut convenir, le patriotisme s'était rarement mis plus à l'aise.

### *PONIATOWSKI.*

Qui ne prend intérêt à la Pologne? Mais elle a deux sortes d'hommes, et en faisant des vœux pour les uns, il faudrait qu'on n'eût plus rien à réclamer

de ceux-ci pour les autres. « Les coups redoublés qui l'ont frappé depuis soixante ans, étaient, disait Béranger, la condition nécessaire de son affranchissement et de son indépendance future. Quand, au lieu de seigneurs et de serfs, il n'y aura plus que des Polonais, leur pays, quoique soumis encore, sera déjà à demi délivré. La noblesse devait sentir l'impuissance de son bras quand le peuple lui refuse le sien, afin que la nation entière cherchât uniquement son salut dans l'union. Ce n'est pas la Pologne qu'enchaîne la Russie; ce sont ses gentilshommes; à la veille sans doute de comprendre que nul n'a droit à l'indépendance pour soi-même qu'à la condition de la respecter chez autrui. »

### *L'ÉCRIVAIN PUBLIC.*

Il eût été difficile peut-être de trouver un homme plus spirituel que *Jacques Laffitte*, d'une figure plus aimable, d'une conversation plus élégante et plus fine, et difficile aussi de trouver un caractère moins ferme et une volonté moins arrêtée. D'ailleurs, quelque grande qu'était devenue sa fortune, il avait toujours su tenir sa vanité au niveau : assez de gens autour de lui l'auraient, comme toujours, aidé à cet égard, ce qui n'était pas nécessaire. Un jour qu'il se promenait avec Béranger dans la forêt de Breteuil, alors sa propriété, un homme en cabriolet

quitte le milieu de la chaussée, qu'occ
promeneurs et prend l'un des côtés. L
de cette politesse : « Monsieur, répond
pas l'honneur de vous connaître, et j'ai
comme plus commode pour mon cheval.

Rarement on a dû le mettre à court,
semblait toujours prête. Je me trouvais
notre ami commun, demeurant alors
Laffitte entre : « Mais, s'écrie le
j'ai défendu ma porte! — Un autre que
le visiteur en me regardant de son sou
serait assez en mesure de vous donner
— C'est possible! Mais enfin le portier
dres et a dû vous empêcher de monter. —
le portier!..... et le portier de Mlle D
ordres aussi peut-être! »

Une autre fois encore, j'allai un samedi
ranger pour l'emmener à la campagne
dit-il, j'ai promis à Laffitte et vous me
dant. » Il achevait en effet de nouer
« Tant pis donc pour Laffitte! répo
le premier! — Au fait, il m'a oublié
nous allions descendre, quand notre
« M. Laffitte, lui criai-je d'en haut,
vous connaissez le mot? — Oh! oh!
je n'ai point encore fait mes *ordon*
pas de partir pour Rambouillet
pour *Maisons*... Voyons au reste

tera les deux autres! Ma voiture est à la porte; où est la vôtre? » La mienne était loin; et cet argument me décida à tâcher d'y arriver au plus vite pour ne pas la manquer.

Laffitte donnait beaucoup sur la recommandation de Béranger. Celui-ci, après la mort de l'autre, sans hériter du coffre, hérita des solliciteurs et de leur habitude de s'adresser à lui. Il fallu la leur faire perdre, non sans peine et sans frais. Le pot de fer, comme on voit, n'a pas besoin de casser le pot de terre pour lui causer du dommage.

*L'écrivain public* de la chanson tient aux enfants un propos capable de leur donner plus tard à penser, s'ils en gardent le souvenir :

> Parfois chez nous la probité prospère;
> Aux grands talents parfois le ciel sourit.

Parfois!... la probité donc ne serait pas, tant s'en faut, le chemin conduisant où nous voulons tous aller! Encore une vérité (si c'en était une) à laisser dans son puits! même à y enfoncer davantage. Mais, Dieu merci! on en peut rappeler. Force gens, sans doute, gagnent plus ou moins, assez vite et par tout moyen. La chose est facile, avantageuse à la juger du premier coup et doit être commune dès lors. Mais le gain de la veille ne fait pas celui du lendemain, et duper un acheteur *aux gras* c'est bien souvent pour en perdre dix à Pâques. Car enfin, nul ne se soucie d'avoir au-

dessous de son poids, ou qu'on lui donne du mauvais en guise de bon. Aussi le dupé tient note et cherche ailleurs; bien d'autres de même. Après quoi, le fripon ou le sot finit par se plaindre des dieux, de la fortune aveugle, etc. Athènes eut jadis son Laffitte, sous le nom de Phormion, et ce Phormion fut assigné ou assigna, il n'importe à quel tribunal et à quelle chambre; or, Démosthène, plaidant pour lui, disait : « Tout banquier qui se veut enrichir (et quel banquier, quel homme n'a cette envie!) doit se faire bien venir du public, c'est-à-dire ne friponner en quoi que ce soit ni peu ni beaucoup. » Ce Démosthène disait bien parfois.

### *A M. DE CHATEAUBRIAND.*

« Je ne puis plus travailler, m'écrivait Béranger, en mai 1831; je voudrais pourtant faire une chanson pour Chateaubriand, qui vient de me louer à outrance dans sa préface, et qui l'a fait de la manière la plus aimable. J'ai un cadre qui lui conviendrait, je crois, et à moi aussi. Mais les vers ne viennent pas du tout : le temps où nous vivons rend bête. »

Chateaubriand, au milieu de tant de gloire et de flatteries, reçut peu d'hommages à lui plaire autant que celui-ci. Aussi fit-il pour le chansonnier ce qu'il n'avait fait pour aucun de ses admirateurs, une chanson. L'auteur de René écrivait à l'auteur de *la bonne vieille* :

Ainsi que vous, j'ai pleuré sur la France
. . . . . .
Faites revivre au coin d'un feu paisible
Mon souvenir dans vos nobles chansons.

Ce ne fut pas là cependant le seul couplet de sa façon. J'en avais huit ou dix, faits par lui pendant son premier séjour à Londres, et dont il n'avait gardé aucun souvenir. Il désirait beaucoup les voir; mais je n'ai pu les retrouver. Le premier seul m'est resté dans la mémoire. C'est sur l'air : *Que ne suis-je la fougère.*

La lune sur la nature
Répand un calme profond;
Le torrent tombe et murmure,
Et l'écho seul y répond.
Entends ma voix, étrangère,
Fille qui trahis ta foi :
Que, dans la nuit solitaire,
Mes chants passent jusqu'à toi.

Je me rappelle encore la fin d'un des couplets suivants; il peint le danger de se trop fier à une maîtresse :

Ainsi, sur la vague humide
L'imprudent nocher s'endort,
Sans craindre ce lit perfide
Qui va lui donner la mort.

Béranger, avec tous les hommes de cette époque et malgré ses opinions politiques et son antipathie pour le clergé, fut, dans sa jeunesse, enthousiaste du *Génie du christianisme* et des autres ouvrages de Chateaubriand. « C'était, après Jean-Jacques, disait-il,

l'homme qui, de notre temps, avait peut-être le plus remué les imaginations.

(Oh! qui dira l'extase où tu nous plonges,
Belle Muse, art plus doux que la réalité!
Ne trouvant ici-bas de vrai que tes mensonges,
J'ai gardé de mes songes
La foi dans ta beauté [1].)

D'ailleurs une sorte de coquetterie semble se montrer dans ces couplets. Ils offrent, avec la correction, l'élégance, l'élévation ordinaires, peut-être un style plus soigné et plus paré encore : le fils du tailleur y jette à pleines mains sur le gentilhomme, comme celui-ci sur son *vieux trône*, les diamants et les fleurs.

Ce trône au reste inspirait parfois à son défenseur de singulières idées. Partisan et avocat assez ardent des principes de 89, Chateaubriand ne s'en montrait pas moins, à l'occasion, tout plein des sentiments de jadis : on eût dit, par instants, qu'il ne comprenait la monarchie qu'à la façon de Louis XIV. Quand il revint de Frosdorff, aux questions sur le prétendant : « Qu'attendre, répondait-il, d'un garçon tout simple qui s'en va visiter à pied les usines du voisinage? » Et, à propos des deux princesses : « Le moyen de composer une cour sans nos Montespans de jadis! » Il était poëte, et, à ce titre sans doute, faisait cas de *la forme*, qui, suivant lui, dans le palais des rois comme dans celui de la justice, l'emporte si souvent sur *le fond*. Aussi

1. Madame Amable Tastu.

réparait-il du mieux possible, en sa personne, *l'irréparable outrage.* Un dimanche, à Passy, il arriva chez Béranger en telle toilette et si voyante, qu'avec mes mauvais yeux je le pris tout d'abord pour quelque vieux petit élégant de l'endroit. Hélas! et quand il voulut se lever de son fauteuil pour sortir, je comptai huit ou dix tentatives infructueuses; il se soulevait avec effort et retombait toujours. Pour lui complaire, l'usage était de tourner alors la tête et de le laisser à son œuvre. Il l'accomplissait enfin, et ne portait d'ailleurs, au lieu d'une bonne canne, pour aider ses soixante-quinze ans et ses jambes affaiblies, qu'un de ces joncs légers, dont, vers la vingtaine, on effleure le bout d'une botte élégante.

Un jour qu'il se plaignait, comme à l'ordinaire, de s'ennuyer. « Savez-vous pourquoi? dit Béranger. — Dites! — Parce que vous n'êtes occupé que de vous. — Ah! vous avez bien raison! s'écria madame de Chateaubriand, présente à la conversation. » Cet ennuyé, bienveillant d'ailleurs, n'avait jamais aimé personne.

Béranger se trouvait chez Lamennais : « Croyez-vous, dit celui-ci, qu'il reste rien de tout ce qu'a fait Chateaubriand? » Dans le moment, on frappe à la porte; c'était l'auteur d'*Atala!* et Béranger de rire, en disant au survenant: « Parbleu! *votre pays* me parlait de vous! » Le pays, comme on pense, ne demanda pas réponse à sa question.

La révolution de 1848 ne l'aurait pas probablement trouvé sans grande indulgence, si elle s'était voulu mettre sous son aile. « Ils vont venir, lui dit un jour Béranger, vous coiffer du bonnet rouge et vous nommer président. — Ah! ah! s'écria le héros de la fidélité. — Accepteriez-vous? — Ma foi! oui, je crois. Tous ces rois sont si maladroits! »

Retiré des affaires, il dut s'étonner beaucoup qu'elles continuassent à marcher sans lui. Suivant Lamennais, qui le connaissait, il n'avait pu manquer sans doute de garder, dans sa tombe de Saint-Malo, une petite place pour mettre le monde à ses côtés; et Lamennais, sous ce rapport, n'en disait guère plus, au bout du compte, que n'en disent d'une autre façon et le choix même de cette tombe, et les *Mémoires*, au titre si cherché.

### *CONSEIL AUX BELGES.*

Béranger était républicain, mais patriote surtout, et dans l'acception raisonnable du mot; c'est-à-dire que, s'il avait cru la monarchie plus favorable aux intérêts de la France, il l'aurait préférée, malgré ses répugnances personnelles. C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, qu'il fut partisan de Napoléon. Il vit en lui l'homme qui nous avait donné tant de gloire et fermait l'ère des échafauds et de l'anarchie; car 93 ne s'était jamais effacé de son souvenir, ni la vue de

ces têtes portées au bout des piques, dans les journées d'octobre.

Après de tels spectacles, et mieux éclairé encore par sa connaissance si nette de l'histoire, il avait compris, de bonne heure, ce qu'avec l'âge et quelque esprit d'observation, on manque rarement de comprendre; à savoir : qu'un gouvernement, quels que soient ses noms et institutions et constitutions, n'est autre chose en effet que ce que lui permettent ou le forcent d'être les gouvernés. Et encore, que le caractère politique des individus ne dépend non plus du titre qu'ils se donnent, ni du parti auquel ils appartiennent; mais de leurs sentiments, de leurs idées, de leurs habitudes, en un mot, de toute leur façon d'être; et, dans ce sens, ne serait-il pas aussi difficile, par exemple, de tenir, dans un certain sens, pour *royaliste* Fénelon, gentilhomme et archevêque, que pour *républicains* tant de gens, curieux avant tout de vivre à l'aise, d'être haut placés, bien rentés, logés, parés, aimant *la liberté*, *l'égalité*, *la fraternité*, presque autant que les soupers et les maîtresses?... Oh! qu'elle est bien contée l'histoire du loup,

> Qui, commençant d'avoir petite part
> Aux brebis de son voisinage,
> Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
> Et faire un nouveau personnage [1].

1. La Fontaine.

Loup de peu de hardiesse toutefois! n'oser écrire sur son chapeau :

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Ce fut un tort; car tous ces moutons ne l'auraient-ils pas cru?

*LE REFUS.*

M. Sébastiani, l'ancien ambassadeur à Constantinople, fort grand seigneur, ou tâchant d'en prendre les airs, eut le mérite d'accepter et de sembler aimer même la simplicité de Béranger; on imaginerait difficilement deux hommes d'une apparence plus différente. Ils se témoignèrent cependant et parurent ressentir une amitié réciproque.

Lorsque, après 1830, M. Sébastiani fut nommé ministre des Affaires Étrangères, il voulut faire une pension à Béranger, qui refusa, comme il avait refusé celle du comité des récompenses nationales, et n'en continua pas moins, même avec peu, de donner beaucoup. Il prêtait à l'un, cautionnait l'autre; pour tel, c'était un supplément de loyer, pour tel des mois de nourrice, une avance, une souscription; si bien que l'histoire de La Fontaine devint à peu près la sienne; à la différence qu'au lieu de manger son fonds, il le faisait manger. On pourrait douter, en vérité, s'il fit plus de vers qu'il ne rendit de services et ne distribua d'aumônes.

La Liberté, c'est, Monseigneur. . . . . .

Monseigneur aurait pu donner aussi sa définition. Qui donc n'en a une de prête?...

Béranger avouait son embarras à cet égard. En effet, la définir, le peut-on, sans la nier? Car il faut bien alors déclarer ce qu'elle permet, et, par conséquent, ce qu'elle défend; or, si elle admet des limites, ou si, en d'autres termes, elle se réduit au droit de faire ce qui n'est pas défendu, il n'y a plus de gouvernés ni d'esclaves qui ne soient libres, aucun despote certainement n'ayant jamais songé à tout défendre.

*Un sou de bon aloi.....* ou plutôt une pièce d'or, masquée de cuivre..... et, au premier son, quelle oreille un peu délicate pouvait s'y tromper? et quel esprit difficile demanderait une expression plus aimable et plus élégante et plus juste de la reconnaissance :

Mon cœur est un luth suspendu;
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

### *LA RESTAURATION DE LA CHANSON.*

Si la révolution de 1830 eut pour objet d'ajouter à la liberté de parler et d'écrire, même d'éloigner la crainte d'un retour vers le passé, elle fut ce qu'elle pouvait être, ou à peu près. Mais si elle devait réaliser toutes les réformes proposées, comment ne serait-elle

pas morte à la peine? Chacun sait ce qui avait été proposé avant, surtout depuis! Le tout au nom du *progrès!* autre mot, valant celui de la chanson précédente..... progrès dans quel sens, vers quoi? vers la libérté, ou vers le bien être matériel, ou l'instruction véritable, ou tout simplement vers le bonheur?..... Vers le bonheur en effet, s'écriera sans doute le plus grand nombre! Et la question n'en sera pas devenue plus facile; car les conditions de ce bonheur, il faudrait donc commencer par les déterminer; besogne assez rude! Le progrès nous conduire au bonheur!..... Mais même, en procurant à chacun de nous des millions, nous empêcherait-il de faire, comme ceux qui ont des millions? c'est-à-dire de chercher à en gagner encore, et de prouver sans réplique par là que le progrès, tel qu'on paraît l'entendre, ne saurait nous mener où nous voulons aller.

Béranger, quoique depuis longtemps dans l'opposition, était loin de s'être fait, comme tant de gens, une habitude de l'opposition; et, malgré les reproches que pouvait, dans son opinion, mériter le gouvernement de cette époque, le ton même de la chanson dont il s'agit, montre s'il songeait à le combattre sérieusement.

Il y avait d'ailleurs bien certainement en lui deux hommes, le poëte et le penseur. Le poëte cherchait des thèmes et résistait difficilement au plaisir d'en tirer parti. De son côté, le penseur savait oublier à l'occa-

sion la rime et les belles images, et, avec son intelligence si nette, si ferme, si pratique, arriver vite à des conséquences, dont s'étonnaient beaucoup parfois des hommes capables eux-mêmes de bien conclure, sans aucun doute, mais plus disposés cependant à se laisser frapper de l'apparence que de la réalité.

Le dernier couplet était d'abord ainsi :

Ta couronne on la compose
Des plus belles fleurs :
Hors le lis, car il est cause
De tous nos malheurs.
Cette fleur-là n'est plus bonne
Qu'à joindre au souci.
Chanson, etc. . . . . .

Mais son goût si pur ne pouvait manquer de lui faire rejeter un pareil jeu de mots et le tour prosaïque de tous ces vers, non moins que son respect des convenances, lui rappeler ce qu'on doit toujours à un ennemi tombé.

### *SOUVENIRS D'ENFANCE.*

A la paresse, hélas! toujours enclin.

Il le fut en effet dans son enfance, au delà de toute mesure, et physiquement et intellectuellement; car à huit ans il se faisait encore porter sur les bras; et, d'autre part, comme le plus souvent les maux de tête l'empêchaient de suivre aucune étude, il feignait de les ressentir, même quand il était bien, afin de se

préserver autant que possible de l'*a*, *b*, *c*. D'ailleurs sa mémoire, quoique excellente, se refusant à retenir le moindre mot de latin, on le jugea incapable de devenir enfant de chœur. Ce début promettait peu.

> . . . . . La gloire, inconstante fumée
> Qui tire aussi les larmes de nos yeux.

Rapprochement un peu forcé, il en convenait. La fumée de la gloire, aussi douce d'abord que l'autre est âcre, devient assez vite bien autrement douloureuse et nous tire des larmes plus cuisantes. Loi générale et absolue, et qui n'est pas une des moins admirables de l'ordre moral : plus un avantage exceptionnel, quel qu'il soit, nous élève au-dessus d'autrui, plus il faut en souffrir tôt ou tard; gloire, esprit, fortune, beauté, pouvoir, il n'importe! Le pourquoi serait facile à montrer, mais ailleurs que dans une note.

La *Berceuse*, c'est la jeunesse, c'est-à-dire l'espérance : continuer à espérer, c'est avoir conservé le meilleur du bel âge. Combien de rêves de quinze ans déjà dissipés à trente! Dîners, bals, maîtresses et le reste ne sauraient fournir une carrière bien longue; le bout s'en trouve vite. Or, la pauvre vieille femme, se traînant vers le soir des jours gras, dans quelque église écartée, et qui fait sourire peut-être le jeune homme courant aux fêtes, si elle croit fermement, espère plus et mieux que toutes les fêtes,

que toutes les joies de ce monde, et la jeunesse, valant en effet par l'espérance, quelle jeunesse vaudrait son vieil âge? Quelle jeunesse vaudrait la foi?

### *LE VIEUX VAGABOND.*

Sorte de protestation contre l'indifférence de la société pour ses membres, et revenant à ceci : On brûle ou on enterre les morts, par piété, si l'on veut; et encore, parce qu'ils empoisonnéraient l'air. Mais les vivants, si on ne s'en occupe aussi d'une certaine façon, sont-ils moins à craindre? D'où viennent la peste, le choléra et les autres fléaux semblables?... Si c'était de la misérable vie de certaines populations! D'où viennent les révolutions, et, ce qui est un pire mal peut-être, la lutte incessante des gouvernés et des gouvernants, ou des gouvernés entr'eux?... Si c'était des idées fausses, partout répandues, et dont, par une inexplicable sottise, ne s'inquiètent en aucune façon les gens les plus intéressés à les redresser et à qui la chose serait facile!

Combien de plaintes et de moqueries contre ces pauvres paysans, laissant croupir à leurs portes les eaux de pluie et d'étables! Mais que l'Europe laisse croupir à sa porte aussi ces déplorables populations de l'Égypte et de l'Asie, où couvent des fléaux dont elle se voit décimée tous les vingt ans, et qu'elle laisse

croupir ses innombrables artisans dans l'ignorance des vérités morales les plus simples; qui s'en plaint, ou s'en effraie ou y prend garde même! Seulement, on commence à trouver que les révolutions deviennent bien fréquentes, et à s'étonner d'entendre professer et proclamer hautement certaines propositions, devant lesquelles auraient reculé naguère les habitués des bagnes eux-mêmes.

### *COUPLETS A DES HABITANTS DE L'ILE DE FRANCE.*

Ce n'est pas de cette île seulement que Béranger avait reçu des remerciements pour ses chansons; du fond même de l'Inde lui arrivaient de belles épîtres, et de quels pays ne lui en arrivait-il pas? Si, du moins, on avait toujours pris soin de les affranchir!... Payer et lire sont deux choses, dont l'une suffirait; même pourrait-on le plus souvent se passer des deux.

L'Ile-de-France nous a valu *Paul et Virginie:* vaudra-t-elle autant à l'Angleterre? Et l'Angleterre tiendrait-elle désormais à de pareils produits? Y tiendrions nous nous-mêmes?... A voir ce dont Paris s'accommode si bien depuis longtemps, le doute serait au moins permis.

*CINQUANTE ANS.*

Un poëte, et non des moindres, assure que de notre jeunesse

. . . . Rien, excepté les amours,
Ne mérite un regret du sage [1].

A la vérité, il assure presque aussitôt qu'on aime à tout âge et que la façon même en devient meilleure avec les ans. Besogne non petite, de concilier, chez les enfants de la muse, de leurs moindres pièces quelquefois, le commencement et la fin!

Dans la plupart des vers, que de cris, d'injures, de malédictions contre l'amour! Les rimeurs et conteurs en font un garçon toujours occupé à percer de ses flèches la jeunesse des deux sexes et à lui boucher les yeux de son bandeau : or, n'y plus voir et se sentir traité comme Saint-Sébastien, en outre, est-ce là ce qu'il y aurait à regretter pour le sage?

Si vous voulez que j'aime encore,

s'écrie Voltaire,

Rendez-moi l'âge des amours.

« Et, comme vous ne sauriez, aurait-il pu ajouter, me ramener à mon aurore, laissez-moi tirer parti de mon crépuscule. Chaque âge, aussi bien que chaque heure de la journée, vaut suivant qu'on en sait user.

1. Lamartine.

Qui n'a l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur. »

Par conséquent, lorsqu'on a cet esprit... Au fait, un vieillard, content et gai, ne vaut-il pas, pour le moment, du moins, vingt jeunes gens qui se désolent?

A cet âge tout nous échappe. . . .

Et si l'on comptait à vingt ans, toutes les illusions dont on était heureux à quinze; à trente, toutes celles qui se sont dissipées après la vingtaine!... les lilas, l'œillet, le chevrefeuille et la rose même disparaissent aussi avant l'automne; et l'automne n'est pas sans fleurs pourtant, ni l'hiver même.

Le fruit meurt sur l'arbre jauni.

Il faut en effet ne pas tarder indéfiniment à le cueillir... Mais le printemps, si vanté, si chanté, quels sont donc ses fruits? *Le Bon Jardinier* ne les nomme pas. L'été nous donne des cerises, des groseilles, et, si l'on veut, des élégies, des tragédies, des odes; l'automne a ses paniers mieux remplis, et c'est quand se font sentir les premiers souffles d'hiver qu'on peut, ô détracteur de l'arrière-saison, vous servir ce chasselas et ces poires tant à votre gré; et c'est votre automne aussi, qui nous valait ces entretiens d'un charme auquel n'aurait su résister aucun esprit délicat ou sensé, et ces chants supérieurs à tous les flonflons de vos beaux ans.

Oh! combien j'ai perdu d'instants!

De quelle façon? en copiant par deux fois Athalie? en lisant, observant, méditant; en apprenant, à force d'études et d'essais, à écrire comme ont écrit si peu de poëtes?... ou bien, en vivant plus ou moins à la mode de *ma grand'mère* ou d'un ami de Frétillon?

En maux cuisants vieillesse abonde.

Un soir, à la campagne, mon petit-fils se plaignit de la tête, surtout du cœur, et fut à la fin soulagé. Béranger, présent, l'interrogea sur la cause du mal; l'enfant s'en prit aux approches de la nuit; nous n'en crûmes mot; et, cherchant ensemble et faisant le compte du jour, il se trouva un déjeuner où le garçon s'était peu ménagé. Eh bien, Béranger! le soir donne donc des indigestions! Et la vieillesse aussi *abonde en tous maux!* Pourtant est-ce elle qui nous procurait au bel âge les déjeuners, dîners et le reste?...

Chacun à cet égard peut, suivant qu'il en pense,
Voir l'état de sa conscience.

Ce reproche, au reste, la vieillesse le devrait ici, je crois, un peu à la rime. Dans une première leçon, le troisième vers de ce couplet était :

C'est la cécité qu'on délaisse.

« Oh! vous n'y prenez garde, lui dis-je, chacun au contraire s'empresse à aider l'aveugle. » Alors il changea ainsi ce vers :

La cécité que l'on promène.

« C'est moins mauvais, sans être bon. Allons ! encore un petit effort! » Et il en vint à sa dernière et belle leçon :

La cécité, prison profonde.

Toutefois il fallait une rime à ce second mot, et la vieillesse en fit les frais.

Ronsard, lui du moins, quoique la flattant assez peu, y trouve encore quelque chose :

Ma douce jouvence est passée,
. . . . . .
Adieu, ma lyre, adieu fillettes,
Jadis mes douces amourettes!
Las! je n'ai plus, en mon déclin,
Que le feu, le lict et le vin!

Et toujours donc un peu à la Sancho et à la Léporello! Vénus et Comus sont en effet les vrais dieux et les seuls. Et quand, vers la trentaine, on chante si bien tous les charmes, tous les mérites de la vie morale, de la vie de l'âme, du génie de l'homme, etc., etc., c'est simplement comme sujets de dithyrambes, d'odes, de sonnets; et les regrets, se faisant jour ensuite, montrent assez que de toutes ces belles choses, on n'aurait pas, en comparaison des bons dîners et des jolies filles, donné réellement un fétu.

Béranger parlait avec indifférence de sa fin; mais son bon sens lui disait que nul ne saurait répondre de soi-même, dans de certains moments. « Je crains.

m'écrivait-il en 1834, de ne pas être toujours aussi raisonnable à cet égard... Et je comprends que la mort puisse effrayer, à soixante ans, celui qui, à cinquante, l'eût vu venir avec calme. » Le bûcheron, lui, semblait mieux disposé encore; il l'appelle, et, quand elle paraît, c'est assez :

. . . . . O Mort, retire-toi !

Mon Dieu ! ce sentiment ne tient-il pas à notre nature? Être homme et faire fi de la mort, cela se peut-il? Tel se hâte de lâcher pied (et qui ne se hâte dans ce cas?) si on le veut assommer ou pendre, et puis déclare ne pas craindre la mort : il ment, ou, si l'on veut, se trompe.

*JACQUES.*

Quel cri lugubre! quel désespoir dans ces vers haletants! comme ce réduit est délabré! comme tout y sent le dénûment et la mort!

Lève-toi, Jacques, lève-toi,

Jacques ne se lève pas.

Regarde, le jour vient d'éclore.

Jacques ne regarde pas.

Demande un mois pour tout payer.

Jacques n'a plus besoin de délai.

. . . . . Tu ne dis mot.

Jacques n'a plus rien à dire. Sa femme le touche alors, tremblante, soulève sa tête, l'appelle... Jacques vient de payer son dernier tribut : un autre huissier que celui du roi lui a fait sommation, et celui-là n'attend pas.

Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.

Pour qui meurt l'oreiller est toujours doux, fût-ce la pierre du chemin. On dit : une mort douloureuse; ce qui s'entend nécessairement des souffrances dont la mort est en effet quelquefois précédée. Mais l'instant même où elle éteint en nous la vie, doit être plus doux que celui où le sommeil ferme nos yeux; car, outre le bien-être qu'apporte celui-ci, il y a la cessation de toute douleur, dont l'autre est parfois accompagnée. Chose singulière! personne peut-être n'admet cette vérité si évidente et que démontre si clairement la plus simple observation?

Cette pièce, comment l'appeler? une chanson? oh!... et cependant elle se trouve ici sous ce nom. Une ode? encore moins! C'est tout bonnement l'œuvre d'un esprit plein de délicatesse et de sensibilité.

Je trouve dans les copies quatre corrections différentes du premier couplet. C'était toujours, en effet, l'exposition qui coûtait le plus à Béranger.

On blâmait un jour devant moi le mot *gros*, appliqué à l'huissier, et à tort, ce me semble. Une pauvre

servante à Lyon, pendant que son assassin la frappait à coups de hâche, remarqua le bois dont cette hâche était emmanchée et l'indiqua dans sa déposition.

Le second couplet commençait par ce vers :

Vois comme le ciel se colore.

Ici le reproche aurait été plus mérité; car, au lieu qu'un simple coup d'œil suffisait pour donner l'idée de la première expression, il faudrait pour la seconde, une attention plus où moins soutenue et dont la malheureuse femme de Jacques devait être incapable. On ne peut en effet voir le ciel se colorer qu'autant qu'on en remarque les teintes successives. Aussi Béranger a-t-il fini par choisir un mot, ne supposant que la plus simple sensation, celle de la lumière succédant à la nuit :

Regarde, le jour vient d'éclore.

Peut-être aurait-il dû montrer la même sévérité dans les sixième et huitième couplets, et donner à la pauvre femme moins d'esprit.

L'idée d'une chanson sur l'impôt préoccupait Béranger depuis des années, et sans que ses efforts pussent lui faire trouver un cadre convenable. Aussi y avait-il à peu près renoncé, lorsque, s'éveillant au milieu d'une belle nuit, il se récita les couplets de *Jacques;* non cependant, bien entendu, tels qu'il les a publiés.

*LES ORANGS-OUTANGS.*

Casti, dans son trop long poëme, et où, grâce au vieil âge, (malgré, si l'on veut), il n'a épargné l'esprit ni la bonne humeur, parle aussi de l'orang-outang :

D'un poil touffu le hideux assemblage
A chaque joue offrait un noir ombrage.
. . . . . .
Et désormais tout galant damoiseau
Se fit pousser du poil sur le museau ;
L'Orang-outang ainsi donna la mode.

Casti ne dit rien du tabac, qui remplit tout ce poil d'un si étrange parfum.

Pourquoi l'homme est-il notre roi ?

Quoi que dise ton refrain, pourrait-on lui répondre, l'homme donc ne te singe pas du moins en cela; car tu n'as jamais prétendu te donner pour son roi; et lui se déclare le tien, et le prouve, en te mettant en cage. Mais ce dont il se fait singe, en effet, c'est du voisin, du prochain; l'épicier singeant le banquier, celui-ci le marquis, le marquis les princes;

Tout marquis veut avoir des pages.

Et, sans trop s'avancer, ne pourrait-on soutenir qu'après les besoins de nature, le besoin le plus grand pour chacun de nous est qu'on nous trouve semblable

à tel ou tel, et, s'il se peut, supérieur. Sous ce rapport, *Jean de Paris*, c'est Jean de France, Jean de Prusse et d'Espagne, Jean d'Afrique, d'Amérique et de partout.

### *LES FOUS.*

On n'est vraiment en droit de féconder une idée, comme une femme, qu'après l'avoir épousée en effet, qu'après s'être uni, donné à elle, sérieusement, décidément. Mais pour les idées, comme pour les femmes, il y a les hommes à bonne fortune, égal fléau dans les deux cas, y regardant, Dieu sait!... A peine savent-ils à qui ils ont affaire, que déjà la pauvrette est exploitée, fécondée peut-être; et non, hélas!

#### Pour le bonheur du genre humain.

Les personnages nommés ici, se laissant séduire tout d'abord et s'abandonnant au premier charme, crurent et donnèrent à croire aux avides de nouveautés, qu'il s'agissait en tout cela d'une alliance sérieuse et devant amener des merveilles; mais, faute d'une étude suffisante, faute d'avoir, pour ainsi dire, assez intimement vécu avec leur conception, ils lui supposèrent une puissance qu'elle n'avait pas, et son fruit dès lors dut avorter. D'ailleurs, à y bien regarder, la force intellectuelle serait moins de tirer parti de telle de nos idées, que de bien choisir parmi toutes celles qui s'a-

gitent et se pressent, en quelque sorte, autour de nous, comme des vierges folles, comme tant de monstres autour du pauvre saint Antoine. Dans le nombre, en effet, peut s'offrir quelque vue nouvelle, quelque façon plus heureuse et plus juste d'envisager les choses; mais, après l'attention pour la reconnaître, il faut l'attention plus grande pour lui faire produire ce dont elle est capable. Aussi la vie y suffit à peine, et bien peu de gens se sont trouvé la patience et le courage nécessaires.

Béranger avait connu Saint-Simon, surtout à l'époque où celui-ci, après s'être ruiné au service de ses projets, ne les soutenait plus, et lui-même, que par les plus modestes emprunts.

Fourrier a quelque chose d'incontestablement remarquable dans ses livres, c'est la manière étrange dont ils sont écrits. Il fallait certainement de l'invention et une certaine force d'oreille pour trouver un pareil style.

On a blâmé les deux vers relatifs au Christ; et pourtant n'y a-t-il pas une expression consacrée, et que rappelle même Chateaubriand : *la folie de la croix*?

### *LE SUICIDE.*

Cet admirable chant fournirait à bien des remarques, dont quelques-unes suffiront ici.

Les jeunes gens se tuent, les vieillards non : sui-

vant les idées reçues, ce devrait être le contraire; mais on y prend garde comme à tant d'autres choses, et on continuera de croire que le temps change avec la lune, et que deux fois deux ne font pas tout à fait quatre.

Le suicide répugne tellement à notre nature, que, le cas de folie excepté, il exige évidemment un motif tout-puissant, c'est-à-dire une souffrance extrême. Or, l'excès de la souffrance résulte du passage plus ou moins prompt du bonheur possédé ou espéré à l'état contraire, ou seulement à la crainte de cet état. Plus donc est grande l'espérance ou la jouissance, et plus est probable et doit être fréquent cet état de souffrance. On voit assez par là que vingt ans offrent, à cet égard, un âge plus dangereux que quatre-vingts.

Il faudrait deux conditions pour excuser le suicide : qu'on ne tînt à personne pendant la vie et qu'on ne crût à rien après la mort. Sous le premier rapport, la lâcheté est certainement grande de se tirer d'affaire en laissant à la torture parents et amis; et, quant au second, admettre la vie future et y entrer de cette manière, semble tout au moins hardi.

> Pauvres enfants, calomnier la vie!
> C'est par dépit que les vieillards le font.

Au plus les vieillards calomnient la vieillesse, et encore du bout des lèvres, puisqu'ils la prolongent de leur mieux. Or, à ne vouloir rien perdre de ce qui

reste au fond du vase, montre-t-on un si grand dégoût pour ce qu'il contenait?... Le suicide, au reste, surtout dans la jeunesse, n'est pas une calomnie contre la vie, mais la preuve seulement qu'on ajoute foi à tant de calomnies dont elle est l'objet : il n'est que la conséquence des éternelles plaintes contre *le meilleur des mondes possibles.* Quiconque se tue dit par là trop éloquemment à certaines gens : « Vous commettez la moitié de mon crime, en me donnant à ce point la tentation de le commettre; et vous récrier sans mesure et sans fin contre les maux d'ici-bas, c'est pousser la main dont je me frappe. »

Nous n'avons rien; arbres, fleurs, ni moissons;
Est-ce pour nous que le soleil se lève?

Jean-Jacques, racontant dans ses Confessions la nuit passée à Lyon, sur les bords de la Saône, peint son extase au réveil, quand il voit le soleil, l'eau, la verdure et tout l'admirable paysage des environs. Il ne lui restait cependant, pour unique fortune, que deux pièces de six blancs, dont il allait faire un déjeuner, digne, s'il se pouvait, de sa nuit... Ne se fût-il pas un peu étonné des deux vers ci-dessus? Le soleil ne se lever que pour qui a pignon sur rue! Et, devers vingt ans, se désespérer, faute de payer *le foncier et les portes et fenêtres!...*

Aigles un jour, vous pouviez loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.

Quels vers!... Mais voilà le motif, hélas! bien plutôt que de ne pas payer le *foncier*. A l'envie de s'envoler, de planer au-dessus de toutes les têtes, on croit se sentir des ailes; et, quand ensuite il faut rester à terre, comme le mercier, le culottier, le banquier, on s'indigne, on verse de nobles, même de sublimes larmes, et l'on se tue. Tant pis pour les père, mère et le reste!

. . . . . Quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis!

Croire au devoir, c'est accepter la vie comme une épreuve; c'est lui donner, non pas le plus grand, mais le seul charme vrai qu'elle puisse avoir et qu'elle a toujours alors. Malheureusement à vingt ans, elle ne s'envisage guère ainsi : on la veut alors uniquement comme moyen de plaisir, et la moindre peine devient un mécompte cruel.

. . . . . De fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé votre esprit.

Les contes de nourrice peuvent gâter les premiers ans, mais sans avoir jamais poussé ensuite à partir avant l'heure. Les funèbres fantômes viennent plus tard : ils apparaissent dans les mauvais livres et dans des discours ne valant pas mieux, où les choses ne sont montrées que sous leur côté fâcheux. Au début de la vie, par suite de l'imprudente ignorance où l'enfant est le plus souvent laissé, il n'entrevoit son chemin qu'à travers la gaieté, les fleurs et sous un ciel

d'azur et d'or ; et puis, dès la trentaine, et avant, grâce à un savoir, pire que cette ignorance si propre à l'y préparer, il n'y a plus pour lui parfois que doute, dégoût, ennui et désespoir.

Quel homme, se voyant suivi de gens recueillant avidement ce qui tombe de sa main, ne prendrait garde d'en rien laisser échapper d'empoisonné ! Mais un livre ou des discours ont-ils ce danger ? Werther répondrait de reste ; et on peut se rappeler en outre le sophiste d'Athènes, parlant si bien de la mort, que tous ses auditeurs le quittaient pour s'aller pendre, et sans doute au figuier de Timon. Et cependant, en le voyant continuer de vivre, n'auraient-ils pu concevoir au moins quelque doute et remettre à plus tard ?

Le dernier couplet de la chanson (puisqu'enfin c'en est une) résoudrait à lui seul la question du suicide, et vaut presque la lettre de milord Édouard, toute de soie et d'or, et par cela un peu raide.

. . . . . En une chaîne immense
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.

(Où donc cet homme prenait-il ses idées, ses images et ce style, dont le modèle n'existait guère, je crois !)

Nul donc, pour misérable et faible qu'il soit, n'a le droit de se tenir à l'écart : chacun peut devenir utile à tous, ne serait-ce même que par l'assistance

qu'il reçoit d'eux. « Prends, fais-moi riche, dit l'Anglais à Saint-Preux. » C'est bien, à coup sûr! Mais, sans son opulent ami, Saint-Preux en serait-il moins tenu de rester à son poste? Pour rendre ces mille services, dont chaque jour offre l'occasion, est-il besoin de tant d'or? Édouard ferait croire en vérité qu'il faut de bien belles phrases pour persuader, et bien des rentes pour se montrer serviable.

Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Ce vers, si profond et si énergique, contiendrait tout le code de la famille et fournirait à une longue glose.

Béranger m'a raconté l'étrange suicide que voici, et auquel il assista, pour ainsi dire. Pendant qu'il était employé *à l'instruction publique*, un garçon de bureau, voulant se venger de certain camarade, peureux à l'excès, alla un matin se pendre derrière la porte, par où devait entrer ledit camarade; et les dispositions du premier avaient été si bien prises, que l'autre, arrivant, la porte à peine ouverte, se trouva face à face avec la figure d'un trépassé, qui semblait le menacer et le railler encore. Le succès de ce diabolique sacrifice fut complet; car l'excès de frayeur produisit, chez le malheureux survivant, une paralysie incurable et dont il mourut bientôt après.

*LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.*

Guilain ne se tue pas, lui ; il meurt tout simplement, un peu de rage néanmoins, et, sans doute, pour justifier la note précédente, et montrer, comme elle le dit, que le mal de la déception est en raison de l'espérance. Guilain espérait faire danser roi, reine, et leur suite ; il se voyait déjà ménétrier du Louvre, grand ménétrier de France... Or, il n'en fut rien ; de là, son désespoir. Évidemment les gigues et bourrées lui étaient mieux connues que les lois de notre nature. Car n'aurait-il pu comprendre que cet honneur d'être appelé en haut lieu et d'y voir tant de rubis, de perles et de velours, le dégoûterait plus ou moins de ce qui lui plaisait auparavant. Et cette réflexion l'aurait sans doute conduit à la suivante : que, si un moment de cette vie de cour avait suffi pour le rendre à ce point indifférent aux charmes de son village, l'habitude de cette vie devait rendre ceux qui la menaient, indifférents aux charmes de sa *pochette*. Guilain ne méritait le nom de vrai ménétrier, ni de vrai villageois, ni de vrai sage : c'était un fils d'Adam, comme nous le sommes tous, jeunes et vieux mêmes, rêvant des lendemains d'or et de soie, et à qui Rabelais aurait pu en dire long sur tout cela, puisqu'il vivait de son temps ; car, au milieu de son ennuyeux et sale bavardage, il y a bien de l'esprit et du savoir.

### *JEAN DE PARIS.*

Le Parisien, c'est le Français, et aussi le Persan, le Russe, l'Américain. Les Français, dit Montaigne, grimpent au plus haut de l'arbre, et pour montrer... ce qui peut le mieux les faire regarder. Tous ici-bas, ou à peu près, procèdent ainsi. Alexandre et ses pareils veulent conquérir le monde; Jean-Jacques, dans son éternelle jeunesse, va s'écrier que c'est pour faire régner la vertu; tel homme de sens, que c'est un peu pour être vu. Aussi, qu'au moment de son entrée dans Babylone, personne ne se fût mis aux fenêtres, où en était le fils de Jupiter? Même douterait-on, que, bien prévenu de ce résultat, il eût traversé le Granique.

Le Jean de Paris y va franchement et la bouche ouverte :

Que ma gloire s'étende
Du Louvre aux boulevards;
Qu'un ramoneur y vende
Mon buste pour deux liards.

Napoléon se faisait répéter avec grand plaisir que c'était à peine si, au fond de l'Afrique ou de l'Asie, on eût trouvé un seul peuple ignorant son nom; et Voltaire, lorsque les mémoires de Beaumarchais remuèrent si bien Paris, se troubla. Le *qu'en-dira-t-on*, Dieu de la terre, mène Jean, les conquérants, les héros et les badauds, et le plus souvent assez mal. Des sept péchés capitaux, l'orgueil est le plus gros;

il vaut à lui seul les six autres, qu'il a toujours dans ses poches. Par orgueil, à l'occasion, on se fait gourmand, paresseux, luxurieux et le reste. Supprimez les sottises et méfaits dont il est la source, et le mal va diminuer des trois quarts.

Le quatrième couplet commençait d'abord ainsi :

> Bon chrétien, après boire, il vole
> Guerroyer contre Saladin.

Mais Jean cessait ainsi d'être le vrai Parisien en question. Croix ou croissant, qu'importe pour le boulevard et le Pont Neuf? Et tout d'ailleurs de sa part doit se dire gaiement, même un peu indévotement; aussi le couplet refait est-il le meilleur de cette chanson si jolie.

Au reste, les Jean de Paris ne sont pas tous entre Vaugirard et Montmartre. Il est merveilleux combien ce nom de Paris a de prestige! Aux Camaldules de Naples, dont le couvent domine la ville et le golfe tout entiers, un moine, que je félicitais de pouvoir jouir à son gré de cette vue, l'une des plus belles du monde, assure-t-on, pour seule réponse me sourit tristement; et, peu après, lorsque, satisfaisant à ses questions, je lui appris que j'habitais Paris : « Parigi! s'écria-t-il d'une voix presque tremblante et l'œil comme traversé d'un éclair, Parigi!..... » Puis, devenant pensif, il regarda fixement la terre, dans l'attitude de ce vieux Sabin, aux pieds duquel se montrent tout à coup les

grands ossements d'autrefois, *grandia ossa*... C'était, à la vérité, deux ou trois ans après la révolution de 1830.

### *PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS.*

Suivant une vieille fable des fourmis :

Le peuple avec ses rois n'entend pas raillerie.

En France surtout, depuis quelques soixante ans; et Nostradamus pourrait bien finir par avoir raison. Ne lui semblerait-il pas même, aujourd'hui 16 mai 1850, que cette date de l'an 2000 est un peu reculée? attendre cent cinquante ans pour n'avoir plus de roi!... Mais dans dix seulement aurons-nous le moindre juge, le moindre garde champêtre?... Suivant certains esprits, se donnant pour entendus et acceptés comme tels, il n'y aura de vrai gouvernement et de vraie liberté que lorsque chacun sera maître absolu de tout dire et de tout faire; et la loi du progrès veut que nous arrivions là au plus vite.

La chanson promet, pour cette année bienheureuse, des sénateurs, logés dans des palais; est-il vrai? Alors donc tous les citoyens auront titre de sénateurs et des palais en sus; autrement où serait l'égalité?

De plus, elle nous montre ce roi devenu un mendiant scrofuleux, et ne prend pas garde qu'en cela elle lui fournit un argument au moins spécieux. « C'était bien

la peine, pourrait-il dire, de congédier feu mon père! Lui régnant, y avait-il pis que des mendiants scrofuleux; et en quoi dès lors le présent l'emporte-t-il sur le passé? » Mais, ajoute la chanson, malgré ses scrofules, ce fils de roi sera élu maire de Saint-Cloud. « Oh! c'est mieux encore, s'écrierait le nouveau maire! Comment! vous avez chassé vos rois, et en êtes réduits à faire administrer Saint-Cloud par un mendiant scrofuleux!... Allons, il y a cent cinquante ans, Saint-Cloud, quoique moins grand de beaucoup, aurait demandé et obtenu mieux; et, il le faut bien dire, les fonctionnaires de ce temps avaient meilleure mine et santé. »

### *PASSY.*

Si trois déménagements valaient en effet un incendie, où en aurait été *l'avoir* de Béranger?

En 1850, il s'établit près de la barrière Saint-Jacques, presqu'en face de la maison, où avait si longtemps demeuré Chateaubriand; or, depuis 1830, c'était, si je compte bien, son neuvième changement d'habitation; et, le plus souvent, pour échapper aux conséquences de sa réputation et mettre en défaut d'indiscrets visiteurs. Mais, comme le souci, le *cura*, dont parle Horace, les visiteurs ne tardaient pas à monter, non *en croupe*, mais en diligence, afin de le dépister... Aussi, en quittant Paris, n'aurait-il réussi qu'à tro-

quer la fréquence contre la durée. Au lieu d'être affligé souvent, il l'était longuement; les dix visites d'une demi-heure se changeaient ainsi en deux ou trois de vingt-quatre, et, pour quelques amis reçus avec tant de plaisir, combien...! La Fontaine, à tort ou à raison, revient toujours en mémoire; à l'entendre, le cheval, pour tuer le cerf, eut besoin de l'homme; de même certaines gens, pour tuer le temps, plus difficile à tuer qu'aucune bête, ont besoin d'aide aussi. La différence entre les deux cas, c'est que l'homme tira profit de sa peine.

L'installation dont parle ce couplet devait être définitive. Béranger se voyait à Passy comme Chaulieu à Fontenay, ou Catulle à Sirmion; et cependant il fallut aller plus loin. Son choix ne fut pas heureux : il se réfugia à Fontainebleau, pays de chasse, où donc on le relança de plus belle. Croyant échapper alors, il fit, comme le vieux daim, un bond à dérouter d'autres limiers que ceux auxquels il avait affaire, et alla s'établir à Tours. Tours ne le sauva pas. Il revient vers Paris, s'installe provisoirement à Fontenay-sous-Bois et y passe dix de ses meilleurs mois, tranquille, pendant qu'on s'enquérait de son gîte, et rimant à loisir *La fille du diable*.

Il aurait voulu y rester toujours; mais on y était mieux pour les vers que pour les cinq sens de nature. La difficulté de trouver un logement convenable le ramène donc à Passy, qu'il laisse pour l'avenue Cha-

teaubriand, qu'il laisse pour revenir une troisième fois à Passy, qu'il laisse, ses fonds baissant, pour se mettre dans une pension bourgeoise près la barrière Saint-Jacques, laquelle pension déménageant elle-même, l'oblige, pour ne pas en sortir, à la suivre, le ramène de nouveau à Beaujon, qu'il quitte pour la rue Vendôme, qu'il quitte !... Sa coutume invariable à chacun de ses déménagements avait été de s'absenter pendant qu'on y procédait. Il ne le put cette dernière fois, et fut assisté de deux cent mille personnes, accablant à l'envi sa glorieuse mémoire des plus éclatants témoignages de l'admiration, de l'amour, de l'enthousiasme, que lui valaient soixante ans d'une vie, comme l'histoire en aura peu à écrire.

### *LE VIN DE CHYPRE.*

Malherbe aurait donné, assurait-il, tout Ronsard pour une certaine chansonnette; et, au contraire, Lebrun, dit le Pindarique, se plaignait

> Qu'on préférât au chant de l'ode
> La charade et le bout-rimé.

Diable ! mais le bout-rimé n'est jamais long et la charade est courte ! Les odes en renom, au contraire, paraîtraient loin d'offrir ce mérite : celle de J.-B. Rousseau au prince Eugène a vingt-deux strophes, et celle par laquelle il souhaite une santé meilleure au comte

de Luc, trente-trois! plus que la complainte du *Juif* ou de *La belle mogabise!* ... « Vous essuierez de moi, écrit Voltaire à Mme Du Bocage, celle-là même au-dessus de la tête de laquelle, en la couronnant par derrière, de la main droite, il lui faisait des cornes, de la gauche : Vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse... C'est une terrible affaire qu'une ode! »

Et, pourrait-on ajouter, d'une lecture peu amusante : Personne au reste ne le conteste et ne songe désormais à nier sa parenté, sous ce rapport, avec le poëme épique. Et d'où vient qu'il en soit ainsi ? question pouvant fournir à un gros livre.

Dans le quatrième couplet de cette chanson le troisième vers était d'abord :

Tandis qu'il sue à fabriquer une ode.

Ce genre de composition exige, en effet, beaucoup de travail. Il faut dans l'ode une grande correction, des comparaisons brillantes, des vers d'un tour vif et noble à la fois, une rime riche, du mouvement, de l'élévation, de l'énergie, de la chaleur... Que de choses! presque autant qu'il s'en voit à l'opéra, dont La Bruyère néanmoins parlait avec légèreté, même avec un peu d'aigreur. Quoi qu'il en soit, Béranger crut devoir faire ici un changement et mettre :

Faute d'idées, il allait faire une ode.

Cette nouvelle leçon surprend d'abord et semblerait

même un trait satirique. Et puis, en l'examinant de près, on y trouve précisément l'explication de l'opinion ci-dessus énoncée et universellement admise, que l'ode est d'une lecture peu amusante.

Suivant Horace, l'esprit du poëte lyrique, quand il compose des odes, ressemble à un torrent emportant pêle-mêle arbres, rochers, cabannes, avec un bruit terrible : J.-B. Rousseau définit cette sorte d'inspiration *le joug impérieux d'un démon dont on est obsédé;* Lebrun, *le résultat d'un égarement à travers l'abîme des cieux;* Lamartine, en se mettant à l'œuvre, lutte plus ou moins, et, en fin de compte se sent emporté par un aigle; Victor Hugo, lui, se croit sur un cheval sauvage, à la façon de Mazeppa; et alors les champs, les maisons, les arbres, les clochers et tous les objets forment pour ses yeux des tournoiements sans fin et où rien ne se distingue.

Ces diverses définitions commenceraient déjà, ce semble, à justifier le dire de Béranger ; et la supposition suivante aiderait peut-être à le faire mieux comprendre.

Qu'Horace, pendant qu'il va rêvant le long de la voie sacrée, rencontre tout à coup, au lieu de son cruel fâcheux, trois sergents de ville et soit entraîné au pas de course vers le plus prochain poste du Capitole ou de la rue des Carènes, songera-t-il, en pareil cas, à recueillir et émettre ses idées? S'il le voulait, le pourrait-il? D'ailleurs aurait-il même d'autre idée

que d'échapper à ses trois sergents. Encore ces derniers consentiraient-ils peut-être à le faire marcher moins vite; mais, en supposant, de leur part, toutes sortes de complaisances, serait-ce vraiment le moment de composer en vers ou en prose? et Horace, s'y obstinant, produirait-il quelque chose dont s'accommoderaient beaucoup de lecteurs? On en pourrait douter; et, à bien plus forte raison, si, au lieu d'avoir affaire à une patrouille, c'était à un cheval sauvage ou à quelque aigle ou condor.

La Harpe, ami de l'ode, dit que le poëte lyrique *est censé* céder au besoin de répandre au dehors ses idées... Censé!... ce mot, si j'étais poëte lyrique, me choquerait plus que le vers de Béranger. *Censé!...* Comment, le poëte lyrique n'éprouve donc réellement aucun besoin semblable?... Et le même La Harpe ajoute un peu crûment, ce me semble : « Il est donc bien évident que l'on peut écrire un ouvrage entier, sans s'être entendu soi-même, sans s'être rendu compte d'une seule idée. »

C'est aller bien loin; car enfin, en l'admettant, l'ode ne devrait plus être qu'une suite confuse d'exclamations et d'interjections, comme : « A moi! au secours! n'allez pas si vite! vous m'étouffez! etc. » Or, au contraire les phrases sont correctes, elles se suivent et s'enchaînent, et tout montre une grande habileté. Il y a donc chez le poëte une complète liberté d'esprit; et il le fallait, sans quoi prouverait-il qu'il en a un

supérieur? En même temps néanmoins, comme cette sorte de poëme doit, à ce qu'il paraît, faire preuve surtout d'extase, de délire, de fureur d'esprit irrésistible, état tenu pour le vrai signe du génie, le poëte affirme que réellement il est dans cet état, et, à cet effet, s'écrie de temps à autre : « Que vois-je? qu'entends-je? où suis-je? etc. » Cela peut tromper d'abord ; mais, en lisant avec un peu d'attention, on comprend vite que le poëte est simplement dans son cabinet, qu'il voit les rideaux de sa fenêtre, sa cheminée, son plafond, et qu'il entend ce que nous entendons tous, hélas! des bruits de fiacres et des cris de porteurs d'eau et de marchands d'habits.

L'emploi de ces interrogations et des autres moyens de parler sans rien dire, est le point important de ce genre de poésie, où les idées ne sont pas nécessaires et seraient même déplacées. Car le grand mérite alors! avoir des idées et les exprimer, qui n'en est capable? monsieur Jourdain lui-même. Quand il dit : « Nicole, apporte-moi mes pantoufles, » il n'a d'autre mérite que d'exprimer une idée très-simple, mais enfin qui en est une. Or, priez-le de parler sans avoir absolument rien à dire, osera-t-il seulement essayer? non plus que de développer en cinq ou six alinéas son thème favori de *Nicole*, etc. Et lui proposeriez-vous un sujet plus relevé, par exemple : ***Ma chère Nicole***, ***je vous souhaite une santé meilleure***, en lui demandant de vous en tirer une trentaine de strophes ou couplets;

se mettrait-il plus volontiers à l'œuvre? Ne tiendrait-il pas même, avec beaucoup de gens, la chose pour absolument impossible? C'est cependant à quoi parvient le poëte lyrique, comparable en cela au batteur d'or, lequel à force d'étendre et d'amincir son grain, obtient, lui aussi, nombre de petites feuilles brillantes; et le poëte n'a pas même besoin que son grain soit d'or : *Nicole*, ou *François*, ou *monsieur le comte, portez-vous mieux*, c'est assez! Là-dessus *il s'échauffe, il s'inspire*, comme Joad, sans faire en général des vers aussi bons; et tout aussitôt, battant son grain de plomb ou de ferraille, l'étirant, le tordant, le battant et rebattant encore, il parvient à en extraire jusqu'à trente-trois strophes!... Aussi est-ce le chef-d'œuvre du genre.

Ces grandes compositions ont leurs procédés. Le plus ordinaire est d'employer beaucoup de mots, là où un seul suffirait; un autre, de mettre en scène, ou de nommer et invoquer tout au moins le plus possible de divinités et de personnages des anciens païens. A l'aide du premier, l'œuvre s'allonge, et, du second, devient poétique. Ainsi, au lieu de *ver à soie*, on dit, avec Lebrun :

L'amant des feuilles de Thisbé,

ou de *ver luisant :*

. . . . . Le phosphore
De l'astre des buissons.

On peut dire encore, avec Jean-Baptiste Rousseau, pour remplacer les mots *faisans* et *chasser* :

> Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phase
> Subir le sort de Phaéton.

ou bien, quand il s'agit de l'approche de l'hiver :

> Déjà le départ des Pléïades
> A fait retirer les nochers,
> Et déjà les tristes Hyades
> Forcent les frileuses Dryades
> De chercher l'abri des rochers, etc.

Mais, mon Dieu! je m'en vais tomber dans l'inconvénient de l'ode et du poëme épique, et ma note est bien longue. J'ajouterai seulement que, d'après La Harpe et les autres maîtres, et d'après tout ce qui précède, l'ode semblerait véritablement une affaire de mots et de rimes, et avoir été inventée pour l'oreille. Les Grecs, assure-t-on, l'accompagnaient de chant et de danse; ils la trouvaient donc assez fade par elle-même et n'en auraient pas voulu sans cet assaisonnement, l'esprit ayant peu ou n'ayant rien à y voir. Or, si l'esprit s'arrange bien mieux de la chanson, telle que Béranger la tourne et façonne, quoi d'étonnant! Dès lors, à Béranger, la pensée, aux autres, le bruit! A lui, le second rang, *comme on l'a dit*, entre Horace et La Fontaine!... O *Flaccus*, *Pierre* et *Jean*, un peu en arrière, s'il vous plaît! Laissez passer l'épique et le lyrique et le dithyrambique: *sacrés ils sont!* Nous les laisserons passer aussi pour revenir à vous.

Et quoi, cependant! va-t-on s'écrier : les chansons supérieures à tout, préférées à tout! Et la langue de Racine et de Jean-Baptiste réduite à des refrains! — Oh! qui dit cela? Et faut-il un grand amour de l'alexandrin pour comprendre, admirer dès lors telles œuvres différant, Dieu sait! de la chanson? Avec quelque peu d'âme et d'oreille, se lasse-t-on de les relire? Victor Hugo, Musset, Lamartine ont-ils été surpassés et le seront-ils? Dans *les Orientales*, *le Crépuscule* et *les Feuilles*, quelle puissance, quelle richesse d'images, quelle audace de mouvement et de couleur! Chez le second, quel feu, quelle originalité, quelle passion! et jamais la phrase trouva-t-elle un tour si net, si nerveux, d'une si merveilleuse souplesse! Et jamais, non plus, autant que dans les *Méditations*, s'est-il vu de pureté, de correction, de grâce enchanteresse, et à la fois de pompe et d'énergie! Même chez leur auteur, n'y a-t-il pas eu que le poëte; et les plus avides de gloire se pourraient contenter de ses deux premiers volumes de vers, ou de ses deux derniers jours de vie publique : car, à l'inspiration et au courage fut-il donné d'aller au delà?... Certes, avec trois noms pareils, et celui de Béranger en outre[1], un siècle n'aurait à craindre la comparaison avec nul autre. Mais classer ces noms, qui l'oserait?... Mon Dieu! le faut-il absolument? Eh bien, soit! L'auteur de *Louis XI* sera,

1. Et quels noms de prosateurs à y joindre! quel style parfois jusque dans des feuilles destinées à vivre un jour seulement!

des quatre, dans une certaine acception du mot, *le moins poëte*, si on peut ainsi parler : la *forme* l'emportera chez eux, la *pensée* chez lui ; et la pensée, à qui jamais au besoin ne font défaut le sentiment et l'image : ici, ce seront de beaux reliefs tout brillants d'or; là, un simple et admirable bronze, fouillé d'une main patiente et toujours sûre.

Un souvenir serait-il déplacé en finissant?... Maintes choses curieuses se voyaient à l'Exposition de Londres, entre autres, une grande fontaine, versant en abondance de l'eau de Cologne. Pendant que je l'admirais, un vieux Turc, avec lequel je venais d'échanger quelques mots, passa sans daigner y jeter les yeux : « Cependant, lui dis-je, vous n'en avez pas vu beaucoup de pareilles! » Pour toute réponse, il tira, de la poche de sa tunique, un sachet en soie blanche, de ce sachet une petite fiole, contenant sans doute quelque essence précieuse; car il en eut à peine soulevé le bouchon, qu'autour de nous l'air fut aussitôt rempli d'une senteur exquise.

### *LES QUATRE AGES HISTORIQUES.*

Cette pièce viendrait à l'appui de la note précédente : car dans les odes traite-t-on de pareils sujets? Serait-ce même possible? Si Pindare, quand il s'agit de course ou de pugilat, si Jean-Baptiste, pour souhaiter une santé meilleure, et d'autres lyriques pour

des thèmes de cette force, croient devoir en appeler à tous les dieux et demi-dieux anciens, s'écrier, extasier, exclamer sans fin? Que leur faudrait-il donc ici?... Certes, les fusées et chandelles romaines ont leur mérite; combien de gens néanmoins n'y trouvent qu'un demi-plaisir et s'en lassent vite!

Cinquante vers suffisent à Béranger pour tracer l'histoire de notre monde; mais chacun d'eux semble faire une de ces enjambées des dieux d'Homère.

> Société, vieux et sombre édifice
> . . . . . .
> Tu vas crouler. . . . . .

Voilà vingt ans qu'il parlait ainsi, et déjà les craquements ne s'entendent-ils pas de toute part?

> Où courons-nous? Quel sage, en proie au doute,
> N'a sur son front passé vingt fois la main?

Il y aurait à remarquer ici, moins la justesse et l'énergie de l'image, que cette prévision, hélas! trop justifiée par notre état actuel (1850).

> C'est aux soleils d'être sûrs de leur route;
> Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Et au-dessus de pareils vers se lit :

> Air : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Le morceau entier demanderait à être cité, et ce serait une tâche peu facile de montrer tout ce que la composition en offre de hardiesse, de profondeur et de vérité à la fois; et comment la pensée, partout pré-

sente, partout resserrée dans son expression, se laisse entrevoir sous chaque mot, pénètre et remplit, jusqu'au bout, ce merveilleux tissu et le couvre en quelque sorte de lumière et de vie.

> Humanité! règne, voici ton âge,
> Que nie en vain la voix des vieux échos.

Le second âge donc, celui de la patrie, devrait être loin, et *la voix des vieux échos* aurait à prendre garde de trop répéter le mot de *patriotisme*, ou tout au moins de ne plus lui donner sa signification des temps passés. Au reste, quelle a été la mission du Christ, sinon d'opérer ce changement et de substituer les hommes, quels que fussent leur pays et leur couleur, aux compatriotes et concitoyens? Car le *soyez frères* ne doit pas s'entendre seulement entre gens de la même ville, de la même province, de la même nation. Ce serait beaucoup pourtant, et beaucoup encore, s'il le faut dire, de l'être entre gens de la même famille.

### *LA PAUVRE FEMME.*

S'enrichir n'est que la moitié de ce qu'on souhaite par rapport à la fortune; on veut de plus rester riche, et combien y réussissent? « Gagner ce qu'on n'a pas, dit Démosthène, plaidant pour un agent de change, est plus facile que de conserver ce qu'on a. » *La pauvre femme* eut donc le sort de tant de gens. Béranger ne me parlait-il pas d'une grande dame, princesse même,

ayant eu plusieurs millions en dot, et qui, faute de six sous, ne pouvait parfois prendre l'omnibus pour aller le voir à Passy. Les journaux contaient dernièrement l'histoire d'une malheureuse, morte depuis peu, au fond d'un de ces repaires, cachés entre la Montagne Sainte-Geneviève et la rue Saint-Victor. Vieille, déguenillée, presque sans pain et gonflée d'hydropisie, elle se traînait dans les rues de ce triste quartier, où on la connaissait sous le nom de *Mère Malaga*. Autrefois cependant, cantatrice à Madrid, elle en éblouissait tout le grand monde de sa beauté, de son luxe, de l'éclat de ses fêtes. Et qui ne sait vingt histoires semblables?

Le quatrième couplet commençait d'abord ainsi :

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Sa demeure était un palais.
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
D'équipages et de valets!

Ce dernier vers ne disait rien, et Béranger ne pouvait s'en accommoder. Il voulut d'ailleurs relever, autant que possible, l'ancien caractère de la *pauvre femme*, pour appeler sur elle plus d'intérêt. Si donc tant de faveurs la poursuivent et l'accablent en quelque sorte, il faut du moins, en les acceptant, non pas seulement qu'elle inspire de l'amour, mais encore qu'elle le ressente.

Ses doigts ont peine à tenir le rosaire,
Qui l'eût fait sourire jadis.

Quel mot, quand on le sait comprendre!... le rosaire! on en rit, comme d'un jouet à amuser les enfants. Et pourtant le touche-t-on sans qu'une certaine idée s'empare de l'âme aussitôt! idée que ne donnent, hélas!

Ni les cristaux, ni les colonnes.

En montant au Vésuve, les voyageurs se voient suivis d'un homme, porteur de quelques flacons. Mais ils viennent d'accepter le *lacryma* de l'ermite, de dîner peut-être : la brise du golfe d'ailleurs, si c'est le soir, rafraîchit l'air et rend aux membres toute leur vigueur : l'homme donc est invité à ne pas se déranger et prévenu qu'on ne pourra toucher à son gros vin. Il persiste : on rit de son obstination et de cette ascension en pure perte. Puis, parvenu avec tant d'efforts au sommet, on paierait au poids de l'or ce vin, tant dédaigné tout à l'heure. On le saisit, tremblant de besoin, le corps brisé, le palais en feu; et, seul, il peut alors relever les forces épuisées.

### *LES TOMBEAUX DE JUILLET.*

Les sociétés chantantes de Paris, dites *Goguettes*, ayant eu l'idée de se réunir pour juger les chansons de Béranger, chacune presque de ces sociétés en préféra une différente; de telle sorte que cent chansons au moins, dans le recueil, furent déclarées les meilleures. Cependant, voulant en choisir une, elles s'accordèrent

à peu près unanimement pour préférer les *Tombeaux de Juillet*.

Appelât-on de ce jugement, il se comprend du moins et se justifierait à bien des égards.

Ce qui frappe surtout dans cette pièce, c'est le ton si simple, si calme, si recueilli ; on dirait d'un hymne religieux. Et cependant, par une sorte de tour de force, le poëte a su la remplir de mouvement et d'images. Car il eut le secret, plus qu'aucun autre, d'unir ainsi, selon l'exigence du sujet, ce que la poésie a de plus brillant et de plus hardi à un langage dont la simplicité étonne.

Il voulait faire l'éloge de tous ceux qui s'étaient dévoués pendant *les trois jours ;* et ce cadre s'élargit bientôt sous sa plume et finit par offrir, avec le tableau de la révolution faite par eux, celui de ses conséquences pour l'humanité entière.

> Le monde ancien finit; d'un nouveau monde
> La France est reine. . . . . .

La première partie de ce chant décrit d'abord le combat même. La seconde, consacrant la mémoire de ceux qui y ont succombé, rattache à leur souvenir celui de Napoléon, par une de ces images que la poésie n'a surpassées dans aucune langue. La troisième enfin, tout en se jouant, pour ainsi dire, au milieu de ce que l'idée de l'enfance peut offrir de gracieux et de riant, monte, sans effort, aux pensées les plus hautes.

Et comme tout marche et s'enchaîne dans ce poëme si beau! Comme les rapprochements les plus hardis semblent la conséquence simple et naturelle de ce qui précède. Et comme la seconde partie surtout s'élève d'un mouvement à peine sensible, quoique si rapide, jusqu'à ce que le spectre surgisse au-dessus de sa tombe, pour se perdre aussitôt dans les cieux. Le Camoens, au milieu de son fouillis d'extravagances, a aussi sa grande figure d'Adamastor, qu'il semble gâter à plaisir par l'étrange portrait qu'il en donne et par la façon plus étrange dont il le fait parler. Béranger, avec son goût exquis, montre un instant le fantôme et le fait disparaître aussitôt, rapide et brillant comme l'éclair. Et quel tact dans ce rapprochement des deux mortels ennemis, le conquérant et la liberté! Car le conquérant ne veut qu'elle pour successeur, et, de son dernier geste, il la salue, en brisant son glaive, désormais impuissant et inutile.

Mais que valent toutes les analyses auprès d'une seconde lecture de ces beaux et nobles vers!... Lorsque derrière un monticule chargé d'arbustes et de fleurs, qu'agite doucement le souffle du soir et où s'ébattent et gazouillent mille oiseaux, le soleil se montre entouré de nuages que ses rayons couvrent de pourpre et d'or, comment songer à décrire un pareil spectacle, au lieu de le contempler sans fin!

Toutefois les œuvres et les tableaux de la Nature ne sauraient rien laisser à reprendre; et Béranger, quoi-

qu'il vaille, ne la vaut pas. *Les tombeaux de Juillet* sembleraient donc offrir quelques taches. Dans le couplet du refrain, il y aurait à regretter l'expression de *flambeaux;* dans le quatrième, l'impersonnel *on*, suivi du *vous*, et le mot *aumône*, dont le sens se trouve contredit ici par l'esprit général de la pièce.

### *ADIEU, CHANSONS.*

Madame Amable Tastu répondait à cet adieu :

Ton heure n'est pas venue;
Ta voix du pauvre est connue :
Laisse-lui son trésor.

Et, Dieu merci! cette heure était encore à venir vingt ans plus tard. Car en 1850 il faisait des vers mieux tournés, et remplis de plus de chaleur et de poésie, et d'idées surtout, qu'il n'en avait jamais fait dans sa jeunesse.

Quant au *trésor* du pauvre, l'expression semblerait au moins hardie. Le riche même s'inquiète-t-il de ce que valent ces chansons, dont il parle comme de chansons? et aussi quel nom leur donner?

Madame Tastu le prie en outre de sauver ce qui reste de notre pauvre langue, si étrangement traitée dans de beaux chefs-d'œuvre de nos jours :

Sans te lasser, défends
Le français de nos pères,
Qu'oublîraient nos enfants.

La chose offrait quelque difficulté, vu la passion générale pour le style *palpitant d'actualité de certaines sommités littéraires*. Sous ce rapport, le mieux, de sa part, n'était-il pas de s'en tenir à la syntaxe et au dictionnaire de La Fontaine, de Racine, de Pascal et de Bossuet; et de se montrer toujours correct et simple, et toujours à la fois étincelant de pensées, de sentiments et d'images?

> Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix.

La bonne fée a vieilli elle-même, ou se connaît peu en petits et grands vers; autrement elle dirait précisément le contraire. Le volume publié en 1833 en est assez la preuve, et celui qui lui a fait suite le prouve mieux encore, s'il est possible.

> Ces jours sont loin, etc. . . . . .

En écrivant, ou plutôt en chantant trop souvent pour le caveau, Béranger avait sommeillé avant l'âge, et sa pensée, enchaînée par de misérables entraves, n'osait prendre son essor. O fée! ne vois-tu pas que le langage même qu'on te fait tenir aujourd'hui l'emporte sur celui que tu inspirais il y a trente ans? qu'il l'emporte par la pureté, l'élégance, l'énergie, l'éclat; par toutes les qualités enfin qui font les grands poëtes et les penseurs profonds?

> Des gais amis le long rire a cessé;
> Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre.

Tant pis, si l'on veut, pour l'auteur, non pour ses lecteurs : car Lisette et les amis inspiraient peut-être de jolis impromptus, ou des couplets spirituels ; mais ils ne faisaient faire ni *Louis XI*, ni *l'Orage*, ni *Paul*, ni *la Fille du Diable*, ni tant d'autres pièces supérieures à celles qui les avaient précédées.

Leur souvenir couronnant tes années,
Te suffira, si tu sais être vieux.

Il sut l'être, malgré ses médisances contre la vieillesse; même sa réputation, au lieu de diminuer, continua de s'accroître. Par une rare alliance, le caractère, la bonté, l'esprit, tel qu'on l'entend communément, se trouvèrent, chez cet homme si rare et si simple, à la hauteur d'une intelligence qui lui permit de tout sentir, de tout comprendre, de tout dire.... et poussa aussi à beaucoup dire de lui. Certes, si l'envie doit grandir avec le nom, le sien ne pouvait manquer d'en exciter une non petite : triste loi ! Et qui veut par conséquent des *exécuteurs :* en manque-t-elle jamais? On s'étonnerait seulement qu'ils aient tant tardé ici à exercer leur ministère. Comment ! lorsque les terribles refrains inondaient la France et le monde, le méfait n'était-il pas flagrant? On se tut néanmoins. Même, au lion dans sa force, un renard, *quelque peu clerc,* applaudit de son mieux :

Pour nous, pour vous, seigneur,
Ce fut beaucoup d'honneur !

Et puis, le lion se fait vieux..., et alors!... Mon dieu! que ce *Jean*, de Château-Thierry, connaissait bien les bêtes (j'allais dire certaines gens)!... Mais aurait-il, par hasard, oublié un point? à savoir, que ces bêtes, un peu lâches, semble-t-il, avaient la morale à venger?

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline. . . . .

FIN.

*ERRATUM.*

*Page* 256, *ligne* 15, *au lieu de* Swanton, Belloc; *lisez :* Swanton-Belloc.

# TABLE ALPHABÉTIQUE


| | Pages. |
|---|---|
| A Antoine Arnault | 84 |
| Académie et le caveau (l') | 16 |
| Adieu, chansons! | 413 |
| Adieux à la campagne | 185 |
| Adieux à la gloire (les) | 174 |
| Adieux à des amis | 135 |
| Adieux de Marie-Stuart | 64 |
| Age futur (l') | 32 |
| Agent provocateur (l') | 191 |
| Ainsi soit-il | 26 |
| Alchimiste (l') | 334 |
| A mademoiselle *** | 278 |
| Ame (mon) | 110 |
| A mes amis devenus ministres | 346 |
| Ami Robin (l') | 34 |
| Amitié (l') | 203 |
| A mon ami Désaugiers | 94 |
| A M. de Chateaubriand | 364 |
| A M. Gohier | 268 |
| A M. Lucien Bonaparte (dédicace) | 302 |
| Ange exilé (l') | 235 |
| Ange gardien (l') | 296 |
| Anniversaire (l') | 234 |
| Aveugle de Bagnolet (l') | 144 |
| Bacchante (la) | 11 |
| Beaucoup d'amour | 53 |
| Bedeau (le) | 85 |
| Billets d'enterrement (les) | 74 |
| Bohémiens (les) | 285 |
| Bon Français (le) | 46 |
| Bonheur (le) | 330 |
| Bon ménage (le) | 151 |
| Bonne fille (la) | 25 |
| Bonne maman (la) | 222 |
| Bonne vieille (la) | 125 |
| Bonsoir | 272 |
| Bon vieillard (le) | 141 |
| Bon vin et fillette | 69 |
| Bouquet à une dame âgée de 70 ans | 66 |
| Bouquetière et le croquemort (la) | 130 |
| Bouteille volée (la) | 66 |
| Boxeurs ou l'anglomanie (les) | 54 |
| Brennus | 138 |
| Cachet (le) | 227 |
| Cantharide (la) | 208 |
| Cardinal et le chansonnier (le) | 313 |
| Carillonneur (le) | 71 |
| Carnaval de 1818 (le) | 148 |
| Carnaval (mon) | 191 |
| Cartes (les) | 156 |
| Célibataire (le) | 58 |
| Ce n'est plus Lisette | 102 |
| Censeur (le) | 204 |
| Censure (la) | 52 |
| Champ d'asile (le) | 152 |
| Champs (les) | 113 |
| Chant du cosaque (le) | 224 |
| Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt | 339 |

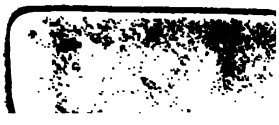
Pages.
Chapeau de la mariée (le).... 263
Charles VII..... 28
Chasse (la)..... 189
Chasseur et la laitière (le)... 271
Chatte (la)..... 62
Cheveux (mes)..... 28
Cinq étages (les)..... 333
Cinq mai (le)..... 179
Cinquante ans..... 377
Cinquante écus (les)..... 146
Clefs du paradis (les)..... 139
Cocarde blanche (la)..... 116
Coin de l'amitié (le)..... 31
Colibri..... 350
Comète de 1832 (la)..... 299
Commencement du voyage (le) 40
Complainte d'une de ces demoiselles..... 102
Conseil aux Belges..... 368
Conseils de Lise (les)..... 197
Contemporaine (ma)..... 171
Contrat de mariage (le)..... 223
Contrebandiers (les)..... 344
Convoi de David (le)..... 269
Cordon, s'il vous plaît (le).... 325
Couplet sur un recueil de chansons manuscrites..... 245
Couplet (sur lui-même)..... 315
Couplet (sur Delille)..... 322
Couplet (le manteau de la sagesse)..... 333
Couplet aux jeunes gens..... 329
Couplet sur un album..... 276
Couplets à des habitants de l'île de France..... 376
Couplets à ma filleule..... 129
Couplets sur la journée de Waterloo..... 274
Couplets sur un prétendu portrait de moi..... 259
Couronne (la)..... 150
Couronne de bluets (la)..... 220
Dauphin (le)..... 283
Dédicace à M. Lucien Bonaparte..... 302

Pages
Déesse (la)..... 217
Dénonciation en forme d'impromptu..... 184
Denys, maître d'école..... 326
Dernière chanson peut-être (ma)..... 44
Deux cousins (les)..... 175
Deux grenadiers (les)..... 278
Deux sœurs de charité (les).. 101
Dieu des bonnes gens (le)... 134
Dix mille francs (les)..... 318
Docteur et ses malades (le).. 83
Double chasse (la)..... 74
Double ivresse (la)..... 36
Eau bénite (l')..... 202
Échelle de Jacob (l')..... 262
Écrivain public (l')..... 361
Éducation des demoiselles (l') 26
Éloge de la richesse..... 77
Éloge des chapons..... 45
Émile Debraux..... 354
Encore des amours..... 281
Enfant de bonne maison (l'). 164
Enfants de la France (les)... 160
Enrhumé (l')..... 165
Enterrement (mon)..... 242
Épée de Damoclès (l')..... 221
Épitaphe de ma muse..... 194
Ermite et ses saints (l')..... 120
Esclaves gaulois (les)..... 247
Étoiles qui filent (les)..... 164
Exilé (l')..... 130
Faridondaine ou la conspiration des chansons..... 167
Feu du prisonnier (le)..... 307
Feux follets (les)..... 357
Fille du peuple (la)..... 324
Filles (les)..... 226
Fortune (la)..... 172
Fous (les)..... 385
Frétillon..... 35
Fuite de l'amour (la)..... 231
Gaudriole (la)..... 18
Gaulois et les Francs (les).. 34
Gotton..... 348

Pages.
Gourmands (les)..... 42
Grande orgie (la)..... 47
Grand'mère (ma)..... 21
Grenier (le)..... 261
Guérison (ma)..... 190
Gueux (les)..... 29
Habit de cour (l')..... 91
Habit (mon)..... 117
Halte-là, ou le système des interprétations..... 164
Hâtons-nous..... 359
Hirondelles (les)..... 225
Hiver (l')..... 105
Homme rangé (l')..... 67
Indépendant (l')..... 123
Infidélités de Lisette (les).... 61
In-octavo et l'in-trente-deux (l') 257
Ivrogne et sa femme (l')..... 108
Jacques..... 381
Jean de Paris..... 393
Jeanne la rousse..... 340
Jeannette..... 86
Jeune muse (la)..... 228
Jour des morts (le)..... 50
Jours gras de 1829 (mes)... 309
Juge de Charenton (le)..... 112
Juif errant (le)..... 319
Lafayette en Amérique..... 249
Laideur et beauté..... 327
Lampe (ma)..... 167
Liberté (la)..... 187
Louis XI..... 173
Lutins de Montlhéry (les).... 298
Madame Grégoire..... 27
Maison de santé (la)..... 222
Maître d'école (le)..... 57
Malade (le)..... 218
Margot..... 93
Marionnettes (les)..... 81
Marquis de Carabas (le)..... 105
Marquise de Prétintaille (la). 169
Maudit printemps..... 252
Mauvais vin ou les *car* (le).. 207
Ménétrier de Meudon (le)... 392
Mère aveugle (la)..... 23

Pages.
Métempsycose (la)..... 265
Mirmidons (les)..... 162
Missionnaire de Montrouge (le)..... 273
Monsieur Judas..... 133
Mort de Charlemagne (la)... 153
Mort du diable (la)..... 282
Mort du roi Christophe (la).. 172
Mort subite (la)..... 146
Mort vivant (le)..... 22
Mouche (la)..... 296
Muse en fuite (la)..... 182
Musique (la)..... 41
Nacelle (ma)..... 132
Nature (la)..... 154
Nègres et les marionnettes (les) 295
Nostalgie (la)..... 342
Nourrice (ma)..... 343
Nouveau Diogène..... 56
Octavie..... 241
Oiseaux (les)..... 100
Ombre d'Anacréon (l')..... 192
On s'en fiche..... 85
Opinion de ces demoiselles (l') 90
Orage (l')..... 177
Oraison funèbre de Turlupin..... 277
Orangs-outangs (les..... 384
Paillasse..... 109
Parny..... 20
Parques (les)..... 65
Passez, jeunes filles..... 311
Passy..... 396
Pauvre femme (la)..... 408
Pauvres amours (les)..... 266
Pèlerinage de Lisette (le).... 279
Petit coin (mon)..... 121
Petite fée (la)..... 131
Petit homme gris (le)..... 24
Petit homme rouge (le)..... 284
Petits coups (les..... 76
Pigeon messager (le)..... 199
Plus de politique..... 92
Poëte de cour (le)..... 244
Poniatowski..... 360

Pages.
Prédiction de Nostradamus pour l'an 2000 ..... 395
Préface de l'auteur des notes. 1
Préface de Béranger, de novembre 1815..... .. 7
Préface (chanson)..... 180
Préface de Béranger de 1833. 303
Prière d'un épicurien ..... 61
Prince de Navarre (le)..... 145
Printemps et l'automne (le).. 22
Prisonnier (le) ..... 233
Prisonnier de guerre (le).... 282
Prisonnière et le chevalier (la) 80
Proverbe (le)..... 355
Psara, chant de victoire des Ottomans..... 254
Quatorze juillet (le)..... 309
Quatre âges historiques (les). 406
Qu'elle est jolie..... . 143
Refus (le)..... 370
Reliques (les)..... ..... 341
République (ma)..... 107
Requête présentée par les chiens de qualité..... 51
Restauration de la chanson (la) 371
Retour dans la patrie (le).... 149
Révérends pères (les)..... 159
Rêverie (la)..... 136
Roger Bontemps..... 18
Roi d'Yvetot (le)..... 9
Romans (les)..... 87
Rosette..... 158
Rossignols (les)..... 163
Sainte Alliance barbaresque (la) ..... 119
Sainte Alliance des peuples (la)..... 157
Scandale (le)..... 82
Sciences les)..... 216
Sénateur (le)..... 14
Si j'étais petit oiseau..... 139
Soir des noces (le)..... .... 122

Pages.
Souvenirs d'enfance.. ..... 373
Souvenirs du peuple (les)... 289
Suicide (le)..... 386
Sylphide (la) ..... 196
Tailleur et la fée (le)..... 212
Temps (le)..... ..... 166
Tombeau de Manuel (le).... 301
Tombeau (mon)..... 316
Tombeaux de Juillet (les) .. 410
Tour de marotte (un)..... 36
Tournebroche (le)..... 211
Traité de politique à l'usage de Lise..... 89
Treize à table..... 248
Trembleur (le)..... 170
Trinquons..... 60
Troisième mari (le)..... 55
Troubadours (les)..... 245
Vendanges (les) ..... 176
Ventru aux élections de 1819 (le)..... 154
Ventru (le), ou compte rendu, etc..... 149
Vertu de Lisette (la)..... 239
Vieillesse (la)..... 72
Vieux caporal (le)..... 328
Vieux célibataire (le)..... 33
Vieux drapeau (le)..... 168
Vieux habits, vieux galons.. 55
Vieux ménétrier (le)..... 99
Vieux sergent (le) ..... 234
Vieux vagabond (le)..... 375
Vilain (le)..... 97
Vin de Chypre (le)..... ... 398
Vin et la coquette (le)..... 118
Violon brisé (le)..... 223
Vivandière (la).. ..... 128
Vocation (ma)..... 95
Voisin (le)..... 70
Voyage au pays de Cocagne.. 38
Voyage imaginaire (le) ..... 255
Voyageur (le)..... 240

FIN DE LA TABLE.